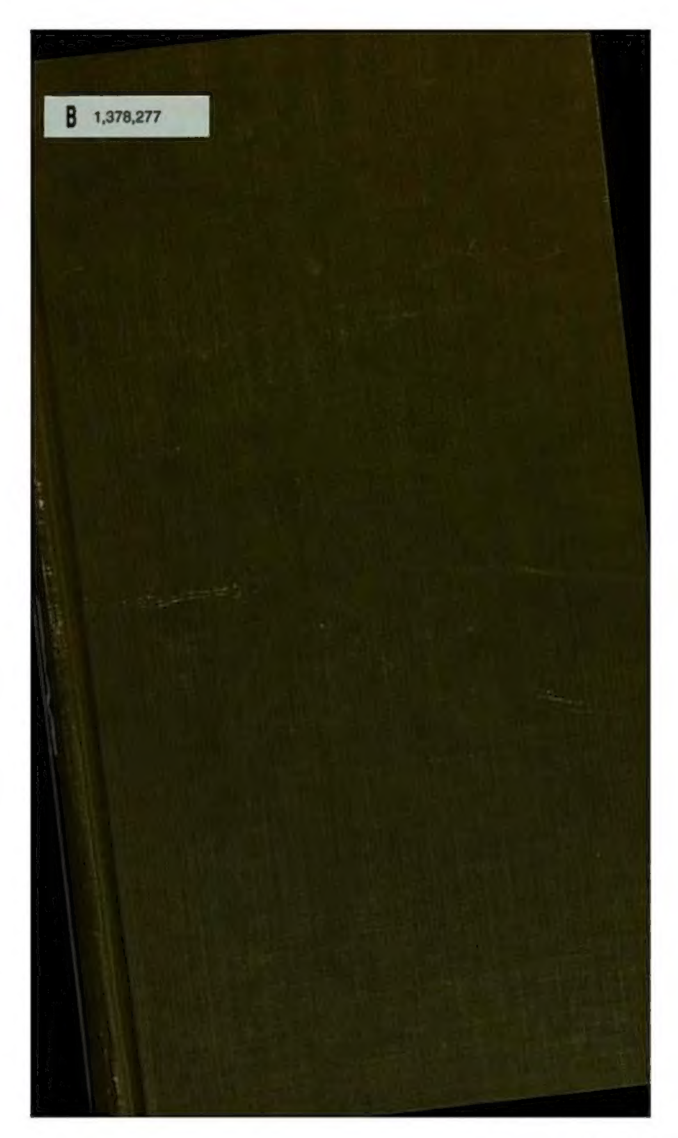



Numérisé par Google

DICTIONNAIRE DÉTAILLÉ

DES

NOMS DES VÊTEMENTS

CHEZ LES

ARABES.

DE L'IMPRIMERIE DE C. A. SPIN ET FILS.

DICTIONNAIRE DÉTAILLÉ

DES

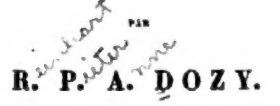
NOMS DES VÊTEMENTS

CHEZ LES

ARABES

OUVRAGE COURONNÉ ET PUBLIÉ PAR LA TROISIÈME CLASSE
DE L'INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS

PAR



R. P. A. DOZY.

> »Où puiser sur le costume de tant de contrées
> »étrangères des renseignements précis et exacts? —
> »Dans les manuscrits de nos bibliothèques si peu
> »consultés, dans les voyages anciens et méconnus."
>
> M. FERDINAND DENIS.
> (*Journal asiatique*, tom. XI, pag. 320).

AMSTERDAM,

JEAN MÜLLER.

1845.

La question proposée par la troisième Classe de l'Institut royal des Pays-Bas, dans sa séance du 16 *Décembre* 1841, *se trouvait conçue en ces termes:*

»De vestibus, quibus Arabes utriusque sexus diversis »temporibus et in diversis terris usi sunt, aut etiam nunc »utuntur, ita exponatur, ut, post brevem de universis »disputationem, singulae secundum ordinem litterarum »Arabicarum deinceps recenseantur, earumque forma, »materia atque usus explicentur."

Le prix proposé a été adjugé à la Réponse, dont l'auteur était M. Dozy, dans la séance de la Classe, du 20 *Novembre* 1843.

C. A. DEN TEX.

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE LA TROISIÈME CLASSE
DE L'INSTITUT ROYAL DES PAYS-BAS.

PRÉFACE.

Quelques considérables que soient les progrès que la littérature arabe ait faits dans ces derniers temps, on ne peut nier que la lexicographie n'ait pas avancé du même pas que les sciences historiques et géographiques; on est même obligé d'avouer que quant à la lexicographie, nous ne sommes guère plus avancés qu'on ne l'était du temps de Golius. Il est vrai que dans l'état actuel de la science, on ne peut encore songer sérieusement à un Dictionnaire arabe complet; les bibliothèques de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique renferment encore des milliers de volumes manuscrits dont les titres mêmes nous sont inconnus; les manuscrits des ouvrages les plus classiques de la littérature arabe n'ont pas encore été examinés avec soin, comparés entre eux, et les éditions d'une cinquantaine d'auteurs du premier ordre, ne sont rien en comparaison du nombre bien plus considérable qu'il faudra publier encore.

Si je parle d'un Dictionnaire arabe, j'entends par là un Dictionnaire qui, tout en recherchant, autant que possible, le sens

précis que chaque mot avait dans l'origine, nous fait connaître, d'une manière claire et précise, les diverses acceptions que chaque mot a reçues en Arabie, en Perse, en Syrie, en Afrique etc., dans tous les pays enfin dont se composait cet immense empire arabe qui s'étendait depuis l'Inde jusqu'aux frontières de la France; un Dictionnaire qui, en s'appuyant constamment sur des passages d'auteurs, nous trace l'histoire, pour ainsi dire, de chaque mot, de chaque phrase; qui distingue nettement les sens propres à chaque mot dans tel pays arabe de ceux qu'il avait dans tel autre: le sens que chaque terme a chez les poètes, de celui qui lui est propre chez les prosateurs; un Dictionnaire enfin qui renferme tous les termes de sciences et d'arts, expliqués méthodiquement.

Mais je le répète, les temps où on pourra composer un tel Dictionnaire, sont encore bien éloignés de nous. En attendant, on peut faire avancer la lexicographie de trois manières. La première consiste à écrire des notes lexicographiques en forme de commentaire sur un auteur, ou à ajouter à l'écrit de l'auteur qu'on publie, un glossaire destiné à être un supplément au Dctionnaire; c'est cette méthode qui a été généralement suivie jusqu'à présent. La seconde est de rassembler les mots formant, pour ainsi dire, une classe. La troisième est de se borner au langage d'un seul siècle ou d'un seul pays. Cette méthode n'a point encore été suivie.

Je ne m'arrêterai pas à discuter ici les divers avantages que présente chacune de ces méthodes. Je ferai observer seulement que la seconde, celle que, conformément ou programme de l'institut, j'ai été le premier à suivre dans cet ouvrage, offre des

avantages réels surtout quand les mots qu'on explique, se rapportent aux moeurs et aux coutumes.

Qu'on me permette de dire un seul mot sur la marche que j'ai pensé devoir suivre. J'ai cru que dans un travail de cette nature, il était important de constater des faits, de rapprocher des témoignages d'auteurs les uns des autres. Je n'ai pas osé m'aventurer dans un dédale de conjectures étymologiques qui, avancées par tout autre que moi, auraient pu paraître ingénieuses, mais qui, en vérité, ne prouvaient rien d'une manière absolument convaincante.

Les manuscrits que j'ai cités, appartiennent à la bibliothèque de Leyde; lorsqu'ils faisaient partie d'autres bibliothèques, j'en ai averti constamment. Je dois faire observer qu'en publiant des passages d'auteurs du moyen âge de la littérature arabe, je me suis attaché à reproduire scrupuleusement les manuscrits. Les règles de grammaire suivies par ces auteurs, s'éloignent de celles qui ont été établies par les grammairiens de Basra et de Coufa, et il ne faut pas défigurer ces auteurs en leur prêtant une grammaire qu'ils n'avaient pas adoptée.

M. de Gayangos a eu la bonté de me prêter plusieurs de ses manuscrits et l'on verra que c'est surtout l'excellent exemplaire des voyages d'Ibn-Batoutah, que possède ce savant, qui m'a été d'une fort grande utilité. Sous plusieurs rapports, c'est un ouvrage du premier ordre, et l'abrégé, traduit par M. Lee, ne donne qu'une très-faible idée de l'importance de l'ouvrage original. M. de Gayangos me permettra de lui réitérer mes re-

merciments les plus vifs pour la grande obligeance qu'il m'a toujours montrée.

J'ose espérer qu'on me pardonnera quelques fautes de français qu'il est presque impossible à un étranger d'éviter. Peut-être m'eut-il été plus facile d'écrire en latin, mais le sujet s'y opposait, car, en me servant de cette langue, j'aurais dû expliquer des mots arabes par des termes empruntés à l'antiquité romaine, dont le véritable sens ne nous est pas toujours connu aujourd'hui.

INTRODUCTION.

Dans les premiers temps de l'Islamisme, lorsque presque tous les Arabes étaient Bédouins et que les villes étaient petites et peu considérables, l'art du tailleur était presque inconnu; de simples manteaux, tissés d'une seule pièce étaient suffisants pour se garantir du froid et de la chaleur; on ne supposait pas qu'on pût tailler les habits d'une manière élégante, et le tisserand lui seul faisait l'ouvrage. Mais les Arabes, en conquérant rapidement une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, se trouvèrent mis en rapport avec les peuples, vaincus par eux, et arrivés en partie à un bien plus haut point de civilisation; peu à peu ils abandonnèrent aussi leur vie nomade, et commencèrent à se fixer dans les villes [1]: ce fut

[1] Comparez Ibn-Khaldoun (*Prolégomènes*, man. 1350 (a), fol. 168 v° et 169 r°):
فصل فى الحياكة والخياطة هذان الصناعتان ضروريتان فى العمران
لما يحتاج اليه البشر من الدفء فالاولى يُنْسَجُ الغزل من
الصوف والقطن سدوا فى الطول والحاما فى العرض واحكاما لذلك
النسج فى التحام الشريد فيتمّ منها قطع مقدرة فمنها الاكسية
من الصوف للاشتمال ومنها الثياب من القطن والكتان للباس
والصناعة الثانية لتقدير المنسوجات على اختلاف الاشكال
والعوائد تفصل اولًا بالمقراض قطعًا مناسبةً للاعضاء البدنية

alors qu'ils comprirent qu'on pouvait faire des habits plus élégants que ceux qu'ils portaient, et ils empruntèrent beaucoup au costume des peuples vaincus. Comme le luxe avait fait chez les Persans des progrès considérables, la cour de Bagdad se ressentit de plus en plus de l'influence qu'exerçaient sur elle ses voisins et ses sujets. Le progrès de la civilisation et du commerce fit naître des fabriques de tout genre, et Bagdad en contint bientôt une grande quantité, dans lesquelles le nombre de superbes étoffes de soie et de brocart s'accrut infiniment.

En Occident au contraire, les Arabes se confondirent avec les Mores et les Berbers. Ces peuples étaient rudes, et bien moins civilisés encore que leurs vainqueurs; le luxe leur était inconnu, et quand les Arabes se mêlèrent à eux, ils leur empruntèrent en partie leur costume simple et grossier.

En Espagne, les Arabes, surtout pendant la dernière époque de leur empire, tirèrent un très-grand parti du costume des chevaliers chrétiens. Ibn-Saïd ([1]) atteste expressément que les *kabas* des Arabes d'Espagne ressemblaient à ceux des Chrétiens, et l'historien Ibn-al-Khatîb ([2]) dit, en parlant de Mohammed-ibn-Sad (سعد)-ibn-Mohammed-ibn-Ahmed-ibn Mardanisch, qui mourut dans la seconde moitié du sixième siècle de l'hégire:

ثم تلحم تلك القطع بالخياطة المحكمة وصلًا او حبكًا او تنيتا او تفتحا على حسب نوع الصناعة وهذه الثانية مختصّة بالعمران الحضرى لما كان اهل البدو يستغنون عنها وانما يشتملون الاثواب اشتمالا وانما تفصيل الثياب وتقديرها والحامها بالخياطة للباس من مذاهب الحضارة وفنونها*

([1]) *Apud* Al-Makkari, *Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 45 v°.

([2]) *Dictionnaire Biogrophique*, man. de M. de Gayangos, fol. 186 v°.

واتر زيّ النصارى من الملابس والسلاح واللجم والسروج »Il adopta la mode des Chrétiens, pour les habits, les armes, »les brides et les selles des chevaux."

En Egypte et en Syrie, le costume éprouva des changements considérables par suite de l'invasion des Turcs.

Par suite du mélange des Arabes avec les étrangers, il y a toujours eu une grande différence entre le costume des peuples divers dont se composait l'immense empire arabe, et l'on pouvait distinguer tout d'abord un Arabe de l'Orient d'un Arabe de l'Occident. Ibn-Iyas (1) dit en parlant du célèbre historien Ibn-Khaldoun: واستقرّ لما تولّى القضا وهو بزيّ المغاربة فعُدَّ ذلك من النوادر »Après avoir obtenu la charge de kadhi au Caire, »il continua de porter le costume des Magrebins, et l'on compta »ceci parmi les choses étranges." Nowairi (2) dit en rapportant la mort d'Al-melik-al-kahir-Beha-ad-din-Abou-Mohammed-Abdol-melik, fils d'Al-melik-al-moattham: وكان يلبس ملابس العرب ويتزيّى بزيّهم ويركب كمركبهم ويتخلّق باخلاقهم فى كثير من افعاله »Il portait ordinairement des habits, semblables à »ceux des Bédouins; il se parait comme eux, et montait à cheval selon leur manière; il imitait encore leurs coutumes dans »la plupart de ses actions." Ceux mêmes qui habitaient des villes, assez proches les unes des autres, portaient un costume différent. Quand Philippe II défendit aux Mores d'Espagne de porter leur costume national, un More, appelé par Marmol, Francisco Nuñez Muley, s'exprima en ces termes: »Le costume »de nos femmes n'est point moresque: c'est un costume de pro»vince comme en Castille. En d'autres pays les peuples (mu-

(1) *Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 203.

(2) *Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 270 r°, évènements de l'année 676.

»sulmans) diffèrent de coiffures, d'habits, de chaussures; qui »est-ce qui voudra nier que le costume des femmes moresques »(de l'Afrique) et des femmes turques, ne soit pas bien diffé»rent de celui que portent nos femmes de Grenade? Le cos»tume des hommes diffère aussi, car celui de Fez n'est pas »comme celui de Tlemcen, ni celui de Tunis comme celui de »Maroc; il en est de même pour la Turquie et les autres »empires." [1]

Il y a d'ailleurs une grande différence entre le costume des diverses classes dont se compose la société musulmane. C'est surtout par la forme du turban que l'on distingue le noble, de l'homme du peuple et du soldat, et que l'on reconnait même l'emploi qu'occupe celui qu'on rencontre [2].

Mais en général, il ne faut entendre ceci que des habitants des villes; les Bédouins conservèrent à peu près l'ancien costume arabe, et ils observèrent bien plus que les citadins les commandements de la religion.

Mahomet avait prononcé plusieurs sentences afin d'empêcher que le luxe dans les vêtements ne s'introduisit parmi son peuple. Les docteurs de l'Islamisme ont dérivé de ces apophthegmes un système de préceptes et de lois relatifs au costume, que nous allons exposer ici, en suivant des ouvrages de jurisprudence hanéfite et malékite.

Les vêtements servent, à ce que dit le *Molteka al abhor* [3],

---

[1] Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, fol. 38 col. 3.

[2] Voyez Cotovic, *Itinerarium Hierosolymitanum*, pag. 486, et M. Parthey, *Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 74, 75.

[3] Man. 871, fol. 106 r° et v°; man. 1081, fol. 211 v° et 212 r°; man. 1211, fol. 164 r° et v°.

à couvrir les parties naturelles (العورة), et à se garantir du chaud et du froid ([1]). Le mieux est que les vêtements soient en coton ou en lin, ni trop splendides, ni trop pauvres. Il n'est pas défendu de se parer, quand cela sert à montrer les bienfaits que Dieu nous a accordés, mais il est illicite de le faire quand cela ne provient que d'un motif d'orgueil. La modestie dans la manière de se vêtir est souvent recommandée par les hommes les plus éminents de l'Arabie et de la Perse. Nowairi ([2]) dit, par exemple, en faisant l'éloge du célèbre Saladin: وكان لا يلبس إلّا ما يحلّ كالكتان والقطن والصوف »Il ne se revêtait »que de ce qui était permis par la loi, comme de lin, de co»ton et de laine." Ailleurs ([3]) le même historien dit à l'occasion de la mort de l'Emir: جمال الدين ايدغدى العزيز: وكان مقتصدًا على ملبسه يلبس الثياب القطن من الهندى والبعلبكى و غيره مما يُباح ولا يُكره لبسه »Il était modeste dans »ses vêtements, car il se revêtait de coton des Indes, de Baal»bek etc., savoir d'étoffes qui étaient licites et non pas condam»nées par la loi." (Comparez *Anthologia Persica*, pag. 56, 58).

La soie est permise aux femmes, mais cette étoffe est défendue aux hommes. On ne permet à ceux-ci que d'avoir à leurs vêtements un bord de soie, qui ne doit pas dépasser la largeur de quatre doigts ([4]) ou, suivant d'autres, de deux doigts ([5]).

([1]) Comparez Mouradgea d'Ohsson, *Tableau général de l'Empire Othoman*, tom. II, pag. 130.

([2]) *Histoire d'Egypte*, man. 2 *k* (2), pag. 254.

([3]) *Ibid.*, man. 2 *m*, fol. 180 r°.

([4]) ويحلّ للنساء لبس الحرير ولا يحلّ للرجال الا قدر اربع اصابع كالعلم. *Molteka.*

([5]) Bokhari, *Sahih*, tom. II, man. 350, fol. 109 v°.

Les Malékites pensent que ce bord doit avoir moins d'un doigt de largeur ([1]). Le Prophète s'est prononcé en termes très-forts contre les vêtements de soie. من لبس الحرير فى الدنيا فلن يلبسه فى الاخرة »Quiconque," dit-il, »s'est revêtu de soie dans »cette vie, bien certainement il ne s'en revêtira pas dans la »vie future!" Et encore انما يلبس الحرير فى الدنيا من لا خَلاقَ له فى الاخرة »Celui-là seulement se revêt de soie, qui n'a »point de part à la vie future" ([2]). Les Hanéfites permettent aux hommes de porter des vêtements dont la chaîne est de soie et la trame d'une autre étoffe. Le contraire, savoir que la trame soit de soie et la chaîne d'une autre étoffe, n'est licite que dans la guerre (*Moltcka*). Les Malékites ne sont pas d'accord entre eux, s'il est permis de porter l'étoffe, appelée خزّ, dont la chaîne est de soie et la trame de laine, mais la plupart des docteurs le condamnent ([3]).

Les couleurs les plus approuvées sont le blanc et le noir ([4]); le blanc parce que le Prophète a dit: »Dieu aime les vêtements »blancs, et il a créé le Paradis blanc ([5])." Un historien afri-

---

([1]) Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, avec le commentaire d'Abou-'l-Hasan-Ali-as-Schadhili (الشاذلى), man. 1193, pag. 746.

([2]) Bokhari, *Sahih*, tom. II, manuscrit, fol. 109 v°.

([3]) Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 745, avec le commentaire: واختلف فى لبس الخز بجاه وزاء معجمتَيْن وهو ما سداه حرير ولحمته صوف مثلا على اقوال اشار الى اثنين منها بقوله فاجيز وكره صَحّح فى القبس الاول واستظهر ابن رشد الثانى والثالثُ يَحْرُمُ لبسَه القَرافى وهو ظاهرُ مذهبِ مالك لقوله عليه الصلاة والسلام فى حلة عطارد وكان يخالطها الحرير انما يلبس هذه من لا خلاق له فى الاخرة*

([4]) ويستحب الابيض والاسود. *Molteka.*

([5]) *Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 258: لقوله عليه

cain [1] dit en faisant l'éloge du premier roi d'Espagne, Abdorrahman Ier: كان يلبس البياض ويعتمّ به »Il portait des vêtements »blancs et un turban de même couleur." Le noir est approuvé parce que Mahomet portait, le jour de la conquête de la Mecque, une *djobbah* noire et un turban de même couleur [2]. Les Schiites, au contraire, condamnent le noir, car on lit dans les *Voyages* de Chardin [3]: »On ne porte point »de noir en Orient, surtout en Perse; c'est une couleur funeste »et odieuse, qu'on ne sauroit regarder: ils l'appellent *la cou-»leur du Diable.*" Les couleurs rouge et jaune sont illicites [4]; on ignore pour quelle raison; mais je suppose que le jaune est illicite, parce que c'est la couleur de la haine [5], et le rouge parce que c'est celle du sang. Néanmoins les Musulmans portent souvent des habits jaunes ou rouges, et à en croire Ibn-Djinni [6] et Wahidi [7], les jeunes filles se revêtaient ordinairement d'habits rouges. Les vêtements verts ne peuvent être portés que par les Schérifs, ou descendants de Mahomet.

Il paraît que, pour le chapitre de l'habillement, il n'y a pas grande différence entre les Hanéfites, les Malékites et les Schaféites, mais la secte de Hanbal, la plus intolérante de l'Islamisme, semble avoir poussé la rigidité bien plus loin en ce

---

السلام ان الله يحبّ الثياب البيض وانه خلق الجنّة بيضا.

(1) *Apud* Al-Makkari, *Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 353 r°.

(2) *Madjma*, *loco laudato.*

(3) Tom. III, pag. 69.

(4) ويكره الاحمر والمعصفر. *Molteka.*

(5) Voyez mon *Historia Abbadidarum*, tom. I, pag. 32, note (105).

(6) *Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 126, pag. 103.

(7) *Commentaire sur Motenabbi*, man. 542, pag. 33.

point. Voici ce qu'on lit dans *l'Histoire d'Egypte* de Nowairi [1]: وفى هذه السنة فوض تضا قضاة الحنابلة بدمشق الى شمس الدين ابى عبد الله محمد —— ووُصِل اليه بتقليد القضا من الابواب السلطانية فى يوم السبت ثامن صفر وقُرى بجامع دمشق بحضور القضاة والاعيان وخرج القاضى شمس الدين المذكور من الجامع ماشيا الى دار السعادة فسلم على نائب السلطنة ثم نزع الخلعة السلطانية وتوجّه الى جبل الصالحية وجلس للحكم فى سابع عشر صفر وما غيّر هبته (lis. هيئتَهُ) ولا عادتَه فى مشيه وحمل حاجته ويجلس للحكم على مئزر غير مبسوط بل يضعه فى يده ويجلس عليه ويكتب فى محبرة زجاج ويحمل نعله بيده فيضعه على مكان واذا قام من مجلس الحكم حمله ايضا حتى يصل الى اخر الايوان فيلقيه ويلبسه هكذا اخبرنى من أَثِقُ باخباره واستمرّ على ذلك وهذه عادة السلف »Dans cette année la charge de Kadhi-al-Kodhat des Hanba- »lites à Damas, fut confiée à Schems-od-din-Abou-Abdollah- »Mohammed. Le diplôme d'investiture arriva, de la part de »la cour, le vendredi, au huitième du mois de safar, et on »en fit la lecture dans la cathédrale de Damas, en présence »des Kadhis et des principaux dignitaires. Le Kadhi-al- »Kodhat Schems-od-din sortit à pied de la mosquée, et »de cette manière il se rendit au *Dar-os-seadeh* [2]. Après

---

[1] Man. 2 o, fol 78 r° et v°, évènements de l'année 716.

[2] Ce qu'on entend par دار السعادة est le palais du Naïb à Damas. On lit dans *l'Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 109 r°): وفى عاشر شهر رمضان امر نائب السلطنة بدمشق بهدم العمائر على حبس باب الجديد الى باب الفرديس (Cette porte est mentionnée par Edrisi, tom. I, pag. 352) —————— وفى التاسع والعشرين من شهر رمضان جُمِع القضاة والفقهاء بدار السعادة فى مجلس نائب السلطنة. Et ailleurs (man. 19 *b*, fol. 29 v°): دار السعادة وهى سكن نائب السلطنة.

»y être arrivé, il salua le lieutenant du sultan; puis ôta la »khilah qu'il avait reçue du sultan, et se rendit vers Djebel-»as-salihiyah. Le dix-septième jour de safar il prit sa place »pour prononcer les arrêts, et il ne changea pas sa manière »d'agir ([1]), ni sa coutume de sortir à pied et de porter lui-même »les choses dont il avait besoin. Etant assis afin de prononcer »les arrêts, il n'étendait jamais un manteau convenablement, »mais il le prenait dans sa main [de sorte qu'il lui donnât »le moins d'étendue possible] et ensuite il s'asseyait dessus. En »écrivant, il se servait d'un encrier de verre ([2]), et il portait »constamment sa sandale dans la main (en marchant), et (étant »assis) il la déposait quelque part. Chaque fois qu'il se levait »pour sortir de la salle de justice, il portait aussi sa sandale, »jusqu' à ce qu'il fût arrivé à l'extrémité de la salle. Alors »il la jetait par terre, et la chaussait. Ceci m'a été raconté par »un homme aux récits duquel je donne une entière confi-»ance. Il en agissait constamment ainsi; et ceci était la cou-»tume des premiers et des plus respectables Mahométans."

([1]) Tel est le sens que prend quelquefois le mot هيئة. Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 163 r°) raconte que le sultan de l'Inde a dans chaque ville un صاحب الخبر, c'est-à-dire, un employé qui l'instruit de l'arrivée des étrangers. Il ajoute à cette occasion: وكتبوا اسمه ونعته وثيابه واصحابه وخيله وخدامه وهيأته من الجلوس والماكل »Ces employés instruisent le sultan »du nom de l'étranger, lui décrivent les parties de son corps, les habits qu'il porte, »les compagnons, les chevaux et les esclaves qui se trouvent avec lui, ainsi que ses »manières en s'asseyant et en mangeant." On trouvera plus bas, au mot مئزر, la phrase suivante, empruntée à un ouvrage d'Ibn-Iyas: ومئزر صوف ابيض تَرَدَّى به كهيئة الصوفية*

([2]) »The regular scribes, literary men, and many others, wear a *silver brass*, »*or copper dawáyeh.*" M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 43.

J'ignore si cette modestie extrême était pratiquée par tous les sectateurs de Hanbal, ou par les kadhis seuls, et je regrette de n'avoir pas été à même de consulter, sur ce point, un code Hanbalite; mais ces codes semblent être très-rares en Europe.

Pour nous faire une idée des changements survenus dans le costume des Arabes, nous comparerons l'habillement de Mahomet à celui d'un homme de la classe aisée du Caire, au seizième siècle, après l'invasion turque.

Le Prophète portait d'abord une chemise de coton blanche [1], dont les manches allaient jusqu'au poignet [2]; il ajoutait à cette chemise un caleçon de toile [3]. Sur la chemise et le caleçon, Mahomet ne semble avoir porté qu'un seul habit; c'était une (*djobbah*) longue robe en laine, bordée de soie et ouverte par devant [4]; cet habit avait les manches étroites; ou bien c'était un (*kabâ*) habit long et garni de boutons sur le devant [5]. En d'autres occasions, il portait au lieu de ces habits, un manteau d'une étoffe grossière: c'était ordinairement une (*bordah*) grande pièce d'étoffe de laine épaisse, brune et rayée, dont il s'enveloppait le corps [6]. Mahomet portait le turban blanc [7] ou noir [8], et il en laissait pendre un bout sur le dos. La chaussure du Prophète consistait en sandales, faites de peau de chameau, et attachées au moyen de deux bandes

[1] Voyez mon Dictionnaire au mot قميص.

[2] Nawawi, *Tahdhib al asma*, pag. 33.

[3] Voyez mon Dictionnaire au mot سروال.

[4] Voyez *ibid.* au mot جبّة.

[5] Voyez Nawawi, *loco laudato*, et mon Dictionnaire au mot قباء.

[6] Voyez mon Dictionnaire au mot بردة.

[7] Voyez *ibid.* au mot عمامة.

[8] Nawawi, *loco laudato.*

dont l'une passait sur le milieu du pied, et l'autre entre le gros et le second doigt (1), ou bien il chaussait des bottines (2).

On voit que le costume du Prophète était extrêmement simple; c'est encore de nos jours celui des habitants du Désert. Comme Mahomet, les Bédouins ne portent qu'une chemise de coton et une robe longue (3), ou au lieu de cette dernière, un manteau de laine.

Le costume d'un homme du Caire au seizième siècle, se compose d'un nombre de vêtements bien plus considérable, et l'on n'y remarque plus du tout la simplicité qui caractérisait le costume du Prophète, et qui se fait remarquer encore dans celui des Bédouins. Sur la chemise et le caleçon, on portait un habit long (*caftan*), en étoffe de soie, et de différentes couleurs, mêlées ensemble; cet habit avait les manches très-grandes (4). Sur le *caftan* on portait une large ceinture en soie, en camelot ou en laine (5), et ensuite une *djobbah*, ou habit long et ouvert par devant, dont les manches étaient courtes et n'allaient pas entièrement jusqu'au poignet, de manière qu'on pût voir les longues manches du *caftan* dépasser les doigts. Cet habit était un peu plus court par devant que par derrière, et il était fait de toile rouge, bleue ou brune (6). Sur

(1) Voyez mon Dictionnaire au mot نعل.

(2) Voyez *ibid* au mot خفّ et Nawawi, *loco laudato*.

(3) Voyez Burckhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 26, et mon Dictionnaire au mot غنباز.

(4) Voyez mon Dictionnaire au mot خفتان.

(5) Voyez *ibid* au mot حزام.

(6) Voyez Hellfrich, *Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°, et mon Dictionnaire au mot جبّة.

la *djobbah* on portait une robe ample (*feredjiyah*), ordinairement en camelot, et quelquefois fourrée (1). La coiffure se composait d'abord d'une petite calotte en toile de coton (2), ensuite d'un bonnet de drap rouge (3), et enfin d'une longue pièce d'étoffe de mousseline, roulée autour de la tête (4). Les souliers étaient en maroquin rouge (5).

La beauté et la quantité des habits donnent en Orient de la considération à celui qui les porte. قُرْبت بلباس dit le proverbe persan (6): »c'est à dire," dit Tavernier, »autant »que vous serez bien vêtu autant serez vous bien receu et honoré, »et aurez accez à la Cour et chez les Grands." »En Egypte," lit-on dans la *Description de l'Egypte* (7) »plus les gens en »dignité entassent d'habits sur leurs corps, plus ils augmen-»tent la considération et le respect qu'ils veulent commander." Il ne paraîtra donc pas étonnant que les Orientaux prennent soin que leurs habits soient propres et qu'ils aient une odeur agréable. On trouve dans le *Kitab al agani* (8): ملاءة مطيبة »une *maläh* (ou *moläâh*) parfumée." On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (9), qu'on trouva parmi les trésors d'un

---

(1) Voyez mon Dictionnaire au mot فرجية.

(2) Voyez *ibid.* aux mots طاقية et تبع.

(3) Voyez *ibid.* au mot طربوش.

(4) Voyez *ibid.* au mot عمامة.

(5) Voyez *ibid.* au mot مركوب.

(6) Chardin, *Voyages*, tom. III, pag. 72; Tavernier, *Voyages*, tom. I, pag. 631; Richardson, au mot قربة.

(7) *Atlas*, tom. II, pag. 24.

(8) Tom. I, pag. 41.

(9) Man. 2 *k* (2), pag. 154, événements de l'année 515.

grand: لعبة من العنبر على قدر جسده برسم ثيابه توضع ثيابه عليها (لتكتسب رائحتها ajoute le manuscrit B) [1], »un meu-»ble, en forme de croix [2], fait d'ambre, selon la proportion »de son corps; il se servait de ce meuble pour ses habits qu'il »faisait placer dessus, afin qu'ils en reçussent l'odeur." Dans un vers, cité dans les *Mille et une Nuits*: [3]

(الكامل) وَتَمِيسُ بَيْنَ مُزَعْفَرٍ ومُعَصْفَرٍ
ومُعَنْبَرٍ ومُمَسَّكٍ ومُصَنْدَلِ

»Elle s'avance d'une manière chancelante, couverte d'habits »qui sont parfumés de safran, d'ambre, de musc et de san-»dal." Dans un autre passage du même ouvrage: [4] لبستُ تلك البدلة الفاخرة وكانت مطيبة »Je me revêtis de cet habillement »magnifique qui était parfumé." Et ailleurs [5]: فقعدت تبخره فطارت شرارة فاحرقت طرفه »Elle était assise pour »parfumer le *kina*, mais une étincelle brûla un coin de cette »coiffure." Burckhardt [6] dit des Wahabis de Nedjd, qu'ils parfument avec soin la *keffie* [كوفية] de civette, ou d'*ares*.

---

[1] Man. 3 *l*, fol 66 r°.

[2] J'ai hésité d'abord, si peut-être لعبة devait se traduire ici par *meuble ayant entièrement la figure de l'homme*. Mais comme les Orientaux, et surtout les Sonnites, ont, comme l'on sait, une grande aversion pour les images, j'ai pensé qu'il fallait mieux traduire لعبة par *meuble en forme de croix*. Au reste M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 326) a écrit à l'occasion des mots اصنع لهذا لعبة خشب (*Mille et une Nuits* éd. Macnaghten, tom. I, pag. 191) l'observation suivante: »Le mot que je traduis par *croix* signifie littéralement *image*, »mais je suppose que le mot est employé en ce sens parce qu'une croix a quelque »ressemblance avec un homme qui étend les bras."

[3] Ed. Macnaghten, tom. I, pag. 169.

[4] Tom. I, pag. 568. [5] Tom. III, pag. 182.

[6] *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 131.

On parfume surtout les manches des habits. Dans un poème, rapporté par Ibn-Khacan ([1]), on lit: »Le temps ne se souvient-»il pas, que votre gloire sert de parfum aux habits dont se »vêtent les jours qu'il crée?" Dans un poème de Motenabbi: ([2])

(الطويل) أَتَتْ زائرا ما خامر الطيبُ ثوبَها
وكالمسك من اردانها تتضوع

»Elle vint me visiter, et quoique le parfum ne se fût point »mêlé à son habit, ses manches répandaient une odeur semblable au musc." ([3])

L'usage de témoigner de l'estime à quelqu'un en lui donnant des vêtements d'honneur, est très-ancien en Orient. Cependant, à en croire Makrizi ([4]), le premier parmi les princes musulmans qui ait pratiqué cette coutume, fut Haroun-ar-raschid, en donnant des vêtements d'honneur à son favori Djafar-ibn-Yahya le Barmekide. Un vêtement d'honneur se nomme, خِلْعَةٌ et en des temps plus modernes تَشْرِيفٌ. Quand cet usage s'introduisit, il était de rigueur que le prince ôtât le manteau qu'il portait, et qu'il en revêtît le personnage qu'il voulait honorer

---

([1]) *Loci Ibn-Khacanis de Ibn-Zeidouno*, pag. 38.

([2]) *Poésies*, man. 542, pag. 22.

([3]) Parce que ses bras répandaient une odeur si suave. Les commentateurs, Wahidi (*loco laud.*) et Ibn-Djinni (man. 126, pag. 74) font observer que Motenabbi imite ici ce vers d'Amrolkais:

(الطويل) الم ترانى كلما جئتُ طارقا
وجدتُّ بها طيبا وان لم تطيب

»Chaque fois que je viens chez elle, je lui trouve une odeur suave, bien qu'elle ne »se soit pas parfumée."

([4]) *Description de l'Egypte*, t. II, man. 372, pag. 351: واوّل مَنْ علمْتُه خُلِعَ عليه من اهل الدول جعفر بن يحيى البرمكى*

ou récompenser; mais ensuite, les princes ne semblent avoir donné que des habits qui appartenaient à leur garde-robe, ou bien des habits neufs; mais toujours c'était un insigne honneur d'être revêtu d'habits qui avaient été portés par le prince lui-même, et les historiens ne négligent pas d'en faire mention. Nowairi [1] raconte: — انعم على الامير سيف الدين قلاون بشربوش كان قد لبسه »Il fit présent à l'émir Saif-od-din-Kelaoun d'un *scherbousch* qu'il avait porté lui-même.''

On aborderait une question bien difficile, si l'on voulait décider de quels vêtements se composait la *khilah* ou le *taschrif* à différentes époques, et encore semble-t-il que pendant le règne de certaines dynasties, les habits qui constituaient la *khilah*, dépendaient du choix assez arbitraire du prince. Cependant, comme M. Weijers [2] semble penser que la *khilah* consistait, soit pour la plupart, soit invariablement, en un *kaba*, je dois prouver ici que cette opinion est mal fondée. Il est vrai que du temps que Hasan-Pascha gouvernait le Jémen, les vêtements d'honneur consistaient en *kabas* [3]. Mais à Bagdad et en Egypte par exemple, il n'en était point ainsi, et la *khilah* et le *taschrif* étaient formés de différents autres habits. Nowairi [4] nous apprend que le vêtement d'honneur, donné par le khalife de Bagdad à Al-melik-annasir-Daoud se composait d'un *kaba* de satin et d'un *scherbousch*. Ailleurs [5] le même

---

[1] *Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 216 r°.

[2] Dans une note sur la *Historia Jemanae* de M. Rutgers, pag. 140.

[3] Voyez *Histoire du Jémen*, man. 477, pag. 18, 34, 60, 61, 112, 176, 284, 293, 319.

[4] *Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 49 v°.

[5] *Ibid.* fol. 83 r°, événements de l'année 643.

historien raconte que la *khilah*, donnée par le khalife Abbaside Al-motadhim-billah, consistait en un turban noir et en une *feredjiyah*, ornée d'or. Plus bas ([1]), on lit que le vêtement d'honneur, donné par le khalife, se composait d'un turban de brocart noir, et d'une *dorrââh*. La *khilah* qu'on donnait en Egypte à un vézir se composait d'une *djobbah*, d'une *feredjiyah* et d'une *tarhah* ([2]). Le *taschrif* consistait également en différents habits ([3]). Enfin un autre passage de Nowairi ([4]) prouve évidemment que les habillements d'honneur variaient, quant à l'étoffe dont ils étaient faits et quant aux parties dont ils se composaient, selon le rang que tenait celui à qui on en faisait présent, ou selon les services qu'il avait rendus au prince.

Avec la *khilah*, le prince faisait encore assez souvent présent d'un poignard, d'un cheval et d'autres objets ([5]).

On lit assez souvent d'une خلعة كاملة, c'est-à-dire, d'un *costume d'honneur complet* ([6]), ainsi que d'un تشريف كامل ([7]).

Le vêtement d'honneur, donné par les khalifes Abbasides était constamment noir ([8]).

Malheureusement, les habits en Orient ne servent pas seule-

([1]) *Ibid.*, fol. 144 r°.

([2]) Nowairi, *ibid.*, man. 2 *n*, fol. 32 v°.

([3]) Voyez Nowairi, *ibid.*, man. 2 *o*, fol. 68 r°; 75 r°; 83 v°; 116 v°; man. 19 *b*, fol. 22 v° et 23 r°; 135 r°.

([4]) *Ibid.*, man. 19 *b*, fol. 25 r° et v°; comparez fol. 30 v°.

([5]) Voyez Nowairi, *ibid.*, man. 2 *m*, fol. 49 v°; 82 r°; 144 r°; man. 19 *b*, fol. 30 v°; Kaempfer, *Amoenitates exoticae*, pag. 65, et la note de M. Semelet sur le *Gulistan* de Sadi, pag. 46.

([6]) Voyez par exemple Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 2 *n*, fol. 28 v°.

([7]) Nowairi, *ibid.*, man. 2 *m*, fol. 215 r° etc.

([8]) Comparez Ibn-Batoutah, *Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 194 v°.

ment pour se parer : le démon de la haine ou de la vengeance, s'en sert pour arracher à l'ennemi la vie d'une manière lâche. On sait que pour les Occidentaux, les habits servaient au moyen âge au même but. Peu d'exemples, pris de l'histoire musulmane, suffiront pour prouver que cette vengeance infâme n'était pas inconnue en Orient. Nowairi [1] raconte, que le sultan Ayoubide, Al-Melik-al-moattham, avait conçu une haine violente contre le Kadhi-al-Kodhat, parce que celui-ci avait persuadé à la soeur de Saladin et d'Al-melik-al-adil, Sitt-as-Scham-bint-Ayoub (ست الشام بنت ايوب), de léguer ses biens à des fondations pieuses. Comme Al-melik-al-moattham ambitionnait lui-même ces biens, ses espérances avaient été frustrées par le zèle du Kadhi. Le prince chercha vainement pendant quelque temps un prétexte au moyen duquel il pût se venger du Kadhi. Ayant enfin trouvé ce prétexte, il envoya un messager (رسول) au juge, pendant que celui-ci remplissait ses fonctions (وهو فى مجلس حكمه), entouré d'un grand nombre de ses employés (جماعة كثيرة من العدول والمتحاكمين). L'historien continue en ces termes [2]: فجاءه الرسول وقال للقاضى السلطان يسلم عليك ويقول لك الخليفة سلم الله عليه اذا اراد ان يشرف احدًا من اصحابه خلع عليه من ملابيسه ونحن نسلكُ طريقَهُ وقد ارسل اليك من ملابيسه وامر ان تلبسه فى مجلسك هذا وانت تحكم بين الناس وكان الملك المعظم اكثر ما يلبس قباء ابيض وكلوتة صفرا وفتح الرسول البقجة فلما نظر القاضى الى ما فيها وجم قال الشيخ شهاب الدين ابو شامة فاخبرنى الرسول الذى احضر هذه الخلعة والرسالة بذلك قال وكان السلطان قد امرنى ان البسه اياها بِيَدى

[1] *Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 18 v°.

[2] Fol. 19 r°.

ان امتنع او توقّف فاشرتُ عليه بلبسها واعدتُّ عليه الرسالة فاخذ القبا ووضعه على كتفه ووضع عمامتَهُ بالارض ولبس الكلوتة الصفراء على راسه ثم قام ودخل بيتَهُ (le manuscrit B.ajoute: ومرض اثر هذه الحادثة ورمى كبده ومات ويقال ان ذلك كان فى يوم العربعا سابع عشرين شهر ربيع الاول سنة تسع عشرة وسبع مائة) »Le messager vint au Kadhi, et lui dit: le sultan vous »salue, et me charge de vous dire: »Le Khalife, voulant ho- »»norer quelqu'un de ses amis avait la coutume de lui donner, »»comme vêtements d'honneur, quelques-uns de ses propres »»habits: nous en agissons de même." Le sultan vous envoie »donc, continua le messager, quelques-uns de ses habits et il »a ordonné de vous en revêtir dans cette séance, tandis que »vous êtes occupé à remplir vos fonctions, en présence de tout »le monde. — (Or Al-melik-al-moattham portait, le plus sou- »vent, un *kaba* blanc, et une calotte jaune). Le messager ouvrit »la serviette [1]; mais le Kadhi, après avoir vu ce qu'elle con- »tenait, se tint immobile, les yeux fixés sur la terre [2]. — »Le Scheikh Schihab-od-din-Abou-Schamah [3] rapporte que »le messager qui avait apporté ces vêtements d'honneur, et les »ordres du sultan, lui raconta: »Le sultan m'avait ordonné »de revêtir le Kadhi de ces habits, de mes propres mains, »dans le cas qu'il se montrât rebelle ou qu'il cherchât à diffé- »rer la chose. En conséquence, je lui fis signe de s'en revêtir, »et lui répétai les paroles du sultan. Alors il prit le *kaba*, »le mit sur son épaule, plaça son turban à terre, se coiffa de »la calotte jaune, se leva, et entra dans sa demeure. Après

---

(1) Voyez sur le mot بقجة ou بقشة, la note au mot تحتانية.

(2) J'ai substitué وجم à وحم que portent les deux manuscrits.

(3) Le célèbre auteur du Kitab ar raudhataini (Histoire de Noradin et de Saladin).

»cela il tomba malade, rejeta son foie, et mourut. On dit »que ceci arriva le quatrième jour de la semaine, le vingt-»septième du mois de rebî premier, de l'année 719."

Suivant quelques chroniques espagnoles, le roi de Castille, don Enrique, mourut empoisonné, parce que le roi de Grenade, Mohammed, lui avait fait présenter des bottes, imbibées de poison [1].

En signe de deuil, les vêtements noirs étaient portés anciennement tant par les hommes que par les femmes, car on sait que le costume noir des Khalifes Abbasides avait été adopté, en signe de deuil, à cause de la mort de l'imam Ibrahim-ibn-Mohammed. On lit aussi dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi [2]: شق القاهرة وهو لابس السواد واعلامه كذلك حزنا على الظافر »Il parcourut les rues du Caire, vêtu de noir, et ses »drapeaux [3] étaient de la même couleur, en signe de douleur, »à cause de la mort d'At-thahir." Mais en des temps plus récents, le deuil n'a plus été porté par les hommes, parce que cela semblait indiquer un manque de résignation aux décrets de la providence. Les femmes cependant portent encore le deuil en Orient, mais seulement à l'occasion de la mort de leur mari ou d'un proche parent, et jamais à l'occasion de la mort d'une personne plus âgée. On lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib [4] que la célèbre poète Hafsah, l'amante d'Abou-Djafar-Ahmed-ibn-Saïd, poète renommé et vézir du gouverneur de Gre-

(1) Voyez Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, tom. III, et Cobarruvias, *Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611, au mot *borzegui*.

(2) Man. 2 *k* (2), événements de l'année 549.

(3) Le manuscrit B. (man. 3 *l*, fol. 75 r°.) ajoute: وبنوده.

(4) Man. de M. de Gayangos, fol. 38 r°: ولما بلغ حفصة قتله لبست الحداد وجهرت بالحزن*

nade, prit le deuil, en apprenant que son amant avait été exécuté; mais ceci est sans doute une exception à la coutume générale.

Le deuil consiste en ce que les femmes teignent en bleu foncé, ou à peu près en noir, avec de l'indigo, la chemise, le voile de la tête, celui du visage, et le mouchoir. Elles portent le deuil pendant l'espace de sept, de quinze ou quelquefois de quarante jours [1].

En Espagne, pendant le règne des khalifes Omayades, les vêtements de deuil étaient blancs, car on lit dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari [2]: عليهم الظهائر البيض شعار الحزن »Leurs vêtements de dessus étaient blancs, la couleur »du deuil."

Les Arabes mettent des habits rouges ou jaunes quand ils veulent indiquer qu'ils sont en colère. On lit dans les *Mille et une Nuits* [3]: لبس بدلة الغضب وهى بدلة حمراء »Il se revêtit »de l'habillement [4] de la colère, c'est-à-dire d'un habillement »rouge." Mais ceci était peut-être une coutume turque [5].

Au Magreb c'est la couleur jaune qui indique la colère, car Pidou de St. Olon [6] et Windus [7] remarquent que les rois de Maroc, ayant l'intention de verser du sang, se revêtaient la plupart d'habits jaunes.

---

[1] Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. II, pag. 274; M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 134, 518. Comparez les *Extraits du Roman d'Antar*, pag. 92, 154; *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 330.

[2] Man. de Gotha, fol. 85 r°.

[3] Ed. Macnaghten, tom. II, pag. 104.

[4] J'ai parlé du mot بدلة dans une des notes qui accompagnent cet ouvrage.

[5] Voyez surtout la note de M. Lane sur ce passage, tom. II, pag. 326, 327.

[6] *The present state of the Empire of Morocco*, pag. 63, 172.

[7] *Voyage to Mequinez*, pag. 133.

DICTIONNAIRE.

مِئْتَبَةٌ et إِتْبٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 28 r°): اتب الإِتْبُ البقير وهو ثوب او بُرْد يُشَقّ فى وسطه فتلقيه المراة فى عنقها من غير كمّ ولا جيب والجمع أُتُوبٌ. Et dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 43): الاتب بالكسر والمئتبة كَمِكْنَسَة برد يشق فتلبسه المراة من غير جيب ولا كُمَّيْن والبقيرة ودرع المراة وما قصر من الثياب فنصف الساق او سراويل بلا رجلين او قميص بلا كمين. Dans le *Modjmil al logat* d'Ibn-Faris (man. 485) je trouve: الاتب كالبقيرة. Il résulte de ces explications, données par les lexicographes arabes, que le اتب et la مئتبة se font en général d'une pièce d'étoffe ([1]), et spécialement d'une

---

([1]) Le mot ثوب n'est expliqué dans les dictionnaires que par *vêtement*, mais il signifie aussi *une pièce d'étoffe*. On lit dans les *Mille et une Nuits*, (*ap.* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 10): فمضيْتُ وعمدتُّ الى ثوبَيْن من الديباج الرومى وجئتُ بهما اليه وقُلْتُ للخيّاط فَصِّلْ هذه اربعة ملابس اثنين مفرجة واثنين غير مفرجة »Alors je m'en allai, et je »pris deux pièces d'étoffe de soie de Roum; je les lui apportai et je dis au tailleur: »taillez de celles-ci quatre vêtements dont deux doivent être amples, et deux étroits.'' Ailleurs (édit. Habicht, tom. II, pag. 259): اقطع لها من هذا الثوب كسوة وخيّطها, »Taillez-lui de cette pièce d'étoffe un habillement et cousez-le.'' Dans

pièce d'étoffe rayée, qu'on fend par le milieu, et alors la femme passe la tête dans le trou pratiqué. Cet habit n'a point de manches, et il n'est pas ouvert sur la poitrine. La simplicité de ce vêtement semble indiquer qu'on le portait déjà aux premiers temps de l'Islamisme, et de nos jours encore les femmes le portent en Arabie, car Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) dit, en parlant des femmes de la Mecque: »Elles ont encore une chemise, de la forme la plus extraor»dinaire qu'on puisse s'imaginer. Elle se compose de deux »pièces d'étoffe carrées, longues de six pieds et larges de »cinq, qui sont cousues ensemble en haut, excepté une ouver»ture au milieu pour y passer la tête. Les coins d'en bas sont »échancrés de sept pouces à peu près, comme le segment d'un »cercle; de sorte que ce qui était primitivement un angle, »devienne une échancrure creuse. Ces échancrures sont cou»sues toutes deux; mais la partie d'en bas et les côtés restent »ouverts de haut en bas. Les femmes riches portent ces »chemises d'une étoffe de soie, rayée légèrement, fine »comme de la gaze, et qui vient de l'Egypte; elles les »arrangent en plis sur les épaules, et elles les attachent autour »du corps avec une ceinture." En général le mot اتب désigne tous les vêtements qui sont courts, de sorte qu'ils

---

l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 34 r°): وقال والله ما ارضى لنفسى من جميع ما معى كفنا اكفن فيه فتصدق علىّ بكفن فبعث اليه نصف ثوب بغدادى ومائتى درهم فكفنوه بهما »Par »Dieu, dit-il, je ne trouve rien, parmi tout ce que je possède, dont j'aimerais à me »servir comme de linceul; donnez-moi donc un linceul comme une aumône. Alors il »lui envoya la moitié d'une pièce d'étoffe de Bagdad et deux cents dirhems. Avec »ces choses ils l'ensevelirent."

ne viennent que jusqu'à mi-jambes; il désigne aussi une sorte de caleçon, qui n'a pas d'ouverture pour y faire entrer les jambes, ou une chemise sans manches.

مِثْنَبٌ

Ce mot ne se trouve pas dans Djeuhari. Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 43) ce mot désigne le même vêtement que celui qui est indiqué par le mot مشمل, *un manteau dont on s'enveloppe* (المثنب كِمِنْبَرٍ المِشْمَل). Voyez le mot مشمل.

اخروق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il semble désigner une sorte de coiffure, en usage au Magreb. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 141 r°) dit dans son article sur les Bulgares du Volga: وعلى راسها البغطاف وهو اخروف (sic) مرصع بالجوهر وفى اعلاه ريش الطواويس [1]; et plus bas (man. fol. 143 r°): وعلى راس كل واحدة من البنات (des servantes) الكلا (en persan كلاه) وهو شبه الاخروف (sic) وفى اعلاه دائرة ذهب مرصعة بالجوهر وريش الطواويس من فوقها. Il résulte de ces passages que le mot اخروق désignait au Magreb: *une espèce de petite couronne* (comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 424), faite d'or, et ornée de pierreries, dont les femmes

---

[1] Le mot بغطاف qu'emploie ici Ibn-Batoutah (en persan بغتاف) se trouve expliqué plus bas (fol. 143 r°) de cette manière: وعلى راس الخاتون البغطاف وهو مثل التاج الصغير مكلل بالجواهر وباعلاه ريش الطواويس*

se servaient en guise de coiffure. Peut-être est-ce la même espèce de coiffure que celle qui, en d'autres pays de l'Orient, porte le nom de تاج.

إِزَارٌ, إِزْرٌ, et dans le dialecte de l'Egypte إِيزَارٌ

Dans les premiers temps de l'Islamisme, le mot ازار semble avoir été en usage pour désigner un habit en général quelle qu'en fût la forme. Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 166 v°) a un chapitre, intitulé: باب الازار المهدب, *Chapitre de l'izâr à franges* [1], où il dit: ويُذْكَرُ عن الزهرى وابى بكر بن محمد وحمزة بن ابى أُسَيْد ومعوية بن عبد الله بن جعفر انهم لبسوا اثيابًا مهدّبة »On raconte d'Al-zohri, d'Abou-Bekr-ibn-»Mohammed, de Hamza-ibn-Abou-Osaid et de Moawiah-ibn-»Djafar, qu'ils mettaient des habits, ornés de franges." Dans ce passage il est question des اثياب *vêtements* en général, et il faut ajouter, que le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 451) dit entre autres, que le mot ازار signifie: كلّ ما سترك *tout ce qui vous couvre;* cependant il se pourrait que l'auteur ait voulu indiquer spécialement les manteaux, appelés *izârs*, qui étaient portés par les hommes du temps de Mahomet. Ceux d'Oman semblent avoir été célèbres, car on lit dans le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 188 v°) que le Prophète laissa, au jour de sa mort, parmi d'autres habits, *un izâr d'Oman* (ازارًا عُمانيًّا). Ce qui me décide à croire que par *izâr*, un manteau est indiqué dans ce passage, c'est que conjointement

---

[1] La 2e forme du verbe هدب, *orner de franges*, manque dans le Dictionnaire.

avec l'*izâr*, l'auteur, Abou'l-fath-Mohammed, ou plutôt son autorité, Ibn-Faris, nomme *deux habits de ceux qu'on appelle* حبرة. (Voyez plus bas au mot حبرة). On trouvera au mot بُرْدَةٌ, le mot ازار employé dans le même sens. Mohammed laissa encore un autre *izâr*, dont je parlerai plus bas.

En des temps plus modernes, le mot *izâr* ne semble pas avoir été employé pour désigner un manteau d'homme, mais pendant toute la durée de l'Islamisme, depuis Mahomet jusqu' à nos jours, ce mot a été employé pour désigner ce grand voile ou manteau dans lequel les femmes en Orient s'entortillent. Voyons premièrement comment M. Lane le décrit, et ensuite nous tâcherons de confirmer, par des passages nombreux, ce que nous avons avancé. L'observateur anglais, si justement célèbre par son exactitude, décrit ainsi l'*izâr*, comme les femmes le portent actuellement en Egypte. (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 210. Voyez aussi *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 63). »L'*izâr*" dit-il, »— — — est une pièce de toile, portée communément par les femmes arabes, quand elles paraissent en »public. La largeur en est de deux aunes ou de plus (selon la »hauteur de celle qui la porte), et la longueur de trois aunes; »on en tire, de derrière, un bord sur la partie supérieure de »la tête et sur le front; on attache alors ce bord avec un ru»ban, cousu en dedans; le reste pend en arrière et à chaque côté »jusqu'à terre, ou à peu près, et enveloppe presque entièrement »le corps, parce que l'on tient les deux bouts de manière à se »rencontrer presque sur le devant. Ainsi cet habit cache toutes »les autres parties du costume, excepté une petite partie d'une »robe très-ample [ثوب ou سبلة] (qui est une autre partie »de l'habillement pour se promener ou pour aller sur un âne),

»et le voile du visage. On le fait à présent généralement »de calicot blanc." Cette sorte d'*izâr* était en usage du temps de Mahomet, puisqu'on lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 166 v° et 167 r°) dans le chapitre, déjà cité, du الازار المهدب, l'histoire suivante, rapportée sur l'autorité d'Ayischa: قالت جاءت امراة رفاعة القرظى رسولَ اللّه صلى اللّه عليه وسلم وانا جالسة وعنده ابو بكر فقالت يرسول اللّه انّى كنتُ تحت رفاعة فطلقنى وبَتَّ طلاقى فتزوّجْتُ بعده عبد الرحمن بن زُبَيْر وإنّه واللّه ما معه يرسول اللّه إلّا مثل هذه الهدبة واخذتْ هدبةً من جلبابها فسمع خالد بن سعيد قولها وهو بالباب لم يُوذَن له قالت فقال خالد يابا بكر الا تَنْهَى هذه عن ما تجهر به عند رسول اللّه صلى اللّه عليه وسلم فلا واللّه ما يزيد رسول اللّه صلى اللّه عليه وسلم على التبسّم فقال لها رسول اللّه صلى اللّه عليه وسلم لعلكِ تُريدين ان ترجعى الى رفاعة لا حتى يذوق عسيلتكِ وتذوقى عسيلته فصار سنة بعده »La femme de Refaäh-al-Karadhi vint chez le Prophète, tandis que j'étais assise, et qu' Abou-Bekr se trouvait »près de lui, et elle dit: ô Envoyé de Dieu ([2])! j'étais l'épouse »de Rafaäh, et il me répudia, en prononçant trois fois la for»mule du divorce ([3]). Après lui, j'eus pour mari Abdorrahman-

---

([2]) Dans le *Sahih*, la particule يا est constamment exprimée par un simple ى. On en trouvera quantité d'exemples, dans les divers passages que nous emprunterons à cet ouvrage. Cette manière d'écrire la particule يا est propre à la *Sonnah*, et je lis également dans un passage du *Sahih*, cité par Nawawi (*Tahdhib al asma*, man. 357, pag. 67): فقالت يرسول اللّه, et: فقال يرسول اللّه. Si je ne me trompe, la particule يا est toujours écrite ي dans les anciennes inscriptions coufiques.

([3]) Tel me semble être le sens des mots وبتّ طلاقى, qui signifient à la lettre: *et omnino perfecit* (*perfectum reddidit*) *repudium meum*. Voyez M. Lane *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 142.

»ibn-Zobeir, et, par Dieu! o Envoyé de Dieu! il ne possède »que ce qui est semblable à cette frange. En disant ceci elle »prit une frange de son *djilbâb*. Khalid-ibn-Saïd, qui se trou- »vait à la porte, parce qu'on ne lui avait pas permis d'entrer, »entendit ce qu'elle disait. (Ayischa continue ainsi): Khalid »donc dit: ô Abou-Bekr! ne défends-tu pas à celle-ci de dire »ce qu'elle ose dire à haute voix [4], dans la présence du Pro- »phète? Car, par Dieu! le Prophète ne peut rire plus qu'il »ne le fait [5]. Cependant le Prophète dit à cette femme: Peut- »être desirez-vous retourner chez Refaäh? Ceci n'arrivera pas, »avant qu'il ait eu communication avec vous, et vous avec

---

[4] Le verbe جَهَرَ, construit avec ب, et signifiant: *dire à haute voix* une chose, manque dans le Dictionnaire. On trouve de même dans Makrizi (*ap.* Kosegarten, *Chrestomathia Arab.*, pag. 119): جهر ببسم الله الرحمن الرحيم فى كلّ سورة »Au commencement de chaque surate il prononça à haute »voix les mots: au nom du Dieu clément et miséricordieux." Et M. Kosegarten, dans son glossaire, a déjà donné la véritable explication de ce mot.

[5] Tel, si je ne trompe, est le seul sens plausible que ces mots peuvent présenter. J'avais d'abord conjecturé يُرِيد au lieu de يزيد, et j'avais traduit; »Ce n'est pas a rire »que le Prophète désire." Mais, à ma connaissance, la 4e forme du verbe زاد ne se construit pas avec على. Le verbe زاد avec على est expliqué, dans les Dictionnaires, par *excessit numerum*, mais il signifie aussi très-fréquemment: *addidit*. Dans un vers, cité dans le *Roman d'Antar* (*ap.* Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 94) on lit: زادت محاسنها على عُشّاقها »Ses beautés augmentent le nombre de ses amants." (V. aussi Nowairi, *ap.* Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 10, ligne dernière, etc.) Mais ce qui fait la difficulté de la phrase, c'est l'emploi de la particule ما devant un futur; ce temps est généralement précédé de لا, tandis que ما précède le présent. Je crois que les exemples du futur, précédé de ما, sont rares; on trouve cependant dans l'*Histoire de la Kattalah al Schodjan* (*ap.* Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 72): يا امير مالك ما تحدّثنا ما هو ذلك »ô émir Malik! ne nous direz-vous pas quelle était cette histoire?"

»lui (6). Cette manière d'agir devint une coutume après cet »évènement (7).” Or le جلباب est, suivant Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 35 r°), la même chose que la ملحفة, et la ملحفة est, suivant les auteurs espagnols dont on trouvera les passages plus bas, la même chose que le ازار.

Passons de l'Arabie en Egypte. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *n*, fol. 111 v°) que les ulémas décident, dans une sorte de concile, que les femmes juives et chrétiennes seront obligées de porter un *zonnâr* (ceinture) *au dessous* de l'*izâr*, ou, suivant un autre récit, qui paraît plus probable à Nowairi, *au dessus* de l'*izâr*. (وامّا المراة فتشدّ الزنار من تحت الازار وقيل من فوق الازار وهو الاولى). Dans Soyouti (*Hosn al mohadhara*, man. 113, fol. 346 r°): وفي سنة خمس وخمسين وسبعمائة امر بأن يكون ازار النصرانية ازرق وازار اليهودية اصفر وازار السامرية احمر »En l'année 755, »il ordonna que l'*izâr* de la Chrétienne serait bleu, celui de »la Juive, jaune, et celui de la Samaritaine, rouge” (8). De cette manière on pouvait distinguer d'abord une femme qui professait un de ces cultes, des femmes musulmanes qui por-

(6) Littéralement: »antequam gustaverit melleam tuam dulcedinem in concubitu, et »tu huius melleam dulcedinem eâdem in re.”

(7) Je prends ه après بعد pour un neutre, car si ce pronom se rapportait au Prophète, les mots solennels: صلى الله عليه وسلم auraient été ajoutés.

(8) L'illustre Silvestre de Sacy, qui a donné la traduction de ce passage, sans cependant l'accompagner du texte (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 140), traduit ازار par *ceinture*, et au lieu de: *la Chrétienne, la Juive, la Samaritaine*, on y lit: *les Chrétiens, les Juifs, les Samaritains*. Le mot ازار ne se prend jamais, je pense, dans le sens de *ceinture*, ainsi que semble croire le traducteur. En Egypte la ceinture des peuples tributaires (Juifs, Chrétiens et Samaritains) est appelée زنار; et celle des Musulmans حزام.

taient l'*izâr* blanc. On trouve dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 398): وكانت الغاسلة اذا خرجتْ تغسل ميتة تاخذ ورقة من عند المحتسب وتجعلها فوق عصابتها محيط (lis: مُخَيَّطَةً) فى ايزار (je lis: ايزارها) حتى يعلم انها غاسلة (En l'année 840 le sultan défendit aux femmes de sortir de leurs maisons), »alors celle qui avait la charge de laver les femmes mortes (9), allait prendre chez le Mohtesib, »une feuille de papier qu'elle plaçait au dessus de son *isâbeh*, »lorsqu'elle sortait pour laver une femme morte. Elle cou»sait (10) cette feuille de papier dans son *izâr*, afin qu'on pût

(9) »الغاسلة est la femme, qui lave les cadavres des femmes avant l'enterre»ment." Burckhardt, *Arab. Proverbs*, No. 412.

(10) Le mot محيط ne présentant ici aucun sens satisfaisant, je l'ai changé en مُخَيَّطَةً. La 2e forme du verbe خاط, qui, comme la première, signifie *coudre*, manque dans le Dictionnaire. Elle se trouve fréquemment dans les auteurs arabes, et j'en pourrais citer ici une cinquantaine d'exemples, mais on la trouvera plusieurs fois dans des passages, cités dans cet ouvrage; qu'il suffise donc de citer les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 142, 169 et ailleurs); Makrizi (*ap.* Silvestre de Sacy, *Chrestom. arabe*, tom. I, pag. 100); ailleurs (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 359). Ce mot a encore un autre sens; il signifie: *coudre le cadavre dans le linceul.* Je lis dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man 2 *m*, fol. 204 vo): وتولى غسله وتَخْبيطه وتصبيره وتلقينه (je lis: وتكفينه) المهتار شجاع الدين عنبر الخ »Ceux, qui prirent soin de laver son cadavre, de le cou»dre dans le linceul, de le.............. et de l'envelopper dans le drap mortuaire, »étaient le Prince Schedja-od-din-Anbar [et d'autres]." Le mot تولى qui se trouve dans ce passage, et que j'ai traduit par *prendre soin de* quelque chose, se lit de même dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man 2 *m*, pag. 448): تولى اخذ البيعة »il prit soin qu'on prêtât l'hommage." Ailleurs (pag. 470): مَنْ تولى قتْلَهُ »Celui »qui s'était chargé de le faire mourir." On lit dans Masoudi (*ap.* Ibn-Khallican, éd. de Slane, tom. I, pag. 347): تولينا الصلاة عليه »Nous primes soin de faire

»voir qu'elle était une de celles qui lavaient les cadavres des »femmes." Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 121): عليها ثياب مشرمطة وازار وسخ قديم »Elle »portait des habits déchirés et un *izār* sâle et vieux." Ailleurs (pag. 134): ثم انى غطّيتُ عينى وداريتُ بطرف ازارى من الناس وحطّ فمَهُ تحت ازارى على حدى (lis. خدّى) »Après cela je me »couvris l'oeil, et je levai ([11]) un bord de mon *izār*, de peur »que les hommes ne me vissent, et il posa sa bouche sous »mon *izār*, sur ma joue." Plus bas (pag. 229): كشفتْ نقابَها عن وجهها وقلعت ازارها »Elle ôta le *nikāb* de son visage, »et se dépouilla ([12]) de son *izār*." Ailleurs (tom. II, pag. 228): وضعت على راسها ازارًا عسليًّا »Elle mit sur sa tête un *izār* »qui, ayant été blanc, avait reçu, à force de vieillesse, la cou- »leur du miel." Et enfin (tom. III, pag. 540): وهى ملفوفة فى ازار من حرير مزركش بذهب (La belle esclave, offerte pour être achetée) »était enveloppée dans un *izār* de soie, »tissu d'or." Je ferai observer, qu'aujourdhui en Egypte, on n'appelle plus ce manteau, ou voile, quand il est fait de soie, *izār*, mais qu'on lui donne alors le nom de حبرة.

Les voyageurs européens qui, à divers temps, ont visité

»la prière solennelle pour lui, après sa mort." — Quant au mot تصبير qu'on trouve dans le passage cité de Nowairi, j'avoue qu'il m'est inconnu, et peut-être la leçon est-elle fautive.

([11]) La construction de la troisième forme du verbe درأ avec ب, manque dans le Dictionnaire.

([12]) Le verbe قلع se trouve souvent employé, chez les écrivains de l'Egypte, au lieu de خلع. Voyez les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 48, 84, 171, 258 et ailleurs; éd. Habicht, tom. II, pag. 90; tom. III, pag. 139, etc.); Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *o*, fol. 58 r°); Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 37, 388).

l'Egypte, parlent aussi de ce vêtement, mais, pour la plupart, sans en indiquer le nom. On lit dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°): »Les femmes, quand elles vont par la ville du »Caire, ont toutes le même costume. Savoir, quand elles »veulent sortir, elles mettent autour du corps une belle toile, »blanche et polie, qu'elles tirent par derrière sur la tête, et »qu'elles attachent sur le devant sous le cou. Ensuite elles s'en- »tortillent si parfaitement dans ce manteau qu'elles en sont »couvertes jusqu'aux souliers. De telles toiles dont elles font »usage en guise de manteaux, ont au bord du dessus une sorte »de bordure de soie rouge et d'or." Dans celle de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 90): »Hors de »leurs maisons, elles sont tout-à-fait couvertes d'un manteau »blanc en coton très-délié, étoffe que le peuple nomme *Baf- »te*(13) et qu'on apporte de l'Inde; elles en sont couvertes de la »tête aux pieds." C'est probablement encore du ازار, que parle Wild (*Neue Reysbeschreibung eines gefangenen Christen*, pag. 204), quand il dit des femmes en Egypte: »Quand elles sont en »voyage, ou quand elles sortent, elles portent une longue toile »blanche sur la tête pour se couvrir." Corneille de Bruyn (*Reizen door Klein-Azië* etc., pag. 218), en parlant des femmes arabes au Caire, s'exprime en ces termes: »Quand elles sor- »tent, elles mettent sur la tête et sur tout le corps, un habit

(13) Il paraît donc que le mot persan بافته a aussi été en usage en Egypte. Dans le *Ayeen Akbery* (tom. I, pag. 98) le *Baftah* est nommé parmi les étoffes de coton; Cañes (*Gramatica Arabigo-Española*, pag. 230) traduit *seda fina de algodon* par بفتة. Ce mot n'est pas resté inconnu aux Susos et ce peuple le prononce *bâge*. (Voyez *A Grammar and Vocabulary of the Susoo language*, pag. 62).

»de toile blanche pour se couvrir, de manière qu' il ne reste »assez d'espace que pour un seul oeil, afin qu'elles puissent »voir leur chemin; c'est comme les manteaux, dont se servent »les Espagnoles."

Je dois encore faire observer, qu'en Egypte le mot ازار se prononce et s'écrit aussi إيزار. On a déjà vu plus haut que cette forme est employée pas Ibn-Iyas. Elle n'est pas rare non plus dans le texte des *Mille et une Nuits*, que Habicht a publié. Voyez, par exemple, tom. I, pag. 194, 310, 352 (bis), 356. Burckhardt (*Arab. Proverbs*, N°. 56) écrit ce mot de la même manière, en rapportant le proverbe suivant: ان لقيتها قطّع ايزارها قال الدورة على لمّ الشمل. »»Si vous la »»trouvez, coupez son voile en deux."" — »»L'essentiel à pré- »»sent (14), c'est de trouver l'occasion de la rencontrer (15),"" »repliqua l'autre." (Burckhardt se trompe cependant, en disant, que le ايزار est: »un voile de femme, généralement de soie *noire* ou de coton de la même couleur." Si le voile dont nous parlons est noir, on l'appelle حبرة). Enfin M. Lane (*locis supra laudatis*) dit expressément qu'on prononce en Egypte tant إيزار que إزار.

En passant encore d'Egypte en Barbarie, nous y retrouvons l'*izār*, au XVI^{e} et au XVII^{e} siècle, à Maroc et à Fez. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 80) dit, en parlant des dames de Maroc: »Par dessus leurs robes, elles por-

(14) »Dans le dialecte de l'Egypte دورة signifie: *à présent, pour une seule fois,* »*surtout*" (*now, for once, above all*) »دورتى *à mon tour.*" Note de Burckhardt.

(15) »لمّ الشمل littéralement: *rassembler ce qui est séparé*, ou, comme ici, »*occasionner* ou *trouver une rencontre*. L'expression: الدورة على لمّ الشمل »ne signifie souvent rien de plus que *si!*" (*if, if*). Note de Burckhardt."

»tent un habit long qu'ils appellent *licares*" [le texte espagnol porte probablement: vestidos largos que llaman liçares], »et à Grenade l'on le nomme *almalafas* [ملحفة], il est de soye »ou laine avec plusieurs ouvrages, et franges aux bords, plizzez de telle sorte que le iettant sur elles ils s'attachent sur »la poictrine, avec quelques ioyaux faicts en façon d'anneau »ou boucle avec une espingle qui les traverse: ce ioyau parmy les riches est d'or ou d'argent, et parmy les autres de »metail." Et on lit au sujet des femmes de Fez dans l'ouvrage de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 4): »Les femmes sont extrêmement belles, quoiqu'elles ne soient »pas trop chastes, — — — elles se vêtent très-élégamment, »et quand elles sortent, elles portent de riches vêtements blancs, »faits d'or et de soie, et au dessus de ceux-ci, des melhafas ou »*lizars* (*lizares*) en riche toile d'Hollande, ornés aux extrémités »de soie de couleur. Ces habits sont longs comme des draps-de-lit, mais ne sont pas si larges; et aux bords ils ont »des bandes (*faias*) de soie blanche ou d'autre couleur, tis»sues dans le même *Lizar*. Après s'être entortillées dans »ceux-ci, elles les attachent sur la poitrine avec de gros an»neaux d'argent ou d'or; en été c'est le costume ordinaire des »femmes nobles." Dapper (*Naukeurige beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 2) nous apprend que la servante qui se trouvait avec l'ambassade du roi de Maroc et de Fez, à Amsterdam, en 1659, portait un *izar* en toile de coton fine et blanche. De nos jours l'*izâr* ne semble plus être en usage à Fez et à Maroc, car un observateur très-exact, le Danois Höst, n'en parle pas.

A Malte on écrit et prononce *lizâr* ou *lizôr*, au pluriel *lo-*

zor, et dans cette île ce mot désigne également *un grand manteau*. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 442).

En Syrie l'*izâr* était également en usage, et il l'est encore de nos jours. On lit dans le voyage de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 384 v°) que les femmes à Jérusalem »s'enveloppent d'une longue toile blanche, au »lieu d'un manteau, qui leur couvre la tête et tous les habits, »de sorte qu'on ne puisse distinguer l'une de l'autre, comme »cela se pratique au Caire." Louis de Varthema (*Itinerario*, *Capitulo tertio de Mamcluchi in Damasco*) dit que les femmes à Damas »sont très-bien vêtues de soie, et comme vête»ment de dessus elles portent certaines toiles de coton blanc, »qui sont subtiles et polies comme de la soie." Au rapport de Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 46) les femmes de Tripoli en Syrie s'enveloppent, quand elles sortent, »si bien dans »un grand drap de lin blanc, ou de coton, que ceux qui les »regardent ne voyent pas même leurs mains, quoyqu'elles »ayent la liberté de leurs bras et de leurs mains." Selon d'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 426) les femmes d'Alep portent, par dessus leurs habits, »un grand voile de toile blanche, »qui les couvre depuis la tête jusqu'aux pieds." Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) dit, en parlant des épouses des marchands francs à Alep: »Le costume »des dames est celui qui est général sur la côte de la Syrie. »— — — Quand elles sortent, elles mettent une grande toile »blanche, par derrière, sur la tête; elles la ferment par de»vant sous le nez; de sorte que, sans avoir une connaissance »spéciale des nez, on ne puisse reconnaître celles qui sont »déguisées de cette manière." Enfin le lieut.-col. Napier

(*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 117) dit, en parlant des femmes de Beyrout: »Elles sont si parfaitement couver-»tes de l'*izar*, ou manteau long et blanc, qui, en envelop-»pant la tête et en cachant le visage, tombe à terre en des »plis nombreux, qu'elles peuvent à peine être reconnues par »leurs amis ou par leurs parents, les plus proches." (Voyez aussi *ibid.*, tom. I, pag. 133, 143).

Il me semble que l'*izâr* est également en usage chez les femmes maronites. (Voyez Light, *Travels in Egypt*, *Nubia*, *Holy Land*, *Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220, avec l'estampe).

Quant à l'Al-Djezireh l'*izâr*, à ce qu'il semble, y est rare. Cependant on lit dans un ouvrage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 392) qu'à Diarbekr »les fem-»mes portent quelquefois leurs manteaux (*outer coverings*) en »mousseline blanche, comme à Smyrne et à Damas."

Je ne puis quitter cette matière, sans traduire encore un passage de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. III, fol. 112, col. 3), qui est obscur. Il dit, en parlant des Egyptiennes: »Elles portent aussi de grands voiles blancs (*unas savanas »blancas*) en coton très-fin qu'on apporte de l'Inde; ces voi-»les sont ouvragés de diverses manières, comme les *lizars* (*li-»zares*) de Barbarie, et on les nomme en Egypte *Licia*." Un mot arabe, désignant un voile, et ayant quelque ressemblance avec *licia*, si ce n'est ازار, m'est inconnu. D'ailleurs, Marmol doit à peu près avoir visité l'Egypte du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, et on a vu plus haut que le mot ازار se trouve quelquefois dans cet ouvrage. Enfin la description, donnée par Marmol, de la *Licia* des Egyptiennes, s'ac-

corde très-bien avec les descriptions de l'*izâr* qu'on vient de lire. Je pense donc que Marmol se trompe, et qu'il a mal entendu; mais Marmol est un écrivain beaucoup trop respectable, pour passer ses observations sous silence, quand même elles paraissent erronées.

La forme ازارة est rare, et je ne la trouve que dans ce vers d'Ascha (الأَعْشَى), rapporté par Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 256 r°):

(الكامل) كتميّل النسوان تُسْ
فِلُ فى البقير وفى الازارَةْ

»Comme les femmes s'avancent d'un pas chancelant (16), tan»dis qu'elles trainent le *bakîr* et l'*izâr*, qui pendent à terre."

Le mot ازار, indiquant le grand voile dont la femme se couvre entièrement le corps, a été employé par les poètes pour désigner la femme elle-même. Dans un vers, rapporté par Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 256 r°), on lit:

(الوافر) ألا أَبْلِغْ ابا حفص رسولاً
فدى لك من اخ ثقة ازارى

»Allez donc! Envoyez un ambassadeur à Abou-Hafs! Si vous »étiez en esclavage, je donnerais, en ami sincère, ma femme »pour vous racheter."

Et le lexicographe ajoute: قال ابو عمرو الجرمى يريد بالازار المراة هاهنا. Le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 451) dit de même que le mot ازار signifie: المراة.

---

(16) On sait que la démarche des femmes en Orient, est incertaine et chancelante, et qu'elle ressemble assez à celle des oies. Le verbe خطر est souvent employé dans le même sens que la 5e forme de مال dans notre passage. Cette 5e forme manque dans le Dictionnaire, et il faut avouer que la 6e forme est employée bien plus fréquemment en ce sens.

Mais le mot ازار a encore un autre sens. Il signifie: *une sorte de caleçon pour en couvrir les hanches et les parties naturelles.* On lit dans le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 169 v°) que le Prophète laissa, entre autres, au jour de sa mort: ازارًا طوله خمسة اشبار »un *izâr*, long de cinq empans." Mahomet défendit aux fidèles de porter des caleçons ou culottes (سراويلات) pendant le pèlerinage, et il ordonna d'y substituer l'*izar.* Seulement dans le cas qu'on ne pût se procurer un *izâr*, il était permis de porter la culotte (مَنْ لم يجد ازارا فليلبس سراويل. Bokhari, *Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 r°. Voyez aussi *ibid.* (fol. 167 v°) dans le باب البرانس, et (fol. 167 v° et 168 r°) dans le باب العمائم). On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 52 v°): فاعطانى هذا الازار وقال قد احرمْتُ فيه عشرين حجة »Alors il me donna l'*izâr* que voici, en disant: J'ai fait vingt fois le pèlerinage, en portant cet *izâr*." Enfin Wild (*Reysbeschreibung eines gefangenen Christen*, pag. 64) nous apprend ce qui suit: »Le soir, au couchant du soleil, les pèlerins continuèrent leur voyage; il ne mirent pas leurs habits, mais ils enveloppèrennt seulement leurs parties naturelles d'une toile, et le dessus du corps d'un *Ehram*, qui est une pièce d'étoffe de poil." (Voyez aussi le *Sahih* apud Schultens, *Al-Kilam al-nawabig*, pag. 121).

On rapporte que le Prophète a dit: إنّها سَتُفْتَحُ عليكم ارض العجم وسَتَجِدون فيها بيوتًا يقال لها الحمامات فلا يدخلها الرجال الا بازار »Le royaume de Perse sera conquis par vous, et vous y trouverez des édifices qu'on nomme des bains, mais personne n'y entrera qu'avec un *izâr*." (Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 747).

La forme إِزْر semble être rare. On lit dans Meidani (man. 332, pag. 16) le proverbe suivant: ان كنتَ بى تشدّ ازرك فارخه ce que Meidani explique par: اى ان تتكل علىّ فى حاجتك فقد حُرِمْتَها. Il semble que إزر doit se traduire ici par *ceinture*, comme l'a fait M. Freytag (*Proverbia Arabica*, tom. I, pag. 25), ou bien il fait prononcer أُزْرَكَ *l'endroit, où vous placez la ceinture; le milieu du corps.* Dans le manuscrit les voyelles ne sont pas indiquées, et la signification de *ceinture* n'est mentionnée ni par Djeuhari, ni par le *Kamous;* et je ferai observer que dans le *Hamasa* (éd. Freytag, p. 657) le mot مُؤَزَّرٌ est expliqué de cette manière: قوىّ من الازر وهو موضع عقد الازار من الحقو »fort à l'endroit dit ازر, c'est-à-»dire: *le lieu où l'on attache le caleçon à la ceinture.*"

مِئْزَرٌ, مِئْزَرَةٌ, مِئْزَارٌ

Le mot مِئْزَر signifie *un caleçon.* C'est ce qu'atteste expressément M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 398), en disant que ميزر ou مِئْزر est à présent usité (en Egypte) pour désigner: *a pair of drawers.* Dans le code Malékite on trouve cette loi: لا يدخل الرجل الحمام الا بمئزر »Il est défendu aux hommes d'entrer dans le bain sans cale-»çon." (Ibn-Abi-Zaid, *Risaleh*, man. 1193, pag. 747). On trouve dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *k* (2), pag. 96) que Hakim-biamr-allah ordonna: ان لا يدخل احد الحمام إلّا بمئزر »que personne n'entrât dans le bain qu'avec un *mi-»zar.*" Et le même fait est rapporté par Makrizi (*ap.* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 55 du texte arabe). On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man 367,

pag. 249, évènements de l'année 824): قيل لما ارادوا غسل الملك المؤيّد لم يجدوا له (ajoutez: إلّا) اناء صغيرًا يصبّوا به عليه الماء ولا وجدوا له منشفة ينشفوا بها الحيته (lis. لحيته) حتى اخذوا منديل بعض من حضر غسله ولا وجدوا له مئزرا يستروا به عورته حتى اخذوا مئزر بعض الجوار النائحات وهو مئزر اسود سعيدى خشن فسبحان من يُعِزّ ويُذِلّ »On dit que »quand on voulut laver le cadavre d'El-melik-el-moayyad, on »ne trouva pour cela qu'un petit vase de nuit (1), au moyen »duquel on pouvait répandre l'eau sur le cadavre, et on ne »trouva pas non plus un linge (2) pour lui essuyer la barbe; »à la fin on prit le mouchoir de quelqu'un qui se trouvait pré- »sent à la cérémonie. On ne trouva pas non plus un *mizar* »pour couvrir les parties naturelles du cadavre; on prit alors »le *mizar* d'une des pleureuses; c'était un *mizar* de Soaid (3),

---

(1) Je pense qu'il faut traduire ainsi le mot اناء dans ce passage; on le trouve dans le même sens chez Ibn-Khaldoun (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 130 du texte arabe, et pag. 382 de la traduction française).

(2) Le mot مِنْشَفَة, car je pense que c'est ainsi qu'il faut le prononcer, et que ce mot désigne la même chose que نَشّافة, manque dans le Dictionnaire. Il se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits*, avec le pluriel مناشف.

(3) Il était donc de toile, car on lit dans l'*Afrique* de Marmol (*Description de Affrica*, tom. III, fol. 114, col. 2): »*Beni Suayd* est aussi une petite ville, à »vingt lieues du Caire, en remontant le fleuve, sur la rive occidentale du Nil. Autour »de cette ville il y a une très-grande plaine, dans laquelle on recueille une infinité »de lin et de chanvre. Le lin est supérieur (*por estremo bueno*); on le nomme »d'Alexandrie, et les marchands le transportent dans toute la Barbarie et dans beau- »coup de pays de l'Europe, parce que l'on en fait des toiles très-fines et très-fortes. »C'est de cette ville que toute l'Egypte se pourvoit de lin et de chanvre." A peu près les mêmes détails se trouvent dans Léon-l'Africain (*Descriptio Africae*, pag. 721), qui écrit *Benisuaif*.

»noir et grossier (⁴). Loué soit celui qui élève et qui hu-
»milie!"

Le mot مئزرة que M. Freytag ne donne que dans le sens de *pallium*, signifie aussi: *un linge qui couvre les parties honteuses et retombe par en bas.* On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 226 v° et 227 r°): وبها زاوية حسنة فيها شيخ حسن الصورة والسيرة يسمى محمد العريان لانه لا يلبس عليه إلّا ثوبا من سرّته الى اسفل وباقى جسده مكشوف وهو تلميذ الصالح الولى محمد العريان القاطن بقرافة مصر حكاية هذا الشيخ وكان من اولياء الله تعلى قائما على قدم التجريد يلبس مئزرة وهو ثوب يلبس (l. يلبسه) مِن سرّته الى اسفل »Il s'y trouve un bel hermi»tage, dans lequel vit un scheikh qui est un bel homme et qui »mène une vie très-pieuse; on le nomme Mohammed le nu, »parce qu'il ne met qu'un habit qui couvre ses parties hon»teuses et qui retombe par en bas; le reste de son corps est »à découvert; il est le disciple de l'homme vertueux, le saint, »Mohammed le nu, qui habitait le Karafah en Egypte (⁵). »Historiette relative à ce Scheikh. Il était de ceux qui se met-

---

(⁴) Le manuscrit porte حشن; j'y ai substitué خَشِن. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 103 v°): لبس الخشن من الثياب »il »portait habituellement des habits grossiers." Dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 232): عيشتهم نكدة وملابسهم خشنة »Ils sont sobres dans leur nour»riture, et leurs vêtements sont grossiers." Dans les *Extraits du Roman d'Antar* (pag. 133): البسها الصوف الخشن »Il la revêtit de laine grossière." Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *lana gruesa* par صوف خشن.

(⁵) L'auteur désigne ici probablement le petit Karafah où, selon Makrizi, il y avait beaucoup d'hermitages. Voyez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 194, 195.

»tent le plus en rapport avec la divinité; il était parvenu au »mérite d'ôter ses habits, ne mettant qu'une *mizareh;* c'est »un vêtement qui couvre les parties honteuses et retombe par »en bas."

Le mot مئزر signifie encore: *un manteau.* On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 281, événements de l'année 822): وكان السلطان لابس جبة صوف ابيض وعلى راسه عمامة صغيرة بعذبة (sic) مرخاة على كتفه متزر (lis. ومئزر) صوف ابيض تَرَدَّى به كهيئة الصوفية »Le sultan portait une *djobbah* »blanche en laine, et sur la tête un petit turban dont un bout »pendait sur l'épaule; il portait encore un *mizar* en laine blan»che, dont il se servait en guise de manteau ([6]), à la façon ([7]) »des Sofis." Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Macnaghten, tom. II, pag. 158): وضع عليهم ميزرًا اسود وصاروا يتفرجون من تحت الميزر »Il plaça sur eux un manteau (*mizar*) noir, à l'abri duquel »ils pouvaient se réjouir de la pompe qui allait arriver." En décrivant le costume des moines de St. Antoine, »sur la pente »du mont Colzim," Vansleb (*Nouvelle Relation d'un Voyage fait en Egypte*, pag. 307) dit entre autres: »6. La *Mezerre,* »appellée en langue Copte, tantost *Μιλότης*, et tantost *Βίρρος*; »qui est un grand manteau d'une étoffe noire, doublé de blanc, »et semblable aux manteaux des P. P. Jesuites, hormis qu'il »n'a point de collet; mais hors des voyages, ils s'en servent fort »rarement." Aujourd'hui le mot مئزر, à ce qu'il semble, n'est plus usité, dans ce sens, en Egypte. (Voyez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 398). — Suivant le

([6]) La construction de la V^e forme de ردى, pris dans le sens de *induit rem tanquam pallium*, avec le ب, doit être ajoutée au Dictionnaire.

([7]) Voyez sur le mot هيئة plus haut, pag. 9, note (1).

Dictionnaire, le mot مئزرة a le sens de *pallium*, et peut-être Vansleb a-t-il en vue cette forme en écrivant: *mezerre.*

Enfin le mot مئزر désigne: *une sorte de toque.* On lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, manuscrit de M. de Gayangos, fol. 80 r°): ومن غريب ما اتّفق لى يومئذ انى دخلتُ فرايتُ القضاة والخطباء والشرفاء قد استندوا الى حيطان المشور وهو غاصّ بهم من جميع جهاته وهم بين باكٍ ومتباكٍ ومطرقٍ وقد لبسوا فوق ثيابهم ثيابا خامة من غليظ القطن غير مُحْكَمَة الخياطة بطائنها الى اعلى ووجوهها مِمّا يلى اجسادهم وعلى راس كل واحد منهم قطعة خرقة او مئزر اسود وهكذا يكون فعلهم الى تمام اربعين يوما وهى نهاية الحزن عندهم وبعدها يبعث السلطان لكلّ من فعل ذلك كسوة كاملة Le fils du roi d'Idhadj (8) étant mort, les grands du royaume témoignent leur douleur d'une manière particulière. »Ce »qui m'arriva de surprenant en ce jour, c'est qu'en entrant, »je vis les Kadhis, les Khatibs et les Schérifs s'appuyer »contre les murs de la salle, (9) qui était tout-à-fait pleine,

(8) ايذج. Voyez sur cette ville l'ouvrage de M. Uylenbroek (*Iracae Persicae descriptio*, pag. 25), déjà cité par M. Lee (*The Travels of Ibn Batuta*, pag. 37).

(9) Le mot مشور, dans le langage arabe du Magreb, désigne *une salle d'un palais.* Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 31, col. 2) rapporte que, dans le palais de l'empereur de Maroc, »il y a deux superbes salles, nommées *mesuars*, »où se tient le sultan pour donner audience; dans l'une d'elles il donne une audience »publique de sorte que tout le monde puisse le voir, et dans l'autre les principaux de »la cour se rassemblent pour délibérer sur les affaires d'importance, en présence »du roi." Dans les *Lettres* d'Ibn-al-Khatib (man. 11 (1), fol. 20 r.), il est question du المشور الخاصّ. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo* traduit *consejo real* (*le conseil du roi*) et *chancelleria* par مَشْوَر, et *secretario* par صاحِب المَشْوَر. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 283) mentionne le »*Mesvar*, où le Roy »tient son Conseil." Et ailleurs (pag. 163) il dit: »Comme les Capitaines et les Xeques

parce que ces hommes étaient réunis en si grand nom-

»[Scheikhs] estoient au *Mexuar*, qui est le lieu où ils ont accoustumés s'assembler »avec le Roy lors qu'il est question de traicter des affaires publiques." Par un autre passage du même auteur (pag. 317), il paraît que le roi dine au *meschwar*, et le même fait est attesté par Marmol (tom. II, fol. 103, col. 2). L'auteur de l'ouvrage intitulé *Mission historial de Marruecos* (pag. 50, col. 2) écrit *mexuar*, comme Marmol, et il explique ce mot par *salle, destinée aux audiences publiques.* On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 190 r°): وبهذا المشور يجلس السلطان الجلوس العام »C'est dans cette salle que s'assied le sultan pour »donner une audience publique." Il paraît que cette espèce de salle était soit pour la plupart, soit toujours, découverte. Au rapport de M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 121), on trouve près du palais à Maroc »le *M'shoar* ou lieu d'audience; »c'est un bâtiment d'une grande étendue et en forme de quadrangle; il est entouré »de murs, mais découvert; l'empereur y donne audience à ses sujets, écoute leurs plain»tes et administre la justice." Dans un autre ouvrage (*Account of Timbuctoo* etc., p. 138) le même voyageur dit ce qui suit: »Nos propres tentes étaient dressées dans »le *Mushoir* ou lieu d'audience, grande plaine entourée d'un mur, où le scheikh »donnait audience aux différents *kabyls* [tribus] de Sous." Pidou de St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 75) dit que le *mishuart* est une grande plaine découverte, ornée au dedans de pilliers et de bas-reliefs en marbre. Lempriere (*Tour to Morocco*, pag. 246) écrit *machoire* et il explique ce mot par »partie découverte du palais."

Le mot مشور désigne encore *une partie d'un palais, séparée du reste de l'édifice.* Au rapport de Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 43), il y a près du palais de Maroc »un autre grand bâtiment, nommé *Michouar*, où »demeurent les *Elches* [علج] ou renégats qui accompagnent toujours le roi quand »il sort." On lit dans le *Voyage dans les états barbaresques* (1785, pag. 48): »Il y a une si grande quantité de *Michoirs* ou logis séparés, qu'il est impossible de »les compter." Plus bas (pag. 51): »Il y a un grand *Michoir* à côté où logent tou»tes les femmes qui sont à son service, dans lequel il y a quatre fontaines et des bains »ornés de marbre. Un *Michoir* consiste en quatre corps de logis, au milieu desquels »se trouve une cour ou un jardin [, et] qui ressemble assez à un cloître."

On a vu plus haut que le mot مشور désigne spécialement *une salle, destinée*

»bre ([10]). On ne savait s'ils pleuraient, ou s'ils ne prenaient »que l'air de pleurer, en regardant fixement devant eux. Ils »avaient mis sur leurs habits des vêtements en coton non »blanchi et grossier; ceux-ci n'étaient pas cousus dûment ([11]) et

---

aux audiences. C'est pour cette raison que le mot s'emploie aussi pour désigner *l'audience publique elle-même,* comme l'attestent formellement Höst (*Nachrichten von Marokos,* pag. 160) et M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 198).

De nos jours, le mot مشور désigne *une forteresse.* Voyez le colonel Scott, *Journal of a residence in the Esmailla of Abd-el-Kader,* pag. 71, 160, 236, 242, 200. Peut-être le mot مشور a-t-il le même sens dans un passage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 268 r.) où, en parlant d'une ville de la Chine, ce voyageur s'exprime en ces termes: والمشور فى وسط هذه المدينة وهو كبير جدًّا ودار الامارة فى وسطه وهو يحف به من جميع الجهات »Le *meschwar* se trouve au milieu de cette »ville; il est très-grand, et au milieu on voit la maison du gouvernement qu'il en»toure de tous côtés."

([10]) Littéralement: (*ita hominibus refertus erat*) *ut ab iis angeretur, tamquam re in faucibus haerente.* Ce n'est pas seulement parce que la métaphore est assez hardie, que je n'ai pas traduit la phrase à la lettre; mais je pense que du temps d'Ibn-Batoutah, ou du moins dans son pays, la métaphore, ayant été employée souvent, avait déja perdu sa force. On lit ailleurs dans notre auteur (fol. 125 v°): اسواقها غاصّة بالناس *

([11]) Le verbe أَحْكَمَ signifie: *faire une chose convenablement.* Voyez les *Fables de Bidpai*, pag. 271, ligne 3me. — Quant au mot خِياطة, il signifie: *la manière de coudre*, et il se trouve en ce sens dans les *Mille et une Nuits* (édit. Habicht) tom. II, pag. 261, ligne dernière; dans ce passage le sens du mot n'est pas le même que plus haut (*ibid.*, ligne 2me), comme semble penser Habicht, dans son glossaire: dans le dernier passage il signifie: *ce qui a été cousu* (ici: *les habits*); et en ce sens on le trouve dans Ibn-Batoutah fol. 15 r°): قال له فتق هذه الخياطة ففعل ذلك فقال له خذ الياقوتة »Il lui dit: déconds cet ourlet. Après que »l'autre l'eût fait, il ajouta: Prenez le rubis qui s'y trouve."

»la partie du dedans était tournée en dehors, tandis que le »dehors de ces vêtements faisait partie des habits qui leur »touchaient le corps. Chacun d'eux portait sur la tête une »pièce d'une *Khirkah*, ou un *mizar* noir. Ils en agissent ainsi »jusqu'à ce que quarante jours soient expirés; c'est alors que »finit chez eux le deuil. Après ces quarante jours le roi a cou»tume d'envoyer à quiconque en a agi de la sorte, un habil»lement complet."

Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 288) on trouve: وكان السلطان لابس جبة صوف ابيض وعلى راسه مئزر ابيض ملفوفًا عمامةً صغيرة بعذبة مرخاة (sic) »Le sul»tan portait une *djobbah* de laine blanche, et sur la tête un »*mizar* blanc, roulé autour d'un petit turban, et ayant un »bout pendant en arrière."

Dans ce sens le mot المئزر a passé en espagnol sous la forme *almaizar*, mot que Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana, o Española*, Madrid, 1611) détermine ainsi: »*al*»*maizar:* c'est une toque, ou un voile moresque, comme un »fichu (*a manera de Savanilla*), dont se couvrent les Mo»resques. Cette toque est faite de soie fine et bordée de di»verses couleurs ([12]), avec des franges aux lisières. Diego de »Urrea ([13]) dit que, dans sa forme arabe, ce mot se prononce

([12]) »Y listado de muchas colores." La raison qui m'a engagé à ne pas traduire *listado* par *rayé*, c'est que je trouve *listar* traduit par *border* dans le *Tesoro de las tres lenguas* (Genève, 1609) de Hierosme Victor, et que Cobarruvias lui-même dit au mot *lista:* »es una cinta de color angosta, y la que es ancha llamamos *liston;* »y la tela texida destas listas *listada*."

([13]) Interprète pour l'arabe de Philippe II. Voyez Cobarruvias dans sa préface (*al letor*).

»yzarum [إِزَارٌ]: le *al* est l'article, et le *ma*, comme il a été »dit en d'autres endroits, est le signe du nom d'instrument: »*al-ma-yzerum*, *almaizar*, *couverture*. Les Mores roulent ces »*almaizars* autour de la tête, en laissant pendre les bouts »des franges sur les épaules." C'est dans ce sens que le mot *almaizar* ou *almaizal* se trouve dans plusieurs anciens ouvrages espagnols, et cette espèce de toque était portée tant par les hommes que par les femmes. (Voyez *Romancero de Romances Moriscos*, pag. 5, 13, 60, 97 etc.; *Guerras civiles de Granada*, fol. 237 r°, 239 r° etc.)

Le mot مئزر a encore passé en Italie, et à Gènes on applique le nom de *mezzaro* à une grande pièce de toile peinte, dont les femmes se couvrent la tête et les épaules. (Voyez *Description de Gènes*, 1781, pag. 10 avec l'estampe).

Quant au mot مئزار je ne me rappelle pas de l'avoir rencontré.

أُشَاحٌ

Voyez au mot وِشَاحٌ.

مُوَصَّدَةٌ , مُوَصَّدٌ , أُصِيدَةٌ , أُصْدَةٌ

Ce mot ne paraît avoir été en usage que dans les premiers temps de l'Islamisme, car des Arabes très-savants ne semblent pas savoir au juste, quelle espèce de vêtement est indiquée par ce mot. On lit dans Ibn-Faris (*Modjmil al logat*, man. 485): الاصدة قميص صغير يلبسه الصبيان »*L'osdah* est une »petite chemise que portent les garçons." Dans Djeuhari (man. 85, fol. 102 r°): الاصدة بالضمّ قميص صغير يُلْبَس تحت الثوب قال الشاعر

(البسيط) وَمُرْهَقٍ سال إمتاعًا بِأصدتِهِ
لم يَسْتَعِنْ وحوامى الموت تغشاه

»L'osdah est une petite chemise qu'on porte sous les autres habits. Un poète a dit:

»Et un homme que ses persécuteurs ont atteint, a cherché à se défendre (1) avec son *osdah;* il n'a pas crié au secours quoique les extrémités des sabots de la mort le touchassent déjà (2)."

Djeuhari ajoute: وتُلْبَسُهُ ايضا صغار الجوارى تقول أَصَّدتُهُ تأصيدًا قال كُثيّر

(الطويل) وقد دَرَّعوها وهى ذات مُوَصَّدٍ
مَجُوبٍ ولمّا تُلْبَسُ الدرع رئدُها

»On en revêt aussi les petites filles; la seconde forme du verbe أصد se construit avec l'accusatif, et l'infinitif en est تاصيد: Kothaiyir a dit: Et ils avaient mis à la jeune fille un *dir;* avant qu'ils l'eussent fait, elle était revêtue d'un *moassad*, ouvert sur la poitrine, ainsi après qu'on lui eut mis le *dir*, celui-ci était le camarade du *moassad*." (Le mot مُوَصَّدٌ manque dans le Dictionnaire de M. Freytag).

On trouve dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 340): الاصدة بالضمّ قميص صغير للصغيرة او يُلْبَسُ تحت الثوب كالاصيدة والمؤصدة »L'osdah est une petite chemise pour la

---

(1) Ou bien, »*qui a cherché à prolonger, à conserver, sa vie avec son osdah.*" Cette signification du verbe أَمْتَعَ ne se trouve pas dans le Dictionnaire; cependant ce qu'on lit dans Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 390) me semble avoir quelque analogie avec notre passage. Voici ses paroles: (لَمُمَتَّع) اى مبقًّى يُقال امتع الله فلانا بفلان اى ابقاه ليستمتع به واصله من الىد والزيادة ومنه متع النهار وذلك قبل الزوال *

(2) Le poète semble comparer la mort à un cheval.

»petite fille, ou bien on la met sous ses autres habits; les mots »*asîdah* et *moassadah* signifient la même chose." Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 223) dit en parlant du lieu, nommé ذات الاصاد, sur le mot أصدة, ce qui suit ([3]): فامّا الاصدة فهو ثوب لم تتمّ خياطته وقيل هى البقيرة وقيل بل هى الصدرة قال الشاعر

(البسيط) مثل البُرام غدا فى اصدة خَلَق
لم يستعن وحوامى الموت تغشاه

Le même vers se trouve sur la marge de Djeuhari avec le commentaire suivant: لم يستعن اى لم تحلق عانته والبرام القُراد واراد حوائم الموت فهى اسباب الموت (?) Je traduis donc ainsi les mots de Tebrizi et le vers du poète: »L'*osdah* est un »vêtement qui n'est pas cousu dans toute sa longueur ([4]); d'autres »disent que c'est la *bakîrah*, et encore d'autres que c'est la »*sodrah*. Un poète a dit: Comme la tique qui se trouve dans »une *osdah* usée, ne rase pas les poils de ses parties honteuses, »quoique les extrémités des sabots de la mort la touchassent »déjà." (Je ne doute nullement que ce vers ne soit une parodie de celui qu'on vient de lire plus haut: les mots لم يستعن sont aussi employés par le parodiste, mais, comme on voit, dans un tout autre sens. On sait au reste que la coutume de حَلْقُ ٱلْعَانَةِ est commune aux Musulmans et aux Musulmanes).

([3]) Ce passage a déjà été cité par M. Freytag dans son Dictionnaire.

([4]) Les mots لم تتمّ خياطته sont assez obscurs; ils signifient à la lettre: *dont la couture n'est pas achevée*, c'est-à-dire, je pense, *qui est fendue par en bas* (comme c'est le cas dans nos chemises).

إِلْطِمَاق, au pluriel إِلْطِمَاقات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Les Arabes d'Espagne ont corrompu de cette manière le mot turc طُوماق. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit le mot espagnol *borzegui* par إِلْطِمَاق, au pluriel إِلْطِمَاقات, et *calçada cosa de borzeguies* par مُلَابِس الإِلْطِمَاق, au pluriel مُلَابسين الإِلْطِمَاق. Les Arabes ont, je suppose, ajouté leur article au mot turc (الطوماق); ensuite ils ont considéré le ال comme faisant partie intégrante du mot, et, par laps de temps, ils ont donné au mot الطماق les voyelles d'un infinitif à la huitième forme, auquel ils pouvaient et devaient ajouter encore leur article.

Comme je ne pense pas qu'il y ait eu une grande différence entre le *iltimāk* des Mores et le *toumāk* des Turcs à Alger, au seizième siècle, je traduirai ici ce que dit Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 2) du dernier: »ils nomment leurs bottes (*sus borzequies*) *tumaques;* celles-ci sont toutes jaunes ou orangées, ou d'autres couleurs. Il y en a peu qui en portent de noires ou de blanches."

أَنْطارى ou أَنْتارى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Meninski et M. Hindoglu (*Sammlung der zum Sprechen nöthigsten Wörter und Redensarten der türkischen, neugriechischen und deutschen Sprache*, pag. 80) écrivent انطارى; mais M. le chevalier Amédée Jaubert (*Grammaire turke*, pag. 123) et M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58) écrivent انتارى.

Quand Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) visitait l'Orient, les habitants du Caire de la haute classe, et ceux de la moyenne, portaient un *entari*, vêtement qu'ils avaient sans doute emprunté des Turcs. Niebuhr dit: »Sur la »chemise et le *schakschîr* on porte un *entari*, qui est doublé »de toile, et qui passe les genoux de deux empans environ." Aujourd'hui cet habit n'est plus porté par les hommes en Egypte, mais les dames en font quelquefois usage. Leur *entâri* diffère cependant de celui des hommes par la forme. Voici comment le décrit M. Lane (*loco laudato*): »C'est une »courte veste, passant seulement un peu le milieu du corps et »ressemblant exactement à un *yelek* [يلك] dont on a coupé »la partie inférieure; on porte quelquefois cette veste au lieu »du *yelek*." Il est donc fait d'une étoffe rayée de couleur, de soie et coton, ou bien de mousseline peinte ou ouvragée, ou bien blanche et unie; il a de longues manches, et il est fait de manière à être boutonné sur le devant, depuis la poitrine jusqu'à son extrémité. En général, il est coupé de manière à laisser la moitie de la poitrine à découvert (qui cependant est cachée par la chemise): mais beaucoup de dames portent l'*entâri* plus ample à cette partie du corps.

بابوج ou بابوش

Ce mot qui, comme on sait, est d'origine persane (پاپوش), a passé dans la langue arabe, comme dans la langue française, et dans le grec moderne (τὸ παπούτσι). On peut consulter, entre autres, sur les babouches que l'on porte à Constantinople, Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*,

pag. 56) et de Bruyn (*Reizen door Klein-Asië* etc. pag. 95, 131).

Thévenot (pag. 329) dit en parlant des Bédouins: plusieurs ont »aussi de certaines paboutches qui sont presque comme »nos souliers." D'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208) dit en décrivant le costume d'hiver des Emirs Bédouins: »Leurs Babouches, faites en pantoufles »du même maroquin [savoir: jaune], leur servent de souliers; »ils les quittent quand ils veulent s'asseoir, et marcher sur les »tapis." Le même voyageur dit plus bas (pag. 211), en décrivant le costume des dames chez les Bédouins: »Leurs ba»bouches sont petits et façonnés." Ailleurs (pag. 212), en parlant de l'habillement des hommes du commun: »Ils ont, »comme nous avons dit, les pieds nuds dans les bottes, lors»qu'ils sont à cheval, et dans le camp ils les mettent aussi de »même dans des babouches, qui ont des quartiers et des oreilles »pour les attacher à la façon de nos souliers, ces babouches »n'ont qu'une semelle fort mince, et sont sans talons." Selon le même auteur (pag. 213) les femmes du commun »vont nuds »pieds en Eté, et en Hyver elles sont chaussées avec des ba»bouches, faites à peu près comme celles des hommes."

Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) mentionne les babouches (*Paputschen*) des dames d'Alep, et il explique le mot par *pantoufles*.

Les *babouches* semblent être aussi en usage dans le Jémen, car on lit dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* (Amsterdam, 1716, pag. 208) que le roi du Jémen avait »les jambes et les »pieds nuds, avec des babouches à la Turque."

A Alger les *babouches* diffèrent de celles dont font usage les

Bédouins, en ce qu'elles n'ont ni quartiers, ni oreilles et qu'en conséquence elles ne s'attachent pas. D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 281) dit des Mores de cette ville: »Ils vont nuds »pieds et nuës jambes, et n'ont pour toute chaussure que des »babouches, qui sont des souliers plats ferrez sous le talon, et »sans quartiers comme nos pantoufles." Pidou de St. Olon (*The present State of the Empire of Morocco*, pag. 90) parle des *baboushes* qu'on porte à Maroc. Voyez aussi l'ouvrage intitulé: *Voyage for the Redemption of Captives*, pag. 50.

En Egypte les babouches semblent avoir été portées par les hommes, du temps de l'expédition française, et M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 109) nous donne à ce sujet les détails suivants: »La chaus»sure — — — — se compose d'abord du *mest* [مزّ], — — — »ensuite du *babouch* et du *sarmeh* [voyez au mot سرموجه], »chaussures de maroquin dans lesquelles on met le pied cou»vert du *mest*. En entrant dans un appartement garni de ta»pis, on quitte le *babouch* et le *sarmeh:* la politesse le veut »ainsi." De nos jours, à ce qu'il parait, il n'y a au Caire que les *femmes* qui portent des babouches: elles les mettent dans leurs maisons, quand elles ne marchent pas sur des tapis; leurs babouches sont fort pointues et faites de maroquin jaune. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 60). Les dames font encore usage de cette chaussure quand elles sortent de leurs maisons. (Idem, *ibid.*, pag. 63). Peut-être cette sorte de chaussure était-elle déjà en usage chez les femmes d'Egypte dans le seizième siècle de notre ère, du moins on lit dans les *Observations* de Belon (pag. 234) que les femmes en Egypte portent aussi: »des botines ferrées par le

talon, à la maniere des Turques." Il ne peut pas être question ici des خف, parce que cette sorte de bottines n'a pas, à ma connaissance, des fers au talon.

En Egypte on prononce بابوج, car M. Lane écrit *báboog*, et chez cet auteur le *g* représente le ج.

بَارْوَة, au pluriel بَارْوَات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le mot espagnol *alpargate*, qui désigne *une sandale de corde, faite avec du chanvre ou du sparte*, dérive, selon un grand connaisseur de la langue arabe, Diego de Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro*, Madrid, 1611), du mot arabe قُرْق, mot qui manque dans nos Dictionnaires, mais qu'on retrouve dans l'espagnol *alcorque*. Ceci paraît absurde au premier abord, et cependant ce n'est que l'exacte vérité: le mot قُرْق a au pluriel قُرْقَات, et, parce que les قرق formaient une paire, les Chrétiens disaient *el-par-korkat*, d'où ensuite s'est formé *alpargate*. Les Arabes d'Espagne qui, comme on peut s'imaginer, ne reconnaissaient pas leur قُرْق dans *alpargate*, ont fait d'*alpargate* بَارْوَة, au pluriel بَارْوَات. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *alcorque* par بَارْوَة, au pluriel بَارْوَات. Ce lexicographe offre le même mot arabe en traduisant l'espagnol *alpargate*. (Voyez le même auteur aux mots *calçada* et *calçado*). Cobarruvias (*Tesoro*) explique *alpargate* par »chaussure, faite de corde, dont les Mores (*los Moriscos*) font fréquemment usage."

بَتٌّ, بَتَاتٌ

Selon Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 105 r°) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 174) c'est le *tailesân* fait de filoselle ou d'une étoffe semblable (البتّ الطيلسان من خزّ ونحوه); et Djeuhari rapporte à cette occasion les vers suivants, composés sur un habit par un Sofi, qui s'exprime dans les termes de la mystique (وقال فى كساء مَنْ صوّف):

مَنْ يَكُ ذا بَتٍّ فهذا بَتّى (الرجز)
مُقَيِّظٌ مُصَيِّفٌ مُشَتّى
نَجَتْتُهُ من نَعَجات ستِّ

»O vous qui portez des *batts!* ceci est mon *batt* à moi: je »le porte quand le soleil darde ses rayons, je le porte en »été, je le porte en hiver! Je l'ai tissu de six brebis."

Je ne doute pas que par ces six brebis ne soient indiqués les six dégrés dont, suivant quelques-uns, se composait le sofisme. Voyez M. Tholuck, *Ssufismus sive Theosophia Persarum Pantheistica*, pag. 329. Il semble donc résulter de ce passage que le بتّ était de laine ou de peau de brebis. En effet, on lit dans les *Observations* de Belon, pag. 417): »L'enseigne »qu'ils (les Dervis) portent pour monstrer qu'ils sont religieux »de Mahomet, est une peau de brebis sur leurs espaules: et »ne portent autre vestement sur eux sinon une seule peau de »mouton ou de brebis, et quelque chose devant leurs parties »honteuses." Et les mêmes détails se trouvent chez Rauwolf (*Aigentliche Beschreibung der Raysz*, pag. 149).

بِجَادٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man 85, pag. 103 r°): البجاد كساء مخطّط من اكسية الاعراب ومنه ذو البجادين واسمه عبد الله. Dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 341) on trouve: وككِتَاب كساء مخطط ومنه عبد الله ذو البجادين دَلِيلُ النبي صلى الله عليه وسلم. Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 643) dit de même: كساء مخطط من اكسية الاعراب. Voyez aussi Abou-'l-ala *apud* Reiske *ad Tarafam*, pag. 62). Ainsi les renseignements que donnent les Arabes étant si minces, et n'ayant pas rencontré ce mot moi-même dans un passage qui puisse jeter plus de lumière sur sa véritable signification, je puis dire seulement, que c'est: un vêtement rayé du nombre de ceux que portent les Arabes Bédouins; et qu'Abdollah, le père du Prophète portait le surnom de *l'homme aux deux bidjâds.*

بُخْنُقٌ (1)

Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 109 r°) et Firouzabadi (*Kamous*, édit. de Calcutta, pag. 1246) disent: البخنق خرقة تتقنّع بها الجارية فتشدّ طرفيها تحت حنكها لتقى الخمار من الدهن والدهن من الغبار »Le mot بخنق désigne un morceau »de linge que la jeune fille place sur la tête; elle en noue les »deux bouts sous le menton, pour que l'huile (dont elle se »parfume les cheveux) ne salisse pas le *khimâr*, et pour que

(1) On trouve dans le Dictionnaire de M. Freytag le mot بُخْنُق, comme désignant la même chose que بخنق; le mot بُخُق n'existe pas en arabe.

»la poussière ne se mêle pas à l'huile." Du temps de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 358) le mot بخنق semble avoir désigné la même chose que la طاقية, car dans l'article intitulé: سوق البخانقيين (marché des marchands qui vendent les *bokhnaks*) cet auteur ne donne des détails que sur la طاقية. On trouvera cet article étendu qui est d'un grand intérêt, avec une traduction et des notes, au mot طاقية. Je me contente d'observer ici qu'il faut ajouter le pluriel بَخَانِقُ au Dictionnaire.

A en croire M. Freytag, le mot بخنق désigne encore: 1° un morceau de linge qu'on met en Syrie sur la tête des enfants contre le froid ([2]); 2° un petit voile de femme, un برقع ou un برنس, mais »minoris formae." Comparez un scholiaste de Motenabbi dans les *Orientalia*, tom. I, pag. 289.

بِدْرِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6), le mot *bidriah* désigne, à Tripoli en Afrique, »un »gilet brodé et sans manches."

بَدَنٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, comme désignant: une courte tunique sans manches. On lit dans Ibn-Batoutah

([2]) Il semble résulter d'un vers de Motenabbi (dans les *Orientalia*, tom. I, pag. 211) que le mot بخنق désigne aussi *un maillot d'enfant*. Voyez sur ce vers la note de M. Juynboll (*ibid.*, pag. 288).

(*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol 58 v°): واهل مكة لهم ظرف ونظافة فى الملابس واكثر لباسهم البياض فترى من ثيابهم ابدانا ناصعة ساطعة »Le peuple de la Mecque est »très-élégant et très-propre dans ses vêtements; il les porte »le plus souvent blancs, et l'on voit parmi leurs habits des *be*»*dens* propres et nets" (1). Voyez aussi Al-Makkari, *Histoire d'Espagne* (man. de Gotha, fol. 577 v°).Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 335) dit, en parlant des habitants de la Mecque et de Djidda: »Les tuniques des personnes de la classe »moyenne qui se mettent proprement, sont pour la plupart »en mousseline des Indes blanche, sans aucune doublure; elles

---

(1) Le mot ساطِع signifie *clair*, *serein*, *propre*. Il s'emploie, en parlant de la clarté de la lumière, du feu ou du jour. Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de Saint-Pétersbourg, fol. 73 v°) on lit نور ساطع. Hadji-Khalifah (*Lexicon Bibliographicum*, éd. Flügel, tom. I, pag. 482) mentionne un ouvrage intitulé الانوار الساطعة. En décrivant la cathédrale de Palerme, Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1), pag. 200) s'exprime en ces termes: ونُظِمَ اعلاها بالشمسيات المذهبات من الزجاج تَخْطَفُ الابصارَ بِساطِعِ شعاعها, ce qui signifie littéralement: »En haut il y a une rangée de fenêtres de verre dorées, qui éblouissent les »yeux par la clarté de leurs rayons." Le poète Lebid (*Moallakah*, pag. 299) parle d'un نار ساطع. Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 69 v°) on lit: وهم يسيرون بالليل قد عاد نهارا ساطعا. Il se dit encore de la *blancheur de la peau*. On trouve dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah (fol. 128 r°): وعليهم ثياب الحرير وشعورهم مفرقة مرسلة وأَلْوانُهم ساطعة البياض مشربة بحمرة. Enfin il s'emploie, en parlant des *qualités brillantes* qu'on possède, car on lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 20 r°): ادابه ساطع.

Voyez sur le mot شمسية qui se trouve dans le passage d'Ibn-Djobair, cité plus haut, une note de M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. II, part. 1, pag. 280). Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *ventana de yeso como rexada* et *ventana vedriera* par شمسية, au pluriel شمسيات.

»sont appelées *beden*, et diffèrent de l'*antary* porté ordinaire»ment au Levant, en ce qu'elles sont très-courtes, et sans man»ches; elles sont aussi d'ordinaire beaucoup moins chaudes." Plus bas (pag. 330) le voyageur nous apprend que les hommes du commun ne portent le *beden* qu'en hiver; le leur est fait de calicot des Indes rayé, et ils le portent sans ceinture. Et ailleurs (tom. II, pag. 242) nous lisons que le *beden* n'est que rarement porté à Médine. Ce vêtement, propre à l'Arabie, ne semble pas avoir dépassé les limites de ce pays (²).

بُرْجُدٌ

Ce mot désigne »un habit rayé et grossier." Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 194 v°) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 344) disent البرجد كساء غليظ. Tarafah (*Moallakah* (¹), vs. 12) compare le chemin qu'il a à parcourir à la partie extérieure d'un برجد (كانّه ظهر برجد). On peut voir sur ce passage la note du savant Reiske (pag. 61, 62). A cette occasion le scholiaste dit: البرجد كساء فيه خطوط.

(²) J'ignore où M. Freytag a trouvé que بَدَن signifie: »Zona ornatior qua Arabum feminae medium corpus constringunt." Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 340 v°: البدن الدرع القصير) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1723: الدرع القصيرة) l'expliquent seulement par: »une cotte de mailles courte," et dans ce sens ce mot se trouve dans la *Hamasah* (pag. 82), où Tebrizi l'explique également par الدرع القصيرة.

(¹) Ce passage a déjà été cité par M. Freytag dans son Dictionnaire; mais ce savant fait du برجد un habit *élégant*, ce que le scholiaste de Tarafah ne dit nullement et ce qui d'ailleurs serait en opposition avec l'idée du poète, et avec le témoignage de Djeuhari et du *Kamous*.

بُرْدَةٌ , بُرْدٌ

Avant de donner des détails sur ce vêtement, il est nécessaire qu'on s'en fasse une idée tant soit peu exacte. Voici donc comment le décrit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. III, pag. 241): »c'est une pièce oblongue d'une »étoffe de laine épaisse, dont on fait usage pour s'en envelopper »le corps pendant le jour et qui sert également de couverture »pendant la nuit; elle est généralement brune ou grisâtre. Il »paraît qu'en des temps plus reculés, elle était toujours rayée."

Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 168 v°) nous offre un chapitre, intitulé: باب البرود والحبرة والشملة »Chapitre des »*bords*, de la *hibarah* et de la *schimlah*," dans lequel on lit ce qui suit: وقال خَبَّابٌ شكونا النبيَّ صلى الله عليه وسلم وهو متوسّد بردة له »Khabbab a dit: nous portâmes nos plain»tes chez le Prophète, [et nous le trouvâmes] tandis qu'il re»posait sa tête sur une *bordah* qui lui appartenait, comme sur »un oreiller." La tradition suivante est rapportée sur l'autorité de انس بن ملك: قال كنتُ أَمْشى مع رسول الله صلى الله عليه وسلم وعليه برد نجرانى غليظ الحاشية فادركه اعرابى فجبذه بردائه جبذةً شديدةً حتى نظرتُ الى صفحة عاتق رسول الله صلى الله عليه وسلم قد اثرتْ بها حاشية البرد من شدّة جبذته ثم قال يحمد منّ لى من مال الله الذى عندك فالتفتَ اليه رسول الله صلى الله عليه وسلم ثم ضحك ثم امر له بالعطاء »Je me trouvai un soir chez l'Envoyé de Dieu qui portait un »*bord* de Nedjran, garni d'une lisière grossière; un Bédouin »l'atteignit, et le tira fortement [1] par son manteau [2], de

[1] Le nom d'unité جبذة manque dans le Dictionnaire.

[2] Ce passage démontre évidemment que le mot رداء, désigne un manteau en gé-

»sorte que je vis que la lisière du *bord* avait laissé ses traces »sur l'épaule de l'Envoyé de Dieu, parce que le Bédouin avait »tiré si fortement le manteau. Après cela le Bédouin dit: o »Mahomet! donnez-moi quelque chose de l'argent de Dieu qui »se trouve chez vous. L'Envoyé de Dieu se tourna alors vers »lui et se mit à rire; ensuite il ordonna de lui donner un »présent."

La tradition suivante est rapportée sur l'autorité de سهل ابن سعد قال جاءت امراة ببردة (ajoutez : فقالت) قال سهل هل تدرون ما البردة قال نعم هى الشملة منسوج فى حاشيتها قالت يرسول الله إنّى نسجت هذه بيدى اكسوكها فاخذها رسول الله صلى الله عليه وسلم محتاجا اليها فخرج الينا وانها لإزارُهُ فجسّها رجل من القوم فقال يرسول الله اكسنيها قال نعم فجلس ما شاء الله فى المجلس ثم رجع فطواها ثم ارسل بها اليه فقال له القوم ما احسنْتَ سألْتَها اياه وقد عرفْتَ انه لا يردّ سائلا فقال الرجل والله ما سالتُها إلّا لتكون كفنى يوم اموتُ قال سهل وكانت كفنه »Une femme apporta une *bordah* »et elle dit: Savez-vous ce que c'est que la *bordah?* — Oui, »répondit Sahl, c'est la *schimlah*, dans la lisière de laquelle on »a tissé quelque ornement. — Alors elle dit" (en s'adressant au Prophète): »ô Envoyé de Dieu, j'ai tissé celle-ci de mes pro- »pres mains, afin de pouvoir vous l'offrir. L'Envoyé de Dieu »l'accepta parce qu'il en avait besoin, et il sortit vers nous, »tandis que cette *bordah* lui servait de manteau (*izâr*). Alors »un homme de ceux que se trouvaient là, la tâta, et il dit: »ô Envoyé de Dieu, donnez-la-moi. — Il en sera ainsi, ré- »pondit l'autre. Ensuite il se tint assis, pendant quelque

---

néral; en conséquence on ne se donnera pas la peine de chercher le mot رداء dans mon ouvrage.

temps (3) dans la chambre; après cela il retourna, plia la bordah, et la fit remettre à cet homme. Ceux qui se trouvaient présents dirent à cet homme: vous n'avez pas bien fait de lui demander l'habit; vous saviez qu'il ne refuse jamais rien à celui qui lui demande quelque chose. Par Dieu! répliqua l'autre, je ne le lui ai demandé, qu'afin qu'il soit mon linceul, le jour de ma mort. Or, ajoute Sahl, il en fut réellement ainsi."

On trouvera la tradition suivante au mot نَمِرَة, et les deux dernières au mot حِبَرَة.

Suivant le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 189 r°) le Prophète »portait le vendredi son *bord* brun (4)" (وكان يلبس يوم الجمعة بُرْدَةً الاحمر). On lit dans Masoudi (*apud* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 108) que le Khalife Abbaside, Al-Moctadir, portait sur les épaules, la poitrine et le dos la même *bordah* que celle qu'avait portée le Prophète (والبردة التى كانت للنبى صلى الله عليه وسلم على كتفيه وصدره وظهره).

Ce vêtement était en usage en Espagne, et l'on voit par une note de M. de Gayangos (*Al Makkari, History of the Mohammedan dynasties in Spain*, tom. I, pag. 413) que c'était une sorte de *kisa* grossier (5). Aussi un écrivain espagnol distingué,

(3) La phrase ما شاء الله doit nécessairement signifier ici *paullulum*. Elle ne se trouve pas en ce sens dans le Dictionnaire.

(4) "I may be excused for remarking here (as it seems to be unknown to some Arabic scholars) that the terms أخضر and أحمر, which are applied by different historians to the Prophet's *burdeh*, are used to signify respectively *grey* and *brown*, as well as *green* and *red*." M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 379.

(5) Voyez plus bas au mot كساء.

Ibn-Khakan, en fait souvent mention dans ses métaphores. On trouve, par exemple, dans cet auteur (*Kalayid al ikyan*, tom. I, man. 306, pag. 6): برد عمره قشيب »le *bord* de sa »vie était neuf," c'est-à-dire: sa vie ressemblait à un *bord* neuf, il était encore jeune. Et ailleurs (*apud* Weijers, *Loci Ibn Khakanis de Ibn Zeidouno*, pag. 23) on lit: فوافاها والربيع قد خلع عليها بُرْدَةْ »Il vint à Az-zahrah, quand le »printemps avait donné son *bord* à ce lieu comme un vête»ment d'honneur" ([6]).

Parmi les paysans d'Egypte ce vêtement semble avoir été très-commun en des temps plus reculés. Wild (*Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 204) dit que sur la grande et ample chemise, les paysans de ce pays portent »une *Burthe*, »longue de dix et large de deux aunes, dont ils s'enveloppent le »corps et dont ils se couvrent la nuit." Je ne doute nullement que ce ne soit de la *bordah* que parle un voyageur plus ancien, Belon (*Observations*, pag. 226), quand il dit que les Egyptiens portent »une longue chemise blanche, qui n'a pas grande »façon, et une manière de manteau sans cousture, fait de laine, »comme un long tapis legier, dont ils s'entortillent les espau»les, et une partie du corps, n'ayans autre habillement en »allant par pays. Et s'il leur convient passer une eau pro»fonde, ils entortillent leur manteau et chemise autour de leur »teste, en manière d'un diademe, et ainsi nouants peuvent »traverser l'inondation du Nil." Le mot *tapis*, employé par le vieil et respectable voyageur français, peint très-bien la *bordah*. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I,

---

([6]) Les Espagnols ont fait du mot بُرْد un adjectif *burdo*, qu'ils appliquent à une étoffe grossière et à un manteau grossier.

pag. 379) la *bordah* n'est portée de nos jours, que par un petit nombre de paysans égyptiens; elle est quelquefois unie, et d'autres fois elle a les raies si étroites et si proches l'une de l'autre, qu'à une petite distance l'étoffe semble d'une seule couleur.

Je pense que la *bordah* était aussi en usage parmi les Bédouins d'Egypte; car je lis dans le voyage de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112) que quelques Bédouins »s'enveloppent le corps d'une pièce d'étoffe, longue »de cinq coudées; trois quarts environ pendent du bras gauche." Dans celui de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 325): »Ceux du commun sont seulement couverts d'une longue pièce »d'étoffe de laine entortillée autour du corps." Dans la relation de Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*, pag. 329) »Ils vont vestus d'une grande chemise bleuë cousuë de »tous cotez jusqu'en bas, puis ont une grande piece de serge »blanche dont ils se font plusieurs tours à l'entour du corps, et »sous les aisselles, et pardessus les espaules." Et enfin d'Arvieux (*Mémoires*, tom. I, pag. 205, 206) dit des Bédouins à Alexandrie, qui louent des ânes aux voyageurs: »Leurs habil»lemens ne les empêchent point de courir, ni de travailler: »ils ne consistent qu'en une longue piece de barakan ou d'étoffe »de laine fort légère, dont ils passent un bout sur leur tête, »et ils environnent leurs bras, leurs corps, et leurs cuisses avec »le reste, qu'ils serrent avec une ceinture de cuir; de sorte que »sans rien couper ni coudre, ils se font des frocs, des manches, »des robes et des calçons."

Le Jémen était surtout célèbre pour la fabrication des étoffes dont on se servait pour les *bords*. (Nowairi, *Encyclopédie*,

man. 273, pag. 96). On en fabriquait aussi à Damiette. Voici ce que dit Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 479, 480) à ce sujet: »Une partie des habitants de Damiette s'employe »aux arts méchaniques, et principalement à faire des toiles »rayées de diverses couleurs qu'on appelle des *Bourgs*" (¹).

بُرْطُلٌ et بُرْطُلٌ

Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 180 v°) et le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1396) expliquent ce mot par قلنسوة. Voyez ce mot.

بُرْقُعٌ, بُرْقَعٌ, بُرْقُوعٌ

On lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 2 r°): البُرْقُع والبُرْقَع للدوابّ ونساء الاعراب وكذلك البرقوع قال يَصِف جوذرًا

(الطويل) وخدًّا كبرقوع الفتاة مُلَمَّعًا
وروقَيْن لمّا يعدوان تقشرا

»Le بُرْقُع ou بُرْقَع fait partie de l'équippement des bêtes de »somme (¹) et de l'habillement des femmes des Bédouins; il »en est de même du mot برقوع. Un poète a dit en décrivant »le petit d'une vache sauvage:

(¹) Ici, suivant le Dictionnaire de M. Freytag, devrait suivre le mot بُرْشُمٌ. Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré ce mot; il manque dans Djeuhari, mais on lit dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1578): وكقنفذ البرقع. Malheureusement le mot برقع a plusieurs sens, et sans un passage d'un auteur arabe, il n'est pas possible de dire comment il faut traduire برشم.

(¹) »Le mot برقع est employé pour désigner les ornements à la tête et aux parties »antérieures d'un cheval." Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 587.

»Sa joue est tachetée ([2]) comme le *borkou* de la jeune fille;
»ses cornes, quand elles assaillent, pèlent ([3]) (tout ce qu'elles
»rencontrent)."

On sait que le برقع est fréquemment nommé par les poètes arabes, tels que Motenabbi, Abou-'l-ala, etc. (en comparant le vers, cité par Djeuhari, on serait tenté de croire qu'anciennement il était tacheté de diverses couleurs), et que ces poètes mentionnent très-souvent ce voile dans leurs métaphores. Mais dans le moyen âge de l'histoire arabe ce voile paraît être tombé en désuétude, et la mode semble y avoir substitué d'autres sortes de voiles. En effet, on chercherait vainement, je pense, ce mot dans les ***Mille et une Nuits***, ouvrage dans lequel plusieurs autres sortes de voiles sont indiquées. Ce n'est, si je ne me trompe, que vers le commencement du siècle précédent qu'on retrouve le برقع en Egypte. M. le comte de Chabrol (dans la ***Description de l'Egypte***, tom. XVIII, pag. 114) le décrit ainsi: »برقع Voile qui couvre la figure depuis la racine »du nez; il est attaché à la coiffure au dessus du front et de »chaque côté. C'est une pièce de mousseline ou de toile de »lin blanche et fine, qui a la largeur du visage et pend jus»qu'aux genoux. Ce voile est indispensable à une femme qui sort »de sa maison." On lit dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrij-*

([2]) Le passage suivant de Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 038) démontre évidemment cette signification du mot مُلَمَّع. Il dit dans la description de l'animal appelé ببر: وهو فى صورة اسد كبيرٌ أَزِبٌ ملمع بصفرة وسواد »Il »a la forme du lion: il a le corps grand et long, tacheté de jaune et de »noir."

([3]) La cinquième forme du verbe قشر dans le sens actif (*decorticavit sibi*, *in suum commodum*) doit être ajoutée au Dictionnaire.

ving van het Oosten, tom. I, pag. 329): »Les femmes du com»mun portent devant la figure une sorte de bavette, qui est »attachée avec un ruban à la coiffure au dessus du nez." Dans la Relation de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*, pag. 374): »une pièce de soie noire remplit si par»faitement les fonctions d'un voile, qu'on ne peut presque rien »voir de la figure que les yeux." (L'auteur dit ceci des femmes du commun; sur la Planche XX° on peut voir le costume d'une femme du Caire d'une condition plus élevée. Le برقع noir y dépasse seulement le milieu du corps). Le mot برقع désigne la même chose que le mot turc يَشْمَق, car on lit dans l'ouvrage de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 308) que ce voyageur se trouvait, dans son voyage de Damiette à Alexandrie, avec des femmes coptes, »voilées d'un »*yatchmak* long et noir qui, prenant sur le bout du nez, des»cendait jusqu'aux genoux." Le même voyageur dit ailleurs (*ibid.*, tom. II, 396) des femmes du commun au Caire: »A ce »fichu est suspendu sur le front, au moyen de quelque or»nement d'or, d'argent, ou d'airain, un *yatchmak* (voile) de »coton noir ou de soie, qui couvre toute la figure, excepté les »yeux, et qui descend jusqu'à la poitrine, quelquefois même »jusqu'au genou." Enfin voici ce qu'on lit dans le bel ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61): »Le برقع, »ou voile du visage (des dames de la haute classe et de celles »de la moyenne), est une longue bande de mousseline blanche; »elle couvre tout le visage, excepté les yeux, et descend à peu »près jusqu'aux pieds. On l'attache à l'extrémité supérieure, »au moyen d'un ruban étroit, qui passe sur le front, et qui, »ainsi que les deux bouts d'en haut du voile, est cousu à un

»autre ruban lié autour de la tête." Plus bas (*ibid*, tom. I, pág. 64) le même auteur dit que les femmes du commun portent »un برقع d'une sorte de crêpe noir et grossier, et quel»ques-unes de celles qui descendent du Prophète, portent le »برقع vert." Et enfin il décrit ailleurs (tom. I, pag. 66, 67) les ornements du برقع de cette manière: »La partie supérieure »du برقع noir est souvent ornée de perles fausses, de petites »pièces de monnaie en or, et d'autres ornements du même »métal, petits et plats, qu'on nomme بَرْق; quelquefois aussi »de grains de corail, et au dessous de ceux-ci d'une pièce de »monnaie en or; d'autres fois de petites pièces de monnaie »d'argent de peu de valeur; et plus ordinairement d'une paire »de chaînes d'airain ou d'argent, dont chacune est attachée à un »des deux bouts d'en haut. On les nomme عُيُون [1]." On peut voir la forme du برقع dans l'ouvrage de M. Lane (tom. I, pag. 62, 64, 65, 66), et dans la *Description de l'Egypte* (*Atlas*, tom. I, Pl. 41).

De nos jours on ne porte pas d'autre voile de visage en Egypte.

En Syrie le برقع est porté pas les femmes des Bédouins, nommés *Keblis*. (Burckhardt, *Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 29). Sur la côte de la Syrie, ce genre de voile est également en usage. (Voyez M. Turner, *Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 105, 304).

Quant à l'Arabie, le برقع y est porté actuellement par les femmes de la Mecque, de Djiddah et de Médine; elles le por-

[1] Dans ce sens les mots بَرْق et عُيُون manquent dans le Dictionnaire. Voyez encore sur les برق M. Lane, tom. II, pag. 409 et M. le comte de Chabrol, dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113.

tent blanc ou bleu (Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. I, pag. 339; tom. II, pag. 243).

Dans le quatorzième siècle de notre ère le برقع semble avoir été en usage à Schiraz, car Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 83 v°) dit en parlant des femmes de cette ville: يخرجن ملتحفات متبرقعات فلا يظهر منهن شىء »Elles sortent avec des *milhafahs* et des *borkos*, de sorte qu'on »ne puisse rien voir d'elles."

Je dois encore faire observer que dans le Ma-wara-al-nahr le terme برقع ne désigne pas un voile de visage, mais un genre de grand voile ou manteau dans lequel les femmes s'entortillent entièrement. On lit dans la Relation de Fraser (*Journey into Khorasan*, *Appendix B*, pag. 89): »Les femmes jettent »sur le corps un *Chudder* [چادر] ou drap de soie, nommé »*boorkah;* celui-ci cache le corps depuis la tête jusqu'aux »pieds; mais on laisse près des yeux une petite ouverture, en »forme de filet, ainsi que cela se pratique chez les Persans." (Ceci s'applique seulement aux femmes qui habitent les villes; celles de la campagne ont le visage découvert ainsi que les vieilles dans les villes. *Ibid.* pag. 86). Et ailleurs (*Ibid.* pag. 104): »Les femmes des villes et des villages se voilent, comme »en d'autres états mahométans, et elles portent des *boorkas* »qui pendent de la tête jusqu'aux pieds."

بَرَّكَانٌ ، بَرَنْكَانٌ ، بَرَّكَانِىٌّ ، بَرَنْكَانِىٌّ.

Ces mots désignent soit cette espèce de gros camelot que les Français appellent *bouracan*, les Espagnols *barracan*, mots qui dérivent du substantif arabe برّكان, soit un manteau fait de

cette étoffe. Cependant, en des temps plus modernes, on a appliqué le nom de بَرَّكان à des manteaux, faits d'étoffes plus fines et plus précieuses, mais qui étaient taillés à la façon des anciens *barracâns*. En parlant des Bédouins d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 9, col. 1) s'exprime en ces termes: »Leur habillement est un morceau de *barragan* (*un pedaço de barragan*), vieux et dechiré; ils s'en enveloppent le corps, »et il leur sert la nuit de couverture de lit et de matelas; les »femmes en usent de même." Ailleurs (fol. 8, col. 4) le même auteur prend le mot بَرَّكان dans le sens de manteau, en disant que les *Cabayles* d'Alger, portent tous: »un *alquicer* [voyez »au mot كساء] dont ils se couvrent, ou un *baragan* grossier, »fait de laine commune, dans lequel ils s'enveloppent." Et enfin (fol. 19, col. 2) Haedo dit que les *barragans* très-fins, qui servent de manteaux aux femmes sont apportés à Alger de Barbarie, mais que les *barragans* grossiers avec lesquels se couvrent ou se vêtent les Arabes (Bédouins) et les pauvres, se fabriquent à Constantine et à Colo. De nos jours le بَرَّكان est encore en usage au Magreb. On lit dans l'ouvrage de Blaquiere (*Letters from the Mediterranean, containing an account of Sicily, Tripoly, Tunis and Malta*, tom. II, pag. 75): »Les Arabes por»tent une sorte de *barracan* brun et un turban; le premier »est jeté nonchalamment sur le corps, et, étant attaché sur »l'épaule gauche, il a un air très-gracieux." Dans une autre relation anglaise (*Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa*, pag. 20): »Les Bédouins portent un *baracan* »de laine épais et brun foncé, ayant cinq ou six aunes de »longueur et à peu près deux de largeur; le jour ceci est leur »costume complet, et la nuit c'est leur lit et leur couverture.

»On met cet habit en joignant les deux bouts d'en haut au »moyen d'un poinçon de fer ou de bois, et après avoir posé »ces deux bouts sur l'épaule gauche, on arrange le manteau »en plis autour du corps; quelques Bédouins mettent cet habit »d'une manière assez gracieuse. — — Les Bédouines portent la »même espèce de *baracan*, qui pour la plupart est le seul ha- »bit qu'elles portent, car peu de femmes y ajoutent une che- »mise." Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 39) le *barracan* est porté par les hommes et les femmes arabes des environs de Tripoli en Afrique; les femmes de la ville portent également cet habit quand elles sortent. (*Ibid.* pag. 17). Le *barracan* des dames de la haute classe est en soie ou en toile de coton fine; elles préfèrent les cou- leurs brillantes, et elles mettent ce manteau de manière à for- mer une robe élégante, en l'arrangeant gracieusement sur la tête et sur les épaules (*ibid.* pag. 18; comparez la deuxième Planche). On lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa* (pag. 6): »Les femmes »de la classe moyenne sortent ordinairement à pied, mais pres- »que jamais sans être accompagnées d'une esclave ou d'une »servante. Elles s'enveloppent alors si parfaitement qu'il est »impossible de découvrir d'elles autre chose que leur grandeur, »car on ne distingue pas même facilement leur taille. Elles »ont un manteau, appelé *barracan*, qui a environ une aune et »demie de largeur, et quatre ou cinq de longueur. Celui-ci »les couvre entièrement, et elles le tiennent si fermé sur la »figure, qu'elles laissent à peine la moindre ouverture pour voir »leur chemin. Les Juives portent cette partie de leur costume »à peu près de la même manière; cependant elles laissent voir

[illegible] de leurs yeux, ce qu'une femme more ne ferait pas pour tout au monde, si elle a égard à l'opinion publique, car sa réputation souffrirait certainement si elle le faisait." (Voyez aussi *ibid.*, pag. 31). Les hommes portent le *barracane*, comme dit le major Denham (*Voyages au Nord de l'Afrique*, tom. I, pag. 27), en soie blanche transparente. Le *barracan* grossier est aussi porté à Sockna (Lyon, pag. 73).

Léger (*La terre saincte*, pag. 205) rapporte, en parlant des Bédouins: »Aucuns vont tout nuds, portans seulement un *ba-*[illegible] ou longue couverte de laine comme gros camelot, de quoi ils s'enveloppent le corps en forme d'escharpe, pour cacher l'estomach et les parties honteuses." Voyez l'estampe, pag. 207.

بَرِيمْ

On lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 268 r°): وقال ابو عُبَيْد البريم الحبل المفتول يكون فيه لونان وربّما شدّته المراة على وسطها وعضدها وانشدنا الاصمعى

(الطويل) اذا المُرْضِعُ العوجاء جال بريمها

وقد يعلّق على الصبى يستدفع به [illegible]. Dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1577): خيطان مختلفان احمر وابيض تشدّه المراة على وسطها وعضدها وكل ما فيه لونان مختلفان [illegible] وحبل للمراة فيه لونان مُزَيَّنْ بجوهر تشدّه المراة على وسطها وعضدها. Dans le *Commentaire sur les poésies de Djerir* (man. [illegible], fol. 102 r°): البريم الحقاب وهو خيط تشدّه المراة فى حقوها وانّما جعله بريمًا لاختلاف الوانه وكلّ لونين مختلفين [illegible] بريم ٭ يريد جال بريمها من هُزالها وربّما كان من [illegible]. Dans le *Commentaire* de Tebrizi sur la *Hamasah* (pag. 556): والجديل

هو الوشاح او ما تشدّه المراة فى حقوها من الادم المضفور وليس هذا من عادة العرب وانّما الاماء يفعلون ذلك واذا كان من لونَيْن فهو البريم وهذا يُشَدّ فى أَحْقِى الصبيان تدفع به العين. Et ailleurs (pag. 704): وانما يتّخذون البريم من الخيوط لِيُشَدّ فى احقى الصبيان فتدفع به العين. En combinant ces témoignages j'obtiens le résultat suivant: le بريم est une corde dont le tortis est de deux couleurs, l'une rouge, l'autre blanche; suivant Tebrizi, il est fait de pièces de cuir tordues ensemble. Les femmes s'en servent en guise de ceinture; cependant, suivant Tebrizi, cette coutume n'est pas pratiquée par les femmes arabes, mais seulement par les esclaves. Le بريم sert encore aux femmes de bracelet, et en ce cas elles le portent entre l'épaule et le coude. Il est orné de pierreries ou de verroterie [1]. Enfin le بريم sert encore d'amulette; on en ceint l'enfant pour le préserver du mauvais oeil. (Voyez M. Quatremère, dans la docte note qu'il a écrite sur le *mauvais oeil*, à l'occasion du 31ᵉ proverbe de Meidani; elle se trouve dans le *Journal asiatique*, *troisième Série*, tom. V, pag. 242; cet illustre savant n'a pas oublié de citer les deux passages de Tebrizi qu'on vient de lire). Le بريم est encore en usage, de nos jours, chez les Bédouins, et voici ce que dit à ce sujet Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28): »Les hommes et les femmes portent »depuis l'enfance une ceinture de cuir sur le corps nu; elle con»siste en quatre ou cinq courroies, tordues ensemble, de ma-

---

[1] Le mot خرز qui se trouve employé ici dans le *Commentaire sur Djerir*, n'est pas resté inconnu aux voyageurs européens. Browne (*Reize in Afrika*, tom. II, pag. 95) écrit *herach* et il explique ce mot par *grains de verre*, fabriqués à Jérusalem. Le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 152) fait mention des *khors el Adi* »petits grains de verre opaque."

»nière à former une corde, ayant un doigt d'épaisseur. J'ai »entendu dire que les femmes lient leurs courroies, séparées »les unes des autres, autour du corps. Tant les hommes que »les femmes, ornent la ceinture de pièces de rubans, ou d'amu»lettes. Les Anazis (²) la nomment *hhakou* [حَقْو]; l'Ahl-el-»Schemal l'appelle *bireim*." Ailleurs (pag. 131) le même voyageur dit, en parlant des hommes et des femmes près de la Mecque et de Tayf: »Sur le tablier (de cuir), les hommes, »aussi bien que les femmes, portent des ceintures de cuir qui »consistent en des courroies, longues et minces, liées une dou»zaine de fois, ou plus, autour du corps. Les femmes portent »des courroies semblables, liées sur la peau nue de l'estomac, »sous le tablier; et ceci est une coutume générale dans tout »le Désert. Les Bédouins affirment que Mahomet portait la »même espèce de ceinture."

بَرْنُوسٌ ، بُرْنُوسٌ ، بُرْنُسٌ

Les deux dernières formes du mot manquent dans le Dictionnaire.

Il me paraît assez difficile à décider ce que ce mot signifiait anciennement. Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 739) c'est: قلنسوة طويلة او كل ثوب راسه منه دُرّاعةً كان او جبّةً او ممطرًا. Un scholiaste anonyme de Motenabbi (dans les *Orientalia*, tom. I, pag. 289) dit que le petit برنس est un بخنق. Il ne me semble donc pas tout à fait improbable que le mot

(²) Burckhardt écrit constamment *Aenezes;* c'est le *gentilitium* arabe عَنَزِيٌّ, dérivé de عَنَزَة. Voyez le *Lobb al Lobab*, pag. 183.

برنس désignait anciennement *une sorte de petite calotte qu'on portait sur la tête;* car le mot قلنسوة, employé par l'auteur du *Kamous* signifie réellement, comme on le verra plus bas, *une calotte* ou *un bonnet;* ainsi, en disant قلنسوة طويلة, ce lexicographe semble vouloir indiquer: *un bonnet dont un bout dépend sur l'épaule.* Le mot بخنق, employé par le scholiaste de Motenabbi, désigne également *une calotte* (voyez plus haut pag. 55, 56). Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 r°) nous offre un chapitre, intitulé: باب البرانس, et je pense que le mot برنس y est employé aussi dans le sens de *calotte.* Voici ses paroles: قال لى مسدد حدثنا مُعْتَمِر سمعْتُ ابى قال رايتُ على انس برنسا اصفر من خزّ حدثنا اسمعيل قال حدثنى — — — انّ رجلا قال يرسول الله ما يلبس المُحْرِم من الثياب قال رسول الله صلى الله عليه وسلم لا تلبسوا القمص ولا العمائم ولا السراويلات ولا البرانس ولا الخفاف إلّا احد لا يجد النعلين الخ »Mosaddid m'a dit: Motamir nous a raconté: »J'ai entendu dire à mon père les paroles suivantes: j'ai vu »Anis, portant un *bornos* jaune en filoselle. — Ismail nous a »raconté — — — qu'un homme disait: ô Envoyé de Dieu! »Quels habits le pèlerin portera-t-il? l'Envoyé de Dieu ré»pondit: Vous ne porterez point de chemises, ni de tur»bans, ni de caleçons, ni de *bornos*, ni de *khoffs*, excepté »quand... etc. [1]"

Ce mot, ayant désigné anciennement *une calotte*, désigne invariablement, en des temps plus modernes, *un grand manteau à capuchon.* Je suppose qu'anciennement le mot برنس ne s'ap-

---

[1] On retrouve cette dernière tradition, avec des variantes peu importantes, dans le باب السراويل (fol. 167 r°), et dans le باب العمائم (fol. 167 r° et 168 r°).

pliquait qu'au *capuchon* qui ressemblait à l'ancien برنس ou *calotte*, et que, par extension, le manteau entier a reçu depuis ce nom.

Commençons par le Magreb. On lit dans l'ouvrage de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2), qui parle des Algériens arabes: »Sur tous leurs habits, ils portent, comme »manteau, un *albornoz* blanc ([2]), mais ceux d'un rang plus élevé »le portent de couleur, savoir noir ou bleu, et, quand il fait »froid, de drap, des mêmes couleurs." Ailleurs (fol. 19, col. 2) cet auteur nous apprend que de Tlemcen on apporte à Alger: »beaucoup de *bornos* très-bien tissus, blancs, noirs et bleus." On trouve dans l'ouvrage de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 83, col. 2), à l'article de la ville de *Mequinez:* »Les femmes filent de la laine très-fine, et tissent de riches »*albornoz* de soie et coton, et d'autres de coton et laine, aux- »quels on donne le nom de *bornoz de Mequinez* (*que llaman* »*Mequinecis*). Ils sont très-estimés en Afrique, car en outre »qu'ils sont fins, ils sont très-bien tissus et très-durables." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 281) dit dans le chapitre, intitulé: »des habillements des hommes et des femmes d'Alger" ce qui suit: »Les Maures, les Mauresques et autres qui demeu- »rent dans les Villes — — ont — — un *bournous* blanc sur »les épaules qui leur tient lieu de manteau," et il ajoute (pag. 282) que les Turcs à Alger »ont sur les épaules un *bournous*

([1]) »Y sobre todo por capa, un albornoz blanco." Il faut se garder d'appliquer tous les passages où les auteurs espagnols parlent d'un *albornoz* au برنس arabe; ce mot désigne chez eux *un manteau, en général*, mais des passages d'autres voyageurs qu'on va lire plus bas, me justifieront, je pense, d'avoir appliqué ce passage de Diego de Haedo au برنس.

»avec un capuchon au bout duquel est un gros gland de soye;" et plus bas (pag. 283, 284): »Leur manteau de cérémonie quand »ils vont dans la ville en visite ou au Divan, est un *bournous* »de drap noir pour l'hyver, ou de crêpon de soye, ou de laine »de la même couleur pour l'été. Ces *bournous* tels que je les »ai décrits ci devant, sont bordez d'une frange de soye tout au »tour. Ils sont étroits par le haut et sont larges par le bas, avec »de grands capuchons comme ceux des Capucins, dont la pointe »est chargée d'une grosse houppe de soye. Ils se couvrent la »tête avec le capuchon quand il pleut. Tous les bournous sont »pour l'ordinaire noirs par modestie, et par une bienséance que »les hommes affectent. Cette couleur n'est que pour les Juifs »dans le Royaume de Maroc et de Fez, où ils les portent blancs »ou rouges. On en donne de rouges aux enfans à Alger, et les »personnes de consideration s'en servent aussi à la campagne. »Les gens de Lettres et les Muftis les portent blancs. On fait de »ces *bournous* à Temessem, qui sont tissus d'une manière qu'un »côté est ondé comme du camelot et l'autre ressemble à ces »fourrures d'agneaux frisez qui viennent de la mer Noire. Ils »mettent le poil en-dedans pendant l'hyver, et en dehors en »été, ou quand il pleut, parce que la pluye coule dessus sans »pénétrer, et quand il a plû long-tems dessus, ils ne font que »le secoüer et il se trouve aussi sec que s'il n'avait pas plû dessus." Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 28) écrit *Albornooce*, et il donne des détails sur ce vêtement. On lit dans le voyage de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Oosten*, tom. I, pag. 320): »Le *Burnoose*, qui ressemble à nos manteaux, est »porté souvent sur le Hyke [حَيّك], pour se garantir du froid. »C'est aussi une branche considérable de leurs fabrications d'étof-

»fes de laine. — — — On le tisse d'une seule pièce; — — il »est étroit autour du cou, et il est garni d'un capuchon, ou d'une »chausse d'Hippocras, pour en couvrir la tête; en dessous il est »ample, comme un manteau de cavalier. Il y en a aussi qui sont »bordés au dessous de franges." Vers le milieu du siècle précédent le *bornos*, porté dans le royaume de Fez et de Maroc, s'appelait, non pas برنس, mais زُلْهَم (voyez ce mot); il n'y avait que les Juifs qui portaient un *bornos*, ou بَرْنُوس, comme écrit Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 146); ce voyageur estimable en parle de cette manière: »Tous les Juifs portent »le *Bernús* noir; mais il ne leur est pas permis de le porter de »la même manière que les Mores portent le *Zolhám;* au con»traire, ce qui chez les Mores est par devant, se met chez eux »sur l'une des épaules, et ce qui chez les Mores est par der»rière, ce met chez eux sur l'autre épaule. Voyez Pl. XXII, »Fig. 1." Le prétendu Ali Bey (*Travels*, tom. I, pag. 4) décrit ainsi le برنس, tel qu'on le porte à Tanger: »c'est une »sorte de sac grand et grossier avec un capuchon." Dans cette ville on le porte blanc et sur le حيك (Idem, *ibid.*, pag. 16). Ce voyageur donne sur le برنس des Juifs les mêmes détails que ceux qu'on trouve dans l'ouvrage déjà cité de Höst (Ali Bey, *ibid.*, pag. 33). Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) les habitants de Tripoli en Afrique portent le *Bornouse* en laine blanche et fine, et, dans les occasions solennelles, en drap avec des galons d'or.

Je pense que le passage suivant de la relation du voyage du Sieur van Ghistele, plus ancien que tous ces voyageurs, doit s'appliquer au برنس (*T voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 31): les Magrebins, dit-il, »portent aussi une sorte de cha-

»peron, toujours de la même couleur, à peu près de la façon »de celui que portent les Chartreux, mais il est beaucoup plus »grand, de sorte que cela semble une chasuble" (3). Le برنس dont il est question ici, était donc blanc.

Dans les passages qu'on vient de lire, il n'est pas dit que le برنس fût aussi de couleur verte. Il paraît cependant qu'en Algérie il a quelquefois, de nos jours, cette couleur, car je lis dans la Gazette de Leyde (*Leydsche Courant*, *Vrijdag* 12 *Augustus*, 1842): »On mande de Marseille, qu'il vient d'arriver dans »cette ville un habitant respectable de l'Algérie, savoir El-Mezary-»Bey. — — — El-Mezary lui-même se montrait ordinairement, »revêtu d'un superbe *burnus* vert," etc.

L'auteur de l'histoire des Almoravides et des Almohades, intitulée *Al-holal al-mauschiyah* (man. 24, fol. 9 r°) compte parmi les présents, donnés par le prince Yousof-ibn-Taschifin à son oncle Abou-Bekr-ibn-Omar: مائة برنوس منها مُنَيَّرة وكُحْل وحمر (4) »cent *bornous* parmi lesquels il se trouvait des bleus (5), »des noirs (6) et des rouges."

(3) »Ende draghende oock vele een maniere van eenen cappruyne altijt van eender»hande verwe eñ colleure, ghenoegh van fatsoene ghelijc de Chartreusen doẽ, maer »is veel meerder, soo dât schijnt eene casuyle wesende."

(4) Ce passage se lit ainsi dans le manuscrit de Leyde et dans celui de la Bibliothèque royale de Paris (man. n° 825) que M. de Gayangos a eu la bonté de collationner pour moi en cet endroit, mais au lieu du dernier mot le man. de la Bibl. royale porte وحفر. Dans le man. de M. Gayangos (fol. 14 r°) on trouve: ومائتان من البرنوس منها بيض صغيرة وكحل وحمر*

(5) Littéralement: *teints en bleu avec de l'indigo*. Les mots نُور (comparez le passage du *commentaire* de Zauzeni sur la *Moallakah* de Lebid (pag. 291), déjà cité par M. Freytag dans son Dictionnaire), نِير, نيلَة et نيلَج, désignent *l'indigo*, et tous ces mots ne sont que des altérations du terme persan نيلَة qui

En Espagne le برنس était en usage, et c'est de ce mot arabe que les Espagnols ont fait leur *albornoz* qui est décrit par Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) de cette manière: »c'est un manteau fermé, garni d'un capuchon, et qu'on porte »en voyage; il est fait d'une certaine étoffe imperméable, et »les Mores font souvent usage de ce genre de manteau ou de »couverture. Urrea dit que c'est un manteau africain contre la »pluie, nommé *burnusum*, nom barbare (étranger ou berber) »que lui donnent les *Zenetas*." On lit dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 86 r°) que le vêtement d'honneur, donné par Al-Hakim II à Ordoño IV, se composait d'une *dorráah*, brochée d'or, et d'un *bornos*, éga-

---

indique la même matière colorante. Ces mots arabes ont passé à leur tour en espagnol sous les formes *añil* et *añir*, en français sous la forme *anil*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit le mot espagnol *añir* (*color*) par نِير. Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 13, col. 3) parle de »l'*anil* avec lequel on »teint la laine," et ailleurs (tom. II, fol. 16, col. 1) il atteste que de la province de Sous »on tire l'*anil* fin avec lequel on teint le drap." Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 384) rapporte que dans la province de Tafilelt se cueille et fait »l'*anir* avec lequel l'on faict le fin azur." Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 42) parle également de »l'indigo qu'ils nomment *Anil*." M. Jackson (*Account of Timbuctoo* etc., p. 74) écrit *Enneel* et il explique ce mot par *indigo plant*. Du mot نير s'est formé le participe passif مُنَيَّر qui se trouve dans notre texte, et qui signifie *teint avec de l'indigo*. Alcala (*libro laudato*) traduit le mot espagnol *añirado* (*con esta color*) par مُنَيَّر et encore par أَزْرَق (*bleu*).

Je ferai encore observer à cette occasion que le mot منيّر désigne aussi une sorte d'étoffe qui était fabriquée surtout à Rei en Perse. C'est ce qu'atteste formellement Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 98).

(¹) Littéralement: *teints en noir avec du kohl*. Le *kohl* est la suie qu'on obtient en brûlant une sorte de résine aromatique, appelée *liban* (لبان). Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 49.

lement broché d'or; cet habit avait (au capuchon) un gland [7] d'or massif, orné de pierreries et de rubis (وكانت دراعة منسوجة بالذهب وبرنسا مثلها له لوزة مفرغة من خالص التبر مرصعة بالجوهر والياقوت) *

En Egypte le برنس était porté par les Mamlouks, car je lis dans la Relation du prince Radzivil (*Itinerarium*, pag. 30): »Sur leur vêtement de dessus qu'ils nomment *Albornos*, ils »pendent par derrière la peau d'un animal." De nos jours le برنس n'est pas porté par les Egyptiens, car ni M. le comte de Chabrol, ni M. Lane n'en parlent. (Comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. III, pag. 157.)

Il semble que depuis plusieurs siècles le برنس n'est plus en usage en d'autres pays de l'Orient.

Quand à la forme du mot, on a vu plus haut que Höst écrit بَرْنُوس; à Malte on prononce encore *barnous* بَرْنُوس (voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 24); M. Lane (*loco laudato*) dit qu'on prononce tant بُرْنُوس que بُرْنُس; et l'on vient de voir que le mot se trouve écrit برنوس dans les trois manuscrits du *Al-holal al-mauschiyah*. Dans un autre passage du même ouvrage, on lit également برنوس, tant dans le manuscrit de Leyde (fol. 8 v°) que dans celui de M. de Gayangos (fol. 13 r°).

---

(7) Le mot لوزة signifie *une amande*, et aussi tout ce qui est fait en forme d'amande, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *capullo de la seda* par لوزة. Je ne doute donc nullement qu'il ne soit question ici du flocon qui est suspendu au capuchon du *bornos*, et que l'on peut très-bien nommer *amande*, comme on l'appelle *gland* en français. Quant au mot مفرغ, je le prononce مُفْرَغ; comparez dans le Dictionnaire حلقة مُفْرَغَة *solidus, non cavus annulus*.

بَطَانٌ, au pluriel بَطَانَات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il était en usage en Espagne, pour désigner: *une chaussure rustique de peau de boeuf non tannée;* car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *abarca de palo* par بَطَان, au pluriel بَطَانَات, et *abarcado calçado* par مُلَابِس البَطَانَات. Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) dit au mot *abarca:* »c'est un genre de chaussure »rustique dont les montagnards font usage. Ces chaussures sont »de deux sortes: les unes sont faites de bois, et parce qu'elles »ont la forme de bateaux plats, on les nomme *avarcas* (*que »por tener forma de varcas, se dixeron avarcas*); les autres sont »faites de cuir de boeuf non tanné; on les attache aux pieds »avec des cordes, et au dessous du cuir il y a des pièces de »drap. Avec ces chaussures on marche sur la neige, sans danger." Il est très-remarquable que le mot arabe بِطَان, au pluriel بطائن, désigne de même: *un petit bateau;* il me paraît donc assez probable que le nom arabe بطان ait été donné à cette sorte de chaussure, parce qu'elle ressemblait, comme l'*avarca* (*abarca*) espagnol, à un bateau plat.

بغلوطاق ou بغلطاق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Deux savants du premier ordre, M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, partie 2, pag. 75, 76), et M. Fleischer (*De glossis Habichtianis*, pag. 32), ont déjà rassemblé

des détails sur ce mot. Nous n'avons donc à faire ici que d'offrir le résultat de leurs recherches.

Le mot بغلطاق ou بغلوطاق, qui fait au pluriel بغالطيق ou بغالطق, designe: *une tunique sans manches ou à manches très-courtes*, qu'on portait sous la فرجية. Elle était faite de coton de Baalbek blanc ([1]), ou de petit gris, [dans l'*Histoire*

([1]) J'espère qu'on ne sera pas fâché de trouver ici quelques détails sur le coton blanc de Baalbek. On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 104): وفيها استاذن السلطان القاضي بدر الدين محمود الكلشاني كاتب السرّ الشريف فى أن العسكر يلبس الصوف الملون فاذن لهم فى ذلك وكانوا لا يلبسون إلّا الصوف الابيض فقط وكان ارباب الدولة المتعمّمين (sic) يلبسون فى الصيف البعلبكى الابيض وفى الشتا الصوف الابيض فاول من لبس الصوف الاخضر القاضي شرف الدين الدماميني ناظر الجيش الذى تولى بعد القصيرى فتبعه بقيّة المباشرين »En l'année 798, le sultan se rendit à »la prière qui lui fut adressée par le kadhi Bedr-ed-din-Mahmoud-al-كلشانى (a), le »secrétaire de la chancellerie secrète du sultan, savoir que l'armée se revêtirait de laine »de couleur. En conséquence, ceci fut permis aux soldats. Auparavant ils ne portaient »que la laine blanche, et rien d'autre; et les grands de l'état, nommément les gens »de loi, portaient en été le *baalbeki* blanc" (c'est-à-dire des étoffes de coton de Baalbek blanches) »et en hiver la laine blanche. Le premier qui portât la laine grise (b) »fut le kadhi Scharaf-ed-din-al-damamini, l'inspecteur de l'armée, qui remplit cette »charge après Al-Kosairi, et le reste des intendants suivit son exemple."

(*a*) Ce nom relatif ne se trouve pas dans le *Lobb-al-lobab*. — (*b*) Voyez au mot بردة, pag. 61, note (4).

Ailleurs (pag. 103): عشرين حمال اثواب بعلبكى »vingt charges d'habits »de l'étoffe qu'on appelle *baalbeki*." (J'observe en passant qu'il faut ajouter en ce sens le pluriel حِمال au Dictionnaire). Voyez encore dans le même auteur pag. 35, 123. Il parait que les étoffes de coton de Baalbek, servaient à en envelopper les morts, car on lit dans Ibn-Iyas (*ibid.*, pag. 352) à l'occasion de la fameuse peste qui ravagea l'Egypte en 833: وتزايد الموت حتى صاروا لا يجدون النعوش ويحملون

d'Egypte de Nowairi (man. 2 *o*, fol. 116 v°) je trouve que cet habit était aussi fait de satin *madinî* ([2]); on y lit بعلطات,

الاموات على الابواب وما اشبه ذلك وصار الثياب البعلبكي والبطائن لا تُوجَد وارتفع سعرها جدًا »Les hommes moururent toujours »en plus grande quantité, jusqu'à ce qu'on en vint à ne plus trouver de brancards (*c*), »et à porter les morts sur des portes et des objets semblables; on ne pouvait pas non »plus se procurer des étoffes *baalbeki*, ni des peaux de mouton passées en mégie (*d*), »et la valeur en monta à un prix très-élevé."

(*c*) Ajoutez le pluriel نُعُوش qui se trouve dans D. Germ. de Silesia (pag. 243) au Dictionnaire. — (*d*) Je traduis ainsi le mot بطينة, en suivant Pedro de Alcala (*Vocabulario*) qui le traduit par *baldres*. Il me semble qu'on enveloppait les cadavres dans ces بطائن, et quoique cette coutume ne paraisse plus se pratiquer en Egypte, on voit cependant par le témoignage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. II, p. 321) et d'autres auteurs, qu'on enveloppe le corps du défunt dans plusieurs pièces d'étoffe. Si je ne me suis pas trompé, en traduisant le passage d'Ibn-Iyas, il faut admettre qu'anciennement on enveloppait d'abord les cadavres dans une pièce d'étoffe de coton blanc, et ensuite dans une peau de mouton passée en mégie.

On trouve dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 30 r°): ويُصْنَع ببعلبك الثياب المنسوبة اليها من الاحرام وغيره »On »fabrique à Baalbek les habits qui empruntent leur nom de cette ville, comme »l'*ihrâm*, etc." On peut consulter aussi Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. III, fol. 111, col. 1 et 2). De nos jours encore Baalbek est célèbre pour ses fabriques de coton blanc. On lit dans un ouvrage de Burckhardt (*Travels in Syria*, pag. 15): »Les habitants (de Baalbek) fabriquent des étoffes de coton blanc, semblables à celles »de *Zahle*."

Il semble que par بعلبكى, on entend aussi des étoffes de soie, du moins on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. III, pag. 139): قلع الخليفة مِنْ عليه ثوبَيْن سكندرى وبعلبكى من حرير »Le Khalife ôta deux »habits de soie, l'un d'étoffe d'Alexandrie, l'autre d'étoffe de Baalbek."

([2]) Voyez sur l'adjectif معدنى une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. II, part. 1, pag. 33. Il dérive, suivant cet illustre savant, de la ville de *Madin* معدن, située dans l'Arménie, près du principal bras du Tigre. Cette ville était célèbre par les belles étoffes de satin qu'on y fabriquait.

mais c'est une faute]; quelquefois elle était ornée de perles, et même formée tout entière de pierreries. Enfin c'est le même vêtement que celui qu'on appelait قبا سلارى, mis en vogue sous le règne d'Al-Melik-al-nasir-Mohammed, par l'émir Selar (سلار).

Ce mot d'origine persane (بغلتاق) ne semble avoir été en usage qu'en Egypte.

بَقِيرَةٌ , بَقِيرٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 262 v°): البقير والبقيرة الإتْب وهو قميص لا كمّى له تلبسه النساء. Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 466) dit dans le même sens: برد يشقّ فيُلْبس بلا كمّين كالبقيرة. Comparez au mot إِتْب.

بقيار

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 69 r° et v°), à l'occasion de la mort du Kadhi-al-Kodhat, Schems-ed-din-Ahmed-ibn-al-Khalil, arrivée en l'année 637: واما سبب ولايته القضاء بدمشق فانه كان قد بلغ الملك المعظم عن القاضى جمال الدين المصرى قاضى قضاة دمشق انه يتعاطى الشراب فاراد تحقيق ذلك عيانًا فاستدعاه وهو فى مجلس الشراب تحضر اليه فلما راه قام اليه (1) وناوله هنابًا مملوًّا خمرًا نزلَّى القاضى جمال الدين المصرى ورجع نغاب هُنَيَّة ثم عاد

(1) Les mots فاستدعاه jusqu'à قام اليه, ne se trouvent que dans le man. B, mais il n'y a aucun doute, je pense, qu'ils ne soient omis mal à propos par le copiste du man. A.

وقد خلع ثياب القضا الطرحة والبقيار والفوقانية ولبس قباء وتعمّم بتخفيفة وحمل منديلا ودخل على الملك المعظم فى زى الندماء وقبّل الارض وتناول الهناب من يده وشرب ما فيه ونادم المعظم (2) فاحسن منادمته فاعجبه واعتذر من فراره انه ما كان يمكنه تعاطى ذلك وهو فى زى القضاة فاغتبط الملك المعظم به ولما انقضى مجلس الشراب ورجع المعظم خَسَّهُ (3) علم انه لا يجوز له ان يقرّه على ولاية القضاة وقد شاهد من امره ما شاهد ففوض القضا للقاضى شمس الدين وخلع عليه «Voici »comment ce personnage obtint la charge de Kadhi-al-Kodhat »à Damas. Al-Melik-al-moattham, ayant entendu dire, au sujet »du Kadhi Djamal-ed-din-al-misri, le Kadhi-al-Kodhat à Da- »mas, qu'il s'adonnait (4) au vin, il voulut s'en convaincre de »ses propres yeux. En conséquence, le sultan l'invita de se »rendre à la salle, ou il buvait ordinairement du vin. Le Kadhi »se rendit aussitôt chez lui. Al-moatthain lui présenta une

---

(2) Les mots وقبل الارض jusqu'à المعظم manquent dans le man. B.

(3) On lit dans le man. B: الى حسه.

(4) Le verbe عطى, à la sixième forme, signifie, *s'adonner à quelque chose*, et aussi *faire son métier de quelque chose*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 66): وكان فى السوق رجل حشّاش نقيب الدّلّالين وكان يتعاطى الافيون والبنش »Il se trouva au marché un »homme qui faisait ordinairement usage du *haschisch*; il était le chef des courtiers, »et il s'adonnait à l'opium et au *bensch*." Et dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 373, pag. 369): الخلعى فى زمننا هو الذى يتعاطى بيع الثياب الخليع وهى التى قد لُبِسَتْ »Celui qu'on nomme de nos jours »*khili*, est celui qui fait son métier de vendre de vieux habits, savoir ceux qui ont »déjà été portés." (Dans ce dernier passage la grammaire exige الثياب الخليعة; cependant, je n'ai pas osé changer le texte du manuscrit, car le man. B (man. 373, pag. 571) et celui de M. de Gayangos, que j'ai consulté en cet endroit, offrent également الخليع; on lit dans le man. B ثياب الخليع).

»coupe (5), remplie de vin. Alors le Kadhi Djamal-al-din-al-»misri s'en alla et retourna à sa demeure (6). Après s'être ab-»senté pendant quelque temps, il retourna vers Al-moattham, »mais il avait ôté les habits qui convenaient à la dignité de »Kadhi, savoir la *tarhuh*, le *bekyâr* et la *faukânîyah*, et il »s'était revêtu d'un *kabâ;* il avait mis un turban léger (7), et »il portait un *mendîl* (8); il entra donc chez Al-Melik-al-»moattham, dans le costume des compagnons de débauche, »baisa la terre (9), et prit, de la main d'Al-moattham, la coupe »qu'il vida aussitôt. Ensuite il tint compagnie à Al-moattham, »en buvant du vin d'une manière si joviale que le prince en »était ravi. Il s'excusa aussi de s'être absenté, en alléguant »qu'il ne pouvait se livrer à ces sortes d'amusements, dans le »costume de Kadhi. Al-Melik-al-moattham prit un plaisir ex-»trême à l'entendre. Cependant le festin étant fini, et Al-»moattham s'étant désenivré, le prince se persuada, qu'il ne lui »était pas permis de laisser à ce personnage la charge de Kadhi-»al-Kodhat, après les actions dont il avait été témoin; il donna »donc cette charge au Kadhi Schems-al-din, et il le revêtit »d'un vêtement d'honneur."

---

(5) Voyez sur le mot هناب M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 111, 112.

(6) Cette signification de رجع dans laquelle il y a ellipse de الى داره, ne devrait pas manquer dans le Dictionnaire.

(7) Voyez plus bas au mot تخفيفة.

(8) Voyez plus bas au mot منديل.

(9) Cette phrase ne doit pas être prise au sens littéral. La cérémonie, appelée تقبيل الارض, consiste à toucher avec la main droite la terre, et ensuite les lèvres et le front, ou le turban. On ne se repentira pas de relire, à cette occasion, une note très-judicieuse de M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 483).

On voit par cette anecdote curieuse que le بقيار était exclusivement un vêtement de Kadhi; il s'agit maintenant de savoir, quel était ce vêtement. En persan le mot بَقْيار ou بَقْيار signifie selon nos dictionnaires: *Tapeti non villosi genus*, (*nigrum*, *ex pilis camelinis*). Ceci me porte à penser que le بَقْيار dans notre passage, désignait: *une espèce d'habit*, *fait de poil de chameau*, qu'on portait sous la فوقانية. En effet, selon Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. I, pag. 62) le mot بقيار désigne le même habit que celui qui est indiqué par le mot *barracān* (بركان); voyez ce mot.

بَلْغَة, au pluriel بلاغى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

A en croire Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82), il désigne au Magreb *un soulier*.

بُلُّوطْ, au pluriel بَلالِيط; بُلُّوطَةْ, au pluriel بْلاليط

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *saya de muger* (*jupe de femme*) par بُلُّوطَة, au pluriel بُلاليط, et également par مُلُّوطَة. Je suppose que بلوطة n'est qu'une altération de ملوطة (voyez ce mot); car en arabe on substitue assez souvent le م ou ب; on dit par exemple منفسج (*violette*) au lieu de بنفسج (Alcala au mot *violeta;* la même forme se rencontre dans les *Mille et une Nuits*) etc. Alcala traduit encore *sayo de varon* (*casaque d'homme*) par بُلُّوط, au pluriel بلاليط.

بَنْد, au pluriel بنود

Ce terme désigne *une ceinture*. Voyez le *Mesalik al absar* (dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 295) où on lit: يشدّون المناطق والبنود. Il faut ajouter ce sens du mot بند au Dictionnaire.

بَنِيشْ ou بَنِشْ

Ce mot manque dans tous les Dictionnaires, tant arabes, que turcs et persans. Bien sûrement cependant, ce n'est pas un mot d'origine arabe, et, comme je ne l'ai jamais rencontré dans les auteurs arabes, je pense que le vêtement qu'il désigne, n'a été porté que dans des temps assez modernes.

On lit dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327): »Sur cet habit" (probablement le خفتان) »on en porte un autre à manches étroites, ressemblant »à une robe grecque (1) et portant le nom de *benisj*; c'est le »vêtement ordinaire." Ce voyageur ajoute qu'en Syrie on porte le *benisj* en soie, mais que ceci n'a jamais lieu en Egypte. Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) écrit: *benîsch*, et l'on peut voir la façon dont on taille ce vêtement dans la description de l'Arabie de ce voyageur (*Beschrijving van Arabië*, Pl. XVI, n° 15). M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) décrit ainsi le vêtement dont nous parlons: »بنيش Robe fort ample; les manches »en sont très-larges, dépassent de beaucoup la longueur du

---

(1) »Gelijk een Grieksche tabbaard."

»bras et de la main, et sont fendues à l'extrémité." Plus bas (pag. 110) on lit: »benych, espèce de grande robe en drap." On lit encore dans la *Description de l'Egypte* (*Atlas*, tom. II, *Explication des Planches*, pag. 11) au sujet des négociants de la Mecque: »ils ajoutent à l'habit ordinaire de Musulman »une large et longue *béniche* en laine à larges bandes noi»res et blanches." En décrivant le costume d'un Druse, Light (*Travels in Egypt*, *Nubia*, *Holy Land*, *Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220) fait mention d'un »manteau grossier en »laine appelé *beneesh*, à bandes noires et blanches." On lit dans le voyage de von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 142): Le janissaire »m'apporta des Benischs (*brachte mir Benische*), savoir des manteaux qui couvrent tout le »corps; j'en achetai un, parce que l'on m'avait dit que mon »*Dschübbeh* [جبة] était trop laid pour la societé élégante de »Damas. Dans ce costume magnifique, en drap bleu foncé, »orné d'or, je me rendis" etc. Dans un ouvrage de Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 338): »*un benish* »couleur d'oeillet, doublé de satin." Dans le voyage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 343): »Le »plus lourd habit connu parmi les habitants de Mardin est »une *jubbe* [جبة] ou *benish* en ras d'Angore." (Voyez aussi tom. I, pag. 6). M. B. Fraser (*Travels in Koordistan*, *Mesopotamia*, etc.) parle du »*benēsh*, ou manteau en fin drap, or»dinairement brodé," des Turcs de Bagdad; et M. Rüppell (*Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 240) du »*benisch* large en »drap rouge," du Naïb et du ci-devant Naïb d'Arkiko. Enfin voici ce que dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41): »Quelques personnes portent aussi un بَنِيش ou بَنِش; c'est

»une robe de drap, à longues manches, semblables à celles »du قفطان, mais plus larges; à vrai dire, c'est une robe de céré»monie, et on devrait la porter par-dessus l'autre habit de drap »[c'est-à-dire la جبّة]; mais il y en a beaucoup qui le portent »*au lieu* de la جبّة." On peut voir encore la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de M. Lane (tom. I, pag. 40, la figure à gauche).

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) qui écrit *beneish*, cet habit est porté par les hommes à Tripoli d'Afrique. Ce voyageur ajoute que le *beneish* ressemble, pour la façon, au *caftan*, mais qu'il est brodé d'une autre manière. Dans les *Voyages au Nord de l'Afrique* (tom. I, pag. 27) de Denham et Clapperton il est fait mention »d'un »*benise* en soie bleu de ciel."

On voit que le *benîsch* est en usage de nos jours, à Tripoli d'Afrique, et dans les villes de l'Egypte, de la Syrie, de l'Aldjezireh, de l'Irak Arabi et de l'Arabie.

بَنَاقَة, au pluriel بَنَائِق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 3 et 4) dit, en parlant des femmes à Alger: »Toutes (tant mores, »que turques et renégates) portent sur la tête, d'abord une »sorte de coiffe (*una como escofia*) dans laquelle elles renfer»ment les cheveux, et qu'elles nomment en langue moresque »*lartia* ([1]), ou *el beniga*; elle est faite de toile, et brodée sur

([1]) Je dois avouer que j'ignore quel mot arabe, ou peut-être turc, Diego de Haedo a ici en vue, en écrivant *lartia*. Peut-être le *l* est-il l'article arabe. Cependant je ne veux nul-

ble devant, de soie de couleur, verte, jaune, etc." Un peu plus bas il écrit: *albanega*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *cofia de muger*, et *alvanega cofia* par بَنَاقَة, au pluriel بَنَائِق.

On a vu que Diego de Haedo écrit le mot بناقة *albanega*, mais aussi *el beniga*. En effet, les auteurs espagnols rendent assez souvent le son ـَا que les Arabes d'Occident prononcent *é*, par *i* ou *ī*. Haedo lui-même écrit le mot arabe شاشية (prononcez *schéschiyah*) *Xixia*, et dans le vocabulaire de Pedro de Alcala le son arabe ـَا se trouve presque toujours rendu par *ī*. Cependant il n'y aucun doute qu'on ne doive écrire بناقة et non pas بنيقة, car le mot arabe البناقة a passé en espagnol sous la forme *albanéga* ou *alvanéga*, et en espagnol le *é* répond au son arabe ـَا. Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) détermine ainsi le mot espagnol *albanega:* »*Albanega* et *alvanega*, en latin *reticulum*, est un réseau de forme ronde, que »les femmes portent ordinairement sur la tête, et duquel elles »enveloppent les cheveux; c'est un mot arabe, qui dérive du »verbe *venega* [بنق] c'est-à-dire *rassembler*, *resserrer*, (*en*»*coger*, *recoger*)." Peut-être faut-il admettre l'étymologie proposée par le lexicographe espagnol, car selon les Dictionnaires arabes la phrase بَنَّقَ كلامَهُ signifie جمعه وسواه. On pourrait penser cependant qu'un autre mot arabe, savoir بَنِيقَة, qui désigne cette petite pièce de toile qu'on met à la manche d'une chemise à l'endroit de l'aisselle, *un gousset*, ait donné naissance à un verbe dénominatif بَنَّقَ. En effet, le verbe بَنَّقَ signifie entre autres: *mettre un gousset à une chemise*. La

lement faire penser que je doute de l'existence d'un tel mot, et du témoignage du digne écrivain espagnol; j'avoue tout simplement mon ignorance.

phrase بَنَّق كلامه ne signifierait donc rien d'autre que: *il mit des goussets à son discours*, c'est-à-dire *il rassembla les idées et les phrases, en leur donnant un ordre suivi.* Il se pourrait encore que بناقة ne fût qu'une altération de بنيقة, et qu'anciennement cette espèce de coiffure ne consistât qu'en une petite pièce de toile qu'on posait sur la tête.

La famille espagnole *Vanega* emprunte son nom au mot arabe بناقة. On peut voir dans l'ouvrage de Cobarruvias, à quelle occasion ce nom fut donné à un chevalier de cette maison.

بُوْش

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On lit dans l'ouvrage de Burckhardt sur les Bédouins (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27): »Les *abbas* de Bag»dad sont les plus estimés; ceux qu'on fabrique à *Hamah* à »manches courtes et larges, sont nommés *boush*." Le même voyageur dit dans un autre ouvrage (*Travels in Syria*, pag. 147), en parlant de Hamah: »Les *abbas*, ou manteaux de laine, »qu'on fabrique ici, sont très-estimés."

Je pense que ce mot dérive d'une ville en Egypte, appelée بُوْش [1] qui, comme on peut le voir dans le Dictionnaire de

---

[1] Plusieurs auteurs parlent de ce lieu; voyez par exemple Aboulfeda (*Takwim al boldan*, pag. 107). M. Lee (*The Travels of Ibn Batuta*, pag. 14) écrit *Bawsh*; c'est une faute, et voici ce que je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 14 v°): مدينة بوش وضبطها بضم الباء الموحدة واخرها شين معجم وهذه المدينة اكثر بلاد مصر كتانا (lis. كتانا ?) ومنها يجلب الى سائر الديار المصرية والى افريقية. Il est vrai que le

M. Freytag, était célèbre pour les habits qu'on y fabriquait. Dans des temps plus récents, on a peut-être oublié la ville de Bousch et ses fabriques, mais on conservait encore le mot بُوش pour désigner une certaine étoffe (de laine, je suppose). On aura alors appliqué improprement le mot بوش aux étoffes, fabriquées à Hamah, et ensuite aux *abas* qu'on y faisait.

تُبّان

Ce mot, comme on l'a déjà remarqué, n'est qu'une altération du mot persan تُنْبان qui désigne *un caleçon de cuir dont les lutteurs font usage* ([1]), et aussi *un caleçon de lin dont usent les matelots.* En passant dans la langue arabe, ce mot a conservé cette dernière signification, et voici ce que dit Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 343 v°) au sujet de ce mot: والتُّبّان بالضمّ والتشديد سراويل صَغِيرٌ مقدار شِبْرٍ يستر العورة المغلّظة فقط يكون للملاحين وفى حديث عمّار انه صلى فى تبان فقال إنّى ممثون »Le *tobbân* est un petit caleçon »qui couvre les parties honteuses, et rien d'autre. Il est porté »par les matelots ([2]).« Pedro de Alcala (*Vocabulario Español*

---

voyageur ne parle pas des habits de *laine* qu'on fabrique dans cette ville, mais il dit un peu plus bas (*ibid.*), en parlant de la ville de البهنسة qui est proche de Bousch: وتُصْنَع بهذه المدينة ثياب الصوف الجيدة »On fabrique »dans cette ville des habits« (ou des étoffes) »de laine excellents.« Si l'on pouvait prouver qu'il y a eu aussi des fabriques d'étoffes de *laine* à Bousch, ma conjecture sur l'origine du mot بوش, émise dans le texte, se trouverait confirmée.

([1]) Ce caleçon est l'unique habit des lutteurs en Orient, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Nicolo de Nicolai, *Navigationi et Viaggi*, fol. 174, 175.

([2]) L'orientaliste entendra facilement la dernière phrase de Djeuhari, et il comprendra aussi, pourquoi je ne l'ai pas traduite.

Arabigo) traduit *bragas* par تُبَّان. Comparez Cobarruvias, *Te soro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) au mot *bragas*

تَتَرِيَّة, au pluriel تتريات.

Ce mot qui, comme on voit, n'est proprement qu'un adjec tif relatif de تتر *tatar*, manque dans le Dictionnaire. Il dé signe *un kabâ, fait à la façon tatare*. Voyez la note de M Quatremère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213 Il résulte d'un passage de Makrizi, cité par cet illustre savant que les تتريات étaient composées de soie unie et garnies d bordures d'étoffes d'or.

تَحْتَانِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans un manuscrit autographe de Nowairi (*His toire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 23 r°): خلع عليه اطلسا »معدنيا ابيض وتحتانية اطلس بطرز زركش على الفرجيتين »lui donna comme *khilah* (des habits de) satin *madini* blanc »et une *tahtâniyah* de satin avec des bords de brocart, en outr »des deux *feradjîyahs*." Je pense que la تحتانية était une *fe radjîyah* de dessous, et que celle de dessus se nommait فوقانية (voyez ce mot).

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 25 v°) dit, dans son article sur Sumatra: خرج من البقشة ثلاث بط احداها من خالص الحرير والاخرى حرير وقطن والاخرى حرير وكتان واخرج ثلاثة اثواب يسمونها التحتانيات من

جنس الفوط »il prit de la serviette [1] trois pièces de l'étoffe »appelée *foutah;* l'une était de soie toute pure; la deuxième »de soie et coton, et la troisième de soie et lin; il prit aussi »trois habits qu'on nomme التحتانيات (*les vêtements de des-»sous*), faits également de ces sortes d'étoffes qu'on nomme »*foutah.*"

تِكَّةٌ, et, dans le dialecte de l'Egypte, دِكَّةٌ

Les caleçons des Orientaux n'ont pas d'ouverture sur le devant comme les nôtres, et en conséquence ils ne sont pas garnis de boutons. Pour les attacher on se sert d'une تِكّة. Le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1351) explique ce mot par رباط السراويل, et au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39), la دِكّة ou تِكّة est »un lien ou une bande, »brodée aux bouts de soie de couleur, bien qu'elle soit ca-»chée par les vêtements de dessus, et qui, en entourant le corps, »sert à attacher le caleçon."

On lit dans l'ouvrage, intitulé *Madjma al anhor* (édit. de Constantinople, tom. II, pag. 269): وفى القنية تكره التكة المعمولة من الابريسيم هو الصحيح — — لكن فى الفتاوى الصغرى والذخيرة وشرح القدورى لا تكره التكة من الحرير عند الامام وعن ابى يوسف تكره »On lit dans l'ouvrage inti-»tulé *al-kinyah*, que la *tikkeh* faite de soie est condamnée par »la loi, et ceci est la vérité; — — mais dans l'ouvrage qui a

[1] M. Quatremère a parlé en plusieurs endroits du mot بُقْجَة (voyez *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 12, 13, 218 et suiv., 252; part. 2, pag. 204), et l'illustre savant a prouvé (pag. 218 et suiv.) que ce mot désigne *une serviette.*

»pour titre: *les petites décisions judiciaires*, dans le *Trésor* et »dans le *Commentaire* de Kodouri on trouve: la *tikkeh* de soie »n'est pas condamnée par la loi, selon l'imam (Abou-Hanifah); »enfin selon Abou-Jousof la loi ne permet pas de la porter."

On trouve dans Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 334 r°, événements de l'année 282): زفّت مطر الندى بنت خمارويه بن احمد بن طولون من مصر الى الخليفة المعتضد ونقل ابوها فى جهازها ما لم يُرَ مثله كانت من جملتها الف تكة مجوهرة »Matar-al-nada (*la pluie de la générosité*), la fille »de Khomarouyeh-ibn-Ahmed-ibn-Touloun fut envoyée, avec »la pompe nuptiale, de l'Egypte au Khalife Al-motadhid; le »père de la fiancée donna pour son trousseau, des richesses inou»ïes, et entre autres mille *tikkehs*, ornées de pierreries ([1])." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 333, ou éd. Habicht, tom. IV, pag. 394): لا يصحّ لك ذلك لانه مكتوب على دكة لباسى قول صعب »Ceci ne vous est pas per»mis, car sur la *dikkeh* de mon *libâs* (caleçon), une dure sen»tence est écrite." Ailleurs (éd. Habicht, tom. IV, pag. 397): فمدّ يده وملس على جسدها ثم مرّ بيده على بطنا (lis. بطنها) ونزل الى سرّتها ونزل فوجد اللباس مربوط (sic) فنزل بيده على سراويلها ودكتها وجذبها فانتبهت »Tunc manum extendit, »eâque corpus puellae palpavit ([2]), deinde ventrem, denique pu-

---

([1]) Le manuscrit B (man. 376, pag. 438) porte au lieu de مجوهرة, مجوهر. En effet le verbe جوهر manque dans les Dictionnaires; il existe cependant dans la langue, car on lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 189 r°): وعلى راسه كلات (c'est le mot persan كُلاه ou كلاه) من الذهب مجوهرة فى اعلاها ريش الطواويس et dans un manuscrit autographe de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 136 r°): حياصة ذهب مُجَوهَرة.

([2]) La construction du verbe ملس, à la deuxième forme, avec على, se trouve

»dendum; quum autem femoralia ligata inveniret, haec et *dik-*»*kam* trahere, et sic solvere, tentavit. Quum autem hac in »re esset occupatus, puella expergefacta est." Plus bas (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 596): وقد رشقت اطراف قميصها من دخل دِكّة اللباس وهى كانها كانت تعمل شغلا »Elle avait »retroussé ([3]) les pans de sa chemise dans la *dikkeh* du *libâs* »(caleçon), comme si elle était occupée à quelque travail." (Pour comprendre ce passage, il faut se rappeler qu'en Orient on porte la chemise par-dessus le caleçon). Ailleurs (édit. Macnaghten, tom. I, pag. 874): فحطّ قمر الزمان يدَهُ فى دكة لباسها فجذبها وحلّها لِمَّا اشتهاها خاطرُه »Tunc posuit »Kamar-al-Zeman manum suam in *dikkam* femoralium puellae, »eamque traxit et solvit, quia iuvenis animus vehementer puel»lam possidere cupiebat."

Un passage de Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49) qui parle des habitants de Tripoli en Syrie, passage qui sans aucun doute se rapporte à la تكة, peut se lire dans la note ([4]). Plus bas (pag. 133) le même voyageur, en partant d'Alep pour Bagdad, adopte le costume des indigènes, qu'il décrit; il dit entre autres qu'il se fit faire: »un ample caleçon

par exemple dans la phrase يَتَمَلَّس على راسِهِ (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 74), sur laquelle on peut voir M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 249).

([3]) C'est par conjecture que je traduis ainsi le verbe رشق.

([4]) »Solche Hosen ziehens mit einer binden uber den blosen leib zusamen, das jnen »also jre Hemmeter darüber hinab hangen. Wann sie nun (mit urlaub zu melden) »harnen wöllen, hockends darzû nider, lassen die binden widerumb auff, werffend »darzû jre Klayder, wie die Weiber, umm sich, keren sich auch vom mittag, dahin »sie sich sonst, wann sie betten wöllen, wenden, unnd lassen dann also, wie gemeldt, »von sich gehn."

»de mousseline attaché, sous la chemise et sur le corps nu, avec »une bande (5).” Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485), en parlant du costume des Orientaux en général, s'exprime en ces termes: »ils »n'attachent pas leurs caleçons à la veste avec des cordelettes, »comme nous attachons les nôtres à notre camisole” (l'auteur visitait l'Orient en 1598), »mais ils ne font que les attacher »nonchalamment, avec une bande de coton.”

Les meilleures *tikkahs* sont, au rapport de Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 96), celles qui viennent d'Arménie (تكك ارمنية). Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I. pag. 109) compte parmi les richesses que laissa en mourant un grand de l'Egypte: الف تكة حرير ارمنى »mille »*tikkahs* en soie d'Arménie.”

De nos jours le proverbe suivant est usité en Egypte: الغَنْدَرَة المنحفية التكة والطاقية »Les modes coûteuses (6), [adop-

(5) »Über den blossen leib mit einem band oder borten zü gezogen unn beschlos»sen werden.”

(6) Le mot غَنْدَرَة et l'adjectif غَنْدُور qui en dérive, se prend en plusieurs acceptions. Comme on chercherait inutilement ces mots dans le Dictionnaire, il ne me parait pas superflu d'offrir ici au lecteur les remarques suivantes. En Espagne et au Magreb, le mot غندور signifiait *vaillant*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *baragan* (*valiente*) par غَنْدُور, et Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 372) parle de cinquante mille Mores qui s'assemblèrent à Fez, et qu'on nomme, dit-il, »*Gandores*, c'est à dire vaillans, qui s'estiment comme deputez et def»fenseurs de la Republique, c'est pourquoy on leur baille ce surnom de vaillants, ores »qu'ils ne le soient.” Mais en Espagne le mot غندور désignait aussi *un rebelle* ou *un brigand*, et le terme غندرة *une bande de mutins ou de brigands* (voyez Alcala aux mots *allegado en vando*, *allegamiento de tales*, *rofian*, *rofiana*, *rofianeria arte desto*). Burckhardt remarque à l'occasion du proverbe cité dans le texte: »In the Egyptian dialect الغندرة means *high gaiety*, *fashion*, *liberality*,

»tées, mais] cachées, consistent en la *tikkah* et la *tâkîyah;*"
et Burckhardt (*Arabic Proverbs*, n° 101) fait sur ce proverbe
les remarques suivantes: »on l'applique," dit-il, »à des hypo-
»crites, ou à des personnes timides, qui déclament contre les mo-
»des élégantes, mais qui s'y adonnent en secret. *El Tikke* est
»une ceinture (*sash*) en soie ou en mousseline; souvent elle
»est brodée; les hommes et les femmes s'en servent pour ser-
»rer étroitement le caleçon autour des reins, mais elle est
»cachée par les habits. — Tant la *Tikke* que la *Tákye* font
»partie des premiers gages d'amour, envoyés par une dame à
»son amant. La *Tikke* donne lieu à plusieurs plaisanteries,
»quand la conversation est gaie."

Il paraît que le mot تكة ou دكة a toujours été en usage
chez les Arabes, pour désigner la bande du caleçon, et jamais
ce peuple ne semble avoir employé un autre mot, pour dési-
gner cette partie de l'habillement.

تكلاوات

Ce mot qui, sans doute, est un pluriel, manque dans le
Dictionnaire, et nous ne sommes pas même certains de son
orthographe.

M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213) a
trouvé dans le *Mesalek al absar* et dans Makrizi, le mot تكلاوات

»heartiness, jollity. The words غندور and غندورة are very common; being
»applied also to low people who in their station and among their own acquaintances
»affect to be smart and dashing." A Malte le mot غَنْدور signifie *élégant*. Voyez
Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 319.

(sic), qui doit indiquer un genre de vêtement, porté dans l'Inde et en Egypte par les émirs. M. Quatremère pense que la véritable leçon est تكلاوات, mais à défaut d'autres passages, et en ignorant l'origine de ce mot, il est impossible d'entrer dans des détails à ce sujet.

تاج

Dans le sens de *couronne*, ce mot n'appartient pas à notre sujet; mais chez les Persans le terme de تاج s'applique à une sorte spéciale de coiffure; on rencontre également ce mot, en ce sens, chez des écrivains arabes modernes.

Suivant Al-Dimischki, traduit par Rasmussen (*Annales Islamismi*, pag. 130), Richardson (au mot تاج) et M. Hammer-Purgstall (*Geschichte des Osman. Reiches*, tom. II), ce fut Haider, qui adopta le تاج (bonnet en drap rouge) pour lui-même ou pour ses partisans. Mais suivant Oléarius (*Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 814), Kaempfer (*Amoenitates exoticae*, pag. 70, 71) et Malcolm (*History of Persia*, tom. I, pag. 503), ce fut le fils de Haider, Schah-Ismail, qui adopta le تاج. Dans le voyage de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I *della Persia*, pag. 160) il est fait mention d'un »béret (*ber-»retton*) rouge qu'on nomme *Taj*, ou couronne, qui appartient »à l'ordre de la milice, mais qui n'est porté que rarement, et »seulement dans les occasions solennelles." Oléarius (pag. 813) décrit ainsi les تاج: »ce sont" dit-il »des bonnets rouges, faits »à douze plis, et à-peu-près de la figure de ces bouteilles »dont on se sert en Languedoc et en Provence, qui ont le ven-

»tre large et plat et le col fort long et étroit," et plus bas (pag. 814) il parle des »bonnets rouges à douze plis, en mémoire »de leurs douze *Imans* ou saints." Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Kaempfer (pag. 44): »Le *Taadsj* est aussi un bonnet »haut, d'une forme particulière, en usage à la cour de Perse; »on en couronne le roi lui-même, comme nous l'avons dit plus »haut, et les grands du royaume s'en parent dans les fêtes »les plus solennelles, en présence du roi. Il est fait en drap »broché d'or, et entouré de magnifiques rangées de pierreries; »c'est à cause de cela qu'on le nomme *Tadsji tomàr*," [تاج تومار; ce sens de تومار ou طومور doit être ajouté aux dictionnaires persans] »c'est-à-dire *pileus circumligatus*, pour le dis»tinguer de celui qui est plus simple, et qui est en usage chez »l'élite de la milice de la tribu turque (dont nous parlerons »ci-après) et chez les *Sopì* ou les *Jesauli*, c'est-à-dire, les »*Atrienses*, ou gardes du palais intérieur du roi; il est rouge »et sans ornement; en voici la forme: il est étroit sur le front, »mais en s'élevant, il s'élargit; en haut il est plat, mais com»posé de douze plis, selon le nombre des Imams; du milieu »du sommet s'élève une sorte de tige, (*ex cujus medio stylus »erigitur*) étroite et roide, ayant une palme de longueur."

Dans un autre passage de son bel ouvrage, Kaempfer (pag. 241) parle d'un usage particulier auquel sert le تاج. Voici les paroles du voyageur: »En attendant, j'eus deux fois l'occasion »de voir donner le *Tadsj*, ou la mitre aulique des Sophis »(*Mitram Sophorum aulicam*) que nos compatriotes appel»lent: le don de l'ordre de chevalerie persan (¹). Deux jeunes

(¹) »Quem nostrates interpretantur *collocationem symboli Nobilitatis Persicae*, des »Persianischen Ritter-Ordens."

»gens furent introduits dans la seconde salle: l'un ambitionnait la préfecture du palais royal dans la ville de *Keskèr*, et »l'autre une préfecture semblable. Chacun de ces postes de»mandait un administrateur qui appartînt à l'ordre. Memadau»let [2] ayant exposé leur désir, ils se tinrent tous deux immo»biles, jusqu'à ce que le roi, les ayant contemplés et trouvés »de bonne mine, leur accordât leur demande. Ensuite *Sohbet* »*Jesaul basji* [3], le chef des gardes du palais, qui tenait le »second rang après le maréchal, sortit du palais, et échangea »son turban contre la mitre des Sophis. De retour, il ordonna »aux candidats de se coucher sur le bas-ventre, en étendant »les bras et les mains jusqu'aux cuisses; ensuite il attendit »longtemps, la mine grave, et tenant toujours élevé un bâton, »le signe de tête que devait faire le roi, car celui-ci était »engagé en conversation avec les grands du royaume. Ayant »enfin obtenu ce signe, il leur battit fortement le derrière de »trois coups, en marmottant certaine formule; et de cette ma»nière, il les admit à l'ordre des Sophis. Dorénavant il leur »était permis de s'orner la tête du symbole de l'ordre, et d'as»pirer, au nom de sa Majesté, à toutes sortes d'emplois, selon »leur mérite. Alors ils se levèrent sur les genoux, ornés tous »deux de la coiffure, et en signe de respect et de reconnais»sance, ils baisèrent le bâton de celui qui leur avait administré »les coups; ils posèrent nommément trois fois la bouche et le »front sur le bâton. Ensuite le même personnage leur ceignit »un poignard, et ils s'éloignèrent, ayant obtenu leur désir. »Quelque temps s'étant écoulé, deux soldats des gardes furent

---

[2] Contraction de اعتماد الدوله, premier vézir. Voyez Kaempfer, pag. 60, 61.

[3] En persan صحبت يساول باشى. Voyez Kaempfer, pag. 85.

»appelés, par l'intercession du maréchal, pour remplacer deux »*sophis* ou gardes du palais du roi, qui étaient morts. La »cérémonie se pratiqua de la même manière, dans la salle »d'en bas. Quand elle fut finie, ces hommes reprirent leurs »armes qu'ils avaient déposées, dans l'espoir d'échanger bien»tôt leur casque contre le bonnet noble."

Il me semble que dans le passage suivant de l'*Histoire d'Egypte* par Ibn-Iyas il est fait allusion à une coutume semblable. On lit dans cet ouvrage (man. 367, p. 149, événements de l'année 803): نزل من القلعة هو وبقية النواب واخذوا فى رقابهم مناديل وتوجّهوا الى تمرلنك يطلبوا منه الامان فلما تمثلوا بين يديه اخلع عليهم اقبية مخمل احمر والبسهم تيجان مذهبة [4] »Lui-même et les autres *naibs* descendirent »du château; ils placèrent des *mendîls* autour du cou [5], et se »rendirent chez Timourlenk (Tamerlan), pour lui demander »l'amnistie. Quand ils se trouvèrent en présence du prince, ce»lui-ci leur donna, comme vêtements d'honneur, des *kabâs* en »soie pure rouge, et les revêtit de *Tâdjs*, ornés d'or." Voyez »aussi Abou-'l-feda *Annales Muslemici*, tom. II, pag. 179).

A en croire un historien arménien, Tschamtschean (*apud* Petermann, *Chrestomathia Armeniaca*, pag. 11) cette coutume

---

[4] Il est peut-être inutile de remarquer que l'arabe littéral exigerait ici يطلبون et تيجانًا. Dans la langue vulgaire, on emploie constamment la forme يفعلوا, au lieu de يفعلون; voyez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 25. L'accusatif n'a point de terminaison particulière, dans l'idiome parlé, non plus que les autres cas; on prononce donc تيجانْ; la terminaison en ـًا ne s'emploie que quand on parle adverbialement. Comparez l'ouvrage du même savant, pag. 88, 58.

[5] Je traiterai plus bas de cette coutume qui indique la soumission, quand je serai parvenu aux mots عمامة et منديل.

remonte à une haute antiquité, et se pratiquait déjà du temps d'Aram et de Ninus. On y lit: »Il lui donna à porter un dia- »dème, orné de pierreries, ce qui dans ce temps, était le signe »de la plus grande gloire." (6)

تَسُومَةٌ , تَاسُومَةٌ , تَاسُومْ

Chez Fakhr-ed-din (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 86; comparez pag. 42 du texte arabe) ce mot est synonyme de نعل *sandale*. Cependant Germano di Silesia (pag. 740, 776), déjà cité par de Sacy, le traduit par *pantofola*, *pianella*. Peut-être ce mot a-t-il changé de signification par laps de temps. Les تاسومة dont parle Fakhr-ed-din, étaient faites de ليف, »le nom," dit l'illustre de Sacy, »qu'on donne aux ap- »pendices ou stipules qui garnissent ou enveloppent la base »des pétioles des feuilles du palmier."

Ce mot n'était pas inconnu en Espagne, mais dans cette péninsule on semble avoir employé la forme تَوَاسِم, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit le mot espagnol *calçon* par تَوَازِن (sic), au pluriel تَوَازِنات.

ثَبَّاتْ au pluriel ثَبَابِيت

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dérivé du verbe arabe ثَبَت, il désignait, en Espagne, ce

(6) Le mot تاج désigne encore une sorte d'ornement de tête dont les femmes arabes faisaient usage et sur lequel on peut consulter avec fruit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 424). C'est en ce sens qu'on rencontre ce mot dans les *Extraits du Roman d'Antar*.

qui donne de la force, de l'aplomb au pied, c'est-à-dire *le soulier* (voyez Pedro de Alcala, *Vocabulario Español Arabigo*, aux mots *calçado con çapatos*, *calçado comun*, *çapato*). C'est de ce mot arabe que dérive le mot espagnol *çapato* (*zapato*), comme le père Guadix et Diego de Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611, fol. 264, col. 1) l'ont déjà très-bien remarqué. [1] Le mot français *savate* dérive à son tour de l'espagnol *zapato*.

Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.* pag. 82) écrit ce mot سِباط ou سُباط, avec le س et le ط, mais je ne crois pas que ceci soit exact.

ثُرْبَة, au pluriel ثُراب; ثُرْدَة, au pluriel ثُراد.

Ces mots manquent dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *botin de la muger* ثُرْبَة, ثُراب, et *botin assi* ثُرْدَة, ثُراد. Ces mots désignent donc *une bottine de femme*.

ثَوْبٌ et, dans le dialecte de l'Egypte, تَوْب.

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que le mot ثوب désigne un habit en général, mais aujourd'hui il a en Egypte un sens spécial. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom I, pag. 61), le mot تَوب [1]

---

[1] »Diego de Urrea le da su terminacion *sebatum* [ثَبَاتٌ], del verbo Arabigo »*sebeto* [ثَبَتَ], que vale *afirmar*, porque afirmamos y hollamos con el."

[1] Le ث n'est prononcé que très-rarement en Egypte; on y substitue générale-

désigne le même vêtement que celui qui est indiqué par le mot سَبْلَة, c'est-à-dire: »une robe ample et flottante; la largeur »de ses manches égale à peu près la longueur de la robe elle-»même; elle est faite de soie et ordinairement de couleur »d'oeillet, de rose ou de violette." Quand les dames veulent sortir, elles se revêtent d'abord de cette robe, pour former la تَزْيِيرَة, c'est-à-dire le costume qu'elles mettent par-dessus leurs autres habits, quand elles sortent. Quelques femmes du peuple portent aussi un توب de la même façon, mais en lin. On peut voir la façon de cette robe, dans l'ouvrage de M. Lane, pag. 64, la figure à gauche. On s'enveloppe souvent la tête des manches de cet habit, soit pour empêcher qu'elles n'incommodent, soit pour remplacer la طرحة. Voyez la figure à droite dans l'ouvrage de M. Lane, pag. 64, et pag. 65, 66.

Le mot توب ou ثوب ne semble avoir acquis ce sens qu'assez récemment. M. le comte de Chabrol ne désigne la robe ample des dames que par le mot سبلة; et je n'ai jamais rencontré le mot ثوب, en ce sens, chez les auteurs arabes. Il est vrai que j'ai cru rencontrer le ثوب dans quelques passages des *Mille et une Nuits;* mais un examen plus approfondi m'a fait reconnaître que mon opinion était mal fondée ([2]).

ment le ث; voyez Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 16 et n° 174, et comparez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 4.

([2]) Peut-être M. Lane a-t-il eu la même idée. Comparez, par exemple, les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 166, avec la traduction anglaise, tom. I, pag. 276.

Je dois encore faire observer que dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse vnnd Wallfahrt*, fol. 115 v°), le mot *Taub* est

Les Touarics ont une grande chemise en toile de coton, ordinairement bleue, ou bleue et blanche, à manches très-amples. Ils donnent à cette chemise le nom de *Tob* ou *Tobe.* (Voyez Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, pag. 69; le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 110; Denham et Clapperton, *Voyages*, tom I, pag. 251). Ce mot *Tob* ou *Tobe* n'est peut-être rien d'autre que le mot arabe ثوب ou ثوب.

جُبَّةٌ et, dans le dialecte de l'Egypte, جِبَّةٌ.

Dans le *Sahih* de Bokhari tom. II, man. 356, fol. 167 r° e t v°) on trouve deux chapitres dont l'un est intitulé: »Chapitre sur celui qui met une *djobbah* aux manches étroites, en voyage," et l'autre: »Chapitre sur la *djobbah* en laine dans la guerre sainte." Les voici: بَابُ مَنْ لبس جبة ضيقة الكمين فى السفر — — — انطلق النبى صلى الله عليه وسلم لحاجة ثم اقبل فتلقيتُه (1) بماء فتوضأ وغسل [ajoutez: فى] جبة شامية فمضمض واستنشق وغسل وجْهَهُ فذهب يخرج يديه من كمها فكانا ضيّقَيْن فاخرج يديه من تحت الجبة فغسلهما ومسح يديه براسه وعلى خفيه بابُ لبس جبة الصوف فى الغزو — — — — قال كنتُ مع النبي صلى الله عليه وسلم ذات ليلة فى سفر فقال أمعك ماء قلتُ نعم فنزل عن راحلته فمشى حتى توارى عنى فى سواد الليل ثم جاء فافرغْتُ عليه الإداوة فغسل وجهه ويديه وعليه جبة من صوف فلم يستطعْ ان يخرج

...pliqué par *Rock.* Il me semble que chez les anciens voyageurs allemands, le mot ...k est aussi vague que le mot arabe ثوب, pris dans le sens de *vestis.*

(1) On lit sur la marge du manuscrit: فلقيته. Il s'en faut de beaucoup que les ... sur la marge de ce manuscrit, soient toujours des corrections.

ذراعيه منها حتى اخرجهما من اسفل الجبة فغسل ذراعيه ثم مسح براسه ثم اهويتُ لانزع خفّيْه فقال دَعْهما فانّى ادخلتُهما طاهرتين فمسح عليهما »Chapitre sur celui qui met une *djob-*
»*bah* aux manches étroites, en voyage. — — — — Le Prophète
»s'en alla pour un besoin ([2]). Lorsqu'il revint, j'allai au de-
»vant de lui avec de l'eau. Il se purifia et se lava ([3]), tandis
»qu'il était habillé d'une *djobbah* syriaque. Ensuite il se gar-
»garisa, tira de l'eau par le nez, et se lava le visage. Voulant
»continuer la purification, il tâcha de retrousser les manches de
»son habit ([4]); mais comme elles étaient trop étroites pour cela,
»il fit sortir ses bras ([5]) des manches, se lava les mains, et
»avec celles-ci il s'essuya la tête et les *khoffs* ([6]). Chapitre sur
»la *djobbah* en laine dans la guerre sainte." (La tradition sui-
vante est racontée par le père de عروة بن المغيرة): »Je me
»trouvai, dit-il, pendant certaine nuit, en voyage avec le
»Prophète, et il me demanda: Avez-vous de l'eau avec vous?
»Oui, répondis-je. Alors il descendit de son chameau, et il
»s'en alla jusqu'à ce qu'il fût hors de mes yeux, dans la nuit
»noire. Ensuite il revint et j'épanchai sur lui l'eau contenu
»dans le vaisseau; il se lava alors le visage et les mains. Il
»portait une *djobbah* de laine, dont il ne pouvait retrousser les

([2]) Cet euphémisme français répond parfaitement à l'euphémisme arabe لحاجته.

([3]) Le sens réciproque de غسل ne se trouve pas dans le Dictionnaire.

([4]) Tel, il me semble, est le sens des mots arabes.

([5]) En arabe *ses mains;* mais, si j'ai traduit le passage selon l'idée de l'auteur, il était nécessaire que le Prophète fit sortir tant ses bras que ses mains des manches. Ma traduction se trouvera justifiée par la tradition qui suit immédiatement.

([6]) En arabe il faudrait dire proprement: مسح بيَدَيْه راسَهُ, mais la manière de s'exprimer qu'on trouve dans notre texte, se trouve de même dans l'Alcoran. Voyez sur. V, vs. 8 et 9.

»manches, jusqu'à ce qu'enfin il fit sortir ses bras des manches; »alors il s'essuya le visage (avec les mains). Je me précipitai »vers lui pour lui tirer les *khoffs*, mais il me dit: laissez-les, »car je les ai mis, quand ils étaient purs. (Donc il n'ôta pas »ses *khoffs*, mais il les lava), et les essuya." On lit dans le *Madjma al anhor* (éd. de Constantinople tom. II, pag. 258): رُوِىَ ان النبى عليه السلام لبس جبّة مكفوفة بالحرير »On rap»porte que le Prophète mettait une *djobbah*, bordée de soie."

Ces passages se rapportent aux premiers temps de l'Islamisme; avant de passer outre, il ne me semble pas inutile d'observer que, pour la façon, la جبّة ressemble assez à nos robes de chambre; mais la mode en a changé la longueur, l'étoffe, etc.

Commençons par la Syrie. Comme Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485) dit, en parlant des habits des Orientaux en général: »l'habit de dessous qu'on appelle communément *Juba*, et que »la plupart d'entre eux doublent de coton, est porté par les »uns jusqu'aux pieds, et par les autres jusqu'à mi-jambes, »tandis que par derrière il est un peu plus long que par de»vant": il ne peut y avoir aucun doute, que le passage suivant de Rauwolf ne se rapporte au vêtement dont nous parlons. Ce voyageur rapporte, en parlant des habitants de Tripoli de Syrie (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49): »Sous »cet habit [le قبا], ils en portent encore un autre — — »fait de drap, qui ordinairement est bleu, surtout chez les sol»dats; il est plus court par devant que par derrière, et il a les »manches larges; il n'a pas de collet." (Cotovic, *loco laudato*, dit de même *collariis caret*). Je pense que le passage suivant de Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 40) qui parle éga-

lement des habitants de Tripoli de Syrie, se rapporte aussi à la جبة: »Ils ont," dit-il, »double veste. Celle de dessous est »un juppon avec une ceinture." (Celle de dessus est le عباء). Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 123) mentionne parmi les habits qu'il se procura, pour se rendre de Beirout dans l'intérieur de la Syrie: »une *Dshübbeh* rouge (re»dingote sans doublure)."

En Egypte la جبّة était également en usage, et de nos jours encore, on se sert de ce vêtement. On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *n*, fol. 32 v°): وكانت الخلعة جبة عتابى حمرا وفوقها فرجية »La *khilah* consistait en une *djobbah* »d'étoffe de soie (⁷) rouge, en une *feredjîyah* au dessus de »celle-ci," etc. Dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 281): وكان السلطان لابس (sic) جبة صوف ابيض »le »sultan portait une *djobbah* de laine blanche." Et les mêmes mots se retrouvent plus bas (pag. 288). Dans les *Mille et une Nuits* (édit. Habicht, tom. III, pag. 139) la جبّة d'un pauvre pêcheur est décrite ainsi: جبة فيها مائة رقعة من الصوف الخشن وفيها من القمل المذنب »une *djobbah* de laine gros»sière, composée d'une centaine de lambeaux, et pleine de »vermine." Sans doute il est question de la جبّة dans le passage suivant de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhaftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°). Ce voyageur s'exprime en ces termes: »Au lieu d'un pourpoint (*eines Wammes*), on porte »une longue veste (*Leibrock*), qui est un peu plus courte par

(⁷) Voyez sur le mot عتابى M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 241; tom. II, part. 1, pag. 70. Cette étoffe emprunte son nom d'une rue de Bagdad, comme l'a observé M. de Gayangos, *History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 358.

»devant que par derrière, et faite en drap rouge, bleu ou brun."
M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) décrit ainsi la جبّة: »جبّة Autre robe »ouverte aussi, elle se met sur la première [le قفطان]. Les »manches en sont courtes comparativement à celles du qaftân. »En hiver elle est doublée de fourrures." On lit dans un ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41; voyez aussi *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 485): »La robe »ordinaire de dessus est un habit long en drap de couleur »quelconque; les Turcs l'appellent *jubbeh*, et les Egyptiens *gib*-»*beh*. Les manches de cet habit ne vont pas tout à fait jusqu'au »poignet." M. Lane nomme la جبة une robe *de dessus* par rapport au *caftan*, qu'on porte sous la *djibbah*; cependant on porte encore *sur* la *djibbah*, soit un بنيش, soit une فرجية, soit une عباية. On peut voir la façon de la *djibbeh* dans les *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 40 (le personnage du milieu).

Avant de quitter l'Egypte, je dois encore faire observer que la *djibbeh* des moines de St. Antoine, différait essentiellement de la *djibbeh* Egyptienne, en ce qu'elle n'était pas ouverte sur le devant. Vansleb compte parmi les habits de ces religieux »2. une *Gibbe*, ou tunique de laine brune, fort grossierement »cousuë, et qui n'est pas ouverte par devant." (*Nouvelle Relation d'un voyage fait en Egypte*, pag. 307).

Anciennement la جبة était aussi en usage dans le royaume de Maroc, car l'auteur de l'histoire des Almoravides et des Almohades, intitulée *al-holal al-mauschiyah* (man. 24, fol. 9 r°), compte parmi les présents, donnés par le prince Jousof-ibn-Taschifin à son oncle Abou-Bekr-ibn-Omar: خمسون جبة

اشكرلاط ملف رفيع »cinquante *djobbahs* d'écarlate, c'est-à-dire, »de drap ([8]) fin.” Mais j'oserais presque affirmer que cet habit

---

([8]) Le mot ملف qu'on prononçait peut-être anciennement مِلَفّ, mais qu'on prononce aujourdhui مِلْف, désignait en Espagne *le drap*, et de nos jours encore il désigne en Barbarie le même genre d'étoffe. Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 269) dit que مِلْف انجليس signifie *drap d'Angleterre*, et مِلْف فلَمِينْك *drap de Hollande;* Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 83) traduit مِلْف par *pannus*, et au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 315) le mot *melf* désigne à Sockna *le drap*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 138 r°): وتُكْسَى باللبد او الملف »on la revêt de laine ou de drap.” Ailleurs (fol. 151 r°): وفيها كرسى كبير مبطن بالملف يجلس فوقه قاضيهم »il se trouve là un grand trône couvert de drap, »sur lequel leur kadhi s'assied.” Plus bas (fol. 152 v°): فرأيتُ شيخا حسن الوجه واللمة عليه لباس الرهبان وهو الملف الاسود »je vis (à »Constantinople) un vieillard d'une belle figure et avec de beaux cheveux; il portait »le costume ordinaire des moines, qui se compose de drap noir.” Et encore (*ibid.*): شقة ملف من عمل البنات وهو اجود انواعه »une pièce de drap, »fabriquée par les femmes; cette espèce est la plus belle de toutes.” Ailleurs (fol. 155 r°): قد كسيت حيطانها بالملف المُلَوَّن »les murs étaient couverts »de drap de couleur.” Plus bas (fol. 286 r°): عليهم جباب الملف الحمر »ils portaient des *djobbahs* de drap rouges.” Et enfin (fol. 285 r°): ستور ملف »des rideaux de drap.” Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *orillo de paño* par حاشية الملف, et on lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 32 r°) l'anecdote suivante: اشترى ملفا فبلّها فانتقصتْ كما يجرى فى ذلك فتدرَّعها بعد البلّ فوجدها انتقصت فطلب بذلك بائع الملف فاخذ يبين له سبب ذلك فلم يفهم »Il acheta du drap, et après qu'il l'avait mouillé, le drap se rétrecit, »comme cela arrive ordinairement. Ensuite il voulut s'en revêtir, mais trouvant que le »drap s'était rétreci, il alla s'en plaindre à celui qui le lui avait vendu. Celui-ci s'efforça »à lui en expliquer la cause, mais l'autre ne le comprit pas.” On voit qu'Ibn-al-Khatib emploie ce mot comme féminin, et Ibn-Batoutah comme masculin. Toutefois on

n'a pas été porté par les Arabes de ce pays, depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. La *djobbah* est encore en usage parmi les femmes d'Alger et de Tunis. (Voyez Panante, *Viaggi*, tom. II, pag. 10 de la traduction hollandaise).

La جبة était en usage en Espagne, et voici ce qu'on lit dans Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v°): ورای ان یلبسوا فی الفصل الذی بین الحرّ والبرد المسمی عندهم الربیع من مصبغهم جباب الخز والملحم والمحرر. Le célèbre musicien Zeryab (زریاب) qui vint en Espagne sous le règne d'Abdorrahman II, »était d'opinion que, pendant la saison »qui est entre le chaud et le froid, et qu'on appelle le prin»temps, les Arabes d'Espagne revêtiraient, de leurs habits de »couleur, des *djobbahs* de filoselle, ou de l'étoffe appelée *mol»ham* (9), ou enfin de celle qu'on appelle *moharrar* (10)." Pierre-

———

pourrait supposer que l'auteur, en écrivant ملف, ait pensé néanmoins à un nom de vêtement du genre féminin, par exemple au mot جبة; en effet dans un autre endroit (man., fol. 14 r°) le même auteur compte parmi les étoffes dont se revêtent les Grenadins الملف المصبوغ. On voit que, dans ce dernier passage, le mot ملف est du genre masculin.

A Malte le mot ملف (*'mleff*) désigne aujourd'hui *un manteau d'écarlate pour les enfants.* (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 609).

(9) Suivant Motarrezi (*Ikna*, manuscrit arabe de l'Institut des Pays-Bas, n° 73, pag. 64), le mot ملحم désigne une sorte d'étoffe, dont la trame n'est pas de soie; c'est ce qui la distingue de l'étoffe, appelée *dibadj*, dont la trame est de soie, comme la chaîne: الدیباج ج الدبابیج سداه ولحمته ابریسیم الملحم لحمته غیر ابریسیم. La ville de Merw était fameuse pour son ملحم. (Nowairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 98). Il est fait mention aussi de ملحم خراسان. (Nowairi, *Histoire des Abbasides*, man. 2 *h*, pag. 150).

(10) Comme le mot حریر désigne *la soie*, il ne me paraît pas improbable que le mot مُحَرَّر indique une étoffe mêlée de soie. Dans d'autres passages le mot مُحَرَّر

Martyr dit dans la relation de son ambassade en Egypte, pendant l'année 1501, adressée à Ferdinand et Isabelle, (*Legatio Babylonica*, pag. 401): »Leur vêtement de dessus diffère peu »de celui que vos Grenadins appellent *Algiubbas*, et les Espa»gnols *marlotas*."

Dans l'Aldjezireh la جبة est également en usage. Voyez Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6, 343) qui écrit *jubba*.

De nos jours encore, la جبة est en usage à la Mecque; on y porte cet habit sur le بَدَن, et il est fait de drap léger, ou d'étoffe de soie des Indes; dans la grande chaleur on ne s'en revêt point, mais on le jette sur les épaules. (Burckhardt, *Travels in Arabia*, tom. I, pag. 335, 336). A Médine, où même les pauvres portent ce vêtement, la جُبّة est en drap. (Idem, *ibid*, tom. II, pag. 242).

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la *djobbah* ou *djibbah* des hommes; nous devons donner aussi quelques détails sur la جبّة des femmes. »Sur le يَلَك," dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58), »les femmes d'une condition aisée, »portent une *gibbeh* en drap, en velours, ou en soie, brodée »ordinairement d'or ou de soie de couleur; la différence prin-

---

signifie *fait de soie*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *sedeño, cosa de seda* par مُحَرَّر, et on lit dans un passage d'Ibn-Saïd, rapporté par Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 40 ro): ويُصْنَع فى غرناطة وبسطة من ثياب اللباس المحررة الصنف الذى يعرف بالملبد المختم. Quant au mot مختم qu'emploie ici Ibn-Saïd, je le trouve également appliqué à la soie dans ce passage d'Ibn-Khaldoun (*Histoire d'Espagne*, man. 1350, tom. IV, fol. 12 ro): ومن اللباس ثلاثون شقة من الحرير المختم المرقوم بالذهب للباس الخلفاء مختلفة الالوان والصنائع *

»cipale entre cette *gibbeh* et celle des hommes, consiste en ce »qu'elle n'est pas si ample; ceci est surtout le cas pour le »devant; elle est de la même longueur que le يَلَك." (C'est-à-dire qu'elle touche la terre, ou que même elle est encore plus longue de deux ou trois pouces). Dans le dessin que M. Lane (tom. I, pag. 57) donne de la *djibbeh* de femme, les manches vont à peu près jusqu'aux poignets. Il n'y a pas long temps qu'en Egypte les manches de la *djibbeh* n'allaient pas même jusqu'aux coudes, comme on peut le voir dans l'Atlas d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, Pl. 26) et dans celui de la *Description de l'Egypte* (tom. II, Pl. 293). En effet, on lit dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113): »جبّة. Robe qui se met sur les précédentes: elle a des manches très-»courtes, et est doublée de fourrures en hiver; alors elle prend »le nom de *ouech faroueh* [وجه فروة] (visage de la pelisse)." Peut-être Dandini (*Voyage au mont Liban*, pag. 48) parle-t-il également de la *Djobbah* des dames de Tripoli, quand il dit: »Au lieu de spain ou abb, elles portent un juppon un peu »plus court que ne portent les hommes." En effet, anciennement la *djobbah* de femme semble avoir été aussi plus courte qu'à présent; voyez l'Atlas de la *Description de l'Egypte*, tom. II, Pl. 206. Von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 212) parle de la *Dshübbeh* des femmes des Bédouins de la Syrie, qui est »ordinairement de couleur chocolat." »Cette »couleur," ajoute-t-il, »est aussi fort en faveur parmi les hom-»mes." En Egypte, les dames semblent avoir porté aussi la *djobbah* du temps de Marmol, car je pense que le passage suivant de cet auteur se rapporte au vêtement en question (*De-*

scripcion de Affrica, tom. III, fol. 112 v°): »Les jupes (*las* »*sayas*) sont à la façon d'*aljubas* turques" [*aljubas turquescas;* je pense que l'auteur ajoute ceci pour les distinguer des *jubas* grenadines], »allant jusqu'aux pieds, et faites de différentes »sortes de soie, ou de tissu d'or; les femmes les portent aussi de »drap à manches étroites, et brodées richement d'or et de soie."

A Massava on prononce جِبَّة comme en Egypte; et ce vêtement y est fait de drap de couleur. (M. Rüppell, *Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 200).

Parmi les Turcomans la *djobbah* est également en usage. On lit dans la Relation de Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 266): »Quand il fait froid, les femmes portent en outre des *jubbas* »ou des robes semblables à celles des hommes, d'une étoffe de »soie ou de coton à raies." Et le voyageur ajoute en note: »La »*jubba* est une robe ample dont on s'enveloppe; elle a les »manches serrées au poignet, mais amples en haut; elle est »ouverte sur le devant, et elle est si large, qu'on peut l'ar»ranger en plis autour du corps, car on peut faire passer de »beaucoup l'un côté sur l'autre; elle a une grande ressemblance »avec le *baroonee* [en persan بيرُونَه], mais elle est faite ordinai»rement d'étoffes plus grossières. La *jubba* Khorasānee est faite »pour la plupart de laine brune ou rougeâtre, et fréquemment »de poil de chameau. C'est une très-bonne couverture, parce »que la tissure serrée n'admet pas facilement la pluie, et »garantit beaucoup du vent." Plus bas: »Plusieurs de ceux »qui sont plus pauvres, ne portent qu'une courte *jubba*, ou »chemise en laine." Et encore: »Quelques-uns portent le cos»tume national, turcoman ou ousbek, qui consiste en plusieurs »robes ou *jubbas* qui dépassent un peu les genoux, et qu'on

»attache avec une ceinture; — — — l'étoffe, dont les *jubbas* »sont faites est un mélange de soie et de coton, à raies bleues, »pourpres, rouges et vertes. — — Les *Tuckehs* conservent plus »leur propre costume, en portant souvent des *jubbas*, tissues »de poil de chameau, sur leurs habits de dessous." La *djobbah* est encore en usage chez les Guèbres (Fraser, *ibid.*, *Appendix* B, pag. 22), et chez les Ousbeks à Chiwa (idem, *ibid.*, pag. 68).

De nos jours, le proverbe: صقل جبّته ونقش لحيته »il a repassé [11] sa *djibbah*, et nettoyé sa barbe," est employé par les Egyptiens, quand ils veulent indiquer que quelqu'un s'est préparé pour une affaire. (Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 367).

Du mot arabe جُبَّة les Espagnols ont fait: *aljuba*, *jupa*, *chupa*, *jubon*; les Portugais: *aljuba*; les Italiens: *giuppa* et *giuppone*, et les Français: *jupe* et *jupon*.

جَدِيلَةٌ , جَدِيلٌ

Suivant Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 188 r°) on appelle souvent le وشاح (ceinture) جديل, et le lexicographe cite à cette occasion un vers qu'on trouve aussi dans la *Hamasah* (pag. 556), où Tebrizi dit que le جديل est fait de pièces de cuir, tordues ensemble, dont les femmes esclaves seules se servent, et non pas les femmes arabes. Suivant le *Kamous* (édit.

---

[11] »صقل when used on the subject of cloth, means *to pass a hot iron over »it to restore its lustre;* if spoken of paper it means *to glaze it.*" Note de Burckhardt. Si ceci est en vérité le sens du mot صقل, il semble qu'en Orient on repasse les broderies; voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. II, pag. 222.

de Calcutta, pag. 1411) la جديلة est une sorte de اتب de cuir, dont se servent les garçons, et aussi les femmes quand elles ont leurs règles [1]. (شبه اتب من ادم ياتزر به الصبيان والحُيَّض). Je doute fort que dans ce sens le mot جديلة signifie *une sorte de ceinture*, et je pense plutôt qu'il désigne: *une sorte de caleçon*.

جَرْبِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 82 r° et v°) raconte plusieurs exemples de la maladresse des savants dans des circonstances fort simples, et l'auteur fait raconter à un tailleur de Tunis l'anecdote suivante (fol. 32 v°): قال لى إنّ المستنصر خلع علىّ جبة جرْبية من لباسه وتفصيلها ليس من تفصيل اثوابنا بشرق (sic) الاندلس واريد ان تحلّ اكمامها ونصيرها مثل ملابسنا فقلْتُ وكيف يكون العَمَل فقال نحلّ راس الكمّ ويوضع الضيق بالاعلى والواسع بالطرف فقلْتُ وبما يحير الاعلى فانه اذا وُضِعَ فى موضع واسع سطت (?) علينا فرَجْ ما عندنا ما يُصْنَعُ فيها الى ان وتعنا بغيرها فلم يفهم فلما يئسْتُ منه تركْتُه وانصرفتُ* Abou-'l-Hasan-Hasim (حاسم) de Carthagène (le célèbre auteur de la *Maksourah*) »me dit: »Al-mostansir m'a fait présent d'une »»*djobbah djerbîyah* qu'il a portée lui-même, mais elle n'est »»pas coupée comme nos habits dans l'Orient de l'Espa- »»gne; ainsi, je désire que vous en détachiez les manches, et

---

[1] M. Freytag a mal traduit ce passage au mot جديلة, et il l'a bien traduit dans sa préface, pag. X.

»»nous les changerons selon la mode espagnole." Comment »faut-il faire? répondis-je. »Nous détacherons les manches en »»haut," dit-il, »et nous mettrons ce qui est étroit en haut, »»et ce qui est ample en bas." Mais, dis-je, comment rem»plir ([1]) ce qui sera en haut? Car si nous appliquons cette »partie à un endroit où l'on exige de l'ampleur, nous n'avons »pas assez d'étoffe pour remplir l'espace vide, si nous ne trou»vons pas un habit semblable. — Mais il ne saisit pas la chose, »et, désespérant de la lui faire comprendre, je le quittai et je »m'en allai."

On voit par ce passage, qu'on entend par جربية une sorte de *djobbah*, garnie de manches. Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 40, col. 4) écrit *gerivia*, mais la description qu'il donne de ce vêtement, ne s'accorde pas trop bien avec les paroles d'Ibn-al-Khatib. Il dit dans la description de la province de Gezoula, dans le royaume de Maroc: »Le costume »ordinaire de ces peuples consiste en des *gerivias* de laine; »elles sont étroites et n'ont ni manches, ni collet; elles vont »jusqu'aux genoux, et on les porte sur la peau nue."

J'ignore si جربية est le même mot que la *jerba* du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) qu'il dit être »un »*caftan* à manches courtes, et qu'on porte souvent au lieu du »*beneish*" (بنش ou بنيش).

([1]) Il me semble qu'il faut traduire de cette manière le verbe يجير que je prononce يُجَيِّر. Comparez dans le Dictionnaire la 5e forme de ce verbe, qui signifie *impletus fuit* etc. On lit dans l'ouvrage intitulé *Akhbar al molouk* (man. 639, pag. 131): وامر المعتمد عبد الجليل بن وهبون ان يجير البيت الاول. Je crois devoir substituer يُجَيِّز à يجير de sorte que le sens soit: »le prince or»donna au poète de compléter le premier vers, en y ajoutant un second."

جَرِيدٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 39) rapporte que les Arabes de Tripoli d'Afrique, distinguent les *barracans* en trois sortes. Le plus grossier se nomme *aba*, le plus fin *jereed*, et celui qui tient le milieu *kholi*. Le *jereed* est aussi porté à Morzouk, tant par les hommes que par les femmes (*ibid.*, pag. 170, 171).

Le mot جريد est sans doute d'origine arabe. Le verbe جرد signifie *scalpsit*, *abrasit; mundavit gossipium* etc., et la forme جريد peut exprimer le participe passif, comme la forme قتيل, dérivée du verbe قتل (*tuer*), exprime *tué*. Je suppose donc qu'il faut sousentendre le substantif بركان, et probablement on aura dit auparavant بركان جريد.

جِرْزٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 388 r°): الجرز بالكسر لباس من لباس النساء من الوبر ويقال هو القَرْو الغليظ »Le *djirz* fait partie de l'habillement des femmes, et il est fait »de poil; quelques-uns disent que c'est une pelisse grossière." Et dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 699): لباس النساء من الوبر وجلود الشاء »c'est un vêtement de femme, en poil. »ou en peau de brebis."

جُرْموق

Voyez au mot سَرْمُوجَة.

جَزْوِيرَة, au pluriel جَزاوِر

Ce mot manque dans le Dictionnaire, et je ne l'ai rencontré que dans le dialecte de Malte.

Il se trouve dans l'ouvrage de Vassalli (*Lexicon Melitense*, col. 311), et le pluriel جزاور, noté par ce lexicographe, est, comme on sait, un pluriel arabe régulier, formé d'un substantif quadrilitère. Ceci nous fait soupçonner que le mot *djezwîreh* est d'origine arabe; je ne le crois point cependant, et il me semble que *djezwîreh* n'est qu'une altération, un peu forte, il est vrai, du mot italien *giustacuore*. Quoi qu'il en soit, la *djezwîreh* est encore portée de nos jours par la population arabe de Malte. Dans le *Voyage en Orient* par M. Goupil Fesquet (pag. 6) il est question de la *ghesuira*, jupe bleue ouverte d'un côté, des Maltaises. M. Amari, Sicilien de naissance, a bien voulu m'apprendre que ce qu'on appelle à Malte *djezwîreh* est »un petit »jupon en toile à raies bleues et blanches et à petits plis. Elle »est ouverte d'un côté, et attachée avec de petits rubans."

جَقْشِير

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il est d'origine turque: چَقْشِير, ou plus correctement چاقشر, et il désigne: un pantalon de drap.

En parlant des vêtements d'hiver des émirs bédouins, d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*) s'exprime en ces termes: »Sous ce caftan et par dessus le caleçon »de toile, ils mettent un *Chakchier* [dans l'édition de Labat, *Mémoires*, tom. III, pag. 288, on trouve *Chakchir*] ou pan»talon de drap rouge, dont le pied est de maroquin jaune. »Ces pantalons doivent toujours être de couleur rouge, de pour»pre ou de violet, et jamais de verd, à cause que Mahomet a »aimé cette couleur, et que ses descendans portent le Turban »verd, ils croiroient de la profaner en la mettant à cet usage. »Ils traitent les Persans d'hérétiques, à cause qu'ils mettent des »pantalons et des caleçons verds." Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152) explique le mot *schakschîr* par: »pan»talon rouge, extrêmement ample." C'est par erreur qu'on lit شرشير dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 107); M. le comte de Chabrol explique ce mot par: »culotte d'hiver »en drap."

جِلْبَابٌ , جِلِبَّابٌ

On a déjà vu plus haut, au mot ازار, que, dans un passage de Bokhari, le mot جلباب est employé comme synonyme de ازار, et qu'en conséquence il doit désigner ce grand voile, dans lequel les femmes en Orient s'enveloppent, depuis la tête jusqu'aux pieds, quand elles sortent. En effet, Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 35 r°) explique جلباب par ملحفة; or ملحفة désigne la même chose que ازار. Le Lexicographe ajoute à cette occasion: قالت امراة من هذيل ترثي قتيلا

تمشى النسور اليه وهى لاهية
مشى العذارى عليهن الجلابيب

»Une femme de la tribu de Hodhail a dit, en chantant les »louanges de quelqu'un qui avait été tué dans le combat:
»Les vautours se rendent là, où il succomba, en prenant plai-»sir à le voir; là aussi vont les vierges, en portant des *djilbâbs.*"

Peut-être Ibn-Khakan a-t-il en vue le même sens du mot, quand il dit (*apud* Hoogvliet, *Diversorum scriptorum loci de regiâ Aphtasidarum familiâ et de Ibn-Abduno poëtâ*, pag. 47): وغدا مَصْرَعُهم من نجيعهم وارس الجلباب »Souillée de leur sang, »la place où ils avaient succombé, semblait porter un *djilbâb* »rouge."

Suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 58) ce mot désigne encore *une chemise* (قميص), et aussi un vêtement ample que les femmes mettent sous la *milhafah* (وثوب واسع للمراة دون الملحفة); en ce cas c'est le même habit que celui qu'on nomme aujourdhui en Egypte سَبْلَة ou تَوْب; ou enfin c'est la même chose que le voile appelé خمار (او هو الخمار).

En tous cas il désignait anciennement un vêtement porté par les femmes. Il me semble qu'en des temps plus modernes, ce mot a acquis, au Magreb, une acception tout à fait différente. Au rapport de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Ooste*, tom. I, pag. 322) le mot *Jillebba* désigne une sorte de camisole, avec ou sans manches, et qui diffère peu de la tunique des Romains. On l'attache à la ceinture, surtout quand on doit travailler, et on la porte sous le حيك. Je pense que *Jillebba* est le mot arabe جِلّباب dont on a retranché la dernière lettre. Thévenot (*Relation d'un voyage fait au Levant*, pag. 553) a encore corrompu davantage ce mot en écrivant

Jillet. Il dit en donnant la description de la ville de Tunis: »Les Barbaresques ne sont pas tout à fait vestus comme les »Turcs, car au lieu d'un doliman et d'une veste, ils portent »une camisole qu'ils appellent *Gillet.*" L'auteur de la *Mission Historial de Marruecos* (pag. 71, col. 2; pag. 73, col. 1; pag. 360, col. 1), écrit *Chilivia*, et c'est, selon lui, »une petite ja»quette d'une étoffe très-grossière, à manches étroites, et garnie »d'un petit capuchon poissé pour s'en couvrir la tête; cet habit »est court de sorte qu'il ne passe pas la ceinture." On lit dans le voyage de Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 29): »Les »Mores les plus pauvres portent un vêtement nommé *Gelebia*, »et formé d'une étoffe de laine grossière; cet habit n'a point »de manches, mais des trous pour y passer le bras; il descend »jusqu'aux genoux, et dépend nonchalamment autour du corps »en guise d'un sac." Riley (*Loss of the brig Commerce*, pag. 107, 198, 248) écrit *gzlabbia*, et c'est selon lui, un manteau en laine à manches courtes et garni d'un capuchon. Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 278) écrit *Djilabia*, et, selon lui, c'est une chemise ou manteau (*shirt or cloak*) d'une étoffe à raies étroites, blanches et noires. On lit dans un ouvrage de M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 82): »Le bas peuple (à Maroc), et les »pauvres, portent pour seul vêtement une sorte de sac de toile »grossière, nommé *gellabia;* on y a pratiqué des trous en haut »et aux côtés, pour y passer la tête et les bras." Il se pourrait cependant que ce mot ne dérive pas du tout du mot جلباب, et que cette sorte de camisole emprunte son nom au mot berbère *thelebeh* qui, selon le vocabulaire de Venture (*Voyage de Hornemann*, tom. II, pag. 440) signifie *habit.*

جُمَّارَةٌ, جَمَّارَةٌ

Dans l'édition de Calcutta du *Kamous*, et dans le meilleur manuscrit de Leyde de cet ouvrage, la première consonne a une fatha; mais Djeuhari (tom. I, man 85, fol. 389) dit expressément: الجمارة بالضم مدرعة صوف. Il ajoute à cet occasion:

قال الراجز   يكفيك من طاق كثير الاثمان
جُمّارة شُمِّر منها الكُمّان

»Q'une *djommâzah* aux manches retroussées, vous suffise, et »ne vous souciez point de posséder un *tâk* précieux."

Suivant le *Kamous* le mot جَمّارة désigne *une veste ou camisole en laine* (دُرّاعة من صوف).

جُنَّة

On lit dans le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1734): الجنة كل ما وقى وخرقة تلبسها المراة تغطى من راسها ما قبل ودبر غير وسطه وتغطى الوجه وجنبى الصدر وفيه عينان مجوبتان كالبرقع »Le mot جنّة désigne spécialement une pièce »d'étoffe dont les femmes se servent pour couvrir toute la tête, »sauf le milieu; elle couvre la figure et les deux côtés de la »poitrine, et on y a pratiqué deux trous à l'endroit des yeux, »de sorte qu'elle ressemble au *borko*."

جنينة

C'est suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 1734) »un

»vêtement en soie, à la façon du *tailesân.*" (الجنينة مُطْرَف كالطيلسان).

جِنْبَل

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) les femmes à Alger portent sur la بناقة trois sortes de coiffures. La seconde est »une espèce de coiffe mo»resque (*trançado morisco*) d'une étoffe de soie fine et très»déliée, qui ressemble à un *cendal* [1] de couleur; elles roulent »cette coiffure autour de la tête ainsi que la première, en lais»sant pendre les bouts sur les épaules, jusqu'à la ceinture; »elles nomment cette sorte de toque (*este tocado*) *chimbel.*"

Je ne doute point que les femmes arabes d'Alger n'aient formé leur mot جِنْبَل du mot turc چِنْبَرْ qui est parfaitement le même mot, avec le changement de *r* en *l*, lettres de la même classe. On prononce le *n* devant *b* comme *m* et non pas comme *n*,

---

[1] Au mot *cendal*, Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit: »tela de seda muy »delgada, o de otra tela de lino muy sutil: los que piensan ser de seda, le dan su »origen della, sedal, interpuesta la n. sendal: los que de tela de lino à sindone, Graece »σινδών, est enim sindon amictus ex lino Aegyptiaco, dictus sic quia primum in Sidone »urbe hujusmodi amictus fieri coepit: et ob id Tyriae à Martiale vestes dictae sunt. »Tyrus, et Sidon vicinae urbes: ideò una pro altera saepissime sumitur. El padre Gua»dix dize ser nombre Arabigo cendal, que vale tanto como hoja delgada, y de alli al »batihoja le llama el Arabigo cendali. Juan Lopez de Velasco cendal, cendaloy que »es batihoja, que concuerda con lo que dize el padre Guadix." Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *batihoja* par *cendalóci*, et Gaspar Escolano (*Historia de Valencia*, tom. I, pag. 82, col. 2) dérive le mot espagnol *cendal* de l'arabe *cendaloci*, »que es *batihoja*." Quels sont ces mots arabes?

ant en arabe, qu'en persan et en turc; Diego de Haedo a donc .rès-bien fait d'écrire *chimbel* et non pas *chinbel*.

جَوْبٌ

Ce mot est expliqué par Djeuhari (tom: I, man. 85, fol. 37) par بقيرة et par le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 60) par درع للمرأة *une chemise de femme.*

جُوخَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Voici d'abord un article intéressant de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350): سوق الجوخيين هذا السوق يلى سوق الجُخبيين وهو معدّ لبيع الجوخ المجلوب من بلاد الفرنج لعمل المقاعد والستائر وثياب السروج وغواشيها وادركْتُ الناسَ وقلّ ما تجد فيهم مَنْ يلبس الجوخ وانما يكون من جملة ثياب الاكابر جوخة لا تُلْبَسُ إلّا فى يوم المطر وانما يلبس الجوخ مَنْ يَرِد مِن بلاد المغرب والافرنج واهل الاسكندرية وبعض عوام مصر فاما الروساء والاكابر والاعيان فلا يكاد يوجد فيهم من يلبسه الا فى وقت المطر فاذا ارتفع المطر نزع الجوخة واخبرنى القاضى الرئيس تاج الدين ابو الفدا اسمعيل بن احمد بن عبد الوهاب بن الخطبا المخزومى خال امّى رحمه الله قال كنتُ انوب فى حسبة القاهرة عن القاضى ضيا الدين المحتسب فدخلتُ عليه يومًا وانا لابس جوخة لها وجه صوف مربع فقال لى وكيف ترضى ان تلبس الجوخ وهل الجوخ إلا لِأجل البغلة ثم اقسم علىّ ان اخلعها وما زال بى

حتى عرفتُهُ انى اشتريتُها من بعض تجار قيسارية الفاضل فاستدعاه فى الحال ودفعها اليه وامره باحضار ثمنها ثم قال لى لا تعُد الى لبس الجوخ استهجانًا له فلما كانت هذه الحوادث وغلت الملابس دعت الضرورة اهل مصر الى ترك اشياء مِمّا كانوا فيه من الرقّة وصار معظم الناس يلبسون الجوخ فتجد الامير والوزير والقاضى ومَن دون مَنْ ذكرنا لباسهم الجوخ ولقد كان الملك الناصر فرج ينزل احيانًا الى الاسطبل وعليه مجون من جوخ وهو ثوب قصير الكُمّين والبدن يُخاط من الجوخ بغير بطانة من تحته ولا غشاء من فوقه فتداول الناس لبسه واجتلب الفرنج منه شيئًا كثيرًا لا توصف كثرته ومحلّ بيعه بهذا السوق. Avant de donner la traduction de ce passage de Makrizi, je dois faire observer que le mot جوخ, d'où dérive جوخة, est le mot turc چوقه qui désigne *le drap*. C'est probablement à ce même mot turc que ῥοῦχον, en grec moderne, doit son origine. »Le marché des marchands de drap. »Ce marché est contigu à celui des marchands des brides, et »il est destiné à la vente du drap qu'on tire des pays des »Francs (¹), pour en faire des couvertures de sofa (²), des ri»deaux et des couvertures de selles de chevaux (³). J'ai encore

(¹) Principalement peut-être de Venise. Voyez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 87.

(²) Tel est le sens du mot مقاعد, car je lis dans un ouvrage assez rare, et dont je possède les deux premiers volumes (le troisième est rarissime) savoir les *Voyages du sieur de la Motraye en Europe, Asie et Afrique* (tom. I, pag. 85): »*Sopha*, »espece d'Estrade, faite de planches, élevée de quelques pieds contre le mur et sur »laquelle sont des minders [en turc مِنْدَرْ], espèces de matelats couverts de pièces de »drap ou d'autres étoffes que leur usage fait nommer *Maccates*, avec des coussins cou»verts de même et rangez contre la muraille de la chambre, pour s'appuyer le dos en »croisant les jambes, comme font les tailleurs." Les *Maccates* de ce voyageur sont, sans doute, les مقاعد de Makrizi.

»vécu du temps que les hommes ne portaient que rarement »le drap; seulement, les grands possédaient parmi leurs ha-»bits une *djoukhah*, qu'ils ne portaient que les jours de pluie; »il n'y avait que les Magrebins, les Francs, les habitants »d'Alexandrie, et quelques-uns parmi le menu peuple de Misr, »qui portassent habituellement le drap; mais quant aux chefs, »aux grands et aux hommes distingués, on n'en trouvait presque »point parmi eux qui le portassent, sauf pendant la pluie;

(¹) Il est tout à fait inutile de parler du mot غاشية, après que M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 4—7) a épanché à pleines mains sur ce mot les trésors de son érudition immense. Mais il est un autre mot qui désigne également *une couverture qu'on met sur le dos du cheval ou du mulet*, et qui était aussi ordinairement en drap (جوخ), dont je dois dire quelques mots. Je veux parler du mot زنارى. On lit dans Sojouti (*Hosn al mohadharah*): ومراكبهم البغال ويعمل بدلا من الكنبوش الزنارى »Les Kadhis se »servent de mulets pour montures; au lieu de la housse, ils se servent du زنارى »en drap." Silvestre de Sacy qui a publié ce passage dans sa *Chrestomathie arabe* (tom. II, pag. 267; comparez la note, pag. 370), a mal à propos imprimé زنادى. La véritable leçon زنارى se trouve dans les deux manuscrits de Leyde de l'ouvrage de Sojouti (man. 113, fol. 354 v°, et man. 376, pag. 460), et elle est mise hors de doute par le passage suivant d'un manuscrit autographe de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 121 r°), où on trouve: انعم عليه ببغلة بسرج وزنارى جوخ »il lui fit présent d'une mule équipée d'une selle et d'un زنارى de drap." Je lis dans un autre volume du même ouvrage (man. 2 *o*, fol. 116 v°): وركب فرسا اشهب من مراكيب السلطان بزنارى اطلس احمر بدائر اصفر برقبة سلطانية مزركشية وسرج سلطانى محلا بذهب »Il était monté sur un cheval *blanc* [comparez Burckhardt, *Notes on the Bedouins*, »pag. 121] du nombre de ceux que le sultan lui-même montait ordinairement; ce »cheval était équipé d'un زنارى de satin rouge, bordé de jaune, d'une *rakabah*, »brochée en or et qui appartenait au sultan, et d'une selle du sultan, ornée d'or." Sur le mot رقبة on peut voir une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, pag. 135.

»mais quand celle-ci cessait, on ôtait la *djoukhah* ([1]). Le »Kadhi, le *raïs* feu Tadj-al-din-Abou'l-feda-Ismail, fils d'Ah»med, fils d'Abd-al-Wahhab, fils d'الخطيب, Al-makhzoumi, »l'oncle paternel de ma mère ([2]), m'a raconté ce qui suit: J'étais »substitut du Mohtesib du Caire, Dhya-al-din, lorsque, certain »jour, j'entrai chez lui, en portant une *djoukhah*, dont la par»tie de dessus était en laine et carrée. Comment donc, me »dit-il, pouvez-vous revêtir le drap? Le drap sert-il à d'au»tres qu'aux mules? Ensuite il me conjura de l'ôter, et il in»sista toujours à me demander où je l'avais achetée jusqu'à ce »que je lui appris que j'avais acheté la *djoukhah* d'un mar»chand de la *kaisarieh* de Fadhil. Aussitôt il fit venir ce mar»chand, et lui rendit l'habit, en lui ordonnant d'en restituer »la valeur. Alors il me dit: ne portez plus le drap, car il faut »considérer cela comme un usage honteux. — Mais après les »événements récents qui ont eu lieu, et depuis que les habits »sont devenus rares, la nécessité a contraint le peuple de Misr »de ne plus observer plusieurs choses qui faisaient partie de »leur manière délicate de penser; la plupart des hommes en »vinrent à revêtir le drap, et aujourd'hui on voit porter le drap »à l'émir, au wézir, au kadhi et aux dignitaires d'un rang »inférieur. Al Melik-al-nasir-Faradj se rendait quelquefois à »son écurie, en portant un *mamdjoum* de drap; c'est un habit »à manches et à corps courts, cousu de drap, sans doublure »au dedans, et sans doublure au dehors. Alors les hommes

([1]) Le manuscrit B (man. 376, pag. 566) ajoute ici mal à propos والله أعلم. La même addition se trouve encore dans d'autres passages, où elle est aussi absurde qu'ici.

([2]) Voyez *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, préface, pag. II.

»ont porté cette étoffe à l'envi les uns des autres, et les Francs »en ont importé une quantité innombrable; et c'est dans ce »marché qu'on la vend." Le mot جوخة se trouve dans ce passage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 102 r°): ولبس السلطان جوخة مقطعة »Le sultan se revêtit d'une *djou-»khah* déchirée;" ce que Makrizi (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 63) semble avoir copié. On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 37): قلع تَخْفِيفَتَهُ ولبس عمامة وجوخة من فوق ثيابه »Après avoir ôté »son turban léger, il se coiffa d'un gros turban, et revêtit une »*djoukhah* sur ses autres habits." Cañes (*Gramatica Arabigo-Española*, pag. 171) explique جوخة par »vêtement de drap, »ressemblant à une redingote."

جُوذِيَاء

C'est suivant le *Kamous* (édit. de Calcutta, pag. 436): une *midraäh* en laine, dont les matelots font usage (الجوذيا مدرعة من صوف للملاحين).

جَوْرَبٌ

Suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 56) ce mot désigne: لِفافة الرِّجْل »ce dont on s'enveloppe le pied." Je pense que le passage suivant de Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 153) peut jeter quelque lumière sur cette explication. »Les »Orientaux," dit ce voyageur, »s'enveloppent les pieds et les

»jambes de grandes pièces d'étoffe de laine, et sur celles-ci ils »chaussent des bottes amples. En conséquence ils ont le pas »lourd; mais ces pièces d'étoffe chauffent bien plus que nos bas. »Quand ceux-ci ont été une fois mouillés, ils ne chauffent en»suite que peu; ces pièces d'étoffe, au contraire, peuvent être »mises chaque matin d'une autre manière autour des jambes."

Au rapport d'Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 47 r°), les Musulmans portent des جوارب quand ils font le tour autour de la Caaba, afin de se protéger les pieds contre l'extrême chaleur.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *calças de muger* par جَوْرَب. Peut-être emploie-t-il *calças*, non pas dans le sens de *caleçon* ou *culotte*, mais dans celui de *medias calzas*, *bas*.

مِجْوَلٌ

Ce mot semble désigner une petite chemise de femme. On lit dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 191 v°): المِجْوَلُ ثوب صغير تجول فيه الجارية Et le lexicographe cite à cette occasion l'hémistiche suivant d'Amro'lkais (*Moallakah*, éd. Lette, vs. 40):

(الطويل) اذا ما اسْبَكَرَّتْ بين دِرْعٍ و مِجْوَلِ

En consultant le scholiaste, je traduis ainsi cet hémistiche et le précédent:

»Même quand l'homme sans passions voit une beauté comme »elle, ses yeux restent fixés immobiles, par l'effet d'un tendre »désir, tandis que la taille de la jeune fille tient le milieu »entre un *dir* et un *midjwal*." Le poète veut dire que cette fille était de taille moyenne, car le scholiaste dit que درع est

une chemise que porte la femme grande et مجول une chemise que porte la femme petite (الدرع قميص المراة الكبيرة والمجول قميص المراة الصغيرة).

Au rapport de Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 1418) ce mot désigne: un habit de femme et de jeune fille (ثوب للنساء وللصغيرة).

Les anciens Arabes se servaient de cet habit dans le jeu appelé *al-maisar* et Nowairi dit que c'est *un vêtement blanc* (ثوب ابيض). Voyez Rasmussen, *Additamenta ad historiam Arabum ante Islamismum*, pag. 68 du texte Arabe.

حَبَرَةٌ , حِبَرَةٌ

Ce mot désigne une sorte de بُرْدٌ, fabriquée au Jémen, c'est-à-dire, *un grand manteau à raies*. C'est pour cela qu'un poète (dans la *Jetimah*, man. de M. Lee, fol. 14 r°) a pu dire, en recevant un livre d'un de ses amis:

وروضة من رياض الفكر دَبَّجها (البسيط)
صوب القرائح لا صوبٌ من المطر
كانما نشرت ايدى الربيع بها
بردًا من الوشى وثوبا من الحبر

»C'est un jardin, mais un tel où la pensée aime à se divertir; c'est la pluie des idées de l'auteur, et non celle des nuages, qui l'a orné comme de tapis de soie.

»On dirait que les mains du printemps y ont étendu un *bord* fait de l'étoffe appelée *waschj* (1), et un habit de ceux qu'on nomme *hibarah.*"

(1) Le mot وَشْىٌ désigne *une sorte d'étoffe précieuse*. Edrisi (*Géographie*, tom. II,

On voit que le poète a ici en vue des parterres de fleurs de diverses couleurs, qu'il compare aux vêtements à raies de couleur, nommés *bord* et *hibarah.*

On lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 168 r°), dans le *chapitre des* BORDS, *de la* HIBARAH *et de la* SCHIMLAH, la tradition suivante qui est rapportée sur l'autorité de انس qui à son tour l'avait apprise de قتادة: قال قلتُ له اى الثياب كان احبّ الى النبى صلى الله عليه وسلم قال الحبرة. »Je lui demandai quel vêtement était le plus en faveur »chez le Prophète. La *hibarah*, répondit-il." On lit encore dans le même chapitre que la femme chérie du Prophète, Ayischah, a dit: أنّ رسول الله صلى الله عليه وسلم حين توفى سُجّى ببرد حبرة »que l'Envoyé de Dieu fut enveloppé, après sa mort, »d'un *bord* de l'espèce de ceux qu'on nomme *hibarah*, en »guise d'un linceul." Suivant l'ouvrage, intitulé *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 188 v°) le Prophète laissa, entre autres, en mourant: ثوبَىْ حبرة »deux habits de ceux qu'on appelle »*hibarah.*" On ne fabriquait ces habits, à ce qu'il paraît, que

pag. 168) nous apprend qu'on fabriquait cette étoffe à Ispahan. Dans un passage d'Ibn-Saïd, cité par Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 40 r°) on lit: نقد اختصّت المرية ومالقة ومرسية بالوشى المذهب الذى يتعجب مِن حسن صنعته اهل المشرق اذا راوا منه شيئًا »Les »villes d'Alméria, de Malaga et de Murcie possèdent seules des fabriques de l'étoffe »appelée *waschj,* qui est entremêlée d'or et dont la belle fabrication met en étonne»ment les Orientaux qui en voyent un échantillon." Dans l'*Histoire des Abbasides* de Nowairi (man. 2 *h*, pag. 160) il est fait mention du وشى اليمن et aussi du وشى قرمز. Ce dernier terme fait soupçonner que le *waschj* est une espèce d'écarlate. Le mot وشى désigne encore *un vêtement de couleur*, et l'on peut comparer à ce sujet une note dans le premier volume de mon *Historia Abbadidarum* (p. 86, 87, note (76)).

dans le Jémen (Djeuhari, tom. I, man. 85, fol. 276; le *Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 491). Je dois avouer que j'ignore ce qui distingue la حبرة du برد.

En des temps plus récents, ce mot désigne une tout autre chose. Comme aux femmes d'Egypte, le ازار semblait trop modeste elles commencèrent à porter ce manteau en soie, en taffetas ou en châle, en lui donnant le nom de حَبَرَة. On peut consulter la description de la حَبَرَة qui se trouve dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 114), et on peut voir la façon de ce vêtement dans l'*Atlas* (tom. I, planche 41). On voit sur la 20e planche du voyage de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*), une *habarah* blanche. »A d'autres temps," dit ce voyageur (pag. 374), »les femmes »portent un ample manteau noir, qui couvre presque tout le »corps et descend jusqu'aux talons." On lit dans l'ouvrage de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 390): »Les femmes d'une condition plus élevée, tant les Mahométanes »que les Chrétiennes, se couvrent, quand elles sortent, d'un »ample manteau en soie noire." Enfin voici la description exacte de la *habarah*, que nous offre M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61): »celle d'une dame mariée, se com»pose de deux lés de soie noire lustrée; chacun de ces lés a »une aune de large, et trois verges de long; ils sont cousus »ensemble sur les lisières ou près de celles-ci (selon la hauteur »du corps), tandis que la couture est placée horizontalement, »par rapport à la manière dont on porte ce vêtement; une »étroite pièce de ruban noir est cousue en dedans de la partie »d'en haut, à la distance d'environ six pouces de la lisière, »afin d'être liée autour de la tête. — Les dames qui ne sont

»point mariées portent une *habarah* en soie blanche, ou e
»châle." De nos jours la حبرة est aussi en usage dans l'Ara-
bie, la Syrie et l'Aldjezireh. Burckhardt (*Travels in Arabia*
tom. I, pag. 339) nous apprend que les femmes de la Mecqu
portent »la robe ample en soie noire, telle qu'on la porte e
»Egypte et en Syrie." Buckingham (*Travels in Mesopotamia*,
tom. I, pag. 392) atteste que les femmes de Diarbekr porten
quelquefois leur grand voile »en soie noire, comme c'est la
»coutume au Caire, parmi les dames d'une condition aisée."

إِحْرَامٌ et حَرِيمٌ

On sait que les mots حريم et احرام désignent une pièc
d'étoffe dont se servent les Musulmans pendant le pèlerinag
de la Mecque. Néanmoins le mot إحرام manque en ce sens dan
le Dictionnaire. Suivant Wild (*Reysbeschreibung eines Gefan-
genen Christen*, pag. 64), le »*Ehram* est une pièce d'étoffe
»de poil." On peut voir la façon du *ikrâm* dans le deuxième
volume du *Tableau général de l'Empire Ottoman* de Mou-
radgea d'Ohsson.

Suivant un scholiaste de Hariri (*Makamat*, pag. 255), le mot
إِحْرَامٌ désigne encore: une sorte de coiffure, semblable au
مئزر (voyez ce mot) dont les Arabes d'Espagne et d'Afrique
faisaient usage. En effet, Pedro de Alcala (*Vocabulario Es-
pañol Arabigo*) atteste également que le mot احرام désigne
une espèce de coiffure qui ressemble au مئزر (*toco como almay-
zar*), et c'est en ce sens que je le rencontre chez Ibn-Batoutah
(man. de M. de Gayangos, fol. 4 r°): وسرنا الى ان وصلنا الى

مدينة قسنطينة (sic) ونزلنا خارجها واصابنا مطر جودٌ اضطرّنا
الى الخروج عن الاخبية ليلا الى دور هنالك فلما كان من الغد
تَلَقّانا حاكم المدينة وهو من الشرفاء الفضلاء يشهر بابى
الحسن فنظر الى ثيابى وقد لوّثها المطر فامر بغسلها فى داره
وكان الاحرام منها خلقًا فبعث مكانه احرامًا بعلبكيا وصرّ فى
احد طرفيه دينارين من الذهب فكان ذلك اوّل ما فُتِحَ به
علىّ فى وجهتى »Nous continuâmes notre route jusqu'à la ville de Constantine, et nous dressâmes nos tentes en dehors de ce lieu. Une pluie abondante nous força cependant de sortir de nos tentes pendant la nuit, et de nous rendre à un village [1] voisin. Le lendemain, le préfet de police [2] de la ville, un des schérifs du plus grand mérite, connu sous le nom d'Abou-'l-Hasan, vint au devant de nous, et voyant que mes habits s'étaient salis par l'ondée, il ordonna de les laver dans sa maison. L'*ihrâm* qui se trouva parmi eux étant usé, il le remplaça par un *ihrâm* Baalbeki [3], après avoir noué dans l'un de ses deux bouts deux dinars d'or; c'était le premier secours que je reçus [4] pendant mon voyage [5]." On

---

[1] Le mot دُوَر désigne proprement *un assemblage de tentes d'Arabes bédouins.* Ce terme se trouve en ce sens chez la plupart des voyageurs qui, à différentes époques, ont parcouru le nord de l'Afrique.

[2] Voyez sur l'emploi du *hakim*, dans les villes du Magreb, Lempriere (*Tour to Marocco*, pag. 256) qui écrit *ell-hackum*, et M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 211) qui écrit *hhakem*. Voyez encore Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 51, 52, 53); Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 193, 259) etc.

[3] C'est-à-dire: en coton blanc de Baalbek. Voyez plus haut pag. 82, 83.

[4] A la lettre: »c'était le premier *fotouh* que je reçus." Selon l'auteur du *Tarifât* (*Livre des définitions*) le mot *fotouh* signifie: »obtenir quelque chose d'un côté d'où l'on n'attendait rien" (voyez la note de Silvestre de Sacy dans les *Notices et*

peut comparer encore le passage de notre voyageur, qui se trouve plus haut (pag. 83).

Extraits, tom. XII, pag. 336), et il revient à peu près à notre mot *aumône*, car Ibn-Batoutah dit ailleurs (man. fol. 140 v°), en parlant des fakirs: وعيشهم من الفتوح »ils vivent des aumônes qu'on leur donne," et encore (fol. 77 r°): يعيشون من فتوحات الناس. La phrase فُتِحَ به عليه qui se trouve dans notre texte, se rencontre encore dans un autre passage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 227 r°). On y lit: كان ياخذ منهم مقدار ما يعطى الفقراء ويقول لمن اخذ ذلك منه اقعد حتى تاخذ اول ما يُفْتَحُ به علىّ فى ذلك اليوم »il avait la coutume d'accepter de petits présents des boulangers et des fruitiers, comme »on en donne aux pauvres, et de dire à celui auquel il les donnait lui-même: assieds- »toi ici pour recevoir la première aumone que je recevrai moi-même."

([5]) Le mot وجهة signifie *voyage*. On lit ailleurs dans Ibn-Batoutah (man. fol. 100 r°): وفى هذه الوجهة توفيت »elle mourut pendant ce voyage," et plus bas (fol. 138 r°): وسافر ايضا معه فى هذه الوجهة امامُهُ »son *imam* »l'accompagna pendant son voyage." Un vers d'Ibn-al-labbanah, qu'on trouve dans un des manuscrits de l'ouvrage d'Ibn-Khacan (*Kalayid al ikyan*, man. 35, fol. 15 r°), est ainsi conçu:

(البسيط) وإنْ تكن وجهتى من فوق مذهبه
فليس تضرب فى وجهى الملمات

»Si, pendant mon voyage, je le suis sur le chemin où il marche (littéralement: si »mon voyage est sur son chemin), les malheurs ne me frapperont pas."

Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 84 r°) on trouve: نشات له ريح صرفته عن وجهته »un vent contraire l'obligea à ne point »continuer son voyage." Dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 64 r°): ولما انصرف من وجهته اعادهما معه قافلا الى مراكش »Après avoir accompli son voyage, il emmena avec lui ces deux »personnages, en retournant vers Maroc." Dans les *Lettres* du même écrivain (man. 11 (1), fol. 6 r°): استفهم عن سبب وجهته »il s'informa des motifs de »son voyage." Dans le *Voyage* de Khalid-ibn-Isa-al-Balawi (man. de Gotha, n° 1154, fol. 2 r°): "الرحلة الحجازيه ، وذكر معاهد الوجهة المشرقيه".

حَزَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On sait que حُزَّة désigne, en arabe, la coulisse par où passe la تكّة, c'est-à-dire, la ceinture qui sert à attacher le caleçon. A Malte le mot حَزَّة, au pluriel حِزَز, a reçu une acception plus étendue; il y désigne, de nos jours, *le caleçon avec la* تكّة *ou ceinture*. Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 262.

حِزَام

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

En Egypte, le mot حزام désigne la ceinture que les hommes mettent sur le *caftân*, et les femmes sur le *yelek* ou sur l'*antari*. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) dit, en décrivant le costume des hommes: »حزام. La ceinture; elle est en mousseline, en laine ou »en soie, et se met sur le *qaftân*;" et plus bas (pag. 113), en décrivant le costume des femmes: »حزام. Ceinture. En été elle »est de soie ou de mousseline; en hiver, c'est un châle de »laine de cachemire. Lorsqu'elle est carrée, elle retombe der»rière en forme de triangle."

Ce mot n'a pas été introduit récemment dans la langue arabe. Je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 113 r°): اخذتُ بالحزام وشددتُ وسطى »Je pris le *hizâm* »et je m'en ceignis les reins." Et ailleurs (fol. 140 r°) le même auteur dit dans son article important, et rempli des détails

les plus curieux, sur les Bulgares du Volga: ياتى الباروجى وهو مقطع اللحم وعليه ثياب حرير قد رُبِطَ عليها فوطة حرير وفى حزامه جملة سكاكين فى اغمادها »Alors vient le *baroudji*, »c'est-à-dire l'écuyer tranchant; il porte des habits de soie, »et sur ceux-ci est attachée une serviette de soie; il a dans son »*hizâm* un grand nombre de couteaux dans leurs gaînes." On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 409): أَلْبَسَهُ قميصا رفيعا وثوبا من ثيابه وعمامة لطيفة وحزامًا رفيعا »il le revêtit d'une chemise fine [1], d'un de ses »habits, d'un turban élégant et d'un *hizâm* galant."

Comme, à ma connaissance, les Arabes d'Egypte n'ont pas d'autre mot pour désigner la ceinture faite d'étoffe, qu'on met sur le *caftân*, je ne doute point que les passages suivants ne se rapportent au *hizâm*. On lit dans la Relation de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327): »Sur tous ses »habits [c'est-à-dire le صديرى, le يلك et le خفطان (قفطان)], »excepté les deux de dessus [le بنيش, et la فرجية ou كرك], »on porte une ceinture en soie, en camelot ou en laine, dans »laquelle on met un couteau dans sa gaîne." Dans celle de Niebuhr (*Reize naar Arabie*, tom. I, pag. 152): »Sur l'*entari* »on porte un *caftân*, — — et sur celui-ci on se ceint les reins »d'une grande ceinture, dans laquelle on replie un pan du »*caftân* pour pouvoir marcher plus librement, et pour que l'*en*»*tari* et le *schakschîr* se voient."

M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41) dit encore expressément que la ceinture qu'on porte sur le *caftân*, et qui est »un châle de couleur, ou une longue pièce de mousseline

---

[1] Voyez sur l'adjectif رفيع et le substantif رفعة une note de M. Quatremère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 201.

»blanche à figures," se nomme حِزام. Ailleurs (tom I, pag. 58) cet auteur décrit la ceinture des dames en ces termes: »un châle »carré, ou un fichu brodé, doublé en diagonale, se met non-»chalamment autour des reins; les deux bouts, pliés l'un sur »l'autre, retombent en arrière."

Le mot حزام est aussi en usage au Magreb. Dombay (*Gramm. ling. Mauro.-Arab.*, pag. 83) traduit حَزام (sic) par *cingulum ex serico vel linteo.* M. Gråberg di Hemsö (*Specchio* etc., pag. 141) écrit *hhazàm;* Höst *Nachrichten von Marokos*, pag. 115) écrit حزم et prononce *hazem.* C'est, selon lui, »une large cein-»ture de soie que les hommes portent sur le *kaftàn;* on en fa-»brique à Fes, et on en vend au prix de vingt à cent *marks.*" Plus bas (pag. 119) le même voyageur atteste que les femmes portent un *hazem* sur le *haik.* Je ne doute point que les pas-sages suivants de Marmol ne se rapportent au حزام. On lit chez cet auteur (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 87, col. 3): »Près de ces boutiques, il y en a d'autres, où l'on fabrique des »ceintures de soie et laine, dont se servent les femmes. Ces »ceintures sont tissues sur de grosses cordes de chanvre, et sont »garnies aux bouts de houppes très-longues [2]. On les roule »deux fois autour du corps, et les houppes pendent par de-»vant [3] C'est un grand ornement pour les femmes, et les *Ala-»ravias* en font surtout usage." Et ailleurs (tom. II, fol. 103, col. 2): »Les femmes des *Alarabes*, quelques-unes de celles »qui demeurent à Fez et toutes celles de Barbarie, ont la cou-

[2] »Con unos ramales muy largos al cabo." Ce n'est qu'en hésitant que j'ai tra-duit par *houppe* le mot *ramal*, qui sans doute est le mot arabe رَمْل; j'ai vaine-ment cherché ce mot dans quelques dictionnaires espagnols anciens.

[3] »Los quales, dando dos bueltas a la cintura, caen delante a manera de borlas."

»tume de porter de telles ceintures que l'on fabrique, comme »nous l'avons dit précédemment, dans l'*alcayceria;* cependant »elles n'en font point usage quand elles portent des robes (*mar-»lotas*), mais elles s'en servent seulement pour ceindre les *al-»quicels.*" (Les *haiks* ou *kisâs*).

A Malte le mot حزام (*hzym*) désigne également *une ceinture.* Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 267.

Du mot حزام s'est formée la septième forme إِنْحَزَمَ, qui manque dans le Dictionnaire. Je lis dans Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 120 v°): وكل واحد منهم منحزم »Chacun »d'eux portait un *hizâm.*"

مِحْشَاءٌ, مِحْشَأٌ

Le pluriel de ce mot qui, au rapport de Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 6 r°), est مَحَاشِئُ, manque dans le Dictionnaire. Le même lexicographe dit, qu'au rapport d'Abou-Zeid ce mot désigne un vêtement grossier (كساء غليظ عن ابى زيد) On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 13): والمحشا كمِنْبَرٍ ومِحْراب كسا غليظ او ابيض صغير يتّزر بـه او ازار يشتمل بـه »C'est un vêtement grossier, ou blanc et petit, dont on se sert »en guise de caleçon; ou bien c'est un manteau dont on s'envelop-»pe." Comparez pour ce sens de manteau (*izâr*) l'article suivant.

مِحْشَاةٌ, مِحْشَى, حَشِيَّةٌ

Les deux premiers mots désignent ce qu'on appelle en fran-

çais, *une tournure*, et aussi ce que la femme met sur le sein pour le faire paraître plus large. On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1863): مصدغة تعظم بها المراة ثديها او عجيزتها كالحشى, et dans Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 423 v°): الحشيّة واحدة الحشايا والحشى العظامة تعظّم بها المراة الرسحاء عجيزتها قال

جُمًّا غَنِيّات عن المحاشى

Mais on lit encore chez le même lexicographe: وقال الاصمعى المحاشى اكسية خَشِنة واحدها محشاة*

Il paraît donc que le mot محشاة désignait un vêtement grossier. En effet, il résulte d'un passage d'Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v°) que l'habit appelé محشاة, au pluriel محاشى, était porté en Espagne par le menu peuple (المحاشى ثياب العامة).

حِقاب , حَقَبْ

Dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 69) ces mots sont expliqués de cette manière: شىء تعلّق به المراة الحلى وتشدّه فى وسطه Ils désignent en conséquence: *une espèce de ceinture ornée de pierreries dont se servent les femmes.* On a vu plus haut (pag. 71) que le commentateur de Djerir explique le mot بريم par حقاب.

حَقَاء , حِقْو , حَقْو

Suivant Burckhardt (*Notes on the Bedouins*, pag. 28), le mot

حَقو désigne chez les Anazis la même chose que le mot بريم chez l'Ahl-el-Schemâl; voyez au mot بريم. Suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1865) et Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 793), les mots حَقو ou حِقو désignent encore le ازار, c'est-à-dire *une sorte de caleçon dont on se couvre les parties naturelles.*

حُلَيِّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 69), on appelle حُلَيِّة une large pièce d'étoffe de laine brune foncée, dont se servent les femmes dans les parties méridionales de la Haute-Egypte, et surtout au-delà d'Akhmîm. Elles s'en enveloppent le corps, et attachent les pans d'en haut l'un à l'autre, sur chaque épaule; voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de M. Lane, tom. I, pag. 68.

حَوْر

ما تحت الكَوْر من العمامة dit le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 503). Serait-ce une espèce de طاقية ou طربوش?

حَوْف

Je ne puis rien ajouter aux détails que donne M. Freytag sur ce mot. Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 69 r°) dit: الرهط وهو جلد يشق كهيئة الازار تلبسه الحائض والصبيان*

Le reste des détails qu'on lit dans le Dictionnaire, est emprunté au *Kamous.*

حِيَاصَةٌ au pluriel حَوَائِصُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire comme désignant *une ceinture.* C'est M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 31) qui a établi ce sens du mot, en citant quantité de passages d'auteurs arabes où il se rencontre. Il serait absurde d'en donner ici d'autres pour prouver la même chose, mais M. Quatremère n'avait pas à écrire un ouvrage spécial sur les noms des vêtements chez les Arabes. Il ne prendra donc pas en mauvaise part, je m'en tiens assuré, si j'ajoute ici quelques détails à sa docte note.

Puisque Makrizi dit que حياصة est ce qu'on nommait anciennement مِنْطَقَة, je ferai observer que cette sorte de ceinture était toujours en argent ou en or. Jamais on ne lira d'une حياصة ou d'une منطقة en cuir, ou en étoffe quelconque. Voici maintenant les détails qui nous sont fournis par Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 352): سوق الحوائصيين هذا السوق يتّصل بسوق الشرابشيين وتباع فيه الحوائص وهى التى كانت تعرف بالمنطقة فى القديم فكانت حوائص الاجناد اوّلًا اربعمائة درهم فضة ونحوها ثم عمل المنصور قلاوون حوائص الامراء الكبار ثلثمائة دينار والامراء الطبلخاناه مائتى دينار ومقدمى الحلقة من مائة وسبعين الى مائة وخمسين دينار ثم صار الامراء والخاصكيّة فى الايام الناصرية وما بعدها يتّخذون الحياصة من الذهب ومنها ما هو مرصع بالجوهر ويفرق السلطان فى كل سنة على المماليك من حوائص الذهب والفضة شيئًا كثيرًا وما زال الامر على ذلك الى ان ولى

الناصر فرج فلما كان فى ايام الملك المويد شيخ قَلّ ذلك ووجد فى تركة الوزير الصاحب علم الدين عبد الله بن زبـنـور لـمّـا قبض عليه ستة الاف حياصة وستة الاف كلوتة جهاركس وما برح تجار هذا السوق من بياض العامة وقد قَلّ تجار هذا السوق فى زمننا وصارت اكثر حوانيته يباع فيها الطواقى الـتـى تلبسها الصبيان وصارت الآنَ من ملابس الاجـنـاد »Marché »des vendeurs de *hiyâzahs*. Ce marché est contigu au mar»ché des vendeurs de *scharbouschs*; on y vend les *hiyâzahs*, »qu'on nommait jadis *mintakah*. Au commencement, les *hiyâ*»*zahs* des soldats valaient environ quatre cents dirhems d'ar»gent. Plus tard, Al-manzour-Kelaoun (678—689) ordonna que »les *hiyâzahs* des *émirs-kebirs* (grands émirs, généraux), fus»sent de la valeur de trois cents dinars, celles des émirs des »tambours [1] de la valeur de deux cents dinars, et celles des »chefs de la *halkah* de la valeur de cent cinquante à cent »soixante et dix dinars. Ensuite, du temps d'An-nazir (693—741) »et après son règne, les émirs, et ceux qui étaient attachés à »la personne du prince [2], firent faire leurs *hiyâzahs* en or, »et quelques-unes de celles-ci étaient ornées de pierreries. Le »sultan avait coutume de distribuer chaque année une grande »quantité de *hiyâzahs* d'or et d'argent aux mamlouks. Il en »fut ainsi, jusqu'à ce qu'An-nazir-Faradj (801) parvint à l'em»pire. Mais du temps d'Al-melik-al-moayyad-Scheikh (815) »cette coutume ne fut que rarement observée; et l'on trouva »parmi les richesses que laissa le vésir-sâhib, Alam-ad-din»Abdollah-ibn-Zenbour, après qu'on l'eût arrêté, six mille

---

(1) Voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 173.

(2) Voyez sur ceux qu'on appelle الخاصكيّة, M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 158, 159.

hiyâzahs et six mille calottes circassiennes ([3]). Les marchands de ce marché ne cessaient pas d'être parmi les plus opulents ([4]) du peuple; mais de nos jours, ils sont en petit nombre, et dans la plupart de ces boutiques on vend les *tâkîyahs* dont se coiffent les jeunes gens, et qui servent aujourd'hui aux soldats."

Je dois encore faire observer que la حياصة était également en usage chez les femmes. On lit dans les ***Mille et une Nuits*** (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 736): وفى وسطها حياصة مرصعة بانواع الجواهر »Elle portait à sa ceinture une *hiyâzah*, ornée de différentes espèces de pierreries." Et ailleurs (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 106): فسحبت خنجرًا من حياصتها »Alors elle tira ([5]) de son *hiyâzah* un poignard."

حَائِكْ ou حَيْكْ

Ces mots manquent dans le Dictionnaire. Je crois cependant qu'ils sont d'origine arabe et qu'ils dérivent du verbe حاك *tisser*.

Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 4, col. 2) dit en parlant des Berbères de la province de Héha, la plus occidentale du royaume de Maroc: »Les femmes portent une espèce

([3]) Le manuscrit B (pag. 567) porte جهركس. Les الكلوتات الجركسية sont mentionnés, par exemple, par Makrizi (*apud* Quatremère, *Histoire des sultans Mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 138), mais je ne me rappelle pas d'avoir vu le mot *circassien* écrit de la manière dont il se trouve écrit dans notre texte. Je ne veux donc pas être garant de l'exactitude de ma traduction en cet endroit.

([4]) Ce sens du mot بياض manque dans le Dictionnaire. On en verra un autre exemple dans une note à l'article قباء.

([5]) Voyez sur ce sens du verbe سحب M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 21.

»de manteau (*unos alquiceles*); cet habit s'appelle *hayque* (*que »llaman hayques*), et il est fait à la façon des *almalafas*[الملحفة »à Grenade], mais il n'est pas si fin." Plus bas (*ibid*) le même auteur dit, en décrivant les lits (*camas*): »au lieu de draps de »lit (*savanas*), ils étendent un de ces manteaux qu'on nomme, »comme je l'ai dit, *hayques*." Ailleurs (tom. II, fol. 83, col. 2) il dit dans la description de Mequinez: les femmes »se pro-»mènent, tellement couvertes de certains manteaux (*con unos »alquiceles*) blancs, très-déliés, faits de laine et appelés *hayques*, »que personne ne puisse voir leur figure." Et enfin (tom. II, fol. 102, col. 3) en parlant des hommes du commun à Fez, il dit: »Ceux qui ne sont pas assez riches pour acheter des robes »(*sayos*) portent de ces manteaux, dans lesquels elles s'entor-»tillent (*de aquellos alquiceles rebueltos al cuerpo*)." Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 28, col. 2) dit des femmes d'Alger que, quand elles sortent, »elles mettent des manteaux »blancs (*unos mantos blancos*), très-déliés, en laine fine, ou »tissus de laine et soie; elles prennent soin de les rendre très-»blancs au moyen de beaucoup de savon, parfumé avec du »soufre et avec d'autres choses. Elles les nomment *Alhuyque*. »Ces manteaux sont comme les *malaxas* [ملحفة] dont nous »avons parlé ci-dessus, ou comme une pièce de drap carrée, »longue d'environ trente palmes, et large de quatorze ou quinze. »Les femmes s'entortillent dans ces manteaux, en attachant un »bout sur la poitrine avec de certaines agrafes ou grandes épin-»gles ([1]) d'argent doré; elles jettent le corps du manteau sur

([1]) »Con ciertas hevillas o alfileres." Je pense avec le savant Urrea (*apud* Cobarruvias, *Tesoro* Madrid, 1611), que *alfiler* ou *alfilel* dérive du verbe arabe فَلَّ.

»les épaules et sur la tête, et de l'autre bout, celui de dessous, »elles couvrent le bras droit. De cette manière elles sont si »parfaitement cachées qu'il ne leur reste que l'espace néces- »saire, pour pouvoir se conduire; ainsi ces manteaux res- »semblent en quelque sorte à une bourguignotte d'homme »d'armes; et ainsi elles se promènent tellement couvertes dans »les rues, que leurs maris eux-mêmes ne peuvent les recon- »naître, qu'à l'air dont elles marchent, ou à leur compagnie." Plus bas (fol. 28, col. 3) Diego de Haedo dit des esclaves: »Elles portent les mêmes manteaux (*los mismos mantos*) que »leurs maîtresses, mais les leurs ne sont pas si beaux." Dapper (*Naauwkeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 239, col. 2) nous donne aussi des détails précieux sur le *hayk*, dans la description du costume des ambassadeurs du roi de Maroc et de Fez, qui vinrent à Amsterdam en 1659. Voici ce qu'il dit: »Ibrahim Manino portait autour du corps un habit »blanc et tissu de laine déliée, garni de flocons aux deux »côtés ([2]), long de cinq ou six aunes, et large d'une aune et »demie; c'est dans ce pays un vêtement ordinaire d'homme et »de femme, mais on le met le plus souvent quand on sort; »on sait le façonner et en envelopper le corps de diverses ma- »nières, et on l'appelle en arabe *hayk*, et aussi *kissa* [كساء]. »En bas pendaient des fils, comme du fil tordu, ou du cor- »donnet fait au fuseau ([3]), qu'on y laisse pendant qu'on le tisse, »et qui se nomment chez eux *hudou* ([4])." Plus bas (pag. 241,

---

([2]) »aen beide zijde met nopjes."

([3]) »als getwijnt-garen of klos-koort."

([4]) Je dois avouer, à mon grand regret, que j'ignore quel mot arabe (et appartenant peut-être exclusivement à l'idiome parlé au Magreb?) Dapper a ici en vue.

col. 1) Dapper dit que l'un des serviteurs des ambassadeurs portait »un *hayk* retroussé, d'une étoffe noire et grossière." Charant (*Letter in answer to divers curious questions*, pag. 40, 41) écrit *Alhaique* et il explique ce mot par: manteau de laine blanc, ayant quatre ou cinq aunes de longueur et une aune et demie de largeur. Roland Fréjus (*Voyage into Mauritania*, pag. 44) écrit *haicque*, et il explique ce mot par manteau. Pidou de St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 90, 92, 94) parle également de ce manteau qu'il nomme *Hayick*. Mouette (*Histoire des conquestes de Mouley Archy*, pag. 381, 384) écrit *haique*. Dans l'ouvrage intitulé *Mission Historial de Marruecos* (pag. 519, col. 2) il est question d'un *Xayque*. Windus (*A Journey to Mequinez*, pag. 28, 30, 57) écrit *Alhague*. Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Ooste*, tom. I, pag. 319) parle également de ce vêtement. Il écrit *hyke* et il dit que cet habit a ordinairement dix huit pieds de long et cinq ou six pieds de large. Il ajoute qu'il sert à l'Arabe de vêtement pendant le jour et de couverture pendant la nuit. Mais voici la description exacte que Höst (*Nachrichten von Marokos und Fez*, pag. 115, 116) donne de ce vêtement. Les hommes à Maroc et à Fez portent sur le *caftân:* »un *haik* حايك, qui consiste en une pièce d'étoffe de »laine blanche, longue ordinairement de sept aunes et large »de trois aunes; tous s'enveloppent dans ce manteau, depuis »le roi jusqu'au moindre More, et ceci se pratique de diverses »manières: la plus commune cependant est de mettre ce *haik* »sur la tête et d'en jeter les bouts sur l'épaule gauche, comme »on peut le voir sur le XV^e^ Planche, figure 1. En présence du »roi, on doit l'ôter de la tête, et y pratiquer un noeud, ce

»qu'on appelle *achát Errua* اخط الروة (5). Ce vêtement est »surtout utile pour les pauvres, car, en outre qu'ils peuvent se »passer de tout autre habillement, ils en font aussi usage »au lieu de drap de lit, pour s'y coucher dessus; ensuite ils »s'en servent comme d'un sac, quand ils ont quelque chose à »porter; encore comme d'un mouchoir pour se moucher et »s'essuyer le nez; et enfin comme d'un habit de chasse, dans »lequel ils chassent pour passer le temps, pendant quelques »heures, sans se gêner. Mais il est incommode quand on veut »travailler, car il embarrasse à chaque instant les mains et »tombe en désordre. En conséquence on l'ôte ordinairement »en pareille occasion, afin de ne pas le salir.'' Ailleurs (pag. 119) le même voyageur dit: »les femmes portent aussi des *haiks*, »mais d'une autre manière que les hommes. Elles les attachent »sur la poitrine avec des agrafes d'argent qu'elles nomment »*besim* بسيم (6), et *chetfia* ختفية (7), entre lesquelles il y a

---

(5) Je pense qu'il faut écrire عَقْدُ الرِّوَاء, car le mot رواء me paraît désigner un *noeud*. Voyez Alcala au mot *laso de çapatos*.

(6) Ce mot ne s'écrit pas بسيم, mais بزيم, au pluriel بزائم, et il désigne bien sûrement *une agrafe*. On a vu plus haut que Diego de Haedo parle des *hevillas* (agrafes), au moyen desquelles les femmes attachent le *haik*; or, Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *hevilla* par بزيم. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 83) traduit *fibulae* par بزائم, et selon nos dictionnaires le mot إبْزِيم désigne une agrafe avec sa porte.

(7) Je présume qu'on doit écrire ce mot خطفية, avec le ط, et non pas avec le ت. Je ferai observer que la racine ختف n'existe point dans la langue arabe, que la racine خطف est au contraire très-connue, et que l'étymologie favorise ma supposition. En effet le verbe خطف signifie *abripuit*, et le mot خُطّاف *une lame de fer recourbée à l'extrémité, un crochet, une agrafe*. Il y a un autre mot arabe, dérivé de la même racine et qui, ainsi que خطفية, manque dans le Dictionnaire.

»une petite chaine. La plupart des femmes portent ce *haik* sur le »corps nu. —— Les ouvertures sont aux côtés, et quand une mère »veut allaiter son enfant, elle fait sortir la mamelle par cette »ouverture, ce qui est aussi le plus commode pour l'enfaut »que la mère porte ordinairement sur le dos; d'ailleurs elles »ont les mamelles très-grandes, tant qu'elles sont jeunes." Au rapport du même voyageur quelques femmes portent 1°. la chemise, 2°. le *kaftan*, 3°. la منسرية, 4°. le *haik* avec le *hazem* حزام.

Le حيك ou حائك est mentionné également par Lempriere (*Tour to Marocco*, pag. 39, 293, 295, 380) qui écrit *haick*, et par Ali Bey (*Travels*, tom. I, pag. 16, 29, 73, 80) qui écrit *Hhaik*. Enfin plusieurs voyageurs qui, de nos jours, ont visité le Magreb, tels que Riley (*Loss of the American brig Commerce*, pag. 407, 492), M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138), M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 81), le colonel Scott (*Journal of a*

Je veux parler du terme مِخْطاف. Selon Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*, aux mots *anzuelo (garavato), garavato*) on applique le nom de مخطاف à *un morceau de fer recourbé, à un petit crochet, à un hameçon.* En effet Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 234 v°) rapporte que les esclaves des négociants de l'Inde portent عود غليظ له زجّ حديد وفى اعلاه مخطاف حديد فاذا اعيا ولم يجد دكانة يستريح عليها ركز عودَهُ بالارض وعلق حمله منه »un gros bâton, garni d'une pointe de fer, »et en haut d'un crochet du même métal. Ainsi, quand le porteur est fatigué et qu'il »ne trouve point de banc pour s'y reposer, il fiche son bâton en terre, et pend son »fardeau au crochet." Le mot مخطاف désigne encore *un bâton armé à l'une de ses extrémités d'un morceau de fer pointu et recourbé* (Alcala au mot *cayado de pastor*), et aussi *une ancre* (Alcala aux mots *ancora, cloque (garfio de nave), garfio*; Dombay, *Gramm. ling. Mauro-Arab.* pag. 101).

residence in the Esmailla of Abd-el-Kader, pag. 5) et Lady Grosvenor (*Narrative of a Yacht Voyage in the Mediterranean, during the years* 1840—1841), ont parlé de ce vêtement, en écrivant *haick, hayk, hhaik* ou *haik*.

خِرْقَةٌ (1)

Ce mot désigne l'habit, ou le manteau grossier, que les *fakirs* et surtout les Sofis portent en Orient. Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 201 r°) dit d'un des Sofis qu'il était: بركة لابسى الخرقة. Dans un manuscrit que possède la Bibliothèque de Leyde, et qui renferme plusieurs opuscules, relatifs aux Sofis, (man. persan 1038, fol. 22 v°) on trouve: در گريبان خرقه نوشته بود يا عزيز يا ستار يا لطيف يا حليم

(1) Le mot خِرْقَة, avec le pluriel خِرَق, signifie encore: *une pièce d'étoffe.* Je lis dans Nowairi (*Histoire d'Egypte* man. 2 *m*, fol. 204 r°): اعطاه — خرق كتان فرنجى مائتى ذراع »Il lui donna deux cents aunes de pièces d'étoffe de lin d'Europe." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 269): عمد الى الخرقة وعمل منها كيسا »Il prit la pièce d'étoffe et en fit une bourse." Dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 51 v°): يُقال انه لم يجتمع عند احد من نظرائه ما اجتمع عنده من عين وورق ودفاتر وخرق وانية ومتاع واثاث (lis. واثــاث) وكراع »On dit qu'aucun de ses égaux n'avait rassemblé une si grande quantité d'argent monnayé et non monnayé, de livres de mise et de recette, de pièces d'étoffes, de vases, de meubles, d'ustensiles et de chevaux." A Malte le mot خَرْقَة a le même sens et il y désigne en outre *un maillot d'enfant*. Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 279.

Celui qui vend les خِرَق est nommé خروقى. Voyez Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 354, 357).

در مهان خرقه نوشته بود يا صبور يا شكور يا كريم يا عليم در دامن خرقه يا واحد يا احد يا صمد يا فرد. Je ne traduis pas ce passage, parce qu'il est assez difficile de trouver des équivalents français qui rendent exactement les divers attributs de la divinité, qui s'y trouvent nommés. J'observe seulement qu'il me semble qu'il faut traduire le mot مهان par *le dessous*. On trouvera au mot دلق des renseignements plus étendus sur l'habit des contemplatifs orientaux.

Le mot خرقة semble encore désigner: *une sorte de manteau*, dont les Bédouins font usage. Je lis dans Ibn-Djobair (*Voyages*, man. 320 (1), pag. 72, 73): ومن العجب فى امر هولاء المائرين انهم لا يبيعون من جميع ما ذكرناه بدينار ولا بدرهم انما يبيعونه بالخرق والعباآت والشمل فاهل مكة يعدّون لهم من ذلك مع الاقنعة والملاحف المان (sic) وما اشبه ذلك مِمّا يلبسه الاعراب ويبايعونهم به ويشارونهم »Ce qu'il y a »d'étonnant, quant à ceux qui apportent les provisions, c'est »qu'ils ne vendent pas tout ce dont nous avons fait mention, »pour des dinars ou des dirhems, mais pour des *khirkahs*, »des *abâähs* et des *schimlahs*. Le peuple de la Mecque en ap-

---

[1] Reiske semble avoir noté sur la marge de son Golius, que ce mot désigne: *une bourse*. En effet, je trouve le mot, en ce sens, employé par Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 191 v°): ومن عوائدهم فى يوم العيد ان كلّ من بيَدِهِ قرية مُنْعَمٌ بها عليه ياتى بدنانير ذهب مصرورة فى خرقة مكتوب عليها اسمه فيلقيها فى طست ذهب هنالك »Une de leurs »coutumes, pendant la grande fête, consiste en ce que chacun auquel le roi a fait »présent d'un village, apporte des dinars d'or, renfermés dans une bourse, sur laquelle »son nom est écrit. Il la jette dans un bassin d'or qui se trouve là." Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*, aux mots *bolsa* et *burjaca*) a noté une autre forme de la même racine, qui désigne également *une bourse*, savoir مُخَرَّقَة.

»prête pour eux, ainsi que des *kinâs*, des *milhafahs* solides (²), »et des habits semblables dont se revêtent les Bédouins. Avec »ces choses les habitants de la Mecque exercent le commerce »avec eux (³).

خُفّ

Les *khoffs* étaient déjà en usage du temps de Mahomet. Au rapport de Nawawi (*Tahdhib al asma* pag. 33), le Prophète en portait lui-même, et on lit dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 167 v°) que Mahomet défendit aux Fidèles de porter des *khoffs* pendant le pèlerinage; seulement, quand on ne pouvait se procurer des sandales, il était permis de chausser des *khoffs* dont on devait couper les talons (ولا الخفاف إلّا احد لا يجد النعلين فَلْيَلْبسْ خفين وَليقْطعْهما اسفل من الكعبين).

En Egypte, les *khoffs* étaient portés anciennement, tant par les hommes que par les femmes. On lit dans Soyouti (*Hosn al mokadharah*, man. 113, fol. 337 r°) que le khalife Hakim-biamr-allah »défendit aux cordonniers de faire des *khoffs* pour »les femmes" (منع الخفّافين من عمل الاخفاف لَهُنّ). Et le même fait est rapporté par Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man.

(²) Le manuscrit porte المبان sans points diacritiques sur le ب; je pense qu'il faut lire المِتان que je suppose être un pluriel de مَتين et مَتينَة. S'il en est ainsi, il faut ajouter ce pluriel au Dictionnaire.

(³) Le manuscrit porte ويشاورونهم, mais je n'ai pas hésité à y substituer ويشارونهم. Comparez Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°): ولا يعلم الذين يتوجهون الى هنالك من يبايعهم ويشاريهم امن الجن ام من الانس. Voyez aussi *ibid.*, fol. 258 v°.

2 *k* (2), pag. 104: منع الاساكفة من عمل الخفاف لهنّ وشدّد في ذلك). On voit par un autre passage de ce dernier auteur (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 10 v°) que les *khoffs* étaient portés par les hommes dans la première moitié du septième siècle de l'Hégire, et par un passage d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 17) que les hommes en faisaient également usage dans le huitième siècle de l'Hégire. Suivant Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350) les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient sous la dynastie turque (circassienne) des *khoffs* de cuir *bolgâri* ([1]) noir. Les *khoffs* étaient encore portés par les hommes après la conquête de l'Egypte par les Turcs, et c'est le passage suivant des *Mille et une Nuits*, qui le prouve. On lit dans cet ouvrage (éd. Habicht, tom. III, pag. 248) que la princesse Bodour, en prenant les habits de son mari, لبست الخف والمهماز »mit le »*khoff* et l'éperon." Et même du temps de l'expédition française en Egypte, les *khoffs* étaient portés tant par les hommes, que par les femmes, car on lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 109): »Pour monter à cheval et même pour »faire des courses dans la ville, on chausse les *khouff*, espèce de »bottines en maroquin rouge ou jaune, qui sont communes »aux hommes et aux femmes." De nos jours les *khoffs* ne sont portés en Egypte, que par les femmes, ainsi qu'on peut le

---

([1]) Le cuir de Bolgar était fameux. On peut consulter sur ce fait l'illustre M. Fraehn (*Die ältesten arabischen Nachrichten über die Wolga-Bulgharen*, pag. 8). De nos jours encore on l'emploie dans plusieurs contrées de l'Asie et notamment en Perse, où l'on a corrompu le mot en *bhulkhal*, comme le rapporte Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 69). Ce voyageur estimable a très-bien vu, que le mot est proprement *Bulghar*.

voir dans les *Modern Egyptians* de M. Lane. Nous allons donner quelques détails sur ces *khoffs* de femme.

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 359), il y avait au Caire un marché, appelé سوق الاخفافيين, destiné à la vente des *khoffs* et des *nals* des femmes (يباع فيه الاخفاف للنسوان ونعالهنّ). Du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, c'est-à-dire après la conquête de l'Egypte par les Turcs, les *khoffs* des dames de condition, ou des esclaves qui avaient des maîtres riches, semblent avoir été très-magnifiques. On lit dans l'ouvrage que je viens de nommer (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 56): وقفت عليه امراة — بخفّ مزركش بحاشية قصب وشريط لاعب »Une femme »se présenta à lui; elle portait des *khoffs*, garnis de bords »ornés de pierreries, ainsi que d'un cordon flottant (¹)." Ailleurs (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 425) un homme prend pour son esclave qui doit sortir: خفًّا مُزركشًا بالذهب الاحمر مرصعًا بالدرّ والجوهر »une paire de *khoffs* ornés d'or rouge, ainsi »que de perles et de pierreries." (Il faut observer que dans ces passages le mot خفّ est employé pour désigner: *une paire de khoffs*). Plus tard, la dépense pour cette partie de la toilette, semble avoir diminuée. On lit dans la Relation de Guillaume Lithgouw (19 *Jaarige Lant-Reyse*, tom. I, pag. 171) que les femmes au Caire »portent des bottines de cuir comme »les hommes." Dans celle de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 90) qu'elles portent »des bottines »de diverses couleurs, allant jusqu'à la moitié de la jambe

(¹) Voyez sur ce passage les observations judicieuses de M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 26, et sur le verbe زركش, employé dans le sens de *orner*, une des notes suivantes qui accompagnent mon ouvrage.

»ou un peu plus haut." Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 63) les خُفّ sont »des bottines ou chaus»settes en maroquin jaune." Aujourd'hui les dames d'Egypte ne portent les *khoffs* que quand elles sortent; mais les auraient-elles portés anciennement dans leurs maisons? C'est un passage des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 141) qui me le fait croire.

Je pense qui Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 48), en parlant des femmes de Tripoli de Syrie, a les *khoffs* en vue, quand il dit: »Pour marcher plus commodement dans les ruës, quand il y »a de l'eau ou de la boüe, elles portent des bottines de maro»quin, que leur montent jusqu'aux genoux, et retroussant sans »façon leurs habits de tous costez, elles passent partout sans les »moüiller, ny les crotter." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 420) mentionne également les »bottines de maroquin jaune" des dames d'Alep. Parmi les Bédouins de la Syrie, les *khoffs* sont portés tant par les hommes, que par les femmes. D'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208) rapporte que les émirs et les scheikhs »montent à cheval avec de petites botti»nes de maroquin jaune, sans bas, fort legeres, et cousuës en de»dans, avec lesquelles il peuvent aussi marcher à pied, et courir »même sans que l'eau les puisse pénétrer." Plus bas (pag. 211): »Les femmes vond nuds pieds sur des tapis, lorsqu'elles sont dans »leurs maisons; — — elles mettent de petites bottines plissées »quand elles veulent sortir." (Comparez *ibid*, pag. 3).

On lit dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* (Amsterdam, 1716, pag. 93) que les femmes de Moka portent »de petites botines de »maroquin." Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) mentionne les demi-bottes (*half boots*) en cuir jaune des femmes de la Mecque.

Au rapport d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 382), »les femmes de Bagdad sont à pieds nus dans leurs maisons; elles ne mettent des bottines que quand elles sortent." Suivant M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 278) les femmes de Bagdad portent »des bottines jaunes."

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 83 v°) dit, en parlant des femmes de Schiraz: وهنّ يلبسن الخفاف »elles chaussent des *khoffs*." [3]

Je terminerai cet article en reproduisant encore ici les paroles du même voyageur qui, en partant de la frontière de l'empire byzantin, pour se rendre à Astrakhan, s'exprime en ces termes (fol. 153 r°): وذلك فى اشتداد البرد وكنْتُ البس ثلاث فروات — — وفى رجلى خف من صوف وفوقه خف مبطن بثوب كتان وفوقه خفّ من البرخالى وهو جلد الفرس مبطن بجلد ذئب »Ceci eut lieu durant la rigueur du froid, et je m'habituai »à revêtir trois pelisses; — — quant à mes pieds, je chaussai »en premier lieu des *khoffs* en laine; sur ceux-ci j'en chaussai »d'autres, doublés d'une pièce d'étoffe de lin, et enfin sur ces »derniers encore d'autres, faits de برخالى, c'est-à-dire de peau »de cheval, et doublés de peau de loup."

---

[3] Si l'on trouve dans Oléarius (*Voyage en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 817) le passage suivant sur les souliers des Persans: »Leurs souliers qu'ils appellent *kefs*, sont »fort pointus au bout, et ont les quartiers et les talons fort bas, de sorte qu'ils les »mettent et les ôtent avec la même facilité, que nous faisons nos pantoufles:" il faut se garder de prendre le mot *kefs* pour le mot arabe خف avec le *s*, signe du pluriel en français, et de penser que la façon des خف en Perse diffère de la façon de ceux qui sont en usage parmi les Arabes. Le mot *kefs* d'Oléarius est le mot persan كفش, que Kaempfer (*Amoenitates exoticae*, pag. 128) écrit aussi كفس, avec le س au lieu du ش.

تَخْفِيفَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le verbe خفّف, à la deuxième forme, signifie en général *ôter ses vêtements pesants et mettre des vêtements légers*, et spécialement *des vêtements de nuit.* On lit dans les ***Mille et une Nuits*** (éd. Habicht, tom. II, pag. 63): وعو شاب مليح مخفّف اللباس بقبع كُشِفَ وقميص بلا سراويل »c'était un beau jeune »homme qui n'avait sur sa personne que des vêtements de nuit, »savoir une calotte découverte" (c'est-à-dire sans turban roulé autour) »et une chemise; il était sans caleçon." Ailleurs (éd. Habicht, tom. II, pag. 116): خَفِّفِى من لباسك كما كنتى فى ليلة دخل عليك »Mettez un vêtement léger, comme vous étiez »la nuit de la consommation du mariage." L'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 192) porte en cet endroit: وامر ابنته ان تُخَفِّفَ نفسَها كما كانت ليلة الجلاء فى الخلوة »Il ordonna à »sa fille de se revêtir d'un habillement léger, comme elle était, »dans la chambre nuptiale (1), la nuit qui suivait le jour quand

---

(1) Le mot خَلْوَةٌ désigne *une petite chambre, un cabinet, une cellule, un pavillon qui se trouve dans un jardin.* Dans le roman anglais intitulé *The Adventures of Hajji Baba*, chap. 18, ce mot est expliqué par *private room.* On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 74 v°): وبها مدرسة عظيمة حافلة فيها نحو ثلاثمائة خلوة ينزلها الغرباء القادمون لتعلم القران »Il y a à Wasit une grande et superbe université, qui contient environ trois cents cabinets habités par les étrangers qui viennent à cette université pour y »apprendre le Coran." Plus bas (man. fol. 103 r°), en parlant d'un hermite: وله خلوة متصلة بالمسجد فرشها الرمل لا حصير بها ولا بساط »Il habite une cellule qui fait partie de la mosquée, et qui n'a d'autre tapis que du »sable; il ne s'y trouve ni natte, ni sofa." Ailleurs (fol. 92 r°), en parlant des bains à Bagdad: وفى كلّ حمام منها خلوات كثيرة »Dans chacun de ces établisse-

»on l'avait montrée parée à son fiancé." Plus bas on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 225): خفّفوا ما عليها من الملبوس »On mit à la nouvelle mariée ses »vêtements de nuit." Le même verbe, à la cinquième forme, signifie: *ôter ses vêtements pesants.* On lit dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 67 r°): فـامـره بخلع ثيابه والتّخفّف من جسمه*

Du verbe خفّ dérive le mot تَخْفِيفَة qui, ainsi qu'on s'en aperçoit aisément, nous rappelle la deuxième forme du verbe. M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 295) a déjà appelé l'attention des orientalistes sur ce mot, et en citant plusieurs exemples empruntés aux ouvrages des historiens arabes de l'Egypte, cet illustre savant a cru devoir établir que le mot تخفيفة désigne *un genre de bonnet.* Ceci ne me paraît pas tout à fait exact, et je suppose que le mot تخفيفة désigne un *turban léger*, par opposition au turban gros et volumineux, qui était porté par les gens de loi et qu'on appelait ordinairement عمامة. En effet, je trouve presque constamment le mot تخفيفة employé par opposition au mot عمامة. On a déjà vu

---

»où il y a un grand nombre de cabinets." Dans le *Matmah* d'Ibn-Khacan (man. de St. Pétersbourg, fol. 67 r°): وحضر عند الحكم المستنصر بالله يومًا فى خلوة له فى بستان الزهراء على بركة ماء »Il se trouva certain jour avec Al-Hakim-al-mostancir-billah dans un pavillon, situé dans le jardin d'Az-zahra, et donnant sur un étang."

Mais le mot خلوة désigne spécialement *la chambre nuptiale*; voyez-en un autre exemple dans Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 365). Le même mot se prend aussi dans le sens de *concubitus*. On lit dans Ibn-Batoutah (man. fol. 227 r°) que les femmes d'une tribu indienne sont مشهورات بطيب الخلوة ووفور الحظّ من اللذة. Et plus bas (fol. 230 r°): ولهنّ من طيب الخلوة والمعرفة بحركات الجماع ما ليس لغيرهنّ*

plus haut (pag. 85) qu'un kadhi, obligé d'assister au festin d'un prince, se dépouilla des vêtements qui convenaient à sa dignité, et qu'il se coiffa d'une *takhfifah*, au lieu de son gros turban d'homme de loi (وتعمّم بتخفيفة). On lit dans l'*Histoire d'Egypte* par Ibn-Iyas (man. 367, pag. 37): قلع تخفيفته ولبس عمامة وجوخة من فوق ثيابه »Il ôta son turban léger, »se coiffa d'un gros turban, et mit un manteau de drap par- »dessus ses autres habits." Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 o, fol. 58 r°): وقلع شاش التشريف والكلوتة وضرب بها الارض ولبس تخفيفة »Il ôta le turban et la calotte, »qu'il avait reçus en guise de vêtement d'honneur, les jeta par »terre, et se coiffa d'un turban léger." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 162) on trouve le passage suivant: قالت له اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الخفيفة. Au lieu de الخفيفة, je n'hésite pas à lire التخفيفة, et je traduis en conséquence: »Elle lui dit: ôtez vos habits et votre gros »turban, et coiffez-vous de ce turban léger."

خَفْتَانٌ ou قَفْطَانٌ (قُفْطَان)

J'ignore à quel temps ce mot qui est d'origine étrangère, a été adopté par les Arabes, et j'ignore également à quel temps l'usage du vêtement qu'il désigne, a été introduit parmi ce peuple. Mahomet ne faisait par usage du *caftân*, et le mot lui-même semble avoir été inconnu du temps du Prophète. Cependant on le trouve déjà dans des auteurs assez anciens, tels que Masoudi (*apud* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 108). Le خفتان du Khalife Al-moktadir était en soie, brochée

d'argent, de la fabrique de Toster; celui de son fils en soie (ou en brocart) de Roum, et orné de figures (*ibid*).

La mode a eu une grande influence sur ce vêtement, comme on va le voir. Commençons par l'Afrique septentrionale.

En parlant des Turcs d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 1, 2) s'exprime en ces termes: »Sur ce »*jalaco* [يلك] ils portent ordinairement une robe (*una ropa*) »qu'ils nomment *cafetan* (1), faite en guise de soutane de prêtre, »ouverte sur le devant, et garnie de boutons sur la poitrine. Elle »a de courtes manches, allant jusqu'aux coudes, et elle descend »jusqu'à mi-jambes, et quelquefois plus bas; en tous cas elle »dépasse le genou. Elle est aussi de couleur: les riches la por»tent en satin, en damas, en velours, et en d'autres sortes de »soie. Cette robe, ainsi que le *jalaco*, est sans collet, de sorte »que le Turc a toujours le cou découvert." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. V, pag. 283) parle également du *caftan* des Turcs d'Alger qu'ils mettent sur le صديرى. »Ils mettent dessus," dit il, »une veste de drap qu'ils appellent *caftan*. Elle est de »de la même longueur et faite à peu près comme un juste-au»corps. Elle est ouverte par le devant, pour laisser paroître la

(1) Par une faute d'impression continuelle, on lit constamment dans l'ouvrage de Diego de Haedo *tafetan*. Le mot a été défiguré encore davantage par les imprimeurs dans l'intéressant *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (1647—1648), où on trouve (tom. I, pag. 279, 282) constamment *cafferan*. A l'endroit cité, de Monconys parle de la procession de la *Casena*. Je ne doute pas que *Casena* ne soit la même chose que celle que Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant*, pag. 277) appelle le »Hazna [خزانة] ou Trésor du Grand Seigneur," envoyé à Constantinople par le Bacha d'Egypte. Or, dans ce dernier passage de Thévenot, il est parlé fréquemment de *caftans*. Il ne peut donc y avoir aucun doute qu'on ne doive substituer *caffetan* à *cafferan* dans le *Journal* de Monconys.

»camisolle, qui est toujours de couleur differente. Ils ne la »font joindre que vers le milieu du corps, où ils la ceignent »d'une écharpe si grande et si large qu'elle leur vient jusques »sur les reins [حزام]." On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos und Fes*, pag. 115). »Sur la chemise on »porte un *kaftan* قفطان ou *veste*, garni quelquefois de manches »que quelques-uns portent courtes et d'autres longues (comme »celles des *Feredges* turcs); mais souvent cet habit n'a point de »manches. Ordinairement ces habits sont en drap rouge, bleu »ou vert; quelques-uns de ces *kaftans* sont même composés de »toutes ces couleurs, soit à carreaux, soit à raies. Plusieurs »personnes y ont une broderie d'or, bien que ceci soit contraire »aux commandements de leur religion. Le *kaftan* ne dépasse »le genou que peu, et il n'est pas si long qu'un Doliman »turc. — — Les petits boutons de cet habit sont rapprochés »les uns des autres. On peut voir la façon de cet habit sur »la Pl XV°, fig. 1 et 3," Je ne doute pas que Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 85) ne parle de cet habit, quand il dit que les hommes à Maroc portent »des jacquettes jusques »aux genoux de drap de couleur." Je pense que les passages suivants de Marmol se rapportent également au *caftân*. En parlant des habitants de Maroc, il dit (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 33, col. 3); »Les autres personnes du commun se vê»tent à moins de frais, mais de la même manière; beaucoup d'entre »eux portent des jaquettes (*unas jaquetas*) en drap de couleur »et boutonnées, à quatre plis (*de quatro faldas*), avec des demi»manches étroites." Ailleurs (tom. II, fol. 102, col. 2) en parlant des habitants de Fez: »Les ouvriers et d'autres person»nes du commun, et spécialement les fantassins, les fusilliers,

»et les arbalétriers à cheval, portent des jaquettes à quatre plis »(*de quatro haldas*), qui leur viennent jusqu'aux genoux." Et encore (*ibid.*): »Les marchands et les artisans — — portent des »vêtements de drap, soit entièrement noir, soit bleu, soit d'une »autre couleur, et ils portent des robes (*los sayos*) très-longues, »descendant jusqu'à mi-jambes, avec des broderies en dessous »(*cosidos a girones*), et avec des demi-manches courtes qui ne »leur viennent jamais qu'un peu plus haut que le coude." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1) parle aussi du *Kafetan* en drap d'un des ambassadeurs qui vinrent à Amsterdam en 1659. Voyez encore sur le *caftân*, tel qu'on le porte à Maroc, St. Olon (*The present state of the Empire of Morocco*, pag. 90), M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138) et M. Gråberg di Hemsö (*Specchio* etc., pag. 80, 81). Le *caftân* à Tripoli d'Afrique, est une longue robe, brodée sur le devant et aux manches. (Voyez le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 6).

A Maroc et à Fez, les femmes portent aussi des *caftâns*. On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten* etc., pag 119): »D'autres femmes portent sur la chemise une espèce de *Kaftân* qui, »à peu près, est semblable à celui des hommes." Lempriere (*A Tour to Morocco*, pag. 386) qui, en sa qualité de chirurgien, avait eu l'occasion de fréquenter le harem de l'empereur de Maroc, rapporte que le *caftan* des femmes est un habit simple et sans manches, qui descend à peu près jusqu'aux pieds, et qui est tantôt en soie et coton, et tantôt en brocart.

Le *caftân* égyptien diffère beaucoup du *caftân* de l'Afrique septentrionale. Voici comment le décrit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39—41): »C'est une longue veste

»d'étoffe de soie et coton à raies. Celles-ci sont rarement unies, »mais ordinairement ornées de figures ou de fleurs. Cette veste »descend jusqu'à la cheville du pied, et elle a de longues man»ches, dépassant de quelques pouces le bout des doigts, mais »fendues un peu au dessus du poignet, ou vers le milieu du »bras, de sorte que la main est généralement découverte; ce»pendant, quand cela paraît nécessaire, on peut la couvrir de la »manche: car, en présence d'une personne d'un rang supérieur, »la politesse exige qu'on se couvre les mains." Je lis dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°) que les hommes au Caire portent, sous le vêtement que je suppose être la جُبّة, »une veste (*ein Wam*»*mes*) d'étoffe de soie, de toutes sortes de couleurs mêlées en»semble; les manches en sont très-longues, pour qu'on puisse »les croiser sur le devant du corps." Du temps de Niebuhr (*Reize naar Arabië*, tom. I, pag. 152), le *caftân* devait dépasser les pieds. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de Egypte*, tom. XVIII, pag. 138) décrit ainsi le قفطان: »Robe ouverte par »devant, avec de très-grandes manches; elle se met sur le corset."

L'habit des dames en Egypte, qui ressemble beaucoup au *caftân* des hommes, ne s'appelle pas *caftân* mais *yelek*.

Le *kaftan* des marchands de Massava ressemble bien plus au *caftân* du nord de l'Afrique, qu'à celui qu'on porte en Egypte. On lit dans le Voyage de M. Rüppell (*Reise in Abyssinien*, tom. I, pag. 119): »on porte sur cette chemise un juste-au»corps (*Leibrock*) (*Kaftan*) de coton, broché d'un peu de soie; il des»cend jusqu'au gras de la jambe, n'a point de manches, et s'attache »autour du corps au moyen d'une étroite pièce de batiste."

Nous retrouvons le *caftân* sur la côte de la Syrie, et c'est,

selon d'Arvieux (*Mémoires*, tom. I, pag. 353), »une veste de »Damas blanc." Les Bédouins de la Syrie portent également des *caftâns*, ou en portaient du moins quand le voyageur que je viens de nommer, visita l'Orient. Il dit (*Voyage dans la Palestine vers le grand Emir*, pag. 208) que les émirs et les scheikhs des Bédouins ont pour leur habit d'hiver » — — un »*caftan* de satin ou de moire, fait comme une soutane, qui va »jusques au milieu de la jambe, avec des manches larges;" et plus bas (pag. 210) il rapporte que les dames chez les Bédouins, »ont aussi des *caftans* faits comme des camisoles, dont elles se »couvrent en Hyver, hors qu'ils descendent jusqu'à terre; elles »troussent les pointes de devant et les passent dans les côtés de la »ceinture, tant pour marcher plus librement dans la maison, que »pour faire voir la broderie en fleurs, qui est sur le caleçon et »sur la chemise." Enfin il dit ailleurs (pag. 211) que les Arabes du commun portent »un caftan d'une grosse toile de coton."

A en croire Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106), les femmes à la Mecque portent »un *caftan* en coton des Indes."

Au rapport de Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia* etc., tom. II, pag. 226), le peuple de Kanaki sur le Diala, au nord-est de Bagdad, porte »des »kaftans amples à larges manches."

Bien que dans les auteurs anciens ce mot soit écrit خفتان, la forme قفطان semble exclusivement en usage depuis quelques siècles: et peut-être l'orthographe de ce mot a-t-elle été changée après la conquête de l'Egypte par les Turcs. La forme قفطان, avec le pluriel قفاطين, se trouve constamment dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 177, 298, 319); on la rencontre également dans les *Mille et une Nuits;* on a vu plus

haut que Höst et M. le comte de Chabrol écrivent ce mot de la même manière; Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) écrit قُفْطان; enfin M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 40) atteste qu'on prononce قَفْطان, mais plus ordinairement قُفْطان.

خَفِيَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire, comme nom d'un vêtement.

Le voyageur Ker Porter (*Travels* etc., tom. II, pag. 292), en parlant des Arabes Zobeides (*Zobeide Arabs*), dans l'Irak Arabi, près de Bagdad, s'exprime en ces termes: »On les voit »fréquemment sans autre couverture que la *kaffia* ou manteau, »faite d'une étoffe rayée à raies extrêmement larges. Ceci »est le costume ordinare (*domestic attire*), dans lequel on les »rencontre dans le voisinage de leurs maisons."

Comme le verbe خفى, à la deuxième et à la quatrième forme, signifie: *abscondit*, *occultavit*, *celavit*, et à la première *abscondit se*, et que le mot خفاء signifie *operimentum*, *tegimentum*: je pense que خفية peut très-bien désigner: *un grand manteau qui couvre tout le corps* (1).

---

(1) Je ferai observer ici que la cinquième forme du verbe خفى manque dans le Dictionnaire, et qu'elle signifie: *se déguiser*, *se travestir*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 293): تَخَفَّيْتُ انا وغلامى »Je me »déguisai ainsi que mon esclave." Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 37 v°) fait usage d'une forme analogue pour exprimer la même idée, car il emploie le verbe خاف (يخيف). Voici ses paroles: فصار متخيفا الى مالقة ليركب منها البحر الى جهة ابن مردنيش

خُلِىٌّ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

A en croire le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 39), le mot *kholi* désigne chez les Arabes de Tripoli d'Afrique, une espèce de *barracan*, qui tient le milieu entre l'*aba*, qui est très-grossier, et le جريد, que est très-fin.

خُمْر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le voyageur Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 7) nous apprend qu'il portait sa lettre de change, son argent et ses papiers »cachés dans une ceinture secrète (*inner* »*girdle*) que les indigènes appellent *khummr*; on s'en sert gé»néralement à cet usage, puisqu'on ne peut la perdre, et qu'el»le ne peut être arrachée au voyageur, à moins qu'il ne soit »tout à fait dépouillé de ses habits."

On se souviendra que le verbe خَمَرَ signifie: *operuit*, *texit* etc.

خِمَارٌ

A Djeuhari et à Firouzabadi ce mot semble avoir été si connu, qu'il n'avait pas besoin d'explication. Malheureusement, je dois avouer que, n'ayant pas rencontré ce mot dans

»Il se déguisa et se rendit à Malaga, pour s'embarquer de là en se rendant vers Ibn»Mardanisch." Mais peut-être faut-il substituer ici متخفيا à متكيفا.

un auteur qui me l'expliquât un peu exactement, je ne puis donner aucun détail sur l'espèce de voile qu'il désigne. Si je ne me trompe, le terme خمار ne se trouve pas dans les historiens arabes du temps de Nowairi, Makrizi etc., et j'oserais presque affirmer qu'on le chercherait vainement dans les *Mille et une Nuits*. Je ne le trouve pas non plus dans les voyageurs européens qui, à différentes époques, ont parcouru l'Orient. Ce voile semble avoit été en usage cependant du temps de Golius, car ce savant atteste que c'est »un voile de femme, »qui cache le devant du cou, le menton et la bouche, et qui »s'attache sur le sommet de la tête." Comme Golius n'indique ni la longueur, ni l'étoffe, ni la couleur de ce voile, il serait extrêmement hasardé de rapprocher de sa description assez inexacte, des passages de voyageurs qui ont visité l'Orient en même temps que lui ([1]).

خَمِيصَةٌ

Ce mot désigne, suivant Djeuhari, un habit carré et noir, orné de deux bords de couleur différente. Suivant le *Oyoun al athar* (man. 340, fol. 189 r°) le Prophète laissa entre autres en mourant une خميصة. Dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II,

---

([1]) Le mot خِمار désigne encore: *un mouchoir* dont on se couvre l'oeil. On lit dans l'ouvrage, intitulé *Madjma al anhor* (éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259): ولا باس ان يُشدّ خمار اسود من الحرير على العين الرامدة او الناظرة الى الثلج »Il n'y a pas de mal à couvrir d'un mouchoir de soie noir, »l'oeil d'une personne qui a de la chassie aux yeux, ou celui d'un homme qui est obligé à regarder fixement la neige."

man. 356, fol. 168 v°) la tradition suivante est rapportée sur l'autorité d'Ayischah et d'Abdollah ibn-Abbas: لما نزل برسول الله صلى الله عليه وسلم طفق يطرح خميصة له على وجهه فاذا اغتمّ كشفها عن وجهه فقال وهو كذلك لعنة الله على اليهود والنصارى اتّخذوا قبور انبيائهم مساجد يُحَذِّر ما صنعوا «Après être entré dans la demeure de l'Envoyé de Dieu, il vit que celui-ci jeta une *khamîsah* qu'il possédait, sur son visage, et qu'après s'en avoir couvert (1), il l'ôta dans cette posture, le Prophète dit: Que la malédiction de Dieu repose sur les Juifs et les Chrétiens, parce qu'ils ont converti en temples les tombeaux de leurs prophètes! Par ces paroles il voulut indiquer qu'on devait se garder d'en agir comme eux (2)."

Dans le même ouvrage (*ibid.*) la tradition suivante est rapportée sur l'autorité de l'épouse chérie du Prophète: قالت صلى رسول الله صلى الله عليه وسلم فى خميصة له لها اعلام فنظر الى اعلامها نظرةً فلما سلم قال اذهبوا بخميصتى هذه الى ابى جهم فإنّها ألْهَتْنى انفا عن صلاتى وإيْتونى بانبجانية ابى جهم بن حُذَيْفة بن غانم من بنى عدى بن كعب «L'Envoyé de Dieu fit (certain jour) sa prière, revêtu d'une *khamîsah* qu'il possédait, et qui avait des bords. Alors son regard tomba sur ces bords. Après avoir fini sa prière, il dit: Portez cette *khamîsah* à Abou-Djahm (3), car elle m'a distrait tout à l'heure

(1) Tel, si je ne me trompe, est, dans notre passage, le sens de la huitième forme du verbe غمّ. Comparez la septième forme dans le Dictionnaire.

(2) On sait que le sublime législateur de l'Arabie condamnait toutes sortes d'hommages rendus à un mortel, et qui n'étaient dûs qu'à Dieu seul.

(3) Nawawi (*Tahdhib al asma*, man. 357, pag. 241) nous donne sur ce personnage les détails suivants: ابو الجهم ويُقال ابو جهم بحذف الالف واللام الصحابى رضى الله عنه بفتح الجيم واسكان الهاء مذكور ﻓ

22 *

»dans ma prière, et apportez-moi le biscuit, apprêté avec de »l'huile et arrosé d'eau, d'Abou-Djahm-ibn-Hodhaifah-ibn-»Ganim de la tribu d'Adi-ibn-Kab ([4])." On y lit encore la tradition suivante, rapportée sur l'autorité de أُمّ خالد بنت خالد (fol. 169 v°, et la même tradition fol. 170 v°): أُتِىَ النبى صلى الله عليه وسلم بثياب فيها خميصة سوداء صغيرة فقال مَنْ

المختصر والمهذب فى الخطبة فى النكاح ان فاطمة بنت قيس قالت خطبنى معوية وابو الجهم ومذكور فى المهذب ايضا فى باب ما يفسد الصلاة فى حديث الخميصة ذات الاعلام وانبجانية واسمه عامر وقيل عبيد تضم العين ابن حذيفة بن غانم بن عامر بن عبد الله بن عبيد بفتح العين وكسر الباء بن عويج بفتحها ايضا بن عدى بن كعب القرشى (sic. Faudrait-il lire: عَوِيج?) العدوى اسلم يوم الفتح وصحب النبى صلى الله عليه وسلم وكان معظما فى قريش ومقدما فيهم قال الزبير بن بكار كان ابو الجهم عالمًا بالنسب وكان من المعمرين شهد بنيان الكعبة فى الجاهلية وشهد بنيانها فى ايام ابن الزبير وفى (le titre du livre manque) انه توفى فى ايام معوية وهو احد دافنى عثمان بن عفان وهو اربعة حكيم بن حزام الخ. Nous voyons donc qu'Abou'l-Djahm ou Abou-Djahm-Amir (ou Obaid), surnommé al-Koraschi, al-Adawi, fils de Hodhaifah, fils de Ganim, fils d'Amir, fils d'Abdollah, fils d'Abid, fils d'Awidj (?), fils d'Adi, fils de Kab, était un des hommes les plus distingués parmi les Koraischites, et qu'il possédait une grande connaissance des généalogies. Il prétendit avec Moawiah, à la main de Fâtimah, fille de Kais. Le jour de la conquête de la Mecque, il embrassa l'Islamisme, et il devint un des *compagnons* du Prophète. Il était parmi ceux qui enveloppèrent le khalife Othmân dans le linceuil, et il mourut sous le khalifat de Moawiah. Il avait encore vu bâtir la Kabah dans le Paganisme, il la vit rebâtir sous l'Islamisme.

([4]) J'avoue que je ne vois pas pourquoi le Prophète ajoute ces mots. J'ai cherché vainement le mot انبجانية dans le *Tadhib al asma* de Nawawi, où j'espérais trouver quelques remarques propres à éclaircir notre passage.

ترون ان نَكْسُوَ هذه فسكت القوم فقال ايتوني بِأمّ خالد فأُتِيَ بها تُحْتَمَلُ فاخذ الخميصة بِيَدِهِ فالبسها وقال أَبْلى وأَخْلِقى وكان فيها علم اخضر او اصفر فقال يامّ خالد هذا سناه وسناه بالحبشية جَسَنٌ »On apporta au Prophète des habits, parmi »lesquels se trouvait une petite *khamîsah* noire. A qui jugez-»vous que nous donnerons celle-ci? dit-il. Le peuple se tùt. »Conduisez ici, dit-il alors, Omm-Khalid. A cet ordre, Omm-»Khalid fut portée vers lui. Il prit donc la *khamîsah* et il en »revêtit cette femme, en disant: usez-la et portez-la jusqu'à »ce qu'elle tombe en lambeaux. Or cet habit avait un bord »vert ou jaune. O Omm-Khalid, ajouta-t-il, ceci est *sanah* (5)! »(*sanah*, dans la langue de l'Abyssinie, signifie: *beau*)." Enfin dans le même ouvrage (*ibid.*) انس raconte ce qui suit: قال لما ولدت أُمّ سُلَيْم قالت الىّ يانس انظر هذا الغلام ولا يُصيبَنّ شيْئًا حتى تغدو به الى النبى صلى الله عليه وسلم يُحنِّكهُ فغدوتُ به فاذا هو فى حائط وعليه خميصة حُرَيْثيّة وهو يسم الظهر الذى قدم عليه فى الفتح. »Omm-Solaim, étant devenue »mère, me dit: ô Anis! voyez cet enfant! qu'il n'obtienne rien (6), »avant que vous soyez allé avec lui vers le Prophète afin qu'il »mâche une datte et la place dans la bouche de l'enfant (7). Je

---

(5) Dans l'autre récit du même fait, on trouve سنا. C'est le mot éthiopien ሠናይ. Omm-Khâlid était née dans l'Abyssinie, au rapport du *Oyoun al athar* (*apud* Hamaker, *Liber de expugnatione Memphidis et Alexandriae*, pag. 71).

(6) C'est-à-dire, je pense, il ne sucera pas le sein de sa nourrice.

(7) On lit dans Nawawi (*Tahdhib al asma*, man. 357, pag. 334): فصل حنك قوله فى المهذب فى باب العقيقة يستحبّ ان يحنك المولود بالتمر واستدلّ بحديث انس رضى الله عنه فى ذلك وهو حديث صحيح قال صاحب المطالع التحنيك هو ان يمضغ (lis. plutôt تمضغ) التمرة وتجعلها فى فى الصبى وتحنك بها حنكه بِسَبّابتك حتى

»me rendis donc chez lui avec l'enfant; je le trouvai s'appuyant »contre un mur, revêtu d'une *khamîsah* de Horaith (8), et ap»pliquant une marque au cheval (9), sur lequel il avait dévancé »(ses compagnons), le jour de la conquête de la Mecque."

Si l'on rapproche les uns des autres ces passages qui, je n'en doute pas, intéresseront les Orientalistes à plusieurs titres, on obtiendra, pour le mot خميصة, le résultat suivant: c'est une sorte de manteau noir, porté tant par les hommes que par les femmes, et orné d'un bord de couleur, ou de plusieurs bords de diverses couleurs. Un certain lieu nommé Horaith, semble avoir été renommé pour la fabrication de cette espèce de vêtement. On voit que dans aucun des passages que nous venons de citer, l'étoffe dont la *khamîsah* était faite, n'est in-

---

تتحال فى حلقه والحنك اعلا داخل الفم والله اعلم قال الهروى يقال حنكه وحنكه يعنى بتخفيف النون وتشديدها والله اعلم.
Je dois faire observer, à l'occasion de ce passage, que le mot مستحب est opposé à مستحق, et que le premier mot signifie: *ce qui est devenu une coutume générale, ce qui a été adopté généralement, sans avoir été commandé par une loi*, tandis que مستحق signifie: *ce qui a été ordonné effectivement par une loi.* C'est un passage de Nowairi (*Encyclopédie*, man. 273, pag. 592) qui démontre clairement ce sens de مستحب et de مستحق qu'on chercherait vainement dans nos dictionnaires. (J'observe en passant que, dans notre manuscrit de Nowairi, quelques mots ont été déplacés, en cet endroit, par le copiste). La phrase استدلّ بحديث signifie: *il fait usage du* HADITH, *comme d'un passage propre à prouver son assertion.* Dans un manuscrit de l'ouvrage d'Ibn-Khallican qui a appartenu à Willmet, et qui, actuellement, fait partie de la Bibliothèque de l'Institut des Pays-Bas, on trouve (pag. 22): استدلّ بحديث ابى لبابة.

(8) J'ai cherché vainement ce mot, qui, je pense, est un nom de lieu, dans plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits.

(9) Voyez sur le mot طَهَّرَ. M. Quatremère, *Mémoire sur Meidani*, pag. 42.

diquée; Djeuhari ne nous l'apprend pas non plus, et j'ignore où M. Freytag a trouvé que ce vêtement était en laine ou en soie. Bien certainement il n'était pas en soie du temps de Mahomet.

Dans un vers, cité par Djeuhari, et qu'on peut lire dans le Dictionnaire de M. Freytag, les cheveux noirs d'une jeune fille sont comparés a une خميصة.

خَنِيفٌ et خَنِيفَةٌ

La forme خنيفة manque dans le Dictionnaire.

Ces mots désignent un manteau de laine grossière, porté en Barbarie. Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 4, col. 1) dit, en parlant des Berbères de la province de Héha, la plus occidentale du royaume de Maroc: »Ils portent aussi »des capotes grossières, faites d'une certaine étoffe de laine, »grossière comme de la bure; ils nomment ces capotes *Hañy-»fas.*" Ailleurs (tom. II, fol. 33, col. 3): »Par-dessus cet habit »[probablement le خفتان], ils [les hommes du commun à Ma-»roc] portent des capotes, grossières comme de la bure, qu'ils »nomment *hañifas.*" Et enfin (tom. II, fol. 102, col. 4), le même auteur dit, en parlant des hommes du commun à Fez, qu'ils portent »des capotes de laine, grossière comme la bure, »appelées *Hanifas.*" Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1) dit, parmi les détails qu'il donne sur le costume des ambassadeurs du roi de Maroc et de Fez, qui vinrent à Amsterdam en 1659: »L'ambas-»sadeur Ibrahim Duque portait aussi un tel *Hayik*, mais par-

»dessus cet habit, il portait un large manteau, allant jusqu'
»la ceinture, fait de poil de chèvre noir, ou de laine, garn
»par derrière d'un capuchon, et fermé sur la poitrine ave
»des boutons. On porte ordinairement ce large manteau, ap-
»pelé en arabe *chanyf* ou *chanyfa*, par-dessus le *Hayik*
»mais en hiver on en entoure la tête, qu'on couvre du ca
»puchon; et porté de cette manière, cet habit se nomme *Mu-*
»gannes." Voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de
Dapper (pag. 240, le second personnage à gauche). Quant au
mot *Mugannes*, je dois avouer, bon gré mal gré, que j'ignore
comment on l'écrit au Magreb. Suivant la prononciation hol-
landaise, on écrirait مُغَنَّس, mot qu'on ne trouve pas, à la vé-
rité, dans les dictionnaires, mais qui néanmoins peut bien
avoir été employé par les habitants du Nord de l'Afrique.

دِرْع

Les Arabes expliquent le mot درع par قميص, *chemise*, et
j'ignore ce qui distingue le درع du قميص; mais le mot درع ne
s'applique qu'à une chemise de femme et les poètes font sou-
vent usage de ce mot pour désigner la femme elle-même. On
trouve dans un poème d'Al-motamid (*apud* Ibn-Khacan, *Ka-*
layid al-ikyan, tom. I, man. 306, pag. 8):

(الكامل) ان نَشَّرَتْ تلك الدروع حنادسا
ملأتْ لنا هذى الكوس ضياء

Pour comprendre ce vers, il faut se rappeler que les poètes com-
parent les jeunes filles à la nuit, à cause de leur chevelure
noire, et le vin au jour ou au soleil à cause de son éclat. Je
traduis en conséquence:

»Si ces jeunes filles (littéralement: ces chemises) répandent »l'obscurité, en revanche ces coupes sont pleines pour nous de »lumière."

Le même poète dit encore (*ibid.*, pag. 35):

(الكامل) قد رُمْتُ يوم نزالهم
الا تحصّننى الدروع

»Je désirais ardemment de combattre les ennemis, mais les »femmes (littéralement: les chemises) m'en ont empêché." On voit par ces passages que le pluriel دروع, et non seulement أدراع, comme nos dictionnaires le feraient croire, est en usage pour désigner *des chemises de femme;* en effet le poète Ibn-al-Labbanah (*ibid.*, pag. 38) fait également usage du pluriel دروع pour indiquer *des chemises de femme.*

دِرَاعَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 2) le mot *Dhiraa* désigne, au Magreb, ce grand voile ou manteau, qu'on appelle également *izâr* (ازار). Voyez ce mot.

دُرَّاعَة

Silvestre de Sacy a donné quelques details, sur ce mot, dans sa *Chrestomathie arabe* (tom. I, pag. 125). Il résulte du passage du *Kamous*, cité par ce savant, qu'anciennement la *dorrââh* n'était faite que de laine. Makrizi (*ibid.*) nous apprend que c'était l'habillement qui distinguait les vézirs des autres

officiers de plume ou de justice, et cet auteur le décrit comme étant ouvert par devant jusque vers la hauteur du coeur et garni de boutons et de boutonnières. On lit dans le même historien (dans la *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 50 du texte arabe) que le Khalife Hakim-biamr-allah portait une *dorrâäh* d'une étoffe unie.

On trouve dans Ibn-Khallikan (*Wafayat al ayan*, tom. I, pag. 231) un passage assez remarquable, dans la vie d'Al-wezir-al-magrebi. Cet homme, égyptien de naissance, avait quitté sa patrie, parce qu'il craignait Hakim, qui avait déjà mis à mort son père, son oncle et ses deux frères. Errant de cour en cour, il fut enfin créé vézir par le prince Bouyide Moscharraf-ad-daulah; mais, ajoute Ibn-Khallikan, il ne reçut pas un titre d'honneur, ni une *khilah*, et il ne cessa point de porter la *dorrâäh* (وتقلد الوزارة من غير خلع ولا لقب ولا مفارقة الدراعة). M. le baron de Slane (*Ibn-Khallikan's Biographical Dictionary*, tom. I, pag. 455) dit qu'il ne comprend pas pourquoi Al-Magrebi fut obligé de porter constamment la دراعة. Il faut avouer que le point est assez difficile à décider, tant qu'on n'aura pas trouvé quelque part une description du costume des vézirs de la dynastie Bouyide. Faute de faits, je me permettrai de soumettre au jugement éclairé de M. de Slane une conjecture. Je suppose donc que la *dorrâäh* n'était pas portée par les vézirs de la dynastie Bouyide, et que Moscharraf-ad-daulah, en obligeant Al-Magrebi à porter constamment cet habit, voulut indiquer qu'il le considérait toujours comme un étranger, (comme un vézir Egyptien), auquel il n'avait pas donné du tout son entière confiance, et qu'il ne considérait pas comme un de ses sujets nés dans ses états.

Au rapport de l'auteur du *Mesalik al absar* (*Notices et Extraits*, tom, XIII, pag. 216), la *dorrââh* était portée dans l'Inde pas les kadhis et les gens de lettres, ainsi que par la masse du peuple.

Dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 144 r°) il est question d'une *dorrââh* de couleur violette (دراعة بنفسجى), ainsi que dans Makrizi (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 149).

La *dorrââh* était en usage en Espagne. On trouve dans Al-Makkari (*Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 373 v°) que les Arabes d'Espagne adoptèrent dans le printemps, au conseil de Zeryâb, »des *dorrââhs* sans doublure" (الدراريع التى لا بطائن لها), et l'on trouve ailleurs chez le même auteur (man. fol. 86 r°) que le vêtement d'honneur, donné par Al-Hakim II à Ordoño IV, se composait d'une *dorrââh*, brochée d'or (دراعة منسوجة بالذهب), et d'un *bornos*.

Nous retrouvons encore cet habit à Alger. En parlant des habitants arabes de cette ville, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2) s'exprime en ces termes: »au lieu de »cet habit [la غلالة] beaucoup de personnes portent une autre »chemise (*camisa*) en lin délié, qui est longue, très-ample, »très-blanche et qui porte le nom d'*Adorra*." Et ailleurs (fol. 27, col. 2) le même auteur dit que les femmes arabes de cette ville, portent, sur leur chemise, une autre sorte de chemise, de trois manières 1° »soit une chemise extrêmement ample, très-»fine et très-blanche, semblable à celle que portent leurs ma-»ris les *Baldis* ou citadins, et dont nous avons parlé ci-dessus; »elles la nomment *dorat* ou *adorat*" [1].

[1] Je profite de cette occasion pour demander aux orientalistes, s'ils connaissent un

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. Gayangos, fol. 106 v°), atteste que les habitants de Makdaschau (مَقْدَشْوا, le *Magadoxo* de nos cartes, sur la côte orientale de l'Afrique) portent: دراعة من المقطع المصرى معلمة »une *dorrââh* en lin (²) »d'Egypte, ornée de bords."

---

mot arabe, ayant tant soit peu le son de *dorre*, et désignant du drap jaune. Je lis dans la relation du Voyage du Sieur van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 31), que les Magrebins »portent ordinairement des habits longs en toile blan»che, aux manches amples, et généralement sans ceinture; beaucoup les portent aussi »en drap de toutes sortes, et de diverses couleurs, comme rouge, vert clair, bleu et »*dorre*, c'est-à-dire du drap jaune." (»draghende ghemeenlijck langhe cleederen, met »witten lywade wide mauwen, [je corrige: van witten lywade, met wide mauwen] »meest onghegort, vele van lakene van alle soorten ende diversche coleuren, als roed, »licht groen, licht blau, ende dorre dats ghelu laken.")

(²) Le mot مقطع désigne le lin, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *olanda lienço* par تونسى et par مَقْطَع, au pluriel مَقَاطِع, et *alva* (aube) par قَمِيص مِن مَقْطَع. Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 14 r°) compte parmi les étoffes dont se revêtent les Grenadins: المقاطع النتوسية. Au mot النتوسية il faut substituer التونسية, et traduire: »des étoffes de lin de Tunis." La ville de Tunis était célèbre par le lin qu'on y fabriquait, et voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'ouvrage de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 241, col. 1): »Les habitants de la ville »de Tunis sont pour la plupart des tisserands, et on fabrique dans cette ville le meil»leur lin qui se trouve en Afrique, parce que les femmes de Tunis filent le lin très »fin et bien tordu; et c'est de ce lin qu'on tisse ces riches turbans (*tocas*) qu'on nom»me *Tunecis* (de Tunis), et qui sont très-estimés parmi les Mores." Ces turbans en toile de lin de Tunis, ne sont pas restés inconnus aux poètes chrétiens de l'Espagne. On lit dans le *Romancero de Romances Moriscos* (pag. 35):

»Un bonete verde oscuro
»Con la toca tunecina."

»Un bonnet vert foncé, avec un turban de toile de Tunis." Et ailleurs (pag. 164 »tocas tunecies."

Enfin, je ferai encore observer que l'on semble avoir porté plusieurs *dorrâähs* l'une sur l'autre. Dans l'*Histoire des Abbasides* de Nowairi (man. 2 *h*, pag. 190) on trouve: وفى هذه السنة امر المتوكّل [باخذ] (3) اهل الذمّة بلبس دراعين (l. دراعتَيْنِ) عسليين (l. عسليّتَيْن) على الدراريع والاقبية »En »l'année 239, Al-motawakkil ordonna aux peuples tributaires »de se revêtir de deux *dorrâähs* jaunes (4) par-dessus les au-»tres *dorrâähs* et les *kabâs.*"

مِدْرَعَةٌ, مِدْرَعٌ

Ces mots désignent, à ce qu'il semble, la même chose que le terme دُرَّاعة; suivant le *Kamous*, le مدرع et la مدرعة sont toujours en laine. En effet, ces mots désignent un vêtement

---

Je crois retrouver le mot مَقْطَع, au pluriel مقاطع, pris dans le sens d'*étoffe de lin*, dans le *Mesalik al absar*. Suivant la traduction de M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 200) on lit dans cet ouvrage: »Suivant ce que m'a »raconté Siradj-eddin-Omar Schébéli, les habits de lin, que l'on apporte d'Alexandrie et »du pays des Russes sont portés exclusivement par ceux que le sultan en gratifie. »Quant aux autres leurs tuniques et leurs robes sont de coton fin. On fabrique avec »cette substance des habits qui ressemblent aux robes مقاطع de Bagdad." Je ferai observer qu'à ma connaissance, le mot مقاطع n'est jamais employé dans le sens de *robes*. Le texte porte probablement: وتُصْنَع به ثياب تشبه المقاطع البغدادية. Le mot ثياب doit se traduire ici par *pièces d'étoffe* (voyez ci-devant p. 21, 22) et je pense que le sens du passage est: »On fabrique avec cette substance »des pièces d'étoffe qui ressemblent aux étoffes de lin de Bagdad." Je ferai encore observer qu'immédiatement après il est question de la *finesse* (رفعة) de ces مقاطع, comparée à celle des étoffes indiennes, et que celles-ci sont comparées aux mousselines; tout ceci s'applique à merveille aux étoffes de toile de lin.

(3) Il faut biffer ce mot.

(4) Voyez sur le mot عسلى les *Additions et Corrections.*

de laine grossière, et qui n'était porté que par les esclaves ou par le menu peuple. Dans le *Kartas* (éd. Tornberg, pag. 6) on lit qu'un esclave portait une »*midraäh* de laine" مدرعة صوف. Dans le *Siradj al-molouk* de Tortouschi (man. 70, fol. 43 v°) on trouve qu'un personnage revêtu d'une *schimlah* et d'une *midraäh* de laine, entra chez le khalife Moawiyah, et qu'on le blâma de manquer ainsi à l'étiquette. Al-Bikâï (*ap.* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 58) parle de femmes qui portaient de *midraähs* en poil (وعليهنّ مدارع الشعر).

دَرْوَازَةٌ, دَرْوَزَةٌ

Ce mot, d'origine persane, manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Al-Makkari ou plutôt dans Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestomathia Arabica gramm. histor.*, pag. 145): وطريقة الفقر على مذهب اهل الشرق فى الدرْوَزة التى تكسل عن الكَدَر »Les »*fakirs* (en Espagne) ressemblent à ceux de l'Orient, en ce qu'ils »portent la *derwazah*, qu'on n'ose toucher ([1]) à cause de sa »saleté.

Comparez M. de Gayangos, *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 114 et la note pag. 404.

دِفَّيَةٌ, دِفَاء, دِفْء

La dernière forme manque dans le Dictionnaire.

([1]) S'il n'y a pas de faute dans ce mot, il faut prononcer, je pense, تُكْسَل.

Les mots دفء et دفاء désignent un vêtement de laine ou de poil, ou une pelisse, dont on se sert afin de se garantir du froid. (Comparez le *Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 17). De nos jours le mot دِفِّيّة est usité en Egypte. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 110: »Un *deffyeh*, »grande chemise en bouracan noir, dont se servent les princi»paux habitans d'un village." Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 45) plusieurs personnes du peuple portent »une sorte de manteau, plus ample que la عباية, d'une étoffe »de laine teinte en noir ou en bleu foncé; on le nomme دِفِّيّة."

دِقْرَارَةٌ , دِقْرَارٌ

Suivant Djeuhari et le *Kamous*, ce mot désigne le caleçon qu'on appelle aussi تبّان. Voyez ce mot.

دِلْقٌ

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 269) et M. Freytag prononcent ce mot دَلِقٌ. M Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 346) dit qu'on écrit aussi دَلِق, mais qu'on prononce généralement دِلْق. Il croit que دَلِق mérite la préférence. Je n'en vois pas la raison. C'est le mot persan دَلْق, et la mesure d'un poème dans la *Chrestomathie* (tom. II, pag. 45, ligne 4 du texte arabe) démontre à l'évidence qu'anciennement on prononçait دلْقٌ en deux syllabes, et non pas en trois.

C'est l'habit des fakirs, des derwisches et des prétendus saints, et suivant Soyouti (dans la *Chrestomathie*, tom. II. pag. 267), les kadhis et les ulemas portaient un *dilk* ample, qui n'était pas fendu, et dont l'ouverture était sur l'épaule, et les *khatibs* »un *dilk* rond et noir, couleur propre à la dy-»nastie des Abbasides." Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*. tom. I, pag 346, 373; *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 239) le *dilk* est une sorte de long manteau, composé de lambeaux de drap de diverses couleurs. J'ai déjà promis, au mot خرقة, d'entrer ici dans des détails sur l'habit des contemplatifs, ou, ce qui revient presque au même, des aliénés en Orient. Les voici. On lit dans la Relation de Roger (*La terre saincte*, pag. 247): »Il y a une autre sorte de Religieux »qu'on appelle *Quoueli* [?] — — — Les uns ont la teste rasee, »et portent des manteaux de mille sortes de lambeaux de tou-»tes couleurs, neantmoins bien apropiez." Voyez l'estampe, pag. 249. Dans celle de Stochove (*Voyage du Levant*, pag. 433, 434) (dans la description du Caire): »Au reste il n'y a »ville dans la Turquie où le peuple soit plus supersticieux, et »où il se trouve tant de sorte de Santons et de Dervis, il y »en a qui vont tout nuds par les ruës, des autres vont habillez »de peaux de Lions ou de Tigres, — — — il y a d'autres »Santons qui se vestent de mille differentes façons fantasques, »j'en recontray un le plus crotesquement habillé du monde, il »marchoit sur des eschasses de la hauteur d'environ de deux »pieds, il avoit sur le corps une robbe, qui lui venoyt iusques »aux genoux, moytié faite de toute sorte de peaux, et l'autre »moytié de toute sorte d'estoffe de differentes couleurs, et une »ceinture faite de peaux de serpens, laquelle n'empeschoit

»pas, qu'a chaque desmarche sa robe s'ouvrant on ne luy vit »la nature, laquelle il avoit percée d'une grosse boucle de fer." Dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. I, pag. 209) : Les Derviches en Egypte »sont vêtus d'une manière extraordinaire: les uns »ont des habits tout chargez de guenilles de toutes sortes de »couleurs; les autres sont tout couverts de plumes; d'autres »sont reéllement tout nuds, avec la barbe et les cheveux hé»rissez." Ailleurs (tom. I, pag. 324) le même voyageur dit d'un dervische à Seide, qu'il portait: »une veste composée de »tant de pieces de differentes couleurs, que c'est un vrai mas»carade. Sa ceinture large d'un bon pied, est agraphée par »un grand nombre de boucles de cuivre."

مِدْمَاجَةٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta. pag. 233) explique ce mot par عمامة *turban*.

دَنِّيَّةٌ

C'est, suivant les Dictionnaires, un bonnet de Kadhi, ayant la forme d'un دَنّ c'est-à-dire, d'un grand tonneau à vin. Dans une lettre, adressée par Hamzah au Kadhi (*apud* de Sacy *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 92 du texte), Hamzah ordonne, entre autres, à ce dernier, de porter une *dannîyah* longue et noire, à longues bandes jaunes qui devaient pendre sur la poitrine.

دُرَّاجٌ

J'ignore jusqu'à présent si ce mot désigne en général *un*

24

manteau, ou bien une sorte spéciale de manteau. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 234) l'explique par الحاف الذى يُلْبَس. Comparez Makrizi (*apud* Kosegarten, *Chrest. Arab.*, pag. 116).

دَائِرَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 102), qui écrit *Déira*, un manteau bleu que le fiancé porte par-dessus le حيك, et je suppose que ce mot est le participe actif au féminin, du verbe دار: (*vestis*) *ambiens* (*corpus*).

مَدَاسٌ

Dans un passage de Noiwairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *k* (2), pag. 201) les mots نعل et مداس sont employés sans distinction. Il en résulte que le mot مداس désigne *une sandale*, ainsi que le mot نعل. En effet, le capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 156) atteste qu'on entend par le mot *medaas* »des sandales très-ornées et d'un travail exquis, dont »se chaussent les hommes et les femmes." On peut lire une historiette très-amusante, relative au مداس, dans les *Analecta Arabica inedita* (pag. 41—45) de M. J. Humbert.

ذيل

Ce mot désigne, comme on sait, *la queue d'un manteau*,

d'une robe etc.; mais à Malte il désigne encore: un jupon de toile blanche. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 157). M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 6) écrit *i-deil*, et il dit que c'est: »un jupon de toile ou de coton blanc," porté par les paysannes de Malte.

تَرْجِيلُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens de *soulier*.

Des passages qu'on trouve dans les *Mille et une Nuits* (on trouve trois fois ce mot, en ce sens, à la page 87 du tome I[er] de l'édition de Macnaghten), ne laissent aucun doute sur cette signification du mot ترجيل. En effet, à la page citée, le mot ترجيل sert à désigner la même chose que مركوب *soulier*. C'est donc avec raison que M. Torrens (*Arabian Nights entertainments*, tom. I, pag. 114) traduit *shoes*, et M. Lane me pardonnera, j'espère, si je n'approuve pas sa traduction, quand il rend le mot ترجيل par *sandals* (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 163).

رِخَايَة, au pluriel رِخايات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit ainsi les mots espagnols *escarpin* et *peal*. Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) parle des »escarpins qu'ils appellent *reyas*" et M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138) des *Rayahat* »ou pantoufles »rouges" des femmes de Maroc.

أُرْسُوسَةٌ, رَسَّةٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 764) explique ces mots par قلنسوة. Voyez ce mot.

رسيّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Je crois qu'il désigne la même espèce de coiffure que celle qu'on nomme رَسَّةٌ, c'est-à-dire la قلنسوة, et je suppose en outre que les mots رَسَّةٌ, ارسوسة et رسيّة dérivent du mot راس *tête*, en hébreu ראש: je prononce en conséquence رِسِيَّةٌ. En décrivant un palais, le poète sicilien Ibn-Hamdis (*apud* Nowairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 106) dit:

(الكامل) خلعت عليه غلائلا ورسيّة شمس البيت

»Le soleil lui a donné, en guise de vêtement d'honneur, des »*gilâlahs* (vêtements jaunes) et une *rosîyah.*"

Le poète a en vue ici l'éclat de l'or dont brillait ce palais, et qui était augmenté par les rayons du soleil. Il semble donc résulter de ce vers que la coiffure appelée رسية était de couleur jaune.

رُصافِيَّةٌ

Dans un passage d'Ibn Khallican (éd. de Slane, tom. I, pag. 155) il est question de cette espèce de coiffure; un peu plus loin elle est nommée قلنسوة. M. le baron de Slane (voyez la traduction anglaise d'Ibn-Khallican, tom. I, pag. 315) a déjà fait observer que la *rosâfîyah* était une espèce de bonnet, dont

nous ne connaissons plus aujourd'hui la forme précise. J'ignore si la *rosâfîyah*, portée à la cour de Bagdad, était exactement la même espèce de calotte ou bonnet, que celle qu'on nomme *kalansoweh* (voyez ce mot).

رُطْقَل

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Espagne on donnait le nom de رُطْقَل à une espèce de coiffe, faite en forme de réseau, et semblable à celle qu'on nommait بناقة. Voyez Pedro de Alcala, *Vocabulario Español Arabigo* aux mots *alvanega de red* et *capillejo de muger*. Selon cet auteur, le pluriel de رطقل est رُطْقُلات et aussi رَطاقِل.

مُرَقَّعَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Il désigne une sorte de دِلْق ou de خِرْقة *un habit rapetassé*, dont les prétendus saints et les fakirs font usage. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 102 v°) dit, en parlant d'un hermite: لباسه مرقّعة وقلنسوة لبد »son vêtement consistait en une *morakkaäh* et une *kalansoweh* de laine;" et ailleurs (fol. 112 r°) il dit, en parlant du saint ou hermite (ولىّ) du mont Lomân (لُمْعان): وعليه مرقّعة وقلنسوة لبد وليس معه ركوة ولا ابريق ولا عكاز ولا نعل »Il portait une *morakkaäh*, et une *kalansoweh* de laine; il ne possédait ni vaisseau pour contenir l'eau qu'il buvait, ni aiguière, ni bâ-

»ton, ni sandales." On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 133): فلما قرأ مراسيم السلطان اخذ على راسه المصحف وتشفع بانّه ما بقى يلبس الولاية ولا وضع على راسه كلوتة وقد لبس مرقعة وصار من جملة الفقراء »Après avoir lu »les ordres (1) du sultan, il posa le Coran sur sa tête, et il »pria (2) de ne plus être obligé à accepter un emploi et de ne »plus se coiffer désormais d'une *kaloutah*, parce qu'il avait »adopté la *morakkaäh* et qu'il s'était fait fakir." Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 89 v°): وأمْرُهُ في الكرم غريب وربما جاد بكلّ ما عنده وبالثياب التى عليه ويلبس مرقعة فيدخل عليه كبراء المدينة فيجدونه على تلك الحالة فيكسونه »Cet homme était généreux au plus haut degré. Souvent il fai- »sait présent de tout ce qu'il possédait, et même des habits »qu'il portait; en pareille occasion il revêtait une *morakkaäh*, »et les grands de la ville, en entrant chez lui, le trouvaient »en cet état; ils prenaient cependant soin alors de lui donner »d'autres habits."

Cette espèce d'habit rapetassé est aussi porté par les femmes. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 228): ولبست مرقعة ووضعت على راسها ازارًا عسليًّا »La »vieille se revêtit d'une *morakkaäh*, et posa sur la tête un »*izâr* jaune (3)."

---

(1) Voyez sur le mot مَرْسُوم, au pluriel مَراسيم, M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 16.

(2) La construction de la cinquième forme de شفع avec ب, manque dans le Dictionnaire.

(3) Voyez sur le mot عسلى les *Additions et Corrections*.

مَرْكُوبٌ, au pluriel مَرَاكِيبُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne un *soulier*, et il se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits*. Voyez, par exemple, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 86, 87; éd. Habicht, tom. I, pag. 219, 220, 222. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 110): »une paire de *markoub* ou souliers rouges." M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 42) atteste que les مَرْكُوب »sont en »maroquin rouge et épais; ils sont pointus, et les pointes »sont tournées en haut." Dans le voyage de M. Stephens (*Incidents of Travel in Egypt, Arabia Petraea and the Holy land*, tom. I, pag. 225) il est fait mention des »souliers am»ples et rouges," d'un marchand du Caire, qu'il porte sur des »mules jaunes" (*yellow slippers*) (مَزّ).

Ce mot, à ma connaissance, n'est en usage qu'en Egypte.

رُوَيْزِيٌّ

C'est, suivant le *Kamous*, le طيلسان. Voyez ce mot.

رَائِطَةٌ, رَيْطَةٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 607 r°): الريطة الملاءة اذا كانت قطعة واحدة ولم تكنْ لفقَيْن »c'est la *moláäh* »quand celle-ci est faite d'un seule pièce d'étoffe, et non pas »composée de deux." Dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 941): الريطة كل ملاءة غير ذات لفقَيْن كلّها نسج واحد وقطعة واحدة اوكلّ ثوب لين رقيق كالرائطة »Toute *moláäh* est ap-

»pelée *raitah*, quand elle n'est pas composée de deux pièces, mais »qu'au contraire elle est tissue d'une seule pièce d'étoffe; ou bien »on appelle *raitah* tout habit délié et fin. Le mot *râïtah* a »le même sens." Dans les scolies sur Hariri (*Makamat*, pag. 255): الريطة الملاءة اذا كانت قطعة واحدة قال الشريشى الريطة عند العرب ثوب رقيق شبه الملحفة »La *raitah* est la *molaäh* »quand celle-ci est d'une seule pièce. Scherischi dit que la »*raitah* chez les Bédouins, est un habit fin, comme la *milha-* »*fah*." Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 492) explique ريطة par ملاءة, et plus bas (pag. 504) il dit هى الملاءة اذا لم تكن لِفْقَيْن *

En effet, on verra au mot ملاءة que cet habit se compose de deux pièces cousues ensemble; la حبرة moderne se compose de même de deux pièces d'étoffe cousues ensemble. Le grand manteau, appelé ريطة est porté par les femmes (*Kitab al agani apud* Kosegarten, *Chrestomathia Arabica*, pag. 137). Voyez au reste au mot ملاءة. Les *raitahs* de Syrie étaient surtout fameuses (ريط الشام). Voyez Nowairi, *Encyclopédie*, man 273, pag. 96).

Mais dans un passage de Hariri (*Makamat*, pag. 254) le mot ريطة ne peut pas désigner *un grand manteau*. On y lit: فاذا شيخ عارى الجلدة — — وقد اعتمّ بريطة. »Alors »vint un vieillard qui avait le corps nu, — — il portait une *rai-* »*tah* pour turban." Le scoliaste (pag. 255) observe avec raison que le mot ريطة ne peut avoir ici le sens qu'il a ordinairement; car si ريطة désignait ici *un manteau*, l'auteur n'aurait pas pu dire que le vieillard était *nu*. En outre, je me permettrai d'observer qu'il suit immédiatement dans Hariri: واستثفر بِفُوَيْطة; or, si le mot désignait ici *un grand manteau*, on n'aurait pu voir la pièce

d'étoffe qui couvrait les parties naturelles du vieillard. Le scoliaste dit donc que ريطة désigne une sorte de كُرْزِيَة (ses paroles sont: شبه الكرازى), c'est-à-dire, une pièce d'étoffe de laine dont on s'entoure la tête; et que le mot est détourné de son sens primitif (مغير عن اصله), de même que le mot فوطة qui, dans l'origine, ne désignait qu'une étoffe grossière qui vient des Indes, mais qui ensuite servait à désigner une sorte de turban (ضرب ممّا يعتمّ به). On voit que ni le scoliaste, ni l'auteur de cet ouvrage, ne sont d'accord avec M. Freytag, pour le sens qu'ils donnent au mot ريطة dans ce passage.

زِبُّون

Ce mot, d'origine turque, manque dans le Dictionnaire.

C'est le nom que porte à Tripoli d'Afrique, une sorte de gilet ou jaquette à manches brodées. Voyez le Voyage du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) où on trouve *zibboon*.

زَرْبُون ، زَرْبُول

Comme je pense que ces mots ne sont qu'une altération du terme شَرْبِيل, je renvoie le lecteur à ce dernier mot.

زُرْمَانْقَة

N'ayant jamais rencontré ce mot, je ne puis rien ajouter

aux détails donnés par M. Freytag.' Ce mot désigne donc une جبّة de laine. Suivant quelques-uns ce terme est une altération du terme persan اشتربانه, et ce vêtement aurait reçu ce nom parce qu'il sert surtout aux conducteurs de chameaux. (De اشتر *chameau*, de بان *gardien* et de l'affixe ـَه). D'autres pensent que c'est un mot hébreu (?).

زُلْحَم

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 116, 117): »Par-dessus le *Háik* quelques-uns portent un »*zolhám* زلحم, de la même étoffe que le *Háik*. Il est garni »d'un capuchon dont on se couvre la tête, quand il fait mau- »vais temps; à ce capuchon est attachée une longue houppe de »soie ou de laine, qui pend sur le dos. Sur le devant ce vê- »tement est quelquefois garni de houppes à la mode turque; »celles-ci sont bordées en bas de petites franges. Voyez Pl. »XV, fig. 3 et 4." Lempriere (*Tour to Morocco*, pag. 229, 295) écrit *sulam*, et il dit que c'est »un manteau flottant, en »laine blanche ou bleue d'Europe; il descend jusqu'aux pieds et »il est garni d'un capuchon pour s'en couvrir la tête." Riley (*Loss of the American brig Commerce*, pag. 196, 198, 431) écrit ce mot de la même manière, et ce voyageur nous offre les détails suivants: »Le manteau ou *sulam* est composé de drap »noir, grossier et très-velu; la façon dont il est fait ressemble »beaucoup à celle d'un manteau européen, et il est garni d'un »capuchon. Cependant il est fermé depuis le milieu de la poi- »trine; ainsi, pour le mettre, ils passent la tête par l'ouverture

»d'en haut, et il leur couvre les bras." M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 81) écrit *sulham*, et il dit que c'est un manteau, ordinairement en cachemire blanc, plus léger que le *bornos*, et que l'on porte au lieu de ce dernier. M. Jackson (*Account of Marocco*, pag. 138) prononce *silham*; c'est, selon ce voyageur, »un manteau en drap bleu foncé, et qui est porté par »les Berbères." Plus bas (*ibid.*) le même auteur nous apprend que les courtisans ne portent jamais un *haik* en présence de l'empereur, mais toujours un *silham*, ou grand manteau en laine blanche.

زَعْبُوطٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 44) le زعبوط est porté, en Egypte, par les hommes du peuple, et il est fait d'étoffe de laine brune; il est ouvert depuis le cou environ jusqu'à la ceinture et il a les manches larges. On le porte la plupart en hiver. M. Parthey (*Wanderungen durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 75) dit que les Fellahs d'Egypte »ne portent qu'un sarrau brun et grossier."

Sans doute ce mot n'est pas d'origine arabe. On verra plus bas que le mot espagnol *capote* a passé dans le langage arabe des Africains (كَبُّوط). Il se pourrait que زَعْبُوط fût *capote*, prononcé avec un *c* cédille (*çapote*). Cependant je n'avance ceci que comme une conjecture.

زَنْجَبَانٌ , زُنْجُبٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 98) explique ces mots par المنطقة, c'est-à-dire, *la ceinture d'or ou d'argent.*

زَنْجَبَةٌ

Ce mot désigne *une tournure*, comme on dit en français. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 98) l'explique par العظامة.

زُنَّارٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que le mot زُنَّار désigne *une ceinture*, mais cette espèce de ceinture n'était portée que par les Chrétiens, comme l'atteste Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. 1, pag. 51). C'est en ce sens qu'on rencontre constamment le mot زنار chez les écrivains orientaux. Il n'appartient pas à ma tâche de parler des vêtements, portés par les Chrétiens en Orient, et si le mot زنار n'avait pas encore un autre sens, je n'aurais pas dû l'admettre dans mon Dictionnaire. Mais en Espagne ce mot désignait aussi: un manteau grossier, porté par les paysans. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *capote vestidura rustica,* ainsi que *vestidura para el campo*, par زنار, au pluriel زنانير, et l'on trouve dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 187 r°) le passage suivant: فرجعتُ الى دارى وقلتُ اخرج الى الوادى الى باب القنطرة اغسل ثيابى من درن السجن وافرّ الى

العدوة فقلتُ لامراة تغسل الثياب اغسلى ما علىّ وجردتُها ودفعتْ لىْ زنارا البسه فبينا انا كذلك واذا بالخصى قائد ابن مردنيش (sic) يسوق سلين (lis. ستين) رجلا من اهل الجبل لابسين الزنانير فرانى على شكلهم فامر بحملى الى الصخرة والخدمة بحصن مشقوط عشرة ايام فقمت أُخَدِّمُ واحفر مدة عشرة ايام »Alors »je retournai chez moi, et je me dis: je veux me rendre à la »porte du pont, pour laver mes habits et pour les nettoyer »de la saleté qu'ils ont contractée dans la prison; ensuite je »prendrai la fuite vers la rive opposée. Près de la rivière, je »trouvai une femme qui s'occupait à laver des habits; je lui »ordonnai de laver les miens que j'ôtai, et elle me donna un »*zonnâr* [*manteau grossier*] pour m'en revêtir. Ayant mis cet »habit, l'eunuque qui était le général d'Ibn-Mardhanisch, vint »vers ce lieu. Il avait enrôlé soixante montagnards qui por- »taient des *zonnârs* [*manteaux grossiers*], et me voyant dans »le même costume, il ordonna de m'emmener vers la forteresse »de Maschcout, pour y travailler en qualité d'ouvrier [1], sans

---

[1] J'ai observé ailleurs (*Journal asiatique*, 4e série, tom. III, pag. 400) qu'il me paraît assez probable que le mot خديم désigne *un soldat*. En effet, Mouette (*Histoire des conquestes de Mouley Archy*, à la fin) atteste que les *archers* à Maroc se nomment *Le Codem*. Il est facile de voir que le mot *Le Codem* n'est autre que le terme arabe الخُدَّام, pluriel de خادِمْ, qui a le même sens que خديم. Le mot خِدْمَة qui se trouve dans notre texte, se prend dans le sens de *service militaire*. En parlant d'un illustre général, Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 110 v°) s'exprime en ces termes: كان له فى الخدمة مكان كبير وجاه عريض »Il occupait un haut rang et il jouissait d'un grand pouvoir dans le service »militaire." Ceci pourrait faire penser qu'on doit traduire ici: *pour y servir en qualité de soldat*, et qu'un peu plus bas les mots arabes فقمت اخدم doivent se traduire: *je servis dans cette forteresse en qualité de soldat*. Je ne crois pas cependant qu'il faille traduire ainsi ce passage. La seconde forme du verbe خدم se

»recevoir un salaire, pour l'espace de dix jours. De cette ma-
»nière, je travaillai en qualité d'ouvrier dans cette forteresse
»et je creusai les fossés, pendant dix jours."

زنط au pluriel زنوط

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 390, événements de l'année 840): اشهر السلطان المنادى فى القاهرة بان لا فلاح ولا غلام يلبس زنط (sic) احمر فامتثلوا ذلك. Et plus bas (pag. 401): ثم انه نادى (?بأن ajoutez:) لا فلاحًا

---

prend en plusieurs acceptions qu'on chercherait vainement dans nos dictionnaires. Elle s'emploie dans le sens de *travailler*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 196 ro): وكان يُخَدِّمْ اصحابه ومماليكه فى خدمة البستان وبنائه ويقول لا ارضى ان ياكلوا طعامى وهم لا يخدمون »Ses amis, ses esclaves et ses pages travaillaient en cultivant le jardin et en »y bâtissant, car il avait coutume de dire: je n'aime pas qu'ils mangent mon pain »sans travailler." Le substantif خِدْمة se prend également dans le sens de *travail*. On lit dans Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestom. Arab. gramm. hist.*, pag. 145): قادرا على الخدمة. Elle signifie encore *cultiver*. On lit dans Ibn-Batoutah (man. fol. 201 r.): كان عبيده يُخَدِّمون تلك الارض نهارًا »Ses esclaves cultivaient »cette terre pendant le jour." On a vu que dans le passage précédent d'Ibn-Batoutah, le substantif خِدْمة est employé dans le sens de *la culture* (d'un jardin). Enfin on se sert spécialement de ce terme, en parlant du travail des maçons et autres ouvriers. Ibn-Batoutah (man. fol. 86 v.) nous offre le passage suivant: ولمّا بُنِىَ اساسُه رُفِع عن اهل المدينة التخديم فيه وصارت الفعلة تخدم فيه (l. فيها) بالاجرة »Quand les fondements de l'édifice furent achevés, le peuple »de la ville fut exempté d'y travailler, et désormais on travailla à l'entreprise moyen- »nant un salaire." L'infinitif تخديم qui se trouve dans ce dernier passage me justifiera d'avoir prononcé le verbe خدم à la seconde forme dans les exemples précédents, et dans notre passage d'Ibn-al-Khatib, qui, en effet, a beaucoup d'analogie avec le dernier passage d'Ibn-Batoutah.

ولا عبدا يلبس زنطا (sic) احمر وكانت الغاسلة اذا طُلِبَتْ الى ميتة تفعل كما تقدم (¹) وقيل انه راى فى المنام عربا بزنوط (sic distincte) حمر شاه حتينه (lis. ختينه?) *

La seule raison qui m'ait engagé à placer ce mot sous la lettre ز et non pas sous la lettre ر, c'est, que le point sur le ر peut être plus facilement omis qu'ajouté par un copiste. Au reste, j'avoue que j'ignore parfaitement quelle espèce de vêtement ce mot désigne.

سَبِيجَةٌ, سَبِيجٌ, سُبْجَةٌ

Djeuhari (tom. I, fol. 142 r°) dit de سُبْجَة que c'est un vêtement noir (كساء اسود); le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 238) dit la même chose, mais il ajoute que ce mot désigne également la بقيرة. Quant à سَبِيج et سبيجة, Djeuhari dit: البقير وأصْلُه بالفارسية شبى وهو القميص. On sait que le mot persan شبى désigne *une chemise de nuit*, قميص النوم, comme diraient les Arabes.

سَبْلَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le premier des habits dont se compose la تَزْيِيرة, c'est-à-dire le costume que les femmes en Egypte mettent par-dessus leurs autres habits, quand elles sortent. On lit dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 113): »سَبْلَه Grande »chemise en taffetas qui couvre tous les vêtements," [excepté

(¹) Voyez au mot عصابة.

la حبرة et le برقع; il couvre tous les autres vêtements que les dames portent dans leurs maisons] »et tombe jusqu'à terre. Les »femmes la mettent quand elles sortent, qu'elles vont au bain »ou en visite. Elles ne l'ôtent que lorsque celle à qui elles »rendent visite les en prie, surtout, si elle est d'un rang supé»rieur." M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61) atteste que ce vêtement est une robe ample et flottante, qu'on nomme *tob* [voyez ثوب] ou *sebleh;* la largeur des manches de cette robe égale à peu près toute sa longueur; elle est faite de soie, généralement de couleur d'oeillet, de rose ou de violette.

Ce mot dérive, sans aucun doute, du verbe أَسْبَلَ.

سَبَنِيَّة

Ce mot est proprement le collectif féminin du nom relatif سَبَنِى, et il désigne *des étoffes, fabriquées à Saban* (ville près de Bagdad). Mais au Magreb, le mot سَبْنِيَة désigne *une ceinture* (*strophium*), selon Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82) (1).

تساخين

Suivant les lexicographes arabes, ce mot désigne une espèce de bottines (الخفاف), et une sorte de طيلسان.

---

(1) Le mot سبنية désigne encore *une pièce d'étoffe*, ou *une serviette*. Motarrezi (*Ikna*, man. arabe de l'Institut des Pays-Bas, n° 73, pag. 64) l'explique par شقّة; et Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 259 v°) dit: ثم جاء احد الفتيان ببقشة والبقشة بضم الباء الموحدة وسكون القاف وفتح الشين المعجم هى السبنية. On peut voir sur le mot بُقْشَة les notes de M. Quatremère, que j'ai citées plus haut pag. 95.

سَدْوسْ ou سُدُوسْ

Sur la prononciation de ce mot, on peut consulter une note de l'illustre et savant Hamaker, insérée dans un ouvrage de M. Weijers (*Loci Ibn Khacanis de Ibn Zeidouno*, pag. 128).

Ce terme désigne, suivant les lexicographes arabes, un طيلسان vert. Un vers d'Abou-Obeidah (ابو عُبَيْدَة), rapporté par Ibn-Kotaibah (voyez Hamaker, *loco laud.*), Djeuhari (au mot سندس, tom. I, man. 85, fol. 420 r°), et le scoliaste d'Ibn-Khacan (*apud* Weijers, *libro laud*, pag. 37, 126), est conçu en ces termes:

(الطويل) وداويتُها حتى شَتَتْ حَبَشِيَّةً
كأنّ عليها سندسًا وسُدوسا

»Je l'ai guérie ([1]) de sorte qu'à présent elle puisse passer »l'hiver comme une femme de l'Abyssinie (c'est-à-dire: à peu »près nue); elle peut le faire avec autant de sûreté que si elle »fût revêtue de soie et d'un *sodous*."

Il semble résulter de ce vers que le سدوس était porté surtout en hiver par les femmes, afin de se garantir du froid.

سِيدَارَةْ

On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 549): السيدارة بالكسر الوقاية تحت المقنعة والعصابة. C'est donc une sorte de طاقية.

([1]) Le manuscrit d'Ibn-Kotaibah porte وداريتها; Hamaker préfère cette leçon; cependant Djeuhari et le scoliaste d'Ibn-Khacan sont d'accord pour la leçon du texte, et celle-ci donne un sens bien meilleur.

سِرْبال

Je n'oserais pas affirmer, ainsi que l'a fait M. Freytag, que ce mot soit une altération du terme persan شَلْوار; du moins, il a un tout autre sens. C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1470): القميص او الدرع اوكل ما لُبِس. Dans le *Commentaire sur les poésies de Djerir* (man. 033, fol. 211 r°) le mot سربال est expliqué par قميص. Suivant Cañes (*Gram. Arab. Esp.*, pag. 171) le mot سربال désigne une chemise ou tunique blanche dont se revêtent les soldats et les cochers, pour ne pas salir leurs habits.

سَرْمُوز ,سَرْمُوزَة ,سُرْموج ,زَرْمُوزَة ,جُرْمُوق

Tous ces mots ne sont que des altérations du terme persan سرموزه, *espèce de guêtre qu'on chausse par-dessus la botte*. Anciennement on prononçait ce mot جُرموق, terme que Djeuhari (tom. II, man. 85, fol. 111 v°) explique par: »une bottine ample qu'on »met sur l'autre bottine" (الخف الواسع الذى يُلْبَس فوق الخف). Mais en des temps plus récents le mot سرموزة parait avoir été employé pour indiquer une espèce de sandale, ou peut-être de mule, que les femmes mettaient par-dessus leurs bottines (خف); de nos jours on se sert du بابوش ou بابوج au même usage. On lit dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 360): وبه الى الآن سكن يباعى اخفاف النساء ونعالهنّ التى يقال للنعل منها سرموزه وهو لفظ فارسى معناه راس الخف فان سر راس وموزه خف. On serait enclin à penser, par ce passage de Makrizi, que la سرموزة n'était portée que par les femmes; mais elle était portée également par les hom-

mes, du moins pendant le seizième siècle de notre ère, quand les *Mille et une Nuits* ont été écrites. (Voyez éd. Macnaghten, tom. II, pag. 65; éd. Habicht, tom. II, pag. 34 etc.).

Ce mot ne semble plus être en usage en Egypte. Il faut observer cependant que M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 109) fait mention du »*babouch* et du *sarmeh*, chaussures de maroquin dans lesquelles »on met le pied couvert du mest [Voyez مزّ]. En entrant dans »un appartement, garni de tapis, on quitte le *babouch* et le »*sarmeh*: la politesse le veut ainsi." Ce mot *sarmeh* serait-il une abbréviation de سرموزه?

سراقيل

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Je ne sais pas trop bien ce que ce terme désigne. Seulement on lit dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 347) que les prostituées portaient des سراقيل rouges aux pieds (وفى ارجلهن سراقيل حمر). Le manuscrit B présente la même leçon.

سراويل , سروال , شروال , سِرْوال

On lit dans Bokhari (*Sahih*, tom. II, man 356, fol. 167 v°) que le Prophète défendit à celui qui faisait le pèlerinage de la Mecque, de porter des سراويل; on devait les remplacer par un ازار, seulement quand on ne pouvait se procurer un ازار il était permis de porter des سراويل. On voit que le mot سراويل,

dérivé du terme persan شلوار, était en usage dès les premiers temps de l'Islamisme.

Les سراويل étaient en usage en Espagne; plusieurs auteurs arabes de cette péninsule en parlent, et les espagnols ont formé leur *zaraguelles* (*çaraguelles*) du terme arabe.

Au Magreb ce vêtement est également en usage. On lit dans l'ouvrage de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 28, col. 2): »Quand les femmes sortent, elles portent tou»tes des pantalons de lin, rendus très-blancs au moyen du sa»von, qui leur viennent jusqu'à la cheville du pied ([1])." Dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. V, pag. 289), en parlant des hommes à Alger: »quelques-uns ont des chemises et des cale»çons, la plûpart n'en ont point, et sur-tout en été: la chaleur »du climat exempte de cette dépense. Les Marabous de la cam»pagne, qui sont leurs Docteurs de la loi, ont toûjours des »chemises et des caleçons par bienséance." Et plus bas (pag. 285): »Les femmes de quelque consideration ont des caleçons." Diego de Haedo (fol. 8, col. 2) fait également mention du »pantalon de toile" des habitants d'Alger. Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 2) dit, en parlant des hommes à Fez: »Ils portent tous un caleçon de toile, allant jusqu'à »la cheville du pied, et très-étroit en bas." Le »haut-de»chausse" des hommes à Fez est mentionné également par Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 85). On trouve chez Guillaume Lithgouw (19 *Jaarige Lant-Reyse*, tom. II, pag. 17) que »les hommes et les femmes" à Fez »portent des pan»talons (*lange broecken*), tandis que la cheville du pied est à

([1]) »çaraguelles de lienço muy blancos y muy javonados, que les llegan a los »tobillos."

»découvert." Marmol (tom. II, fol. 103, col. 1) affirme que les femmes à Fez, et surtout celles qui sont originaires de l'Espagne, mettent en sortant, »des pantalons très-longs, dans »lesquels elles font plusieurs plis pour donner, d'après leur »manière de voir, de la proportion à la jambe (*para propor-»cionar la pierna*), puisque les robes (*las marlotas*) ne leur »viennent que jusqu'à mi-jambes." A en croire Diego de Torres (pag. 86) les femmes à Maroc »portent des calçons — — »qui sont larges par haut et s'estroississent par en bas, qui leur »descendent iusques au gras de la iambe." Cependant Marmol (tom. II, fol. 33, col. 3) remarque expressément que les femmes de Maroc ne portent point cet habit (»*no acostumbran traer çaragueles como las de Fez*). Et même les *hommes* à Fez ne porteraient pas ce vêtement, si Léon l'Africain (*Descriptio Africae*, pag. 319) rapporte la vérité. Enfin on lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*. pag. 117): »Ceux »qui sont assez riches, portent un pantalon de toile blanche, »qu'on nomme *Serüal* سروال, et qui est souvent très-ample. Les »mariniers le portent ordinairement en drap. Voyez pl. XV°, »fig. 2."

A ma connaissance, les Magrebins n'ont pas d'autre terme pour désigner ce vêtement; ceci n'est pas du tout le cas en Egypte où, comme nous le prouverons ci-après, le mot لِباس sert à désigner la même chose que سراويل, et même de nos jours, le terme لباس est uniquement en usage pour désigner le caleçon. (Voyez au mot لباس). Au rapport de M. le comte de Chabrol, le mot شروال (sic) désigne une »culotte de Mam-»louk; elle est rouge et faite de saie de Venise." (*Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 107). Dans ce passage il faut

substituer *pantalon* à *culotte*. Comparez l'estampe dans l'ouvrage de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*, pag. 242).

Il paraît que, parmi les Bédouins de l'Egypte, ni les hommes, ni les femmes, ne portent un caleçon, une culotte, ou un pantalon.

Passons de l'Egypte à la Syrie. Belon (*Observations*, pag. 327) dit dans son chapitre sur Nazareth: »Ilz ne portent point »de brayes, et n'ont usage de bas ne de haut de chausses, »mais leurs femmes en portent, comme aussi font les Turques." Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 49) atteste que les habitants de Tripoli de Syrie »portent, surtout en été, »des pantalons de coton, qui sont amples, et blancs comme »neige; ils leur viennent jusqu'à la cheville du pied, et ils »sont un peu plus serrés en bas qu'ailleurs. Ils sont sans cor»dons (qu'ils ne souffrent pas non plus chez d'autres) et sans »pont-levis ([2]), afin de pouvoir se laver sans gène les parties »naturelles et les pieds, dans leurs purifications légales et jour»nalières, dans lesquelles ils se lavent aussi les bras et les mains." Plus bas (pag. 50, 51) ce voyageur dit des femmes de cette ville, qu'elles portent des pantalons amples, semblables à ceux des hommes; »elles les font si longs, qu'ils passent quelque»fois leurs habits par en bas, d'un bon empan; ils sont à l'or»dinaire d'une étoffe fine, et composés élégamment de plu»sieurs couleurs; en bas, sur les côtés, ils ont des bords." Enfin le même voyageur mentionne plus loin (pag. 133), en décrivant son costume pour partir d'Alep à Bagdad, son »pantalon

([2]) »daran haben sie keine lätz (welche sie auch an anderen nit leyden) noch »fürfäsz."

»de coton blanc, qui descendait jusqu'à la cheville du pied." Dandini (*Voyage au Mont Liban*, pag. 46) dit des hommes à Tripoli: »Ils couvrent leurs jambes de calçons larges, qui sont »de toile ou d'étoffe, et descendent jusqu'aux pieds." Et plus bas (pag. 48): »Les femmes se servent aussi — — de calçons." De Bruyn (*Reizen* etc., pag. 362) fait mention du »pantalon de »toile" des femmes d'Alep, »mais elles le portent aussi," ajoute-t-il, »d'autres sortes d'étoffes, selon que la saison l'exige." Voyez la façon de ce vêtement, fig. n° 189. D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 425) dit que les femmes d'Alep »portent de »longs caleçons comme les hommes." Light (*Travels in Egypt, Nubia, Holy Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 146) décrit, dans son voyage de Jaffa à Ramla et à Jerusalem, le costume des muletiers, appelés *Mocarris* [مُكَارِى] (³). »Le *sharweel*," dit-il, »ou la culotte, est ample; elle descend jusqu'aux ge»noux, et elle est faite de drap vert."

Au rapport de d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers*

(³) Ce mot se trouve souvent chez les voyageurs. Dans la Relation de Baumgarten (*Peregrinatio*, pag. 67) il est corrompu en *Mucrali*. Jean Zuallart (*Le tres devot Voyage de Jerusalem*, pag. 72—74) a tout un chapitre, intitulé: *Des Mouqueres*, où il indique comment les pèlerins doivent se conduire envers ces hommes. Ce chapitre commence ainsi: »Les Mouqueres, sont ceux qui nourissent et donnent à louage les »Asnes, sur lesquels les Chrestiens montent, pour cheminer par les champs, de ville »ou lieu à autre, servans et suivans les personnes, comme font les Vetturins en Italie: »mais un peu plus barbarement, aussi ce sont des hommes rudes et de peu ou point de »conscience. Ilz se disent la pluspart Chrestiens: mais ce sont de ces maronites Chrestiens »à la ceinture, guere plus beaux ny plus courtois que les Arabes, et se cognoist la difference »d'entre eux, par les Barretins noirs qu'ils portent en teste, sans estre envelopé d'un peu »de linge blanc, comme sont ceux des mores mahometistes, et les susdits Arabes." Du mot arabe المكارى les Portugais et les Espagnols ont formé leur *almocreve*.

le Grand Emir, pag. 206) les émirs et les scheikhs des Bédouins de la Syrie portent en hiver »un caleçon de toile" comme en été (*ibid.*, pag. 208; comparez *ibid.*, pag. 374). »Les »Dames ont des caleçons — — de mousseline brodés de soie »aux extrémités et sur les coutures." (Idem, *ibid.*) Les Arabes »du commun" portent »un caleçon de toile" (pag. 211).

Les Arabes de la classe moyenne au Jémen portent, au rapport de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 58), un pantalon ample; les Arabes de la haute classe en font de même (*ibid.*, pag. 60). Quelques-uns des Arabes du commun en portent aussi. Les femmes arabes, dans les contrées montagneuses, en font aussi usage (*ibid.*, pag. 61), et les leurs sont faits de toile bleue, et ornés de quelques broderies de couleur.

Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 106) rapporte que les femmes de la Mecque portent »un pantalon immense, qui descend »dans leurs mules, ou dans leurs bottines, et qui est fait de »coton rayé des Indes. Celles qui sont plus pauvres le portent »en drap bleu." Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. II, pag. 339) dit qu'elles ont »un pantalon bleu et rayé, qui est très- »ample, et qui va jusqu'à la cheville du pied; en bas il est »brodé d'argent." Il s'en faut de beaucoup qui ce vêtement soit généralement adopté par les hommes à la Mecque. (Comparez Ali Bey, tom. II, pag. 108 avec Burckhardt, tom. I, pag. 336).

Nous retrouvons ce vêtement dans les contrées orientales. Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6) fait mention du »*sherwal* de drap bleu." (On voit que ce voyageur prononce شروال avec le ش comme M. le comte de Chabrol). Comparez Pietro della Valle (*Viaggi*, della Turchia, tom. I, pag. 750 et della Persia, tom. I, pag. 161). Il s'en faut ce-

pendant de beaucoup que ce vêtement soit général dans l'Aldjezireh et dans l'Iraq Arabi. Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 190) donne dans son intéressant mémoire sur son voyage sur l'Euphrate, après avoir parlé de la petite ville de *Schara* et avant de parler d'Ana, la description des *Moren*, qu'il compare aux *Zigeuner* (Bohémiens), et qui peut-être sont les Bédouins appelés Benou-Saïd, puisque M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 366) nomme »la tribu de Beni Saeed, les Arabes qui se trou»vent le plus au nord sur l'Euphrate, à *Shereen*." Rauwolf dit à cette occasion: »Les hommes ne portent pas de pan»talon, mais seulement leurs femmes; les pantalons de celles»ci sont pour la plupart bleus, et ils leur viennent jusqu'à la »cheville du pied comme aux Turques."

Je parlerai plus bas de l'expression سراويل الفتوة. (Voyez au mot لباس).

سقمان

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350), les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient, sous la dynastie turque (circassienne), »sur la bottine, un سقمان »qui est une seconde bottine." وفى ارجلهم من فوق الخف سقمان وهو خف ثانٍ*

سلارى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

السلارى ou القباء السلارى (le *kabâ* de l'émir Selar) était le vêtement qu'on nommait jadis بغلطاق ou بغلوطاق. Voyez ce mot.

سَلْطَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 58), il désigne une jaquette, ordinairement en drap ou en velours, et brodée de la même facon que la جبّة, que les femmes au Caire portent souvent au lieu de ce dernier habit. M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 41) écrit *saltah*, et il explique ce mot par »veste de dessus pour homme ou femme."

سليفة

Ce mot manque dans le Dictionnaire

La *Slifa* سليفة est, au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119), une sorte d'ornement de tête ou de coiffure, qui ressemble à la عذبة et dont les femmes à Maroc font usage. M. Gråberg di Hemsö (*Specchio* etc., pag. 81) écrit *sfifa*, mais c'est peut-être une faute d'impression.

مِسْمَاة

Serait-ce une sorte de guêtre? On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1895): واستمى الصائد لبس المِسْمَاةَ لِلْجَوْرَب او استعارها لصيد الظباء فى الحَرّ وطلبها فى غيرانها عند مَطْلَع سُهَيْل *

سَنْتَبَرّ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Suivant Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 1), un des serviteurs qui accompagnaient les ambassadeurs du roi de Fez et de Maroc, qui se trouvèrent en 1659 à Amsterdam, portait: »un habit fourré, ouvert »sur le devant, garni d'un càpuchon qui pendait sur le dos, »et à manches pendantes, dans lesquelles on passe quelquefois »les bras. Sur les deux côtés du devant il s'y trouvait de haut »en bas, quelques morceaux d'étoffe rouge, petits et ronds, »avec des lacets ou des cordons au milieu, qui servent à atta- »cher cet habit; on attache surtout ceux d'en haut. Un tel habit »est appelé chez eux *Sant à Barra* et aussi *Kabbout* [voyez »كَبُّوط], et il est porté fort souvent par les marins, surtout »en hiver; en effet, c'est un vêtement commode pour ceux qui »doivent travailler, car on l'ôte et on le passe facilement."

Je suppose que ce mot est d'origine espagnole, mais, jusqu'à présent, je n'ai pu découvrir quel mot espagnol peut avoir été corrompu en *Sant à Barra*.

سَاجْ

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 240) le طيلسان de couleur verte ou noire (الطيلسان الاخضر والاسود).

سيقان

Ce terme, pluriel du mot ساق, désigne proprement *les jam-*

bes, mais il faut ajouter au Dictionnaire qu'il se prend aussi dans l'acception de *pantalon très-ample*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *çahon* par سيقان, et je pense que le mot espagnol *çahon* n'est qu'une altération du terme arabé سيقان. Du temps de Cobarruvias, les savants espagnols semblent en avoir jugé de même; du moins, ce lexicographe atteste que *çahon* est un mot d'origine arabe.

شامى

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 171), les femmes à Morzouk portent des chemises en soie rayée, auxquelles on donne le nom de شامى. Ce voyageur ajoute que l'on apporte ces chemises de l'Egypte, mais, comme le mot شامى exprime *ce qui vient de la Syrie*, je suppose que ces sortes de chemises sont fabriquées en Syrie, qu'elles passent de ce pays en Egypte, et que les habitants de Morzouk les croient de fabrique égyptienne, parce qu'ils les achètent des marchands de l'Egypte. Auparavant, on aura dit, je pense, قميص شامى, mais, par laps de temps, le mot شامى lui seul a reçu la signification de *chemise en soie rayée*.

شَايَة, au pluriel شَايَات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Les Arabes d'Espagne ont emprunté ce mot à leurs voisins chrétiens. C'est le mot espagnol *sayo*, *saya* qui, comme on

sait, dérive à son tour du latin *sagum*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *saya de muger* par شَايَة, au pluriel شَايَات; il traduit de la même manière *sayo de varon*. On sait que *sayo* désigne: »une casaque large et sans »boutons, que portent les paysans espagnols," et *sayo:* »une »jupe de femme." (1)

On lit dans le *Dictionnaire Biographique* d'Ibn-al-Khatib (man. de M. de Gayangos, fol. 178 v°), dans la vie de Mohammed Ier, roi de Grenade: قال ابو محمد البسطى وحدث عايَنْتُه يوم دخوله وعليه شاية ملف مضلعة اكتافها مخرقة Le mot مضلع qui se trouve dans ce passage, se prend dans plusieurs acceptions, comme on peut le voir dans le Dictionnaire, au mot مُضَلَّعٌ. Voyez sur le mot ملف plus haut p. 112.

Le mot *sayo* s'est aussi introduit dans la langue des Mandingos, et ce peuple le prononce *saio*. (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 42).

شَدّ, au pluriel شُدُود

Ce mot manque dans le Dictionnaire dans les divers sens que nous allons établir.

Selon Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 1), le mot *Sied* ou *Sjed* désigne la pièce de toile de coton fine, dont on s'enveloppe la tête, et qui sert à former le turban. Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114) atteste également que le mot شد désigne la même

(1) »saya el vestido de la muger de los pechos abaxo, y lo de arriba sayuelo," dit Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611).

chose que عمامة, c'est-à-dire, »une pièce de mousseline, ou »d'une autre étoffe fine et blanche, qu'on aplatit et que l'on »fait faire avec art plusieurs tours, en l'arrangeant sur la calotte »rouge [شاشية]. La valeur en est de cinq *Marks* jusqu'à cinq »ducats." Suivant Höst, cette coiffure n'est portée que par les Schérifs, les Hadjj [ceux qui ont fait le pèlerinage de la Mecque], les Kâids, les Reis ([1]) et les Talbs (طالب, docteur). Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 3) dit des habitants de Fez: »Quelques-uns ont la coutume de porter des »toques (*tocas*) fines et blanches, qui sont très-estimées parmi »eux; ils les nomment *Tunecis* ([2]), et ils les roulent six ou sept »fois autour de la tête."

Le mot شد a le même sens en Egypte, comme M. Quatremère l'a prouvé par un passage d'Ibn-Iyas (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part 1, pag. 150). Il désigne encore dans ce pays: *une ceinture de coton blanc de Baalbek* (الشد البعلبكى, *ibid.*).

Mais le mot شد a encore un autre sens. Il désigne: *une pièce d'étoffe dont on s'enveloppe le cou, pour le garantir du froid ou de la chaleur, une espèce de cravate.* On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 409): أَلْبَسَهُ قميصا رفيعا وثوبا من ثيابه وعمامة لطيفة وحزامًا رفيعا ولف له شد ([3]) على رقبته. »Il le revêtit d'une chemise fine, d'un de

---

([1]) Le mot رَيِّس désigne: *un patron de navire.* Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 93, 95, etc. On rencontre ce terme en ce sens dans presque toutes les relations des voyageurs qui, à divers temps, ont visité l'Orient; cependant cette signification n'est pas notée dans le Dictionnaire!

([2]) تونسى *de Tunis.* Voyez au mot دراعة, note (2).

([3]) Ceci tient à l'arabe vulgaire; selon la grammaire on écrirait شدًّا.

»ses propres habits, d'un turban élégant, et d'une ceinture »fine, et il aplatit pour lui un *schedd* (qu'il mit) autour de son »cou." On s'aperçoit aisément qu'il ne peut être question ici d'un turban: car d'abord le turban a déjà été nommé, et ensuite on ne porte le turban autour du cou, que pour donner un témoignage de soumission; or, le jeune homme dont il est question dans notre texte, n'avait aucune raison de donner un tel témoignage. Enfin le sens que j'attribue en cet endroit au mot شد, est prouvé, il me semble, par un grand nombre de passages de voyageurs européens. On lit dans la Relation de Cotovic (*Itinerarium*, pag. 486): »En voyage, ils entourent »le cou d'une pièce d'étoffe ou d'un mouchoir (*linteola vel* »*sudario*), pour se protéger contre l'ardeur du soleil." Dans l'ouvrage, intitulé: *A Relation of a Journey begun An: Dom:* 1610 (pag. 209): »Ils portent des serviettes (*towels*) de toile »autour du cou." Roger (*La terre saincte*, pag. 204) s'exprime en ces termes: »Dessous le Turban ils mettent dessus leur teste »un grand voile de soye noire, dequoy ils s'entortillent le col »de plusieurs tours iusques sur les espaules." (Voyez la figure, pag. 206). Et Pococke (*Beschrijving van het Ooste*, tom. I, pag. 327): »Le peuple de l'Egypte porte autour du cou une »pièce d'étoffe bleue, qui quelquefois est très-large. On s'en »couvre aussi la tête, pour se garantir du froid et des rayons »du soleil." On trouve dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41): »En hiver, beaucoup de person»nes portent autour de la tête et des épaules, un châle de »mousseline ou d'une autre étoffe, semblable à celui dont ils »font usage pour former le turban."

مشدة

»Mitra (si lectio codicis *Tochfat Ichwan* bona est)." M. Freytag. Il se peut très-bien que مُشدّة désigne une coiffure semblable au شدّ *turban*. Du moins le mot existe en arabe pour désigner: *une écharpe*, attachée autour du cou du cheval. (Makrizi, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, p. 150).

شَوْذَرٌ

On lit dans Djeuhari (tom. I, man 85, fol. 309 r°): الشَّوْذَرُ الملحفة وهو معرّب واصله بالفارسية جَاذَر (sic), et dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 502): الملحفة معرب. En effet, c'est le mot persan چادر, et ce vêtement répond exactement, quant à la façon, au grand manteau ou voile de femme, appelé *milhafah*. Le شوذر ou چادر est en usage dans l'Iraq Arabi et dans la Perse. On lit dans la relation, écrite en espagnol, du portugais Teixeira (*Viage hecho dende la India Oriental hasta Italia por tierra*, pag. 121) »Toutes (les femmes à Bagdad) vont par les rues, couvertes d'une pièce d'étoffe »qui ressemble à un manteau (*como mantos*), et qui porte le »nom de *chaudel;* cependant ce manteau n'est pas de couleur »noire," [comme en Espagne et en Portugal]. Dans celle de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I della Turchia, pag. 752) (Bagdad): »Enfin les manteaux dont les dames se couvrent, »en sortant de leurs maisons, diffèrent, plus qu'aucune autre »partie de l'habillement, des autres manteaux que j'ai vus jus»qu'à présent: car ce ne sont pas des habits de drap, comme »à Constantinople [فراجة], ni des pièces de toile blanche, comme

»en Syrie et en Egypte [ازار]: mais les femmes du commun por-»tent de certaines pièces de toile à carreaux blancs et bleus, com-»me celles de la même classe en portent aussi au Caire [مِلاية »(مُلاءة)]; celles d'une condition meilleure portent des étoffes de »soie de la même couleur; celles-ci sont très-fines et très-légères, »vu la grande chaleur qui règne dans ce pays; enfin, celles qui »sont d'une condition plus élevée portent, ainsi que mon épouse »[la belle *Maäni*], les mêmes étoffes d'une seule couleur, soit »violette, soit bleue foncée, avec de certaines bandes aux bords »d'une autre couleur, également foncée. Elles ressemblent exac-»tement au manteau, avec lequel on peint d'ordinaire Notre-»Dame." Dans celle du Père Pacifique (*Voyage de Perse*, pag. 412) »Quant au vestement il est égal par dehors à toutes les »femmes [persanes], car elles n'ont qu'un grand suaire blanc »qui les couvre tout, depuis le dessus de la teste iusques aux »talons." Dans le voyage d'Oléarius (*Voyages en Moscovie, Tartarie et Perse*, pag. 819): »Les femmes [en Perse] ne se decou-»vrent point le visage en allant dans les rues, mais elles sont »cachées sous un voile blanc, qui leur va jusqu'aux jambes, »dont elles n'ouvrent qu'une petite fente à l'endroit des yeux, »pour pouvoir se conduire. Les Poëtes *Persans* en font une »emblême, pour signifier, que bien souvent dans un beau corps »est cachée une mauvaise ame, et que sous une belle apparence »de bonne vie se cachent un grand nombre de vices énormes; »tout ainsi que ce voile blanc couvre bien souvent sous de très »beaux habits une très laide femme." Dans celui de Thévenot (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 177): »Lorsqu'elles [les Per-»sanes] vont par la ville, elles sont, tant riches que pauvres, »couvertes d'un grand voile ou linceul de toile blanche, fort

»fine, dont la moitié leur bride le front jusques sur les yeux, »et passant dessus la teste, va jusques aux talons, et l'autre »moitié leur bride le visage, au dessous des yeux, et s'attache »avec une épingle sur le côté gauche de la teste, et leur tombe »jusques sur les souliers, couvrant mesme leurs mains avec les- »quelles elles tiennent les deux côtez de cette toile; de sorte »qu'excepté les yeux elles sont entièrement couvertes de toile." Dans celui d'Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. V, pag. 262): »Lorsqu'une femme [persane] »sort de sa maison, elle s'enveloppe d'un grand voile de mous- »seline ou d'une étoffe de coton moins fine. Les femmes du »peuple se servent d'une toile de coton peinte." Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, etc., tom. I, pag. 123) atteste: »Quand les femmes [persanes] »sortent — nous les voyons aller à pas chancelants, enveloppées »depuis la tête jusqu'aux pieds dans le voile ample de l'Asie, »appelé *chadre*." Plus (bas (*ibid.*): »En allant vers la citadelle »et en passant le bazar, je vis plusieurs femmes de différentes »conditions, aller prendre l'air sous l'abri de l'impénétrable »*chadre*, et il n'était pas facile alors à découvrir si celui-ci cou- »vrait la richesse ou la pauvreté." (Voyez tom. I, pag. 454: »a Persian Woman envelopped in her *Chadre*"). Ailleurs (tom. I, pag. 208), dans la description de Yengashah (entre Erivan et Nakshivan): »Le *chadre* (couverture de coton blanc, ou à »carreaux bleus et blancs, qui les entoure en guise d'un linceul) »duquel on s'enveloppe le corps." Et enfin (tom. II, pag. 268): »Tout le beau sexe de la ville [de Bagdad], les femmes »riches et les femmes pauvres, sortent en portant le *chadre* à »carreaux bleus et blancs: tandis que cette draperie, en entou-

»rant le corps, n'indique la naissance illustre de la femme »qui la porte, que par un peu d'or, tissé dans sa lisière." Dans un ouvrage de Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195): »Le costume des femmes de Bagdad est aussi »simple que celui dont on fait usage dans les villages les plus »pauvres de la Mesopotamie, car les femmes de toutes condi- »tions s'enveloppent dans une pièce de toile à carreaux bleus »et blancs, qui ressemble à celle que portent les femmes de la »plus basse condition en Egypte [مَلاية (مُلاءة)]." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan*, *Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 110) atteste qu'il ne lui fut pas possible de voir les dames courdes: »elles ne semblaient," dit-il, »qu'une foule de *chaders*, ou cou- »vertures bleues et à carreaux bleus et blancs." Ailleurs (tom. I, pag. 278) le même voyageur dit dans la description de Bagdad: »Leurs grandes couvertures de toile teinte en bleu foncé, ou »en bleu et blanc, qui couvrent le corps depuis la tête jus- »qu'aux pieds, cachent en effet la taille et le costume."

Les poètes et les prosateurs persans nomment très-souvent le چادر dans leurs métaphores.

Suivant le *Kamous* (pag. 562) le mot شوذر désigne aussi le vêtement, indiqué par le terme إِتْب.

شَرْبِيّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82), *strophium capitis*, un bandeau que les femmes au Magreb attachent autour de la tête.

شَرْبُوش au pluriel شَرَابِش, et شَرَابِيش

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. I, pag. 245) a déjà emprunté à un passage de Makrizi, les mots essentiels, propres à nous expliquer ce terme. J'espère qu'on ne sera pas fâché de trouver ici ce passage en son entier. Le voici (man. 372, tom. II, pag. 351): وامّا الخلع فانّ السلطان كان اذا أَمَّرَ احدًا من الاتراك البسه الشربوش وهو شىء يشبه التاج كانه شكل مثلث يجعل على الراس بغير عمامة ويلبس معه على قدر رتبته اما ثوب نخ او طردوحش او غيرهُ فعُرِف هذا السوق بالشرابشيين نسبة الى الشرابيش المذكورة وقد بُطِل الشربوش فى الدولة الجركسية وكان بهذا السوق عدة تجار لشرا التشاريف والخلع وبيعها على السلطان فى ديوان الخاص وعلى الامراء وينال الناس من ذلك فوائد جليلة ويَقْتَنون بالمتجر فى هذا الصنف سعادات طائلة فلما كانت هذه الحوادث مُنِع الناس من بيع هذا الصنف إلا للسلطان وصار يجلس به قوم من عُمّال ناظر الخاص لشرا سائر ما يحتاج اليه ومَن اشترى مِن ذلك شيًا سوى عُمّال السلطان فله من العقاب ما قدر عليه والامر على هذا فى يومنا الذى نحن فيه «Pour ce qui »concerne les *khilahs*, il faut savoir que le sultan, en confé- »rant le titre d'émir à quelqu'un des Turcs, avait la coutume »de le revêtir du *scherbousch:* (ce mot désigne une coiffure »qui ressemble à une couronne, qui est à peu près de forme »triangulaire, et que l'on pose sur la tête sans turban), et de »le revêtir en outre, suivant son rang, soit d'un ثوب نخ [1],

---

[1] Le mot نَخ désigne une espèce d'étoffe de brocart. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 120 r°): ولم يبعث الىّ الا ثوبا واحدا من الحرير المذهب يسمونه النخ بفتح النون وخاء معجم

»soit d'un *tardouhasch*, soit enfin d'autre chose. Le marché dont »nous parlons, était donc connu sous le nom de *marché des »vendeurs des scherbouschs*, car les marchands empruntaient »leur dénomination au vêtement en question. Mais le *scher- »bousch* a été aboli sous la dynastie circassienne. Auparavant »il se trouvait, dans ce marché, un grand nombre de mar- »chands qui vendaient les vêtements d'honneur (2) et les *khi- »lahs;* car le sultan était obligé de les acheter en les payant »avec les revenus de ses biens particuliers, et les émirs étaient »également obligés de les acheter: de sorte que ces marchands »en retirassent des profits considérables et qu'ils gagnassent de »grandes (3) richesses (4) par cette branche du commerce. Mais »après les événements qui viennent d'avoir lieu, on a défendu

---

»Il ne m'envoya qu'un seul habit de soie brochée d'or, qu'ils nomment *nakh*." Ailleurs (man. fol. 143 r°) cet auteur dit, en parlant des servantes de la *khatoun* des Bolghares du Volga: وعلى كل واحدة ثوب حرير مذهب يسمى النخ »Toutes étaient revêtues d'un habit de soie, orné d'or, qu'on nomme نخ." Plus bas (fol. 149 r°) on lit: على الخاتون حلة يقال لها النخ ويقال لها ايضا الشيخ مرصعة بالجواهر وعلى راسها تاج مرصّع Cette sorte d'étoffe se fabriquait, par exemple, dans la ville de Nisabour, car Ibn-Batoutah atteste (man. fol. 167 v°): ويُصْنَعُ بنيسابور ثياب الحرير من النخ والكمخا وغيرها وتحمل منها الى الهند*

(2) Le manuscrit B (man. 276, pag. 566) porte en cet endroit: وكان بهذا السوق عدة تجار لشرا الشربيش وقيل لشرا التشاريف الخلع. Le copiste de ce manuscrit corrige fréquemment de cette manière les fautes qu'il vient de commettre. Voyez Hamaker, *Specimen Catalogi*, pag. 200.

(3) Le mot طائل manque, en ce sens, dans le Dictionnaire. On lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 194 r°): اعطاه اموالًا طائلة »il lui donna une grande somme d'argent." Ailleurs (fol. 237 r°): صاحب الاموال الطائلة »celui qui possédait de grandes richesses." Dans Marrakischi (*Al-modjib*,

»aux marchands de vendre cette sorte de marchandise, excepté »au sultan; et quelques employés des intendants de l'inspecteur »du domaine particulier, se tiennent ordinairement dans ce mar- »ché, pour vendre tout ce dont on a besoin; et contre celui »qui vend quelque chose de cela, et qui n'est pas un des em- »ployés du sultan, des peines ont été déterminées. Les choses »en sont à ce point, au jour présent auquel nous vivons." On voit, par ce passage, que le sultan s'était arrogé le monopole des *scherbouschs*.

Le شربوش était la coiffure distinctive des émirs, et il n'était pas porté par les hommes de loi (Voyez le passage de Djemal-eddin-ibn-Wasel, cité par M. Quatremère, *libro laud.*, tom. I, part. I, pag. 244). Les historiens de l'Egypte mentionnent fréquemment cette espèce de coiffure. On lit par exemple dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 132 v°): وركب

man. 546, pag. 258): ما يعدل اموالًا طائلة »ce qui équivaut à de grandes »richesses."

(1) Je pense que le mot سعادة se trouve, dans le même sens, dans ce passage des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 340): عليهما اثر النعمة والسعادة عليهما لائحة. »On voyait clairement qu'auparavant elles avaient vécu dans l'opulence et au milieu des richesses." On lit dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 3): شملته سعادات الدولة العثمانية »Il fut »tout-à-fait couvert des bienfaits de la dynastie Othomane" (proprement: *des richesses* que la dynastie Othomane répandait sur lui). Dans *les Biographies des hommes illustres* par Dhahabi (man. 320 (2), pag. 267): ونال سلار من سعادة الدنيا ما لا يوصف »Selar acquit une telle quantité des biens de ce monde qu'on ne peut »la décrire." Par l'expression اهل السعادة il faut entendre les musulmans (*le peuple de la félicité*): on trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 35) l'expression: صارت من اهل السعادة qui signifie: elle se convertit à l'Islamisme. On a vu dans l'Introduction, pag. 8, note (2), ce qu'il faut entendre par دار السعادة.

الامراء — بالتشاريف والشرابيش على عادة امثالهم »Les émirs »se promenèrent à cheval, revêtus des vêtements d'honneur et »des *scherbouschs*, comme c'est la coutume de ces dignitaires." Ailleurs (man. 2 *m*, fol. 215 r°): انعم على الامير سيف الدين قلاون تشريف (lis. بتشريف) كامل بشربوش كان قد لبسه ثم خلعه عليه »Il donna à l'émir Saif-eddin-Kelaoun un vêtement »d'honneur complet, avec un *scherbousch* qu'il avait porté lui-»même, et qu'il avait ôté de sa tête, pour en revêtir l'émir," etc.

Cette sorte de coiffure était aussi en usage dans les contrées plus orientales, par exemple à Bagdad, car nous lisons dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 49 v°) qu' Al-melik-an-nasir-Daoud, se trouvant à Bagdad, en 633, reçut comme vêtement d'honneur »un *kabâ* de satin et un *scherbousch*" (خُلِع عليه قباء اطلس وشربوش).

A Damas un collége (*medreseh*) semble avoir emprunté son nom à cette coiffure; du moins je lis dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 30 v°): فنزلتُ منها بمدرسة المالكيّة المعروفة بالشرابشية*

Le mot شربوش a passé dans la langue syriaque, ܫܪܒܘܫ (Voyez Bar-Hebraeus, *Chronicon Syriacum*, tom. I, pag. 313). On ne cherche pas ce mot avec plus de fruit dans les Dictionnaires syriaques, que le mot شربوش dans les dictionnaires arabes. Au reste, le mot ܫܪܒܘܫ approche encore plus que شربوش, du mot persan سَرْپوش duquel, suivant M. Quatremère, le terme arabe est une altération. Je ne doute pas de la vérité de cette assertion, mais je dois faire observer, qu'à ma connaissance, le mot persan سرپوش ne désigne pas *une coiffure d'homme*, mais seulement: *une coiffure de femme.* Cette coiffure était en usage à Constantinople, à Smirne et en d'autres villes, du temps de

de Bruyn. Ce voyageur écrit *carpous*, ce qu'il faut prononcer, je pense, avec un *c* cédille (Voyez *Reizen* etc., pag. 35, 58, 59, et le dessin n° 18).

زَرْبُونٌ ، زَرْبُولٌ ، شَرْبِيلٌ

Les mots شربيل et زربون manquent dans le Dictionnaire, et j'ignore parfaitement où Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 146) a trouvé que زربول (?) signifie en Orient: *des savates*, *de vieux souliers*, ce qui, en tous cas, n'est point admissible.

Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) dit, en parlant des femmes à Alger: »quelques-unes (surtout les »femmes mores) portent une espèce de pantoufles (*unas ser-»villas*) à la moresque, faites avec beaucoup d'élégance, de »cuir de couleur; on les nomme *xerecuilla*." On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 117): »Tous ont »pour chaussure des pantoufles en maroquin, appelées *scher-»bil* شربيل; celles des hommes sont jaunes, et les femmes en »ont des rouges. On sait que les unes et les autres sont »sans talon."

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v°), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *serbul* est expliqué par *schuh* (*soulier*). D. Germano de Silesia (pag. 905), déjà cité par Habicht dans le glossaire du troisième volume de son édition des *Mille et une Nuits*, dit que زربول, au pluriel زرابيل, est un soulier garni d'un talon (*scarpa con tallone; calceus cum talo*). Tant qu'on ne m'aura pas *prouvé* le contraire, je

ne sens forcé de croire que le زربول, ainsi que le شربيل, manque de talon. La forme زربون se trouve quelquefois dans les *Mille et une Nuits:* on la trouve, par exemple deux fois à la page 79 du tome premier de l'édition de Macnaghten. M. Amari a bien voulu m'apprendre que de nos jours encore le mot *sarbon*, au pluriel *sraben*, est en usage à Malte.

Je pense que شَرْبِيل est identique avec le terme espagnol *servilla*, *sorte de chaussure en maroquin à une seule semelle*, qui dérive de *serva* (*sierva*), parce que les servantes faisaient usage de cette sorte de chaussure [1]. Du mot شربيل s'est formé, selon moi, le mot زربول; la substitution du ز au ش n'a rien d'étonnant, et on se rappellera que, dans la poésie arabe, ـُو et ـِى riment ensemble, comme dans la poésie allemande. De زربول s'est formé زربون avec la permutation du ن et du ل, lettres de la même classe. J'ai dit que *servilla* dérive de *serva*, *servante* (*esclave*): il est assez remarquable qu'on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 25): جعله فى رجليه زربونًا على عادة المماليك »Il lui fit chausser des *zerbouns*, selon la coutume des esclaves (*siervos*)." Au reste on voit par ce passage que زربون est employé, comme collectif dans les *Mille et une Nuits*, pour désigner: *une paire de* زربون. J'ai fait, plus haut, la même remarque pour le mot خف.

---

[1] Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit au mot *servillas:* »es un calçado de unas çapatillas, de una suela muy a proposito para las moças de servicio: y assi tomaron el nombre de siervas, o de las que sirven, porque las demas que no han de andar con tanta desemboltura traen chapines, queços, chinelas, y mulillas. Las moças çapatos, o servillas."

شُطْفَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27), »quelques-uns [parmi les Anazis] attachent »autour de la tête un fichu qu'on appelle alors *shutfe*."

شَعْرِيَّة

On voit, par le Dictionnaire de M. Freytag, que Reiske a noté sur la marge de son Golius, que ce mot désigne: *villa, quâ caput tegitur*. Cette explication est erronée. Le mot شَعْرِيَّة désigne: *un voile court, fait de crin*, comme l'indique déjà son étymologie, car il dérive de شَعْر *crines*. On lit dans la Relation de Roger (*La terre saincte*, pag. 260): »Elles se cou»vrent les yeux d'estamine de crin de cheval noir, et nomment »ce masque *Chaarie;* à travers duquel elles voyent pour se »conduire, et n'oseraient se demasquer pour parler à qui que »ce soit." Dans celle de Belon (*Observations*, pag. 233, 234): »Mais celles des plus grandes villes [en Egypte] suyvent la ma»niere qu'elles ont apprins des Turques, qui mettent un petit »voile tissu du poilz de la queue d'un cheval, au devant du »visage." Je n'ai nulle raison de douter de la vérité de ce que Belon avance ici, et je suis très-enclin à croire qu'en Egypte l'usage de la شعرية ne date que de la conquête de ce pays par Sélim, car je n'ai pas trouvé le mot شعرية dans un auteur arabe qui ait écrit à une époque plus reculée que celle dans laquelle les *Mille et une Nuits* ont été publiées. A son tour

cette circonstance est une preuve de plus, si, après les recherches récentes, il est encore besoin de le prouver, que les *Mille et une Nuits* ont été écrites *après* la conquête de l'Egypte par les Turcs.

La شعرية en Egypte était un voile petit et court, qui ne couvrait que les yeux et qu'on portait sur le نقاب, voile plus grand, qui couvrait le visage et qui était garni de trous à l'endroit des yeux. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. II, pag. 146): فشالتْ الشعرية فنظرتُ الى احداق سود عظيمة »Elle leva la *scharîyah*, et je vis alors des *yeux* noirs et grands." Et un peu plus loin, dans la même histoire (tom. II, pag. 149): وشالتْ النقاب فنظرتُ نظرةً أَعْقَبَتْنِي حسرةً »Elle leva le *ni-»kâb*, et un profond soupir fut la suite du regard que je je-»tai sur son visage." Quelques voyageurs disent, moins exactement que Roger, que ce voile couvre le *visage*. On lit dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 393 v°): »Elles [les femmes au Caire] se »couvrent le visage (*jr Angesicht*) d'une petite pièce d'étoffe »noire et brochée (*mit einem schwartzen gewirckten Thüch-»lein*), faite de poil de chameau (*camelszhaaren*), par lequel »elles peuvent reconnaître tout le monde." Dans l'*Afrique* de Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. III, fol. 112, col. 3): »Au devant du visage (*delante del rostro*) elles [les femmes »au Caire] portent des voiles noirs, faits de crin (*hechos de »cerdas, o de cabellos*), qui sont si peu épais, qu'elles voient »les hommes, tandis que ceux-ci ne les voient pas." Cotovic (*Itinerarium*, pag. 488) dit, plus exactement, que les femmes se couvrent »les yeux (*oculi*) d'un petit voile, en forme de ré-»seau, qui est fait de crin de cheval très-fin." La شعرية était

encore en usage au Caire, du temps de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 330, note (4)). On peut voir la forme de ce voile sur la Pl. LIX[e], fig. I (les lettres de la planche ne s'accordent pas avec l'explication à la page 330); et Pococke dit que c'est »une sorte de voile en crin noir et étendu avec art." Mais depuis ce temps la شعرية et le نقاب ont été remplacés par le برقع, et de nos jours les deux premières sortes de voile semblent être tout-à-fait inconnus en Egypte.

On a vu plus haut, par un passage de Roger, que la شعرية était en usage dans la Syrie. Ce fait est confirmé par le témoignage de Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 51), qui affirme que les femmes à Tripoli de Syrie se couvrent le visage »de tissus noirs (*schwartzen gewürcken*), »dont quelques-uns sont très-fins et en soie, mais d'autres en »crin de cheval, et ceux-ci sont portés ordinairement par les »femmes d'une condition inférieure." De nos jours la شعرية n'est pas plus portée en Syrie qu'en Egypte.

Cependant la شعرية est encore très-commune dans les contrées plus orientales, l'Aldjezireh et l'Iraq Arabi. Olivier (*Voyage dans l'empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 221) dit, en parlant des femmes à Orfah: »Elles portent en »outre une pièce carrée de crin noir qui se rabat sur le visage, »et qui leur permet de voir sans être vues." Je pense donc que Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 152) se trompe, quand il dit des femmes d'Orfah qu'elles »portent, »en guise de voile, une gaze noire et roide, qui saillit plusieurs »pouces sur le visage;" je crois qu'il faut substituer *voile de crin* à *gaze*. Au reste la description de Buckingham s'accorde

parfaitement avec la forme de ce voile, telle qu'on peut la voir sur la planche de Pococke. Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, etc., tom. II, pag. 269) dit en parlant des dames à Bagdad: »Au lieu du voile blanc »des Persanes, qui ressemble à une serviette, ces dames se »cachent le visage derrière un masque bien plus hideux, savoir »une enveloppe d'étoffe de crin de cheval noir." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 278) dit de même des femmes à Bagdad: »un voile de crin de che»val noir, mais d'un tissu mince, protège tout à fait la figure »de celle qui la porte, contre les regards des passants; en même »temps elle peut voir à merveille tout ce qui passe devant »elle." Je pense donc que Buckingham (tom. II, pag. 195) se trompe encore, quand il dit des femmes à Bagdad, qu'elles »se couvrent le visage d'une pièce de gaze roide et noire." Il ajoute que »les femmes de la campagne environnante ne por»tent point de tels voiles."

مَشْلَخْ

Ce mot manque dans la Dictionnaire.

»Dans le nord de la Syrie," dit Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27), »toute espèce de manteau »de laine, soit blanc, soit noir, soit à raies blanches et brunes, »ou blanches et bleues, se nomme *meshlakh*." Ce mot se trouve aussi écrit مشلخ dans la liste des mots arabes, à la fin du volume; mais ailleurs (pag. 131) on trouve *meshlah*.

مِشْمَذٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 441) explique ce mot par عمامة *turban.*

تَشْمِيرٌ, au pluriel تشامير.

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit de cette manière le mot espagnol *paletoque*, et ce dernier terme est expliqué dans le *Tesoro de las tres lenguas* (Genève, 1609) par »une casaque ou saye, un palletoc, une iacquette." En effet, l'auteur de l'*Histoire des Abdolwadites* (man. 24 (2), fol. 102 r°) dit en parlant d'un meunier: وهو لابس تشامير »il »portait des jaquettes."

شَمْرِير

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On sait que le chapeau était autrefois inconnu aux Musulmans; ils ont donc été obligés d'emprunter un mot, pour désigner cet objet, à une des langues européennes, et les Magrebins ont adopté le mot espagnol *sombrero.* C'est ce qu' atteste Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114), mais il paraît, par la liste des vêtements des Magrebins, donnée par Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82), que le peuple a corrompu *sombrero* en شَمْرِير.

شمشك

Dans l'historiette d'Abou-'l-hasan le bouffon, historiette qui ne se trouve que dans l'édition de Habicht des *Mille et une Nuits* (comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 356), et dont le sujet a une grande analogie avec celui de l'introduction du *Taming of the Shrew* de Shakspeare, et avec celui du *Krelis Louwen* de Langendijk, on trouve le passage suivant, déjà cité par M. Freytag: فقدم لـه المملوك شمشك مطبوع [1] بالابرسيم والحرير الاخضر مرصع بالذهب الاحمر فاخذه ابو الحسن ووضعه فى كمّه وصاح المملوك وقال يا الله يا الله يا سيدى هذا شمشك مداس لرجليك حتى تدخل المسترفق [2] (Tom. IV, pag. 357).

M. Lane (tom. II, pag. 357) traduit ici: *une paire de souliers (a pair of shoes)*. Comme l'historien El-Ishaki raconte, suivant M. Lane, une anecdote semblable, il serait important de savoir s'il emploie ici le même mot ou bien un autre qui nous explique le mot شمشك. M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 92) a trouvé, dans un glossaire copte-arabe, le mot *μουτζαχιν* traduit par شمشك. Or *μουτζαχιν* n'est autre que le mot persan موزه, *botte* ou *bottine*, en arabe موزج [3]. Je n'ai jamais rencontré le mot شمشك ailleurs.

---

[1] Sans signe de l'accusatif, selon l'arabe vulgaire.

[2] Voyez sur cet euphémisme, M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 92.

[3] On se rappellera, qu'en Egypte on prononce le ج comme le *g* français devant *a*, *o* et *u*.

مِشْمَلَةٌ, شِمْلَةٌ, شَمْلَةٌ

Le mot شِمْلَة forme au pluriel شِمَل, ce qu'il faut ajouter au Dictionnaire.

On a déjà vu plus haut, au mot برد, que la شملة est la بردة, et que ce qui la distingue de ce dernier vêtement, c'est qu'on a tissé quelque chose (quelque ornement) dans la lisière de la بردة, ce qui n'est pas le cas pour la شملة. Ce vêtement était, comme on l'a vu (*ibid.*), en usage du temps du Prophète, et un voyageur arabe du XII[e] siècle de notre ère, Ibn-Djobair (voyez au mot خرقة) compte la شملة parmi les vêtements des Bédouins. C'est dans ce passage qu'on trouve le pluriel شِمَلٌ[1].

---

[1] Selon les lexicographes arabes شملة et مشملة désignent une sorte de قطيفة, mais elles en diffèrent en ce qu'elles ne sont pas si larges. Le mot قطيفة désigne une *couverture de lit.* Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 4. col. 2) dit, dans la description de Héha, la province la plus occidentale du royaume de Maroc: »Les lits ordinaires des principaux consistent en ces *alcatifas* velues, que »nous voyons apporter de l'Afrique; ils les doublent plusieurs fois, et se servent d'une »d'elles, qui est longue, comme de couverture de dessus." Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 277 r°) on trouve: القطائف الجياد يفترشونها عند رقادهم »Les couvertures excellentes qu'ils étendent quand ils dorment." Il désigne également une sorte de tapis, car l'auteur de la *Mission Historial de Marruecos* (pag. 50, col. 2) dit que le roi s'assied, dans la salle du conseil, »sur un tapis en »*Alcatifa* de laine." Pedro de Alcala traduit *alhonbra (tapis)* par قَطِيفَة. Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 259 v°) on lit: واتوا بنا الى بستان عليه حائط خشب وفى وسطه دار بناؤها بالخشب مفروشة بقطائف قطن »ils nous conduisirent à un jardin, entouré d'un mur de bois; au »milieu de ce jardin se trouvait une maison, construite en bois et dans laquelle on avait »mis des tapis de coton."

Mais je ferai observer, à cette occasion, que le mot قطيفة désigne encore le *velours.* On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 119)

Ce mot nous rappelle le terme hébreu שִׂמְלָה, qui désignait un grand manteau dont les pauvres se servaient aussi en guise de couverture pendant la nuit. On a vu, au mot بردة, que ce dernier vêtement servait, et sert encore, au même usage.

مِشْمَالٌ

Suivant le *Kamous*, ce mot désigne la ملحفة. Voyez ce mot.

شِنْتِيَان

Ce mot qui, sans doute, est d'origine étrangère, manque dans le Dictionnaire.

Il désigne en Egypte, *un pantalon de femme*, qu'on porte en guise d'un caleçon. Du temps de l'expédition française, le mot شنتيان ne désignait qu'une »culotte *d'hiver*" de femme, tandis que le caleçon ou la culotte d'été s'appelait لِباس. (Voyez

---

رزمة قطيفة, ce que M. Lane (tom. II, pag. 304) traduit: *a bale of velvet*. En effet, Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) rend *terciopelo* (velours) par قطيفة. On trouve dans l'*Histoire du Jémen* (man. 477, pag. 62): — — امر له بجملة من الكساء النفيس من ملابيسه من القطائف ونحوها »Il ordonna de lui donner un grand nombre d'habits, faits de velours et d'autres »étoffes semblables." Et plus loin (pag. 65): امر له بجملة كساء من الشاش الغالِ والقطائف النفيسة »Il ordonna de lui donner un grand nombre d'habits, »faits d'étoffes de mousseline de grande valeur, et d'étoffes de velours magnifiques."

Le mot شَمْلَة a encore un autre sens qui manque dans le Dictionnaire. Il désigne, au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 39) qui écrit *shemle*, »un sac, fait de poil de chameau, dont les Bédouins couvrent le pis »de la femelle du chameau, pour empêcher les petits de sucer."

30

M. le comte de Chabrol, dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 112). Mais, de nos jours, il n'y a que le mot شنتيان qui désigne le caleçon ou pantalon de femme, tandis que le mot لباس est réservé au caleçon des hommes, ainsi qu'on peut le voir, en consultant l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39, 56, 57, 58), où on trouve la description suivante du شنتيان: »un caleçon très-ample, »appelé شِنْتِيَان, d'une étoffe de couleur rayée, savoir de soie »et coton, ou de mousseline soit peinte, soit brochée, soit blan- »che et unie, s'attache autour des hanches, sous la chemise, »au moyen d'un دِكَّة [voyez au mot تِكّة]; les extrémités d'en »bas sont repliées et attachées, justement sous les genoux, »avec des cordons; mais il est suffisamment long, pour dépen- »dre jusqu'aux pieds, ou à peu près jusqu'à terre, quand il »est attaché de cette manière."

Au rapport du lieut. col. Napier (*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 144), ce vêtement est aussi porté par les femmes à Beyrout. Ce voyageur écrit *shintien*, et il explique ce mot par *loose silken drawers*.

M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 41) écrit peu correctement *chakseiann*.

شَوْبَر

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28) on lit que les dames chez les Bédouins »portent sur la tête un fichu, appelé *shauber* ou *mekroune*; les »jeunes filles l'ont de couleur rose, les femmes âgées de couleur

»noire.” Ce mot est écrit شَوْبَر dans la liste des mots arabes, à la fin du volume.

مِشْوَدٌ , مِشْوادٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 441) explique ces mots par عمامة *turban*. Ces termes désigneraient-ils la même espèce de coiffure que celle qui est indiquée par le mot مِشْوَشٌ?

شَاشٌ, au pluriel شاشات

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Deux savants du premier ordre, Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 199) et M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 137) ont déjà donné quelques détails sur le mot شاش. Selon ma coutume, je ne citerai aucun passage, déjà cité par ces savants, sans avertir le lecteur à qui j'en suis redevable.

Le mot شاش désigne: *la pièce d'étoffe qu'on roule autour de la calotte du turban.* On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 102 r°): تعمّم بشاش دخانى عتيق »il prit »comme turban un *schâsch* vieux et enfumé.” Et les mêmes mots se trouvent dans Makrizi (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 63). Ailleurs (man. 19 B, fol. 135 r°): فاكرمه السلطان واحسن اليه وانعم عليه بتشريف اطلس معدنى بطرز زركش وكلوتة زركش وشاش رقم وحياصة ذهب مجوهرة على عادة اكابر نواب السلطنة الشريفة. Il est donc question ici d'une »calotte de soie, brochée d'or, et d'un *schâsch* »rayé.” Plus loin (man. 19 B, fol. 135 v°): ركب — — فى الموكب بالاقبية الاسلامية والكلوتة والشاش على عادة العساكر المصرية

Ce Naïb »se promena à cheval, et ses compagnons étaient re-»vêtus à cette occasion de *kabâs* à la façon musulmane, de »calottes et de *schâschs*, selon la coutume de ceux dont se »composait l'armée égyptienne." On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 159): فاخذ بدر الدين حسن الرقعة وطواها وخَيَّطَها بين البطانة والظاهرة ولَفَّ عليها شاشَةً »Alors Bedr-ed-din-Hasan prit le morceau de »papier, le plia et le cousit dans sa calotte, entre la dou-»blure et l'étoffe elle-même, et il roula son *schâsch* autour de »la calotte." (Dans ce passage il faut nécessairement ajouter في شاشيته après وخيطها; cette correction est rendue encore plus probable par le récit du même fait dans l'édition de Habicht, tom. II, pag. 29, ligne 3). Ailleurs (éd. Macn., tom. I, pag. 165): وكان عليه الطربوش والشاش »Il portait le *tar-»bousch* (*bonnet*, *calotte*) et le *schâsch*." Dans l'édition de Habicht (tom. II, pag. 44): وعليه شاشةٌ بِطَرْقَيْن »Il portait son »*schâsch* qui avait deux bouts pendants." Plus bas (éd. Habicht, tom. II, pag. 44): شاش بطرقَيْن. Et enfin (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 171): وقلع شاشَةُ وعلقها على الكرسى »Il ôta son *schâsch* »et la posa sur le *korsi*" (c'est-à-dire sur *la chaise*, qui sert uniquement à y poser le turban; comparez au mot عمامة). Dans une historiette arabe (*apud* Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 9 du texte arabe): اشترى قرطاس حلاوة وجعله فى عمامته — — — فراى فى شاش الحكم قرطاس حلاوة »Hakim acheta un cornet de *halâweh* et il le plaça dans son »turban; — — — alors le khalife vit le cornet de *halâweh* »dans le *schâsch* de Hakim." Dans l'ouvrage, intitulé *A Relation of a Journey begun An: Dom:* 1610 (pag. 63): »*Sha-»shes* sont de longues serviettes de calicot, qu'on roule autour

»de la tête." Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 44, 45), dit des habitants de Tripoli de Syrie: »Et ils mettent au tour »[de la طاقية] fort proprement une longue et fine toile de »coton blanche, qu'ils appellent *Sessa*, dont ils font un Tur-»ban grand ou petit selon la qualité des personnes. Ceux qui »sont au dessus des autres, ou par la naissance ou par la di-»gnité, le portent plus gros, et il y en a qui le portent d'une »grosseur excessive." On trouve dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 381): les Schérifs »portent la *cesse* verte." Dans le *Voyage de la Terre-Sainte* de M. J. D. P.: »La tocque de velours rouge et la seiffe blan-»che, qui n'est permise qu'aux Mahometans et deffendue à »tous les Chrestiens, si elle n'est meslée de quelque autre »couleur." (C'est sans doute une faute d'impression pour *seisse*). Tavernier (*Voyages*, tom. I, pag. 630) ([1]) dit des Per-sans: »Leur *Sesse* ou toque, que nous appellons Turban, est »faite d'une piece d'étofe de soye fine mélée d'or et d'argent, »et est à peu près de forme d'une de nos grosses citrouilles »rondes. Le dessus est un peu plat, et c'est où un bout de »l'étofe garny de fleurs d'or ou d'argent vient finir par une »espece de bouquet. Ces toques sont fort pesantes, sur tout »celles où il y a un peu de soye, et qui ne sont presque qu'or »et argent. Les moindres de ces dernieres valent bien deux »cens écus, et il y en a sur la teste du Roy et des Grands Sei-»gneurs qui vont à quatre ou cinq cens." On verra rarement un

([1]) Ce passage a déjà été cité par M. Quatremère, *loco laudato*, si toutefois ce savant a le même passage en vue. Il cite tom. I, pag. 699 pour شاشية. Le pas-sage qu'on lit dans le texte, se rapporte, sans aucun doute, au شاش et non pas à la شاشية.

»Officier considérable qui ne porte à sa toque quelques pier- »reries." Dans les *Voyages en Europe, Asie et Afrique* (tom. I, pag. 111) par de la Motraye, on trouve: »*Sesse*, pièce de »mousseline ou toile de Coton, dont les Orientaux entourent »leur bonnet, qui ainsi entouré s'appelle en un mot *Tulbend* »[دُلْبَنْد], ou Turban, selon notre prononciation." Dans la *Description de l'Arabie* de Niebuhr (*Beschrijving van Arabië*, pag. 59) (²): »Ils entourent cette multitude de bonnets d'une »grande pièce de mousseline, nommée *sasch*, qui est ornée »aux deux bouts de franges de soie et même d'or, et qu'ils »laissent pendre sur le dos, entre les épaules." En effet, le mot شاش se trouve en ce sens dans l'*Histoire du Jémen* (voyez M. Rutgers, *Historia Jemanae*, pag. 159).

Comme donc le mot شاش sert à désigner *la pièce d'étoffe qui entoure la calotte, ou les calottes*, on ne s'étonnera pas si on lit que cet objet sert encore à d'autres usages. (Il en est de même du *turban* ou عمامة). Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 87 r°) on trouve: خنقوه بشاش عليه وقيل بوتر وعَلَّقوه بعمامته واظهروا انه شنق نفسه »Ils l'étran- »glèrent avec un *schâsch* qu'il portait, ou, suivant d'autres, »avec une corde, et ils le pendirent au moyen de son turban; »ensuite ils firent semblant qu'il s'était étranglé soi-même." Dans ce passage le terme شاش est, comme on voit, l'équivalent de عمامة.

Le pluriel شاشات se trouve dans un vers rapporté par Soyouti (*apud* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 145), et je lis dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 351): لبسوا الشاشات.

(²) Ce passage a déjà été cité par de Sacy et par M. Quatremère.

Mais anciennement le mot شاش désignait encore quelque autre chose. C'était, comme M. Quatremère (*loco laud.*) l'a prouvé par un passage du *Solouk* de Makrizi: »Une coiffure عصبة que »les femmes inventèrent vers l'année 780, et qui ressemblait à »une bosse de chameau. Elle prenait sur le front de la femme, »et se terminait vers le dos. Quelques-unes avaient de lon»gueur environ une coudée, et de hauteur, moins d'un quart »de coudée." En effet, je lis dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 16, événements de l'année 787): وفى رجب جرت حديثة وهى ان امراة صالحة رات النبى صلى الله عليه وسلم فى منام وهو يقول لها قولى للنساء ينتهوا عن لباس الشاش وكان شيئا قد اقترحتْهُ النساء يلبسونه على روسهم مثل صنم [سنم] الجمل طوله نحو ذراع وارتفاعه ربع ذراع ويزخرفونه بالذهب واللولو وبالغوانى ذلك وكان بدعة سيئة من السيئات »Au mois de Redjeb (de l'année 787) un événement étrange eut »lieu. Une femme pieuse vit en songe le Prophète qui lui dit: »Allez dire aux femmes, qu'elles doivent s'abstenir de se revê»tir du *schâsch*. Or le *schâsch* était une coiffure que les femmes »avaient adoptée étourdiment (³). Elle ressemblait a la bosse »du chameau; sa longueur était d'environ une coudée, et sa »hauteur d'un quart de coudée. Les femmes l'ornaient d'or, »de pierreries et de ....(⁴). En agissant ainsi, elles »inventèrent une nouveauté des plus infamantes."

Le mot شاش, pris dans le sens de *pièce d'étoffe qui en-*

(³) Je ne doute point que la huitième forme de قرح n'ait ici ce sens. Comparez Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 47.

(⁴) Le mot غوانى m'est inconnu jusqu'à présent. Faudrait-il y substituer القوانى et faudrait-il alors traduire: *les ornements au derrière de la tête?* Ceci n'est qu'une conjecture, à laquelle je n'attache moi-même aucun prix.

toure la calotte du turban, était en usage, comme on vient de le voir, en Arabie, en Syrie, en Egypte et en Perse. C'est de ce terme que les Anglais ont formé leur mot *sash* qu'ils emploient pour désigner *une écharpe*, *une ceinture* [5].

شَاشِيَّةٌ

Obligés, presque à chaque pas, d'accuser le Dictionnaire d'être incomplet, il n'est que juste de dire que le mot شاشية s'y trouve deux fois. La première fois, M. Freytag (tom. II, pag. 419, col. 2) l'a placé, dans le sens de *calotte*, sous la racine شتا, et la seconde fois (tom. II, pag. 464, col. 2) à sa véritable place, sous la racine شوش, comme désignant *la mousseline*. A la première racine personne n'irait chercher ce terme, et, en vérité, c'est par erreur qu'il s'y trouve; car un jeu de mots, dans un vers, rapporté par Soyouti (*ap.* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 145), sur les mots تشويش et شاشات, et en outre la forme مِشْوَش, prouvent évidemment qu'un Arabe placerait les mots شاش et شاشية sous la racine شوش.

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 199) et M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 137) ont déjà parlé de ce terme, en expliquant le mot شاش.

Le mot شاشية désigne au Magreb, et désignait en Egypte: *la calotte qu'on pose sur la tête, et autour de laquelle on roule la pièce d'étoffe pour former de cette manière le turban.*

---

[5] Johnson (*Dictionary of the English language*) dérive ce mot du verbe français »*savoir, to know*, a *sash* worn being a mark of distinction"!!!

On lit dans l'ouvrage du voyageur magrébin Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 36 v°): ضربوه بالايدى والنعال ضربًا كثيرًا حتى سقطت عمامته وظهر على راسه شاشية حرير فانكروا عليه لباسة »Ils le frappèrent avec leurs mains et avec leurs sandales à coups redoublés, jusqu'à ce que son turban tombât à terre; alors on vit sur sa tête une *schâschîyah* en soie, et ils prirent en mauvaise part qu'il la portât de cette étoffe." Ailleurs (fol. 189 v°): والنقباء بين يديه على راس كل واحد منهم شاشية مذهبة وفى وسطه منطقة »Les *nakîbs* précédèrent le *nakîb al nokeba* à Dehli, et chacun d'eux portait une *schâschîyah* ornée d'or sur la tête, et une ceinture à l'endroit des reins." Plus bas (fol. 191 r°): ويمشى بين يديه عبيده ومماليكه وكل واحد منهم تكون على راسه شاشية ذهب وعلى وسطه منطقة ذهب وبعضهم يرصعها بالجوهر »Ses esclaves le précèdent; sur la tête de chacun de ceux-ci se trouve une *schâschîyah* d'or, et ils portent aussi des ceintures d'or; quelques-unes de celles-ci sont ornées de pierreries." Et enfin (fol. 224 r°): عشر شواشى من لباسه احداها مرصعة بالجوهر »dix *schâschîyahs* du nombre de celles qu'il portait lui-même habituellement, et dont l'une était ornée de pierreries." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche gewesten*, pag. 241, col. 1) dit, qu'un des serviteurs des ambassadeurs du roi de Maroc, »avait sur la tête un bonnet en laine rouge, un peu élevé, et nommé *Hieissya*." Le camarade de ce serviteur portait la même espèce de bonnet (*ibid.*). Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) dit des habitants de Maroc: »Au lieu de chapeaux, ils portent des bonnets rouges d'escarlate de Tolède, et des coiffes" [شدّ, عمامة]. Et Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 3),

des habitants de Fez: »Leurs toques (*tocados*) consistent en des »bonnets d'écarlate, semblables à ceux que transportent les »marchands espagnols, pour les vendre." Marmol ajoute qu'il n'y a que peu de personnes qui roulent une pièce d'étoffe autour de ce bonnet; cette assertion est confirmée par le témoignage de Höst. (Voyez au mot شدّ). En effet, au Magreb on se contentait généralement du bonnet lui seul, comme en Espagne, où la شاشية s'appelait غفارة. (Voyez ce mot). Au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 114) ([1]): »Une par»tie des hommes mariés ne portent qu'un bonnet de laine rouge, »appelé *Sesia* ساسية; ce bonnet a chez les Mores un effet si »particulier, que dans le cas qu'un Chrétien ou un Juif en »posât un sur la tête, et ne l'ôtât pas, quand un More en por»terait un, ils regarderaient cette action comme une déclara»tion d'avoir adopté la religion de Mahomet, et il ne pourrait »presque pas se tirer d'affaire."

Quant à l'Egypte, ce mot se trouve souvent dans les auteurs de ce pays, tels que Makrizi, et il se trouve employé aussi fréquemment dans les *Mille et une Nuits*. Mais je ne comprends pas du tout comment Silvestre de Sacy (*loco laudato*) peut dire: »Dans notre texte, je pense que شاشية signifie *la pièce de »mousseline*, et dans l'usage même, en Egypte, ce mot est le »nom qu'on donne à la mousseline." Je suis extrêmement fâché d'être dans la nécessité de devoir dire, qu'il y a ici tant d'erreurs que de mots. Le texte (tom. I, pag. 67 du texte arabe) porte: وصار الحاكم يركب حمارًا بشاشية مكشوفة بغير عمامة, ce que de Sacy traduit très-bien (pag. 109): »pour lui il sor»tait monté sur son âne et n'ayant sur la tête qu'un petit bon-

([1]) Ce passage a déjà été cité par de Sacy et par M. Quatremère.

»net découvert et sans turban.” Le mot شاشية, du reste, ne signifie jamais *la mousseline*, comme de Sacy l'assure, sans preuve aucune, et comme M. Freytag l'a admis assez témérairement; ce sont les mots شاش et شاشات qui ont ce sens, comme M. Quatremère (*loco laud.*) l'a prouvé. Mais ce qu'ajoute de Sacy: »Les bonnets rouges de Tunis, qu'on imite en France, »et particulièrement à Orléans, sont connus en Egypte sous le »nom de طربوش, pluriel طرابيش,” est exactement conforme à la vérité, car de nos jours le mot شاشية semble être inconnu en Egypte, et on nomme à présent la même coiffure طربوش.

A Siwah, ce mot semble se prononcer شاشة, car Hornemann (*Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, pag. 22, 24) écrit *tschatschet*, et il dit que c'est un bonnet en laine rouge, ou en coton blanc.

A Alger ce mot avait encore un autre sens; il y désignait: *un bonnet de femme.* Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4) rapporte que les femmes de cette ville portent sur la بناتة trois espèces de coiffures: 3° »Quand elles »assistent aux fêtes et aux noces, elles portent aussi sur la tête, »surtout quand elles sont riches, un béret rond, fait soit de brocart, »soit d'une étoffe de satin ou de damas, brochée magnifiquement »d'or. Cette étoffe est très-dure et garnie de doublures au de»dans. Elles nomment ce béret *xixia* ([2]), et plusieurs femmes

([2]) Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) rend aussi presque constamment le تا par *i*, et il écrit comme Diego de Haedo: *bonete Xixia*, *Xavíxi*, c'est-à-dire شاشية, au pluriel شواشى. Plusieurs noms propres de villes espagnoles s'écrivent en espagnol avec le *é*, et en arabe avec le ـِى. Ainsi *Xerez* s'appelle en arabe شريش; *Albacete* البسيط; *Aledo* اليط etc. Le mot *billete* forme en arabe بِلِيطَة (voyez mon *Historia Abbadidarum*, tom. I, pag. 20). Il paraît donc que les Arabes d'Espagne n'aient point distingué le son *é* du son ī.

»l'ornent d'une foule de bijoux et de pierreries, le plus qu'el-
»les peuvent."

مِشْوَش

Golius a noté sur l'autorité de Maroufi, que ce mot désigne *un petit turban*. Il paraît donc que c'est un *schâsch* court, qui ne tourne que peu de fois autour de la tête.

شال

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le terme persan شال *châle*, qui a passé dans plusieurs langues de l'Europe. On lit dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108): »شال Longue pièce de mousseline ou de tissu de laine »que l'on plisse et tourne plusieurs fois autour du *tarbouch*. »Les riches ont ce châle en cachemire."

On trouve dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 28) que toutes les dames de la tribu de Rawalla, portent sur la tête »des fichus de soie noirs, »qui ont deux aunes carrés, et qu'on nomme *shâle kâs;* on les »fabrique à Damas." Je pense que *shâle kâs* est شال قاسح *châle épais*.

صُتِيَّةٌ

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 185), la *milhafah*, ou bien une sorte d'étoffe (ou de vêtement), qui vient

du Jémen, (الملحفة او ثوب يمنيّ). Je pense que ce vêtement était à raies.

صَدُودٌ [1]

Dans l'édition de Calcutta du *Kamous* (pag. 380), ce terme se trouve expliqué par المِحْوَل. Je trouve également ce mot avec le ح dans les manuscrits de Leyde n° 375 et n° 37. Mais le manuscrit de feu M. van der Palm, acquis récemment par la Bibliothèque de Leyde, et portant maintenant le numéro 1581, offre المجول avec le ج. Si ceci est la véritable leçon, le mot صدود désigne: *une courte chemise de femme.*

صِدارٌ

Voici ce qu'on lit dans l'ouvrage de Djeubari (tom. I, fol. 316 r°): قميص صغير يلى الجسد وفى المثل كل ذات صدار خالة اى من حق الرجل ان يغار على كل امراة كما يغار على حرمه »Le mot صدار désigne une petite chemise qui touche la peau. »Le proverbe dit: quiconque porte un *sidár* est une tante: »c'est-à-dire, qu'il convient à l'homme de prendre le même »soin pour conserver la chasteté d'une femme quelconque, que »pour conserver la chasteté de celles dont se compose son pro- »pre *harem*." Ce proverbe se trouve aussi dans Meidani (éd. Freytag, tom. II, pag. 310), où on peut lire la circonstance, à

[1] Afin qu'on ne pense pas, que j'aurais dû placer ici le mot صِدان, je ferai observer que ce mot désigne *un rideau*, et non pas *un voile*, comme le Dictionnaire pourrait le faire croire. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 380) dit: ما اصطلت به المراة وهو الستر*

laquelle il doit son origine. Il paraît par ce proverbe, que le صدار était un vêtement adopté autrefois par toutes les femmes sans exception. Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 576) explique le mot صدار ainsi: ثوب راسه كالمقنعة واسفله يُغَشّى الصَّدْرَ »C'est un habit dont la partie d'en haut ressemble à la »*miknaäh*, et dont la partie d'en bas couvre la poitrine." Tebrizi (*Commentaire sur la Hamasah*, pag. 801), déjà cité par M. Freytag, s'accorde plus avec le *Kamous* qu'avec Djeuhari. Il dit que صدار est: الثوب الذى يبلغ الصدر »l'habit qui va »jusqu'à la poitrine."

صُدْرَةٌ

Les explications de Djeuhari (tom. I, fol. 316 v°) et de Firouzabadi (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 576) sont bien peu satisfaisantes. Le premier dit: الصُّدْرَةُ التى تُلْبَسُ, et le second l'explique par الثوب. Je pense qu'il désigne *une veste*, comme les mots صدرية et صديرى, sur lesquels nous allons donner des détails.

صِدْرِيَّةٌ ou صَدْرِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans les *Mémoires* de d'Arvieux (tom. V, pag. 282, 283): »Le reste de l'habillement des Turcs d'Alger, consiste en une camisolle sans manches qu'ils appellent *Sadderie*. Elle n'a aucune ouverture par devant ni par derrière. »mais seulement trois trous, un pour passer la tête, et deux »pour les bras. Ils passent d'abord les mains dans les deux

»trous, et élevant doucement les bras, la camisolle descend in»sensiblement, et la tête se trouve passée par le trou du mi»lieu, et la camisolle couvre le corps fort juste." Dans le voyage du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, pag. 6) »*Si*»*drea*. C'est un gilet qui va juste au corps, qui n'est pas ouvert »par devant, et qui n'a que des trous pour y passer la tête et »les bras." Cet habit est porté par la plupart des habitants de Tripoli en Afrique. Le major Denham (*Voyages dans le Nord de l'Afrique*, tom. I, pag. 27) parle d'une »*sidiria* de soie," portée sous le بنش. Cañes (*Diccionario*, tom. II, pag. 340, au mot *justillo*) dit que صدرِيّة est un vêtement de dessous, qui va juste au corps et qui n'a pas de manches. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) traduit *interula* par صَدْرِيَّة ou صِدْرِيَّة.

Cet habit était aussi porté à Malte, et de nos jours encore les paysannes de cette île portent un gilet sans manches, qu'elles nomment *sidria*. (Voyez M. G. Fesquet, *Voyage en Orient*, pag. 6, et Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 610).

صُدَيْرِى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans l'*Essai* de M. le comte de Chabrol (*Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108) on lit: »صُدَيْرى Petit corset »sans manches." Dans l'ouvrage de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 39): »Sur la chemise, plusieurs personnes »portent en hiver, ou en général quand il fait froid, un صُدَيْرى »c'est-à-dire une courte veste sans manches, en drap, ou en »soie et coton à raies de couleur." Je ne doute point que ce

ne soit de ce vêtement que parle Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327), quand il dit: »Le costume »turc [1] se compose d'abord d'une espèce de manteau court »sans manches, fait de futaine, ou de toile. Quelquefois ce »habit n'est pas ouvert sur le devant, mais attaché sur le »côté." Voyez la façon de ce vêtement dans l'ouvrage de Pococke, tom. I, Pl: LXVIII, L.

صَوْقَعَةٌ , صِقَاعٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1051) explique le mot صقاع par البرقع — — — وخرقة تقى الخمار عن الدهن كالصوقعة. Ibn Djinni (*Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 126, pag. 103) prend le mot صقاع dans la seconde des deux acceptions, mentionnées par le *Kamous*. Il désigne donc le voile appelé برقع, et صقاع désigne encore, de même que صوقعة, une pièce d'étoffe que protége le voile, appelé خمار, contre l'huile dont la femme se parfume la tête. C'est donc une sorte de طاقية.

صولق [1]

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II,

---

[1] C'est-à-dire, des Turcs au Caire, adopté, à peu d'exceptions près, par les Arabes de la haute classe de cette ville.

[1] Suivant Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119) le mot *Sualf* صوالف, qui manque dans le Dictionnaire, désignerait *une sorte d'ornement de tête*, *une sorte de coiffure*, ressemblant à celle qu'on appelle عزابة. Afin qu'on ne pense pas que ce mot désigne réellement une espèce de coiffure, je citerai le passage suivant de Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 4), qui nous prouve que les

man. 372, p. 350, 351), le sultan, les émirs et les soldats portaient, sous la dynastie turque (circassienne), sur le *kabâ:* صوالق بلغارى كبار يسع الواحد منهم اكثر من نصف ويبة غلّة معروز فيه منديل طوله ثلاثة اذرع »de grandes gibecières en cuir »de Bulgarie, dont chacune contenait plus d'une demi *waibah* (2) de grain. Dans chacune était enfoncé un mouchoir qui »avait trois coudées de longueur." Ce passage, déjà cité par M. Quatremère (*Hist. des sult. maml.*, t. II, part. 1, p. 152), nous offre le pluriel صوالق qu'il faut ajouter au Dictionnaire. Voyez au reste la note de M. Quatremère, d'où il résulte que le mot صولق désignait *une poche de cuir, que l'on portait à la ceinture du côté droit.* — Il paraît par plusieurs passages des *Mille et une Nuits*, que l'on serrait aussi la bourse dans le صولق.

مُضَامَّة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 115),

renseignements de Höst sont inexacts. On y lit: »Toutes, en général, ont la coutume »de couper, avec un rasoir, tous les cheveux qui se trouvent autour du cou et du »derrière de la tête, où la *albanega* [بناقة] ne peut venir, et de couper aussi »une partie des cheveux du front: de manière qu'aux deux côtés de la tête, elles »aient des touffes de cheveux peignées avec soin, qui tombent sur la poitrine; elles »les nomment *sualfe*" (*y llaman estos copetes* SUALFE). Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique de même *coleta* (cheveux de derrière) par صَالِف au pluriel صَوَالِف. Cañes (*Gramatica*, pag. 173) écrit سالف, au pluriel سوالف, et il explique ce mot par *guedejas de cabellos*, *tresses de cheveux*.

(2) La *waibah* est une mesure de blé, actuellement la sixième partie d'un *ardebb:* celui-ci vaut cinq boisseaux anglais. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 417).

on porte à Maroc sur le caftan soit une écharpe de soie حزام,
»soit une *Modhéma* مضمة, c'est-à-dire: une ceinture en cuir
»et garnie d'une boucle; les courtisans la portent comme or-
»nement; voyez Pl. XV, fig. 3; mais à la plupart des person-
»nes elle est indispensable, parce qu'on retrousse les habits au
»moyen de cette ceinture, et sans elle, ceux-ci embarrasse-
»raient." On voit par la Planche qu'on porte un mouchoir
dans cette ceinture.

Ce mot est sans doute d'origine arabe, et je pense que c'est le féminin du participe actif de la troisième forme du verbe ضمّ; je suppose encore, que Höst écrit mal à propos مضمة, tandis qu'il prononce très-bien *Modhéma*, car au Magreb le ا se prononce *é*. مُضَامَّة signifie donc proprement *res unam rem cum aliâ coniungens*, c'est-à-dire: une ceinture qui fait que les deux parties du devant de l'habit se touchent, ou, si l'on aime mieux, la ceinture qui fait que l'habit ample touche le corps.

Bien que cette conjecture puisse paraître assez probable, je ne dois pas passer sous silence que Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 82) écrit également مضمة (sic), et qu'il prononce مُضَمَّة. Il explique ce mot par *cingulum ex corio*, *une ceinture de cuir.*

طَرْبُوش

Il faut distinguer entre le *tarbousch* tel qu'on le porte en Egypte, et entre celui qui est en usage dans la Syrie et dans les contrées plus orientales.

Suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41, 42), le turban se compose actuellement, en Egypte, de trois objets.

Premièrement, de la petite calotte, appelée طاقية, ensuite du »طربوش, qui est un bonnet (ou une calotte) en drap rouge, »allant justement à la tête et garni au sommet d'une houppe »de soie bleue foncée," et enfin de la longue pièce d'étoffe qu'on roule autour du *tarbousch*. »Le *tarbouch* d'Egypte," dit M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 182, 183) »est la calotte ronde de laine foulée rouge, terminée par un flot de »soie plus ou moins fourni." Les dames portent aussi le *tarbousch* (M. Lane, *ibid.*, pag. 58). On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 165): وكان عليه كما ذكرنا الطربوش والشاش »Il portait, comme nous l'avons dit, »le *tarbousch* et le *schâsch* (*turban*)." (Comparez M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 324). Dans *Les Voyages fameux du Sieur Vincent le Blanc* (tom. II, pag. 139): Les dames au Caire portent »un petit bonnet sur la teste »de quelque riche estoffe, un cordon et un flocon au dessus." Dans la relation de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 328): »Le bas peuple porte, au lieu du turban, le bon»net de laine rouge, qui va justement à la tête. Il est porté »par les Arabes [bédouins], et par ceux qui sont nés en Egypte; »mais les marchands, les maîtres d'hôtel des princes arabes, »et les prêtres coptes se servent de l'autre bonnet." Dans l'ou»vrage de M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108): »طربوش Bonnet ou grande »calotte en feutre, qui couvre la tête jusqu'aux oreilles." Plus bas, dans la description du costume des femmes (pag. 113): »طربوش Bonnet qui se met sur le premier [طاقية]." M. Stephens (*Incidents of Travel in Egypt*, etc., tom. I, pag. 225) nomme, parmi les vêtements d'un marchand du Caire: »un

»*tarbouch* rouge." Voyez la façon de ce bonnet dans l'ouvrag
de Pococke Pl. LVIII, *a*, et dans celui de M. G. Fesquet.

On vient de voir, par un passage de Pococke, que ce bonn
est aussi porté qar les Bédouins de l'Egypte. En effet Mant
gazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112) ra
porte que les cavaliers, parmi les Bédouins, »portent un pet
»béret de toile" (*un' picciolo berettino di tela*). Dans *Le Bou
clier de l'Europe* (pag. 325) par Coppin, on trouve: »ceux d
»commun sont seulement couverts d'une longue pièce d'étoff
»de laine entortillée autour du corps [بردة] avec un bonne
»rouge garni d'un morceau de toile blanche ou bleue." Dan
la Relation de M. Stephens (*Incidents of Travel*, etc. tom. I
pag. 224): »Paul eut bientôt mis le costume arabe [bédouin
»ordinaire: la chemise de coton bleue, le *tarbouch*, et les sou
»liers [sandales] bédouins [نعل]." M. Parthey (*Wanderunge
durch Sicilien und die Levante*, tom. II, pag. 77) atteste qu
les Bédouins près d'Alexandrie, portent: »de petits bonnet
»rouges."

Ce qui distingue le *tarbousch* égyptien de celui qu'on port
en Syrie, et dans les contrées plus orientales, c'est que le der-
nier ne va pas juste à la tête, mais qu'il a un bout pendan
en arrière ou sur le côté. On lit dans un ouvrage de Bucking-
ham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 6): »un larg
»*tarboosh*, ou bonnet rouge, qui pend en arrière, sur le co
»et sur les épaules." Von Richter (*Wallfahrten im Morgen-
lande*, pag. 68) dit des habitants d'Acca: »En guise de coif-
»fure, ils se servent d'un bonnet rouge qui pend d'un côté, e
»qui se fixe à la tête au moyen de deux pièces d'étoffe bigar-
»rées." Et ailleurs (p. 82) des habitants de Baalbek: »Ils portent

»sur la tête le bonnet rouge qui pend d'un côté" (*die hängende rothe Mütze*). Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, pag. 151) dit des hommes à Orfah: »Le *tarboosh* ample qui pend en arrière (*the large overhanging tarboosh*), est »porté généralement." Peut-être est ce encore du *tarbousch* que parle Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 327), quand il dit des femmes à Bagdad: »Dans la parure ordinaire, elles ont un grand bonnet »noir, de velours, qui pend en arrière, et qui est terminé par »une houpe en soie ou en or: si la houpe est en or, les cou- »tures sont couvertes d'un galon. Ce bonnet est fixé à la tête »par un schal de Cachemire (Pl. 27)." Mais je ne veux pas assurer qu'il soit question ici du *tarbousch;* car je n'ai pas trouvé ailleurs que ce bonnet soit en velours noir.

Je ferai encore observer que, sur la côte de la Syrie, le *tarbousch* ne semble pas toujours différer du *tarbousch* égyptien, car von Richter (*Wallfahrten* etc., pag. 123) mentionne, en décrivant le costume qu'il avait acheté à Beirouth, pour se rendre dans l'intérieur de la Syrie: »un *Fes* rouge qu'on appelle »ici *Tarbasch* [1], c'est-à-dire un petit bonnet rond."

Peut-être ce mot, dont l'usage ne semble remonter chez les Arabes qu'au commencement du XVI^e siècle de notre ère, n'est-il qu'une altération du terme persan سرپوش, en arabe شربوش. Il est vrai que ces mots désignent une espèce de coiffure différente; mais dans l'origine, le mot persan سرپوش est assez vague, puisqu'il ne désigne qu'un *ornement de tête* en

[1] C'est probablement une faute d'impression pour *Tarbusch*, ou bien von Richter, qui mourut avant la publication de son ouvrage, aura écrit ce mot un peu illisiblement.

général. Il se pourrait donc à merveille, je crois, qu'on ait appliqué ce terme à différentes sortes de coiffures.

En Arabie on appelle ce bonnet قَس, comme à Constantinople; anciennement on le nommait en Egypte شاشية, nom qu'il porte encore au Magreb; cependant le mot طربوش n'est pas inconnu dans ce dernier pays, car Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, pag. 83) traduit طربوش par *galericus nautarum*. En Espagne on appelait ce bonnet غفارة.

طَرْحَةٌ

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 21, 22) a déjà donné des détails sur l'espèce de voile appelé طرحة; on remarque dans la note de ce savant cette profonde érudition qui caractérise tous ses écrits. Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 269), déjà cité par M. Freytag, a parlé également de la *tarhah*. Je tâcherai de donner aux renseignements, fournis par ces savants, une forme tant-soit-peu historique, en y ajoutant le fruit de mes propres lectures.

Commençons par décrire la *tarhah* des hommes. C'est un voile empesé (مُقَوَّر), fait de mousseline, qu'on pose sur le turban, ou seulement sur les épaules, et qui retombe sur le dos. Il est identique avec le طيلسان, et la différence que de Sacy a cru trouver entre la *tarhah* et le *tailesân* n'est qu'imaginaire. Ce savant pense que, ce qui distingue la *tarhah* du *tailesân*, c'est qu'on met le *tailesân* sur le turban, et qu'on pose la *tarhah* sur les épaules. Les paroles de Makrizi (*apud* Quatremère): فوق عمامته طرحة سوداء »Sur son turban

était une *tarhah* noire," et: البس طرحة على عمامته »On lui fit mettre une *tarhah* par dessus son turban," prouvent que cette supposition n'est que gratuite. On lit encore dans une *Histoire d'Egypte* (man. de M. Quatremère): حضر القاضى وعلى راسه طرحة »Le kadhi se présenta, portant sur sa tête une *tarhah*." Anciennement on portait la *tarhah* avec le turban (عمامة, شاش) comme on peut le voir par divers passages de Makrizi, du *Mesalik al-absar* et de Nowairi, cités par M. Quatremère. En des temps plus modernes, la *tarhah* elle-même semble avoir servi de turban, car on trouve dans la *Description de l'Egypte* (tom. XVIII, pag. 109): »طرحة Pièce de mousseline ou partie du châle qui retombe derrière la tête après avoir fait plusieurs tours sur le *tarbouch*; cette espèce de voile s'arrête à la hauteur des épaules, et produit un effet fort agréable: il est quelquefois brodé en or sur les lisières."

La *tarhah* était propre aux kadhis (kadhi-'l-kodhats). Anciennement, il n'y avait que le kadhi Schaféite qui le portât. (Soyouti *apud* de Sacy, pag. 207; *Mesalik al-absar apud* Quatremère). En l'année 663, sous le règne d'Al-melik-al-thahir-Bibars, les quatre kadhis (kadhi-'l-kodhats) reçurent la permission d'adopter la *tarhah*. (Makrizi, *Solouk*, traduction de M. Quatremère). Ceci est confirmé par le passage suivant que j'emprunte à Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *o*, fol. 88 r°). Cet historien dit, en rapportant les événements de l'année 716: فوّض قضا القضاة الحنفية بمصر للقاضى سراج الدين عُمَر بن شهاب الدين بن محمود وخلع عليه بطرحة على عادة القضاة »Le sultan donna la charge de kadhi-'l-kodhat des Hanéfites en Egypte, au kadhi Siradj-al-din-Omar-ibn-Schihâb-al-din-ibn Mahmoud, et il lui donna, comme *khilah*, la *tarhah*,

»comme cela se pratiquait envers les kadhis." Mais je dois faire observer que ceci ne s'accorde point du tout avec un passage de Soyouti (*Hosn-al-mohadharah*, man. 113, fol. 346 r°, événements de l'année 773), où on lit: فى هذه السنة اراد السراج الهندى قاضى الحنفية ان يساوى قاضى الشافعية فى لبس الطرحة وتقرير القضاة فى البلاد وتقرير مودع الايتام فاجيب الى ذلك فاتفق انه تَوَعَّكَ عقب ذلك وطال مرضه الى ان مات ولم يتم الذى اراده »En cette année Al-Siradj (Siradj-»al-din)-al-hindi, le Kadhi des Hanéfites, désira égaler le »Kadhi des Schaféites, en ce qu'il lui serait permis de se »revêtir de la *tarhah*, d'investir les kadhis dans les villes et »à la campagne, et d'installer le tuteur des orphelins. Ces de»mandes lui furent accordées; mais, ayant été atteint de la »fièvre [1], sa maladie se prolongea, jusqu'à ce qu'il mourut, »sans avoir vu son désir s'accomplir." Or le témoignage exprès d'Ibn-Habib (*Dorrat-al-aslak*, man. 425, pag. 579) ne laisse aucun doute que le kadhi-al-kodhat Hanéfite, Siradj-al-hindi, ne soit réellement mort en 773. Pourrait-on résoudre cette difficulté, en supposant que le kadhi schaféite lui seul portait la *tarhah* habituellement, et que les trois autres kadhis ne la portaient que dans les occasions solennelles? En effet, c'était le kadhi schaféite qui jouissait, en Egypte, du premier rang, et c'était à lui, qu'on pouvait appeler du jugement des kadhis des autres sectes. (Leon-l'Africain, *Descriptio Africae*, pag. 706).

Les khatibs (prédicateurs des mosquées) portaient aussi la *tarhah*. (Soyouti *apud* de Sacy).

Le premier qui donnât la *tarhah*, comme vêtement d'hon-

---

[1] La cinquième forme du verbe وعك manque dans le Dictionnaire. On peut en voir un autre exemple dans les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 43

neur, aux grands et aux principaux officiers de l'état, fut Al-melik-al-Said-Bérékeh-Khan (676) (Nowairi *apud* Quatremère). On lit dans Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *n*, fol. 32 v°): خلع عليه خلعة الوزارة وكانت الخلعة جبة عتابى حمراء وفوقة فرجية زرقاء مستجبة مقتدرة (l. مقندزة) وطرحة (Comparez au mot فرجية).

La *tarhah* des kadhis semble avoir été constamment noire.

J'ai dit plus haut que la طرحة était identique avec le *tailesân*. Cette remarque a besoin d'être modifiée, car on lit dans Nowairi (*apud* Quatremère): لبس الطرحة والقى الطيلسان »Il »adopta la *tarhah*, et rejeta le *tailesân*." La différence entre la طرحة et le طيلسان consiste-t-elle peut-être en ce que le premier mot désigne spécialement *un voile empesé?* Ce qui m'engage à le croire c'est qu'on lit dans Makrizi (apud Quatremère): يلبس الطيلسان المقوّر ويسمى اليوم بالطرحة »il prend »le *tailesân* empesé, que l'on désigne aujourd'hui par le mot »de *tarhah*."

Nous devons parler maintenant de la *tarhah* des femmes. C'est également un voile qu'on pose sur la tête, et qui retombe en arrière, mais il est beaucoup plus long que celui que portent les hommes. Au rapport d'Abou-'l-mahasin (*apud* de Sacy), les femmes de l'Egypte l'adoptèrent, sous le règne d'Al-melik-al-nasir-Mohammed-ibn Kelaoun (693—741), et à en croire cet historien, cette espèce de voile était très-coûteuse, puisque chaque *tarhah* valait de cinq à dix mille dinars. Je ne crois pas cependant que ces *tarhahs* précieuses fussent portées généralement; car on voit par le passage suivant de Makrizi, que la *tarhah* était portée aussi par une classe infâme de la société, et qui était pour la plupart pauvre, savoir par

les prostituées. On y lit (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 347): وادركتُ سوق الشمّاعين عن الجانبين معمور الحوانيت بالشموع الموكبية والفانوسية والطوافات لا تزال حوانيتها مفتتحة الى نصف الليل وكان يجلس به فى الليل بغايا يقال لهُنّ زعيرات الشمّاعين لهنّ سيما يُعْرفْنَ بها وزى يتميّزنَ به وهو لبس الملاوات الطرح وفى ارجلهنّ سراقيل حمر وكنّ يعانين الزعارة ويقفْنَ مع الرجال السالقين فى وقت لعبهم ومنهنّ من تحمل الجديد معها وكان يباع فى هذا السوق فى كلّ ليلة من الشمع بمال جزيل وقد خرب ولم يبق به إلّا الخمس حوانيت بعد ما ادركتُها تزيد على عشرين حانوتًا وذلك لقلة ترف الناس وتركهم استعمال الشمع »J'ai encore vécu du »temps que le marché, appelé *le marché des vendeurs de cire*, »était rempli de boutiques des deux côtés. On y trouvait les »bougies (flambeaux) qui servent dans les cavalcades (*maukebs*), »celles qu'on met dans les lanternes, et celles dont on se sert, »quand on fait le tour de la ville [2]. Les boutiques, desti- »nées à la vente de ces objets, étaient ouvertes jusqu'à minuit; »et la nuit il se trouvait dans ce marché, des prostituées

---

[2] Le mot طوافة, au pluriel طوافات, ne se trouve pas dans le Dictionnaire. En lui donnant le sens, indiqué dans ma traduction, je crois ne m'être pas trop écarté de la vérité. Il me semble que l'usage qu'on fait du verbe طاف le prouve. الطوّاف بالليل dit Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestomathia Arabica gramm. hist.*, pag. 144), des archers du guet, qui parcouraient la ville, pendant la nuit pour attraper les voleurs. التطواف بالليل dit Ibn-Khaldoun (dans de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 132 du texte) des promenades nocturnes de Haroun-al-raschid, et la même chose est exprimée plus haut (*ibid.*, pag. 131) par: تَطَوُّفه بسكك بغداد. Au reste, d'autres passages doivent indiquer a quel usage sert précisément le flambeau appellé طوافة. — Quant à la drôle espèce de lanterne, appelée فانوس, voyez — en la description et la figure dans les *Modern Egyptians* de M. Lane, tom. I, pag. 225, 226.

»nommées *Bohémiennes* (*prostituées*) [3] *des vendeurs de cire.*
»Elles avaient un signe pour être reconnues, et portaient un

---

[3] Par le mot زعر sont indiqués *les Bohémiens*, appelés aussi الرمادية, المشاعلية (voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 4—6), الزنجية (voyez M. Caussin de Perceval, *Grammaire arabe vulgaire*, pag. 161), etc., *la lie du peuple.* On lit dans Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man 367, pag. 44): التفّ عليه جماعة من الزعو (lis. الزعر) العياق. Ailleurs (pag. 58): ومعه السَّوَاد الاعظم من الزعر والعشير. Plus bas (pag. 138): ثم إنّ الزعر تزايد امرهم حتى انهم كسروا باب حبس الرحبة. Ailleurs (pag. 176): ومعه السَّوَاد الاعظم من الزعر وغيرهم. Plus loin (pag. 414): نثر على الزعر الذهب والفضة بِيَدِهِ فاجتمع تحته الجمّ الحقير (c'est-à-dire: القعد). Et enfin (pag. 477): ثار جماعة من العوام على المحتسب — — امره (والى الشرطة (c'est-à-dire: بان يقبض على جماعة من الزعر والعبيد ويقطع ايديهم. Voyez sur le terme عياق une note au mot طرطور. Les expressions اهل الذعرة, الذعارة, ذوو الذعارة désignent la même classe d'hommes. Un prince de moeurs dissolues, Mohammed VI de Grenade, est appelé par Ibn-al-Khatib (*Dictionnaire Biographique*, man. de M. de Gayangos, fol. 163 r.): مَأْلَفًا للذعرة. On lit dans Makrizi (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 26 du texte): وكان قد ثار بدمشق جماعة من اهل الذعارة والفساد وحاربوا عُمّال السلطان واشتدّ امرهم وكان كبيرهم يُعْرَف بابن الماورد. Dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 60 r°): اتّفق فى بعض السنين ان اوتى امير الحاج بصبى من ذوى الذعارة بمكة قد سرق بعض الحجاج. Le mot ذُعَّار designe également *les Bohémiens.* On trouve dans Makrizi (dans de Sacy, *Chr. ar.* tom. II, pag. 20 du texte) وصار فى عدة وافرة من الذعّار*

Les mots زعيرات الشمّاعين signifient donc proprement: *les Bohémiennes*, ou *les Egyptiennes*, *des vendeurs de cire.* En effet on sait que de nos jours encore, les danseuses publiques (courtisanes) appartiennent, en Egypte, à la classe des Bohémiennes. On voit encore par notre passage de Makrizi que le mot زعارة est employé dans le sens de *scortatio.*

»habillement particulier, savoir l'espèce de ***molââh***, connue »sous le nom de *tarhah*, et aux pieds elles avaient des....[4] »rouges. Elles avaient poussé l'effronterie au plus haut de»gré [5], et avaient communication avec les hommes, qui les »jetaient sur le dos [6] quand ils étaient en humeur de s'amu»ser. Quelques-unes portaient avec elles un sac, renfermant les »matériaux de leur divination [7]. Auparavant, on vendait »chaque nuit, dans ce marché, des bougies pour des sommes »immenses; mais aujourd'hui il est désert, et on n'y trouve »plus que cinq boutiques; cependant je l'ai vu contenant vingt »boutiques; mais son déclin doit s'attribuer au peu d'opu»lence [8] dont jouissent les hommes, qui ont cessé de se ser»vir de bougies."

Il me semble que la *tarhah* des femmes était faite de lin ou

---

[4] J'ai déjà dit plus haut (pag. 203) que le sens du mot سراقيل m'est inconnu.

[5] Littéralement: Summo cum studio se scortationi applicuerant.

[6] Je me rappelle avoir lu la même circonstance dans un voyage en Egypte d'un ancien auteur français, mais je ne puis retrouver le passage.

[7] Je ne doute pas que le mot جديل n'ait ici le sens, exprimé dans ma traduction, bien que cette acception ne se trouve pas dans le Dictionnaire. Je ferai observer que le mot جديل signifie entre autres ***heureux*** (*felix*, *fortunatus*) et d'ailleurs, qu'y a-t-il de plus particulier aux Bohémiennes que ce sac? »Beaucoup de »Bohémiennes," dit M. Lane, »et je crois même la plupart, sont des diseuses de »bonne aventure; — elles portent habituellement une peau de gazelle, contenant les »matériaux de leur divination." (*Modern Egyptians*, tom. II, pag. 120).

[8] Le man. B porte ici تلف, ce qui est absurde. Au reste le mot ترف signifie réellement *opulence*, *luxe*, *aisance* etc., car le mot est modifié par le sens. Voyez-en des exemples dans la *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 120, 128; tom. II, pag. 116, 119 du texte. On lit encore dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. pag. 347): حال الترف الذى كان فيه اهل مصر, etc.

de coton. Je lis dans Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 354, 355): وفى اوله كثير من البزّازين الذين يبيعون ثياب الكتان من الخام والارزق وانواع الطرح واصناف الثياب القطن »A l'entrée de ce marché se trouve une grande quantité de vendeurs »d'habits, du nombre de ceux qui vendent des habits de lin, »soit de l'étoffe appelée *kham*, soit de celle qu'on nomme *arzak* (9), différentes espèces de *tarhahs*, et diverses sortes d'habits de coton." De nos jours encore la *tarhah* est faite de lin, ou de coton. M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 60) dit, en parlant du costume des dames de la haute classe et de celles d'une condition aisée: »On porte sur la tête une »longue pièce soit de mousseline blanche, dont chaque bout »est brodé de soie de couleur et d'or, soit de crêpe de cou»leur ornée de fil d'or, etc., et de paillettes. Ce voile, en re»tombant en arrière, touche à peu près, ou tout-à-fait, la terre; »on l'appelle طرحة, et c'est le voile de la tête." (Les ornements mentionnés par M. Lane, expliquent tant-soit-peu le prix exorbitant qu'Abou-'l-mahasin attribue aux *tarhahs*). La *tarhah* des femmes du peuple est d'un bleu foncé et en mousseline ou en lin. (M. Lane, tom. I, pag. 64). Dans la Haute-Egypte la *tarhah* est faite d'une étoffe de laine brune. (M. Lane, tom. I, pag. 69). Voyez la façon de ce voile dans l'ouvrage de M. Lane, tom. I, pag. 57, 64, 68.

Je pense que nous retrouvons la *tarhah* à Alep. Du moins de Bruyn (*Reizen*, etc., pag. 362), parle de »la pièce de lin »blanc, attachée à la coiffure et retombant en arrière." Voyez

(9) J'ai suivi ici la leçon du man. B (pag. 668); le man. A porte والازرق. Je pense que ازرق n'est qu'une autre forme pour exprimer رازقيّة, mot que les Dictionnaires expliquent par *panni albi linei genus*.

dans son ouvrage la figure nº 189. Seulement la *tarhah* des dames d'Alep n'était pas si longue que celle des dames égyptiennes.

On a vu par deux passages de Makrizi, cités plus haut, qu'il faut ajouter le pluriel طرح au Dictionnaire. J'ignore comment les Arabes prononcent ce pluriel, mais, suivant la grammaire, on peut prononcer طُرَحْ et طُرُحْ. (Voyez de Sacy, *Grammaire arabe*, tom. I, pag. 359, 360). M. Quatremère (*loco laudato*) a déjà observé que du mot طرحة s'est formé le verbe تَطَرَّحَ *prendre pour coïffure la tarhah.* (10)

طُرْطُورْ ou طَرْطُورْ

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 77) a déjà parlé du طرطور; mais cet illustre savant n'avait pas à écrire un ouvrage spécial sur les vêtements des Arabes: nous sommes donc obligés d'entrer en des détails plus amples, que M. Quatremère aurait pu donner aussi, sans doute, s'il l'avait voulu, mais qui ne pouvaient trouver leur place dans un commentaire sur un auteur.

Le mot طرطور doit désigner: un *bonnet haut;* c'est ce qu'indique déjà son étymologie. Il est vrai que le verbe طَرْطَرَ ne se trouve dans le Dictionnaire que dans son sens figuré: *gloriatus fuit;* mais ce verbe signifie proprement *in altum sus-*

---

(10) Ici devrait suivre le mot طَرْدْوَحَشْ. Il est vrai que j'ai rassemblé un petit nombre de détails sur ce mot, mais, ayant vu dans les *Notices et Extraits* (tom. XIII, pag. 271) que M. Quatremère se propose d'écrire une note sur ce genre de robe," et de l'insérer dans son *Histoire des sultans mamlouks*, je n'ai point osé entrer en lice avec un auteur d'une érudition aussi vaste.

tulit, elevavit. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 8) طرطر ذيله وضرط »In altum sustulit »caudam suam, et cacavit." Nous parlerons premièrement du *tartour* des femmes, et ensuite de celui des hommes.

Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, t. III, pag. 161) on lit qu'une larronnesse, en faisant prendre à ses amants des habits de femme, fit mettre à son troisième amant, le vézir: »une *ghilālah* bleue et un *tartour* rouge" (البسته غلالة زرقاء وطرطورًا احمر). Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 381) on trouve que les femmes des schérifs portent »un ruban vert à leur *tartour*." Je n'hésite donc pas à penser, que c'est du *tartour* que parle Belon, voyageur qui visita l'Egypte du temps que les *Mille et une Nuits* ont été écrites, quand il décrit le bonnet haut, porté par les Egyptiennes, en ces termes (*Observations*, pag. 234): »La consideration de l'acoustrement de teste que portent »les Egyptiennes est moult a noter: car il est antique, tel qu'on »peut voir portraict sur diverses medales. Les autheurs l'ont »nommé *Turritum capitis ornamentum*, ou *turritam coronam*, »ou *vittam turritam.* Comme qui diroit coiffure eslevee en »manière de tour. Et puisque telle manière de coiffure se re»sent tant de son antiquité, avons été meuz d'observer, voyans »mesmement qu'il semble que noz Poetes Latins en ayent fait »mention." Comparez l'estampe dans l'ouvrage de Belon, qui, sans doute, ne se recommande pas sous le rapport de l'art.

Je crois retrouver le *tartour* sur la côte de la Syrie, à Beirout. Du moins M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 81) dit de la fille de son hôte dans cette ville, qu'elle portait: »un bonnet rouge et très-haut, sur lequel

»étaient répandus des sequins, des rubichs, et d'autres pièces
»de monnaie turque, dont le nombre s'élevait au moins jusqu'à
»cent-cinquante; ces pièces de monnaie sont réunies sur des
»rubans de soie, suspendus à des chaînes d'argent." En effet,
le *tartour* est porté par les femmes maronites et druses, mais
chez elles, il est formé de quelque métal. C'est ce que Pagès
(*Voyage autour du monde*, éd. de Berne, 1783, tom. II, pag.
141) atteste expressément: »*Tantoura*," dit-il, »ou coiffures en
»cône d'argent que portent les femmes Druses [1]." M. Napier
(*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 135), mentione également le *Tontura* »or horn" des femmes de Beyrout, et plus
bas (tom. I, pag. 233) le »*Tontura* or horn" des femmes du
Liban. Une description détaillée du *Tontoura* de ces dernières
se trouve dans l'ouvrage du même voyageur (pag. 262, 264).
M. Quatremère, en citant le passage de Pagès, a cru devoir
substituer *tartoura* à *tantoura;* mais vu que le terme se trouve
aussi écrit avec le *n* dans l'ouvrage de M. Napier, et que le *r*
et le *n* sont des lettres qui appartiennent au même organe et
qui se permutent facilement et souvent, il ne me paraît pas
improbable qu'on prononce aujourd'hui طنطورة chez les Druses. En tous cas ce mot n'est qu'une altération de طرطور.

Plusieurs autres voyageurs ont parlé de cette coiffure des
femmes maronites et druses, mais sans en indiquer le nom. On
lit dans le voyage de Light (*Travels in Egypt, Nubia, Holy
Land, Mount Libanon and Cyprus*, pag. 220): »Sur la tête,
»les femmes maronites et druses portaient un tube d'étain ou
»d'argent, en forme de cône, ayant environ douze pouces de

[1] Ce passage a déjà été cité par M. Quatremère (*loco laud.*), mais suivant une
autre édition.

»longueur; cet objet était peut-être deux fois plus grand qu'un »cor de postillon ordinaire." (Comparez l'estampe). Plus bas (pag. 232) le même voyageur, en parlant de l'épouse de l'émir du Mont Liban, s'exprime en ces termes: »Elle se montrait »quelquefois dans le costume du pays, ayant orné la tête d'une »corne d'or (*a golden horn*), enrichie de pierres précieuses, au »lieu de celle que portent ordinairement les autres femmes de »la montagne." On lit dans le voyage de M. Turner (tom. II, pag. 57): »Je vis sortir plusieurs femmes maronites de leur »église [à Beirout]. Elles se font remarquer, par une corne »étroite, ayant environ dix-huit pouces de longueur. Cou»verte du voile, elle s'élève, en prenant sur le front, exac»tement dans la même direction et de la même manière que »nous représentons la corne d'une licorne. Le rang des femmes »est indiqué par la grandeur de la corne, et par la matière »dont elle est faite; car quelques-unes sont faites de corne, »d'autres d'argent; il y en a même qui sont formées d'or." Ailleurs (tom. II, pag. 67) (Anti-Liban): »Je demandai au *Pa»dre*, comment les femmes font, pour fixer la corne très-élevée, »qui leur couvre le front; il m'apprit qu'elle se fixait sur le »derrière de la tête au moyen d'une bande; qu'un ruban, »attaché à celle-ci, entourait le front, et un autre ruban la »gorge, et que la pesanteur et l'étreinte de cette coiffure étaient »si excessives, qu'aucune femme ne pouvait la porter, à moins »d'y être accoutumée depuis l'enfance. Les femmes d'un rang »supérieur la portent en or, et celles du commun en argent, »ou bien leur coiffure consiste en une corne ordinaire, et »recourbée, si elles sont assez riches pour pouvoir se la pro»curer." Plus bas (tom. II, pag. 68, 69): »Dans ces mon-

»tagnes, les femmes portent une espèce de corne plus courte, »qui, en prenant sur l'oreille droite, s'élève à angles droits, »au lieu de s'élever en ligne droite. Je rencontrai une de ces »femmes, et j'obtins facilement, en lui donnant quelques *paras*, »qu'elle ôtât sa corne. Je trouvai que cette espèce de corne »était attachée tout simplement au moyen d'un fichu; quel»quefois elle est percée, pour pouvoir la fixer plus aisément. »Celle que je vis ici, n'était que de corne." Plus loin (tom. II, pag. 71) on lit que le voyageur est instruit que les femmes qui portent la corne sur le front, sont toutes Maronites, et que celles qui la portent sur l'oreille sont aussi pour la plupart Maronites, mais quelquefois Druses. Enfin on lit ailleurs (tom. II, pag. 73): »Je persuadai à la femme maronite d'ôter sa corne »(qui s'élevait en ligne droite), et de me la montrer; cette corne »était faite d'argent, sans aucun autre ornement, si ce n'est »qu'on y avait pratiqué de petits trous à distances égales." Voyez aussi von Richter, *Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 90, 91.

Nous allons parler maintenant du *tartour* des hommes. C'était le bonnet ordinaire des Bédouins de l'Egypte. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 365) on lit qu'une jeune dame, après avoir terrassé le prince Scherkân (شركان) dans la lutte, lui dit en riant: كانك طرطور بدوى تقع من بطشة »Vous ressemblez à un *tartour* de Bédouin, parce que vous »tombez par un seul coup." Ce proverbe se trouve aussi dans l'ouvrage de Burckhardt sur les proverbes égyptiens modernes (*Arab. Proverbs*, n° 398), mais il est marqué d'un astérisque, ce qui signifie qu'il n'était plus en usage au commencement de ce siècle. On y lit: طرطورى يقع من لطشة. Malgré Burck-

hardt, et même malgré M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 80) qui semble être de la même opinion, je ne puis admettre que طرطوری soit une autre forme de طرطور; au contraire je traduis طرطوری par: *mon tartour*. Le sens du proverbe, rapporté par Burckhardt, est donc, selon moi: »mon »*tartour* tombe par un seul coup (³);" c'est-à-dire: je suis un homme fort traitable, un rien me fait changer d'opinion. Dans un autre passage des *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 419) un Bédouin jure par son *tartour*: وحقّ طرطوری. »Par mon *tartour*." Ceci nous conduit naturellement à rechercher, quel était le bonnet haut, porté par les Bédouins de l'Egypte, dans le XVI^e siècle, ou même auparavant. Or, l'auteur de la Relation du voyage de van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 30) s'exprime en ces termes: »Ils portent sur la tête de grands chapeaux rouges, faits »de feutre très-épais, et de forme ovoïdale aplatie; cette coif»fure ressemble donc à une mitre, mais en haut elle n'est pas »pointue, mais ronde (⁴)." Autour de ce bonnet ils roulent trois ou quatre fois une pièce d'étoffe (عمامة). Dans le voyage de Salignac (*Itinerarium Hierosol.*, tom. VIII, cap. 2) on lit: »ils »se revêtent de peaux de bêtes, et d'un bonnet haut, comme »les Turcs." Melchior von Seydlitz (*Gründliche Beschreybung der Wallfahrt*, fol. 261 r°) atteste que les enfants des Bé-

---

(³) »In the Egyptian dialect لطشة signifies a blow not very violent." Note de Burckhardt. Voyez l'excellente note de M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 80. Je pense qu'il faut substituer لطشة à بطشة dans le passage des *Mille et une Nuits*, cité plus haut.

(⁴) »Dragende op t'hooft groote roode hoen van dicken vilten, plat te gader ghe»douwen als eenen Mytere, boven niet scheerp maar ront."

douins »courent, parmi le bétail, en portant de petits bon»nets pointus et gris." Dans la Relation de Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 379 r°) on trouve que les Bédouins portent »sur la tête, un chapeau rouge, »pointu et velu, entouré d'une pièce d'étoffe blanche." Dans celle du prince Radzivil (*Jerosolymitana peregrinatio*, pag. 38) la *tiara* des Bédouins est également mentionnée. On lit dans le voyage de Mantegazza (*Relatione del Viaggio di Gierusalemme*, pag. 112): »Sur la tête ils portent une sorte de cha»peau haut, sans plis (*ma senza piega*), de couleur noire; les »bords d'en haut s'élèvent à la ronde un peu plus d'un »doigt ([5])." Je ne trouve pas le طرطور, ou bonnet haut des Bédouins d'Egypte, mentionné par les voyageurs qui ont visité l'Egypte après Mantegazza. (Mantegazza visita l'Orient en 1600). Il semble qu'il a été remplacé chez eux par la petite calotte, appelée طربوش, qui, comme on l'a vu plus haut, quand nous parlions de cette coiffure, était déjà portée par les cavaliers Bédouins, quand le voyageur italien se trouva en Egypte.

On sait que les Bédouins d'Egypte, hommes rudes et peu civilisés, avaient à éprouver de la part des habitants polis des villes, le plus grand mépris. Il ne paraîtra donc pas étrange que les citadins aient considéré le grand bonnet des Bédouins comme une coiffure parfaitement ridicule, et qu'ils aient posé continuellement un *tartour* sur la tête du criminel, ou de l'ennemi vaincu, qu'ils promenaient ignominieusement par les rues.

([5]) J'ai traduit un peu librement. Voici le texte: »e nella sommità avanza fuori »d'ogn'intorno poco più d'un dito in traverscio." C'est, je crois, le »plat te gaker »ghedouwen" de van Ghistele.

En effet, on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *k* (2), pag. 99): وابو ركوة على جمل وعلى راسه طرطور وطيف به على هذه الصِّفَة وخلفه قرد يصفعه ثم صُلِب وضُرِبت عنقه وجهزت راسه الى البلاد »Abou-Rekwah (6) fut placé sur un »chameau; sur sa tête on posa un *tartour*, et de cette ma»nière on le promena par les rues. Derrière lui était un singe »qui le souffletait. Ensuite on le crucifia, et on lui coupa la »tête qu'on envoya dans les provinces." Ailleurs (man. 2 *o*, fol. 108 v°): فحلقوا ذقنه وأَلْبسوه طرطورًا وسَمَّروه وطافوا به المدينة السلطانية »Ils lui rasèrent la barbe, le coiffèrent d'un »*tartour*, le clouèrent sur une croix (7), et le promenèrent

(6) Prince de la maison d'Omayah en Espagne qui, après avoir tâché de détrôner le khalife d'Egypte, Hakim-biamrallah, fut trahi et livré à Hakim. Comparez, entre autres, sur cet événement, M. Hammer-Purgstall, *Gemäldesaal grosser Moslimischer Herrscher*, tom. III, pag. 245, 246.

(7) Le verbe سمر, à la deuxième forme, signifie: *clouer* un criminel *sur une croix*, *crucifier* quelqu'un. Ce verbe étant assez fréquent chez les historiens, et se trouvant très-mal expliqué dans le Dictionnaire, je dois entrer, sur ce sujet, dans quelques détails. Le mot مِسْمار désigne *un clou*, fait d'un métal quelconque. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 194 r°): ثم صرفه واعطاه اموالا طائلة وفى جملة ما اعطاه بمجلة (l. جملة) من صفائح الخيل ومساميرها كل ذلك من الذهب الخالص وقال له اذا نزلت من البحر فانعل فرسك بها »Ensuite il le congédia, et »lui donna de grandes richesses. Parmi les présents qu'il lui donna se trouvaient quel»ques fers de cheval, avec leurs clous, le tout en or pur; en sortant du vaisseau, »lui dit-il, vous en ferrerez votre cheval." Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *k* (2), pag. 154): عشرة مسامير من الذهب »Dix clous faits »d'or." Dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 43 r°): مسمار فضة »Un clou »fait d'argent." Et ailleurs (fol. 71 r°): مسامير الفضة. C'est de ce mot que s'est formé le verbe سَمَّرَ *clouer*. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 *k*, pag. 479): أُخْرِج فسُمِّر على خشبة »On le conduisit hors de la

»ignominieusement par la résidence." Je publierai à cette occasion un passage d'Ibn-Iyas qui est très-intéressant sous divers rapports. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* (man. 367, pag. 16 et suiv., événements de l'année 787) de cet historien:
ومن الحوادث ان السلطان رسم بابطال ما كان يُعْمَل يوم النوروز وهو اول يوم من السنة القبطية ومِمّا كان يُعْمَل فى ذلك اليوم بالديار المصرية وهو انه كان يجتمع فى ذلك اليوم السّواد الاعظم من العوام وغيرهم من الاسافل ويُرْكِبون منهم شخصًا خليعا على حمار وهو عريان وعلى راسه طرطور خوص فيسمونه امير النوروز ويكون ذلك قوى الطباع فيتوجّه الى بيوت الاكابر واعيان الناس ويقف على الابواب ومعه السواد الاعظم من الاسافل فيكتب على صاحب تلك الدار الوصولات بالجمل الثقال وكلّ من امتنع من العطا بَهْدَلُوهُ وسَبّوهُ ولو انه اكبر مَنْ فى

»ville, et on le cloua sur une croix." Plus bas (pag. 482) l'historien dit du même individu: أُنْزِل شنشول عن خشبته »On descendit Schanschoul de sa croix." On trouve dans l'*Histoire d'Egypte* du même auteur (man. 19 B, fol. 138 recto): بات فى ليلة الاثنتين على خشب التسمير »Il passa la nuit du deuxième »jour de la semaine, sur la croix sur laquelle il était cloué." (Je parlerai plus bas du mot خشبة, au pluriel خشب, et de ses différentes significations. Voyez au mot طاقية, note (3)). Mais il n'est pas nécessaire que les mots على خشبة, ou على خشب, soient ajoutés, pour exprimer: *clouer* quelqu'un *sur une croix*. Le verbe سَمَّرَ suffit pour exprimer l'idée, et cette sorte de supplice s'appelle تَسْمِير. On trouve dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 170 r°): فطولع السلطان فى امرهم وامر بِتَسْمِير الخمسة فسُمِّروا تحت القلعة وشفع بعض الامراء فى إطلاق المراة وأُطْلِقت وفكّت المسامير فماتت بعد ايام »Le sultan, ayant été instruit de leurs crimes, ordonna de les »clouer tous cinq sur des croix; ceci fut executé au-dessous du château, mais un des »émirs intercéda pour qu'on mit la femme en liberté. Ceci fut accordé. On retira »donc les clous, mais la femme succomba quelques jours après." Ailleurs (fol. 186 v°): امر بتسمير جماعة كانوا معتقلين بخزانة البنود. Dans un autre volume du même ouvrage (man. 2 o, fol. 108 r°): سمّروه وطافوا به المدينة.

القاهرة ولا يزالوا مرسمين على بابه حتى ياخذوا منه ما قرّر
عليه وياخذوا منه ذلك القدر غصبًا وكان منهم طائفة يقفو
فى الطرقات ويتراشون بالماء المنجس او بالخمر ويتراجمون
وجوههم بالبيض ويتصافعون بالاخفاف على رقابهم ويتراجمو
بعمائمهم حتى قيل فى المعنى

(الطويل) بِدارى رجال للجنون ترجّلتْ
عمائمهم عن هامهم والطيالس
فللراح ما زَرّتْ عليه جيوبها (حبوبها lis.
وللماء ما دارت عليه القلانس
مساحب من جر الزقاق على القفا
وصفع بانطاع حبى رياس (sic)

وكانوا يقطعون الطريق على الناس ويمنعونهم من الخروج فى
ذلك اليوم الى الاسواق وتغلق فى ذلك اليوم الدكان وتتعطل
الناس عن البيع والشرى وكلّ من ظفروا به فى الطريق بهدلوه
ولو كان من اعيان الناس او من الامراء فيرشّونه بالماء
المتنجس ويرجمونه بالبيض حتى يفدى نفسه منهم بشئ
حتى يخلص من ايديهم فيحصل للناس فى ذلك منهم غاية
الضرر ويتعطل عن اسبابهم وكانوا يتجاهرون فى ذلك اليوم
بشرب الخمر وكثرة الفسوق فى اماكن المفترجات حتى يخرجوا
فى اليوم عن الحدّ وربّما كان يقتل فى ذلك اليوم جماعة ممّا
يعربدوا على بعضهم فى السكر والعياقة وكان هذا الامر ماشى
بمصر على القاعدة القديمة من الدول الماضية ولا تنكر ذلك
من ذلك (فى الدول الماضية ولا يُنْكَرُ ذلك : lisez) وكان فى
ذلك اليوم يُحمل الى اكابر مصر من الاقباط والمباشرين
اصناف الفواكه وغيره من جميع الاصناف وكان يوم النوروز
من اجلّ المواسم بمصر فلما تسلطن الظاهر برقوق امر بابطال
ما كان يُعْمل فى ذلك اليوم وارسل الحجاب مع والى القاهرة ومعهم
المماليك السلطانية فطافوا باماكن المفترجات وقبضوا على
من وجدوه من العياق من يفعل ذلك وضربوه بالمقارع وربما

تطعوا ايدى جماعة منهم واشهروهم واشهروا الندا بالتهديد على من يفعل ذلك بالشنق والتَّوْسِيط فرجعوا الناس عن ذلك من يومئذ وانكفّوا عمّا كانوا يفعلونه فى ذلك اليوم وما راوا يفعلون جماعة من (فى .l) ذلك اليوم فى اماكن المفترجات ونحو ذلك وهذه الواقعة ذكرها المقريزى من حوادث سنة سبع وثمانين وسبعمائة »Un des événements remarquables de cette année, »fut que le sultan ordonna d'abolir la coutume qui se prati»quait le jour du *neurouz* (le jour de l'an) qui est le premier »jour de l'année (solaire) des Coptes. En ce jour, les hommes »du commun en Egypte, avaient la coutume de se réunir, et de »placer l'un d'eux, qui était connu pour un bouffon [8], sur un »âne. Cet hommes était nu, et portait sur sa tête un *tartour*, fait »des feuilles du palmier. Ils le nommaient *l'émir du jour de »l'an*, et c'était toujours un homme de force musculaire. Ac»compagné du peuple, il se rendait vers les palais des grands »et des principaux de l'état. Arrivé à la porte, il y écrivait: »Le possesseur de cette maison est obligé d'écrire des cédu»les [9], par lesquelles il promettra de donner de fortes som»mes. Ils insultaient [10] et injuriaient quiconque refusait de

---

[8] Voyez sur le mot خَلِيعٌ M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 85. et M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 377.

[9] C'est M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 25) qui m'apprend qu'il faut traduire le mot وصولة de cette manière.

[10] Le verbe بَهْدَلَ signifie *insulter*. Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. VI, pag. 143, et le glossaire, ajouté au septième volume de cet ouvrage. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (pag. 386): ثم قال (السلطان) ايش اعظم ما تبهدوا به الناس عندكم قال نرميهم بثيابهم فى الماء. Je pense qu'il faut substituer تُبَهْدِلُوا à تبهدوا, et je traduis en conséquence: »Alors le sultan lui demanda: quelle est la plus grave insulte qu'on fasse essuyer aux »hommes dans votre pays? — Revêtus de leurs habits, nous les jetons dans l'eau,

»satisfaire à ce qu'ils demandaient, fût-il même l'homme le »plus distingué du Caire; et ils restèrent postés devant sa por»te, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu la somme qu'ils exigeaient. »Quelques-uns d'eux se trouvaient dans les rues, et ils s'arro»saient les uns les autres ([11]) d'eau sale ou de vin, se jetaient »des oeufs au visage, s'appliquaient réciproquement des coups »sur la nuque avec leurs *khoffs* (bottines), et jetaient leurs »turbans les uns aux autres: de sorte qu'un poète ait dit à »cette occasion:

»Dans ma maison, il y a des hommes, livrés à la frénésie; »les turbans et les *tailesâns* ont quitté leur tête.

»C'est au vent qu'appartient tout ce que son souffle attaque »fortement, c'est à l'eau qu' appartient tout ce que.......([12])

»Ces hommes coupaient le chemin à tout le monde, et em»pêchaient chacun ce jour-là d'aller aux marchés; aussi fer»mait-on alors les boutiques, et les hommes ne pouvaient ni »vendre, ni acheter. Le peuple insultait chacun qu'il pouvait »attraper dans les rues, fût-il même un des principaux de »l'état, ou un des émirs; on l'arrosait d'eau sale, et on le

»répondit-il." Le substantif بَهْدَلَة se trouve dans un autre passage de l'auteur que je viens de citer. On y lit (pag. 452): وقد حصل للقاصد من العوام غاية البهدلة من السب والرجم وغير ذلك »Celui qui était allé vers le peu»ple, eut à essuyer les plus graves insultes, car on lui dit des injures, le jeta »avec des pierres et l'outragea en d'autres manières."

([11]) Il faut ajouter la sixième forme du verbe رش au Dictionnaire. Il en est de même de la sixième forme du verbe صفع.

([12]) Le mot قلانس ne peut désigner ici, je pense, la coiffure, appelée قلنسوة, mais j'ignore ce qu'il désigne en outre. J'ai omis le troisième vers, car j'avoue franchement que je n'y comprends absolument rien, et le manuscrit paraît très-fautif en cet endroit.

»jetait avec des oeufs, jusqu'à ce que, pour être délivré d'eux, »il eût payé quelque chose pour sa rançon. Les bourgeois »avaient donc à essuyer de la canaille les plus grandes im»portunités, et ils ne pouvaient s'occuper de leur négoce (13). »Pendant ce jour le peuple buvait aussi publiquement (14) du »vin, et se livrait à un libertinage extrême, dans les maisons »des prostituées (15); de sorte qu'il passât au delà des bornes

(13) Selon Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 631) le mot أسباب signifie en Egypte *négoce* (*trade, buying and selling in general*). Dans les pièces arabes publiées par Sousa (*Documentos arabicos para a historia Portugueza*, pag. 2) on lit: لياتون التجار من كل جهة ويبيعون ويشترون ويكون السباب جارى ومتواصل. Le mot السباب se trouve ici au lieu de الأسْباب, ainsi que الخبار (*ibid.*, pag. 38) au lieu de الأَخْبار.

(14) La sixième forme du verbe جهر, construite avec ب, signifie souvent *faire une chose en public, sans se gêner en aucune manière.* On lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 *h*, pag. 473): تَجاهَرَ بِشرب الخمر »Il buvait »du vin en public." Et ailleurs (pag. 479): متجاهرًا بالفسق »Il se livrait »publiquement au libertinage."

(15) Ce mot manque dans le Dictionnaire. Dans un autre passage du manuscrit d'Ibn-Iyas (p. 298), ce mot se trouve écrit avec les points diacritiques, de cette manière مُفْتَرَجات. On y lit: وكان يحبّ التَنَزّهَ المُفْتَرَجات »Il prenait plaisir à se »divertir, et il aimait les prostituées." On trouve ailleurs (pag. 74): le sultan defendit: ان احدا لا يخرج الى المفترجات تاطبةً »que personne, qui »que ce fût, ne se rendit chez les prostituées." Plus bas (pag. 297): وقد تقدّم ما كان يقع له فى المفترجات »Nous avons déjà dit ce qu'il pensait des »prostituées." Et enfin (pag. 416): وهو كلام ملحن مُطَوّل وصاروا يغنون به فى اماكن المفترجات »C'étaient des mots qu'on pouvait chanter, et com»posés sur le mètre appelé *at-tawil*; on les chanta dans les maisons des prostituées." Je dois faire observer que je n'ai trouvé ce mot dans aucun autre auteur, et que les voyageurs européens, qui rapportent souvent le nom que les prostituées portaient de leur temps dans l'Orient, ne les désignent jamais sous le nom de مفترجات.

»de la bienséance. Souvent aussi plusieurs furent tués à cette »occasion, quand, ivres de vin et de débauche [16], ils allèrent »se battre. Tout ceci se continua en Egypte, *more maiorum*, »sous les dynasties précédentes, et ne fut pas désapprouvé. On »avait coutume d'apporter, en ce jour, aux grands de l'Egypte »qui étaient du nombre des Coptes et de celui des intendants, »diverses sortes de fruits, et d'autres présents de toute espèce; »et le jour de l'an était en Egypte une des fêtes les plus ma- »gnifiques. Mais Al-thahir-Barkouk étant parvenu à l'empire, »ordonna d'abolir ces réjouissances, et il envoya les *hadjibs* et »le *wali* du Caire, accompagnés des Mamlouks du sultan, pour »faire la ronde dans les lieux, habités par les prostituées. Ils »arrêtèrent ceux des paillards qu'ils y trouvèrent prenant part »à la fête, et ils leur donnèrent la bastonnade; il y en avait »même plusieurs auxquels ils coupèrent les mains, et qu'ils »promenèrent ignominieusement [17]; ils firent proclamer qu'ils »puniraient ceux qui se livreraient aux réjouissances de la fête,

---

(16) Dans Ibn-Iyas le mot عياقة désigne *la paillardise*, et le mot عُيّاق *des paillards*. Suivant le Dictionnaire, le mot عوق désigne: *vir in quo nil boni est*. Voyez au reste des exemples du mot عياق, au mot طرحة, note (3).

(17) Le verbe شهر ne se trouve en ce sens dans le Dictionnaire, qu'à la deuxième forme. Mais la quatrième exprime quelquefois la même idée. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (man. pag. 66): سمرهم واشهرهم فى القاهرة »Il les fit »crucifier, et promener ignominieusement par le Caire.” Plus bas (pag. 180): اشهرهم فى القاهرة على جمال »Il les fit promener ignominieusement par le Caire, »montés sur des chameaux.” Et ailleurs (pag. 416): ضربه بالمقارع واشهره فى القاهرة. Dans le Recueil des pièces, relatives aux Druses (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 90 du texte): إشهارك بالقاهرة المقدسة وشوارع مصر وازقّتها *

»du supplice de l'étranglement et de celui par lequel on coupe »un homme en deux ([18]). Dès lors les hommes du peuple ne »célébrèrent plus cette fête, et on ne les vit plus se livrer au »libertinage dans les demeures des prostituées. Makrizi a rap- »porté cet événement, en parlant des événements remarquables »de l'année 787." Sans aucun doute, Ibn-Iyas cite ici le *Solouk* de Makrizi, ouvrage que malheureusement la bibliothèque de Leyde ne possède pas.

On me blâmera peut-être d'avoir publié et traduit ce passage dans son entier; mais il me semblait trop curieux de retrouver en Orient une fête, ressemblant tant-soit-peu à la fête des fous du moyen-âge et au carnaval, pour que j'eusse pu me déterminer à ne publier de ce passage que quelques mots. Je ferai encore observer qu'une fête semblable se célèbre dans quelques pays de l'Orient, au commencement du mois de Ramadhan. Voyez la description d'une de ces fêtes dans la *Relation d'un voyage fait au Levant* (pag. 278, 279) de Thévenot.

Je pense qu'il est question du طرطور dans le passage suivant de Thévenot (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 69)

([18]) Voyez sur le supplice cruel, appelé توسيط, Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 468 et M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 72. En outre, on peut consulter encore la Relation d'Etienne de Gumpenberg (*Warhafftige beschreibung der Meerfahrt*, fol. 230 r° et v°). On raconte de même qu'Isaïe fut *scié* en deux. Comparez le voyage de Werli de Zimber (*Eigentliche beschreibung der hin und wider Fahrt*, fol. 138), celui de Daniel Ecklin d'Arow (*Vom heyligen Landt, was darin und underwegen zu sehen*, fol. 403) et les observations de Gesenius, dans sa savante introduction sur le livre d'Isaïe (*Commentar über den Jesaia*, tom. I, part. 1, pag. 12—14).

qui, en décrivant la *Zineh* [19] à Alep, s'exprime en ces termes: »Ce qui est de plus beau dans ces Zinehs, c'est de »voir passer les métiers. Ce plaisir commença — par le mé»tier des Cordonniers, qui marche en cet ordre. Première»ment il y avoit plusieurs petits garçons, qui avoient tous la »tête couverte de capes de papier pointuës comme des pains »de sucre."

Le طرطور est encore porté par les Derwisches. M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 369; tom. II, pag. 190) dit expressément que quelques Derwisches portent le طرطور ou bonnet haut, garni au sommet d'une touffe de pièces de drap de diverses couleurs, et ayant ordinairement la forme d'un pain de sucre. Je lis dans la Relation de Stochove (*Voyage du Levant*, pag. 433), qui parle d'un Derwische au Caire: »Sur »la teste il avoit un bonnet fait en pain de sucre tout couvert »de mille petites plumes de differentes couleurs." Dans celle de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 231): les Derwisches portent »un bonnet fait en pain de sucre." Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, pag. 167): »Ils ont — sur leur teste un gros bonnet de feutre rose seiche »en pain de succre, l'un à la vérité l'a presque en forme de »mitre toute close qui a tout du long un liston de fleuret vert, »presque en cette façon: il y en a un qui a une taiolle blan»che autour, comme l'on met aux turbans." Comparez la figure nº 19, celle qui est collée à la page 346 du tome premier, et enfin celle qui se trouve dans l'ouvrage de Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, Pl. LVIII, O).

---

[19] Comparez sur la زينة M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 29.

Il paraîtra assez probable que les Derwisches en Syrie portent également le bonnet haut, appelé *tartour;* ceci est confirmé par le témoignage de Roger (*La terre saincte*, p. 245) qui dit: »Au lieu de turban ils ont un bonnet blanc de feutre »de l'espaisseur d'un poulce, et haut d'un pied." D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 465) dit également en parlant des Derwisches à Alep: »ce qui les distingue est un bonnet de »laine blanche, qui est fort long et pointu."

Le *tartour* est encore porté par les cavaliers turcs, appelés *Delis.* (Comparez Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 149, à l'occasion du proverbe: جندى ما تُبِلَ شيّع طرطوره).

Sur le *tartour* des Turcs à Alger on peut consulter la description exacte qu'en donne Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 3 et 4). Cet auteur écrit *tortora.*

طَلْسٌ

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 772) le *tailesân* noir (الطيسان الاسود).

طَيْلَسَانٌ, طَيْلِسَانٌ

Les détails qui j'ai donnés sur le mot طرحة, me permettent d'être bref en parlant du *tailesân.*

M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, p. 512) dit du *tailesân* ce qui suit: »Je n'ai jamais eu l'occasion d'examiner le طيلسان et je ne puis donc le décrire exactement. »Je crois que c'est une sorte de simple voile qu'on jette sur la »tête et sur les épaules. ou quelquefois sur les épaules seules.

»Il est propre aux *fakirs*, ou professeurs de théologie et de »droit ([1])." Ces détails sont exacts, comme on peut s'en convaincre en lisant mon article sur le mot طرحة.

Auparavant le *tailesân* n'était porté que par les gens de loi; c'est de là que vient l'expression qui se trouve dans l'ouvrage d'Ibn-Habib (man. 425, pag. 283): اهل السيف والطيلسان; mais nous avons vu plus haut que depuis l'année 676, la طرحة fut aussi adoptée par les grands de l'Egypte, et cessa d'être propre uniquement aux juges et à ceux qui n'exerçaient qu'une autorité spirituelle et judiciaire. Il en fut de même du طيلسان. On lit, par exemple, dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 41, 42): فلما وقعت عينه على الملك الظاهر برقوق جرى وقبل يده وقال للظاهر برقوق انت استادنا كلّنا ونحن مماليكك قاطبةً ثم ان برقوق قام ولبس عمامتَهُ ولفّ عليها طَيْلِسَانًا كبيرًا. »Ayant aperçu Al-melic-al-thahir-Barkouk, il »courut vers lui, lui baisa la main et lui dit: Vous êtes le »maître de nous tous, et nous tous sommes vos esclaves. Alors »Barkouk se leva, se coiffa de son turban, et roula autour de »celui-ci un grand *tailesân*." On lit dans un passage de Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 308 r°) que le *tailesân* empesé (مقوّر) fut donné comme vêtement d'honneur (خلعة) à un émir des armées (امير الجيوش).

Dans les *Voyages* de Mohammed-ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 46) on trouve que le *khatib* (خطيب) à la Mecque, portait un *tailesân* de lin fin (وعليه طيلسان شرب رقيق). Suivant Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 64 r°) il était de couleur noire (عليه طيلسان اسود).

([1]) M. Lane ajoute: »I am inclined to think that it is similar, not only in this »respect, but also in its origin, to our academical scarfs and hoods."

En Espagne le *tailesân* était presque général parmi les grands et parmi le peuple, mais on le portait sur les épaules, et il n'y avait que les Scheikhs principaux qui le missent sur la tête (Al-Makkari, ou plutôt Ibn-Saïd, *apud* Freytag, *Chrestomathia arabica gramm. hist.*, pag. 148). C'est sans doute un *tailesân* que le voile, porté par le vieillard du milieu de la XLV° Planche du superbe ouvrage de M. Cavanah Murphy (*The Arabian Antiquities of Spain*). Dans le *Raihan al-albab* (man. de M. de Gayangos) on trouve le passage suivant, qui est assez remarquable: ثم مات هشام ويقال بل قتله المعتضد ومشى فى جنازته دون طيلسان راجلا مَشْىَ الحُجّاب »Ensuite »Hishâm mourut (d'autres disent qu'il fut tué par Al-Motadhid), »et Al-Motadhid suivit son convoi à pied et sans *tailesân*, selon »la coutume des *hadjibs* (chambellans)."

Hadji Khalipha (éd. Flügel, tom. I, pag. 162) parle d'un ouvrage, intitulé: الاحاديث الحسان فى فضل الطيلسان. Deux exemplaires de cet opuscule se trouvent dans la bibliothèque de l'Escurial.

طَاقْ

C'est suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1307) le *tailesân* ou bien le *tailesân vert* (ضرب من الثياب والطيلسان او الاخضر).

طَاقِيَّةٌ, au pluriel طَوَاقِى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En arabe, ce mot désigne une petite calotte, portée sous le turban; peut-être est-il d'origine persane, mais je dois faire

observer qu'en Perse il ne désignait pas une petite calotte, mais, à ce qu'il semble, une sorte de ruban qu'on portait sur la tête. Mirkhond (*Historia Seldschukidarum*, pag. 66) dit en parlant du sultan Seldjoukide Alp-Arslân: وطاقيهء طويل نيز بر سر می نهاد گويند كه از سر طاقيه تا نهايت لحيهء او دو گز در نظر بيننده آمدی. Khondemir (*Habib as-siyar*, tom. II, man. pers. 296, fol. 204 r°) rapporte le même fait en ces termes: 'وطاقيه طولا فى (lis. نيز) بر سر ميكذاشت چنانچه بيننده از بدايت طاقيه تا نهايت لحيه دو گز می بينداشت'. Ce dernier passage doit se traduire ainsi: »Il »portait sur la tête une longue *tâkîyeh*, de sorte que celui »qui voyait ce personnage, aperçût (1) deux aunes de la *tâ-*»*kîyeh*, à partir de l'endroit où prenait celle-ci jusqu'à la »barbe." Il est très-remarquable que Mirkhond et Khondemir comptent ceci parmi les bonnes qualités, et même parmi les bonnes qualités morales du sultan. Je pense néanmoins que quand Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 82 r°) dit, dans son article sur Ispahan: وطلبتُ منه ان يلبسنى طاقية من راسة »Je priai le Scheikh de me revêtir d'une »*tâkîyeh* qu'il portait sur la tête," il est question dans ce passage d'un *bonnet*, d'une *calotte*, car tel est constamment le sens de ce terme chez les écrivains arabes.

Dans la *Description de l'Egypte* de Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 368) on lit le passage suivant, qui est d'une grande importance: سوق البجانقيين هذا السوق فيما بين سوق الجملون الكبير وبين قيسارية الشرب الآتى ذكرها ان شاء الله تعالى عند ذكر القياسر وباب هذا السوق شارع من القصبة ويعرف بسوق الخُشَيْبة تصغير خشبة فانه عُمِل فى بابه المذكور خشبة

(1) Ajoutez le verbe بينداشتن aux Dictionnaires persans.

تمنع الراكب من التوصّل اليه ويسلك فى هذا السوق الى تيسارية الشرب وغيرها وهى معمورة الجانبَيْن بالحوانيت المعدّة لبيع الكوافى والطواقى التى تلبسها الصبيان والبنات وبظاهر هذا السوق ايضا فى القصبة عدة حوانيت لِبيع الطواقى وعملها وقد كثر لبس رجال الدولة من الامراء والمماليك والاجناد ومَنْ يتشبّه بهم للطواقى فى الدولة الجركسية وصاروا يلبسون الطاقية على روسهم بِغَيْر عمامة ويمرّون كذلك فى الشوارع والاسواق والجوامع والمواكب لا يرون بذلك باسًا بعد ما كان نزع العمامة عن الراس عارًا وفضيحة وتنوّعوا هذه الطواقى ما بين اخضر واحمر وازرق وغيره من الالوان وكانت اولا ترتفع نحو سدس ذراع ويعمل اعلاها مدور مسطح فحدث فى ايام الملك الناصر فرج منها شىء عُرِف بالطواقى الجركسية يكون ارتفاع عصابة الطاقية منها نحو الثلثى ذراع واعلاها مدور مقبب بالقوانى بِتَبْطِين الطاقية بالورق والكثيرة فيما بين البطانة المباشرة للراس والوجه الظاهر للناس وجعلوا من اسفل العصابة المذكورة زيقا من فرو القرض الاسود يقال له القندس فى عرض نحو ثمن ذراع يصير دائرًا بجبهة الرجل واعلا عنقه وهم على استعمال هذا الزى الى اليوم وهو من اسمج ما عانوه وتشبه بالرجال فى لبس ذلك النساء لمَعْنَيْن احدهما انه فشى فى اهل الدولة محبّة الذكران فقصد نساتهم التشبّه بالذكران لِتَسْتَمِلْنَ قلوب رجالهنّ فاقتدى بفعلهنّ فى ذلك عامة نساء البلد وثانيهما ما حدث بالناس من الفقر ونزل بهم من الفقر والفاتة فاضطرّ حال نساء اهل مصر الى ترك ما ادركنا فيه النساء من لبس الذهب والجواهر بل ولبس الحرير حتى لبسْنَ هذه الطواقى وبالغْنَ فى عملها من الذهب والحرير وغيره وتواصين على لبسها ومن تأمل احوال الوجود عرف كيف تنشا امور الناس فى عاداتهم واخلاقهم ومذاهبهم «*Marche des vendeurs de* »BOKHNAKS. — — — — — — — — — La porte de ce marché donne dans la grande rue, appelée Al-Casabah (2). On

appelle ordinairement ce marché le *marché d'al-khoschaibah*. C'est un diminutif de *khaschbah*, car on a pratiqué à la porte dont nous avons fait mention, une barrière (³),

---

(²) C'est encore aujourd'hui la rue principale du Caire. Elle s'étend depuis la porte appelée باب الزويلة jusqu'à celle qu'on nomme باب النصر.

(³) Le mot خشب désigne, en général, *du bois*. On lit dans le *Kartâs* (man. 17, fol. 81 v°): واذا بطاق فى الدار عليه شباك خشب »Or il y avait dans cette maison une fenêtre, garnie de jalousies de bois." Cette signification est connue et il est inutile d'en multiplier les exemples; mais le mot خشبة, au pluriel خَشَب ou خَشَبات ou اخشاب, s'emploie en plusieurs sens. Il désigne 1° *un tronc d'arbre*. On lit dans le *Commentaire* d'As-schadhili sur le *Traité de jurisprudence malékite* d'Ibn-Abi-Zaid (man. 1193, pag. 520): خشبة ينشرها فيجدها معفونة »un tronc d'arbre qu'on coupe avec une hache, et qu'on trouve ensuite pourri." Dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 258 v°): اتوا الينا فى توارب صغار كلّ قارب من خشبة واحدة منحوتة »Ils vinrent à notre rencontre embarqués dans de petits canots, dont chacun était fait du tronc d'un seul arbre creusé." 2° *un pieu*. Ibn-Batoutah (*Voyages*, fol. 91 r°) dit en parlant du pont de bateaux de la ville d'Al-Hillah (الحلة): ولها جسر عظيم معقود على مراكب متّصلةٍ مُنْتظمةٍ فيما بين الشطّين تحفّ بها سلاسل حديد مربوطة فى كلا الشطين الى خشبة عظيمة مثبتة بالساحل »Cette ville a un grand pont, construit sur des bateaux qui sont unis et liés ensemble, entre les deux rives, et qui sont entourés de chaines de fer. Celles-ci sont attachées, sur chacune des deux rives, à un grand pieu, fiché en terre." Ailleurs (fol. 132 v°): واخبرنا الناس ان المعدية اسفل من ذلك الموضع فتوجّهْنَا اليها وهى اربع خشابات مربوطة بالحبال يجعلون عليها سروج الدوابّ والمتاع ويجذبها الرجل من العدوة الاخرى ويركب عليها الناس وتجاز الدواب سباحة وكذلك فعلنا »On nous dit qu'il fallait descendre la rivière, pour arriver au lieu où se trouvait le bac." (Voyez sur le mot معدية M. Quatremère, *Hist. des sult. maml.*, tom. II, part. 1, pag. 158). »Nous nous y rendîmes. Ce bac consistait en quatre pieux, liés ensemble avec des cordes. Là-dessus ils placent les selles des bêtes de somme et les ustensiles,

»destinée à empêcher les hommes à cheval d'y entrer. C'est »en passant par ce marché, qu'on se rend dans la *kaisariyah*

»et un homme, placé sur la rive opposée, tire le bac à soi avec une corde. Les hommes s'embarquent dans ce radeau, et les bêtes de somme passent la rivière à la nage. »Nous en usâmes de la sorte." Plus bas (pag. 274 v°): لها مرسى عجيب عليه خشب كبار دائرة عليه »Cette ville a un port magnifique, entouré de »grands pieux." Voyez encore Ibn-Batoutah, fol. 270 r°. 3° *une poutre*. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *viga para edificio* par خَشَبَة, au pluriel خَشَب, et on lit dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 *h*, pag. 477): انتهب الزاهرة حتى قُلِعت الابواب والاخشاب »Ez-Zahirah »fut pillée, et on en arracha même les portes et les poutres." 4° *l'arbre* du pressoir. Voyez Alcala au mot *viga de lagar*. 5° *une croix, un gibet*. On lit dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 528 r°): وبلغ من سرقته انه سرق وهو مصلوب لانّ ابن عباد امر بصلبه على ممرّ اهل البادية لينظروا اليه فبينما هو على خشبته على تلك الحال اذ جاءت اليه زوجته »Cet homme était voleur à tel point qu'il vola même quand il fut »attaché à la croix. Ibn-Abbad avait ordonné de le crucifier dans un endroit où pas»saient ordinairement les habitants de la campagne afin que ceux-ci pussent le voir. »Quand il fut attaché à sa croix, sa femme vint chez lui" etc. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 202): نصب للنصرانى خشبة واوقفه تحتها وجاء المشاعلى رمى فى رقبة النصرانى الحبل واراد ان يعلقه »Il fit élever un gibet pour le Chrétien, et l'y plaça dessous. Alors le »bourreau vint, jeta la corde autour du cou du Chrétien et voulut le pendre."

Le mot خشبة désigne 6° *une planche*. On lit dans la *Hamasah* (éd. Freytag, pag. 365): والمِحْرَش اسم لما يُحْرَش به خشبة كان او غيرها »On ap»pelle مِحْرَش l'instrument avec lequel on racle soit une planche, soit autre chose." Dans Ibn-Haijan (*apud* Ibn-Bassam, *Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 4 v°): خشبة من القنطرة »une planche du pont." Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320, pag. 194) dit en parlant du port de Messine en Sicile: ومرساها اعجب مراسى البلاد البحرية لان المراكب الكبار تدنو فيه من البرّ حتى تكاد تمسكه وتنصب منها الى البرّ خشبة يتصرّف عليها والحمّال يصعد بحمله اليها — وذلك لافراط عمق البحر فيها »Le port de cette ville est le

»où l'on vend le lin fin, et dans d'autres *kaisariyahs*. On »a bâti, sur les deux côtés du marché, des boutiques, desti-

»plus beau du monde, car les navires approchent de si près de la terre, qu'ils sem»blent y toucher. On n'a qu'à jeter une planche, qui conduit du vaisseau à la terre, »et sur laquelle on va et vient, et de cette manière les colporteurs se rendent au vais»seau. Ceci peut se pratiquer à cause de la grande profondeur de la mer en cet en»droit." En décrivant un naufrage, Ibn-Batoutah (man. fol. 238 v°) dit qu'une femme: كانت قد التزمَتْ خشبة فى موخر الكنك »s'était cramponnée à une plan»che de la poupe du vaisseau." C'est de là que le pluriel خَشَب qui signifie *des planches*, se prend aussi (7°) dans l'acception de *pont-levis*, comme dans ce passage d'Ibn-Batoutah (man. fol. 10 r°): ولها قنطرة خَشَبٍ ترسو المراكب عندها فاذا كان العصر رُفِعت تلك الخَشَب وجازت المراكب صاعدة ومنحدرة »La ville d'Aschmoun-ar-rommân a un pont de bois près duquel les »vaisseaux jettent l'ancre, mais le soir on lève ce pont-levis, et les vaisseaux passent »en remontant et en descendant la rivière." Le mot خشبة désigne 8° *une porte*. On lit dans Ibn-Batoutah (fol. 262 v°): ومجلسها مفروش بالحرير وعليه ستور وخشبة من الصندل وعليه صفائح الذهب »La salle de la »reine est ornée de tapis de soie, de rideaux, et d'une porte, faite de bois de san»dal, et garnie de lames d'or." Dans Ibn-Haijan (*loco laud.*, fol. 4 r°), en parlant de palais superbes qui furent bâtis à Valence: واتّسع الحدس فى عظيم ذلك الإنْفاق فمِنْهم مَنْ قُدِرَتْ نفقتُه على منزلة مائة الف دينار واقلّ منها ونوتها حسب تناهيهم فى سَرْوها من نضار الخشب »On s'efforça à déterminer par supposition les sommes énormes qu'ils avaient dépensées, »et on évalua les dépenses de quelques-uns de ceux qui avaient bâti un palais, à cent »mille *dinars*, ou à une somme plus ou moins considérable, à raison des ornements »qu'ils y avaient apportés, savoir l'or aux portes." Enfin le mot خشبة désigne encore 9° *une petite chambre de bois*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. fol. 244 v°): ولا سجن عندهم بتلك الجزائر انّما يحتبس ارباب الجرائم فى بيوت خشب هى معدّة لامتعة التُّجّار ويجعل احدهم فى خشبة كما يُفْعَل عندنا باسارى الروم »Les habitants de ces îles n'ont point de »prison, mais on place les criminels dans des chambres de bois, destinées à y déposer

»nées à la vente des *koufîyahs* [*voyez ce mot*] et des *tâ-*
»*kîyahs;* ces dernières sont portées par les jeunes gens et
»par les jeunes filles; au dehors de ce marché, dans la rue
»appelée *Al-Casabah*, il se trouve aussi un grand nombre de
»boutiques où on fabrique et où on vend des *tâkîyahs*. Sous la
»dynastie circassienne, les émirs, les mamlouks, les soldats, et
»ceux qui les imitaient ont fait fréquemment usage de la *tâkîyah;*
»ils ont commencé à la porter sans turban (roulé autour); et de
»cette manière ils parcouraient les rues et les marchés, se ren-
»daient aux grandes mosquées, et assistaient aux marches pom-
»peuses, ne voyant pas de mal en cela, comme si ce n'était pas
»une honte et une ignominie, que le turban ne se trouvât pas
»sur leur tête! Ils portaient ces *tâkîyahs* de couleur verte, rou-
»ge, bleue etc. D'abord elles avaient la hauteur de la sixiè-
»me partie d'une coudée, et en haut elles étaient rondes et
»plates. Du temps d'Al-melic-an-nasir-Faradj, on inventa
»les *tâkîyahs* circassiennes, dont la bosse avait à peu près deux
»tiers de coudée d'élévation, la partie d'en haut était ronde
»et le sommet était fait en guise de voûte ([4]); la *tâkîyah* était
»doublée de morceaux de papier; cette partie aussi qui se
»trouvait entre la doublure qui touchait la tête, et entre le
»côté, vu par les hommes, était, pour la plupart, remplie de
»morceaux de papier. Au dessous de la bosse dont nous avons
»parlé, ils placèrent une bordure ([5]) de fourrure de belette ([6]),

---

»les marchandises; et l'on place chaque prisonnier dans une chambre de bois séparée,
»ainsi qu'on en agit chez nous avec les prisonniers chrétiens.»

([4]) En m'appuyant sur l'étymologie, j'ai traduit le pluriel الفواقى par *le sommet*. Je crois que مقبب بالفواقى répond à la phrase *hooge van hoofde* de van Ghistele (voyez plus bas note (8)).

»que l'on désigne par le nom de قندس (7); cette bordure »est large d'environ la huitième partie d'une coudée, et il en»toure le front de l'homme, et la partie d'en haut du cou. »Ils font usage de cette coiffure jusqu'aujourd'hui, et c'est »une des plus vilaines choses qu'ils aient pratiquées." Peut-être est-ce de la طاقية qui parle l'auteur du Voyage du Sieur van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, p. 28), qui visita l'Egypte en 1481, quarante années seulement après la mort de Makrizi, quand, en parlant des mamlouks, il s'exprime en ces termes: »Il y en a aussi quelques-uns qui portent »sur la tête des bérets, c'est-à-dire des bonnets ronds et »hauts (8). Ils sont plus étroits en bas qu'en haut, et la »partie d'en bas est faite de velours ou d'une autre étoffe, et »la partie d'en haut de camelot vert." Si je ne me trompe, Pierre-Martyr (*Legatio Babylonica*, pag. 401), ambassadeur espagnol auprès de Kandsouh-Ghauri en 1501, parle également de la *tâkîyah*. Voici ses paroles »Mamluchi qui Soldanici sunt »ministri (9), pileum ferunt laneum aut cymatilem, spithama

---

(5) On voit par ce passage que le mot زيق désigne en général: *la bordure* (d'un habit quelconque) et non pas seulement, comme le dit le Dictionnaire, *indusii pars ambiens collum*.

(6) Le Dictionnaire n'offre que ابن مِقرض dans le sens de *mustela*. Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 m, fol. 22 r°) ce mot est écrit قرظ. On y lit: وكان — يبعث اليه بعض اصحابه فى الشتا بفروة قرظ يلبسها »un de ses amis avait la coutume de lui envoyer en hiver une pelisse en marte lustrée, »pour qu'il s'en revêtît."

(7) Voyez sur le mot قندس, pris dans le sens de *bordure* la note de M. Quatremère dans les *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 217. L'illustre savant n'a pas négligé de citer ce passage de Makrizi.

(8) »welck syn mutsen boven ront, hooge van hoofde."

»altiorem, valde ponderosum, durum, duobus consutum colo-
»ribus, viridi ab imo, a superiore nigro." Bien qu'en général
ces descriptions répondent assez bien à celle de Makrizi, je
dois avouer que les détails ne sont pas exactement les mêmes.
Mais pourquoi ne supposerions-nous pas que la طاقية des Mam-
louks était sujette à des changements opérés par la mode? Ma-
krizi ne rapporte-t-il pas lui-même qu'avant le règne d'Al-
melic-an-nacir-Faradj la طاقية des Mamlouks différait essen-
tiellement de celle que ceux-ci portaient de son temps?

Makrizi continue en ces termes: »Les femmes ont imité les
»hommes, en adoptant cette coiffure, et cela pour deux rai-
»sons. La première était que, sous cette dynastie, l'amour con-
»tre nature était devenu très-général. Les femmes s'efforcèrent
»donc de ressembler aux hommes, pour attirer vers elles l'amour
»de leurs maris [10]. Celles de la province les imitèrent en
»ceci. La seconde raison était que, les hommes étant devenus
»pauvres et indigents, les femmes égyptiennes furent obligées
»de quitter l'or, les pierreries, et même la soie, qu'elles por-
»taient jadis, et dont elles se revêtaient encore de notre temps.
»Voulant économiser, elles adoptèrent ces *tâkîyahs* qu'elles

[9] Ce sont, sans doute, ceux que les auteurs de l'Egypte appellent المماليك السلطانية. Comparez, par exemple, le passage d'Ibn-Iyas que j'ai publié au mot طرطور, pag. 271.

[10] Les historiens arabes et persans racontent de même que, quand Emin, fils de Haroun-ar-raschid, eut contracté le vice infâme dont Makrizi accuse les Egyptiens de son temps (accusation qui est amplement confirmée par les voyageurs Européens contemporains), la mère du prince, la célèbre Zobeide, fit prendre à de très-belles esclaves des habits de garçon, pour le détourner ainsi de sa conduite blâmable. Les esclaves, ainsi habillées, prirent dès lors dans les Harems des Khaliphes le nom de الغلامية.

»firent d'or, de soie etc. avec beaucoup de luxe, et elles s'en-»couragèrent mutuellement à les porter. Celui qui considère »attentivement les modifications qui ont lieu dans ce qui existe, »sait comment les coutumes, les moeurs et les usages des hom-»mes reçoivent leur origine.

De nos jours, le mot طاقية désigne en Egypte la même chose que عرقية, c'est-à-dire »une petite calotte de coton qui va »justement à la tête," comme dit M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41). Les personnes des deux sexes la portent sous le طربوش (Idem, *ibid.*, pag. 58), autour duquel on roule une pièce d'étoffe; de cette manière se forme le turban. M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 182) écrit *takie*, et c'est, selon ce voyageur, un »petit bonnet de coton blanc piqué, dont le »bord est ordinairement festonné ou même orné de jours très-»variés." Burckhardt, dans son ouvrage sur les proverbes égyptiens modernes (*Arab. Proverbs*, n° 101), dit de même que ce mot désigne: »un bonnet, ou une calotte blanche, faite de »batiste et fréquemment brodée, qui va justement à la tête et »qu'on porte sous le bonnet rouge ou *Tarbosh*." Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom I, pag. 328) parle également de »la petite calotte blanche, faite de lin, qui sert à couvrir le cer-»veau," et qu'on porte sous le طربوش. En ce sens, ce terme était déjà en usage du temps où les *Mille et une Nuits* ont été écrites. On lit dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 172): فنظروا شابا مليحا بقميص وطاقية كشف من غير لباس »Ils »virent un gracieux jeune homme, revêtu seulement d'une »chemise, et d'une *tâkîyah* qui était à découvert" (c'est-à-dire: qui n'était pas couverte du bonnet rouge, ni de la pièce d'étoffe عمامة), »et sans caleçon." L'édition de Habicht (tom.

II, pag. 03) porte ici قبع, terme qui indique exactement le même objet, comme on le verra quand nous parlerons de ce mot.

Du temps que Dandini visitait la Syrie, c'est-à-dire en 1599, le mot طاقية désignait, en ce pays, le même bonnet que celui qu'on y nomme aujourd'hui طربوش. On lit dans le *Voyage du Mont Liban* (pag. 44) que les habitants de Tripoli »mettent sur leur teste un bonnet qu'ils appellent *Takia*, et qui »est de drap ou de Soye avec du Coton." Immédiatement après le voyageur parle du شاش. Plus bas (pag. 48) il dit des femmes: »Elles mettent sur leur tête un *taquia* de drap ou »de soye ordinairement rouge ou bleu, qu'elles embellissent »d'ouvrage d'or et d'argent. Il y en a qui portent tout d'or et »d'argent." De nos jours encore le terme طاقية désigne, chez les Bédouins, la même coiffure que celle qui est indiquée par le mot طربوش, car on lit dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) que quelques riches Scheikhs parmi les Bédouins, »portent quelquefois des bonnets rouges, ou »*tákie*, appelés en Syrie *tarboush*." Ce qui répond en Syrie à la طاقية égyptienne, c'est la عرقية, chez les Bédouins مَعْرَقَة.

On a vu plus haut, par le passage de Makrizi que j'ai publié, que le pluriel de ce mot est طواقي. Ce pluriel se trouve encore dans un autre passage de Makrizi (au mot حياصة), et dans un passage de l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 52 v°) où on trouve طواقي الاوليا، »les *tâkîyahs* des »Saints."

Le mot طاقية ressemble assez au mot français *toque* et au mot espagnol *toca*. Je dois faire observer cependant que les anciens auteurs espagnols et français appellent *toca*, *toque*, le turban dans son entier, et qu'ils ne donnent pas ce nom à

la calotte. On lit, par exemple, dans un ouvrage espagnol, en caractères arabes (publié par de Sacy dans le *Journal des Savants*, an 5, 16 Germinal, n° 7): »Alli los que vereis con »tocas balancas son Turcos: los que vereis con amarillas son »Judios mercaderes del garan Turco." Bertrandon de la Brocquière (*Voyage d'outremer*, dans les *Mémoires de l'institut National des sciences et arts. Sciences morales et politiques*, tom. V, pag. 504) qui visita l'Orient en 1432—33, dit qu'il acheta à Damas »une toque accomplie;" ce que feu M. Le Grand d'Aussy explique très-bien par un »turban complet."

عَبْرُوق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On lit dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos und Fes*, pag. 110): »Il n'est pas permis aux femmes mariées »de montrer la chevelure, et elles l'entourent d'un voile de »soie, appelé *Abruk* عبروق, dont les longs bouts retombent »sur le dos, et qui, par devant, est arrangé comme un *Sched* »(turban)." M. Gråberg di Hemsö (*Specchio geografico e statistico dell' Impero di Marocco*, pag. 81) écrit *a'bruc.* Voici ce qu'il dit: Les femmes de Maroc »entourent la tête d'une »ou de deux bandes à raies d'or et de soie, nommées *a'bruc;* »on y fait un noeud à la hauteur du cou, et les bouts de ces »bandes, entrelacés dans les tresses des cheveux, descendent »jusqu'à la ceinture."

عَبَايَةٌ , عَبَاةٌ , عَبَاءَةٌ

Ce mot désigne une sorte de manteau court et ouvert sur le devant; il n'a point de manches, mais on y a pratiqué des trous pour y passer les bras; c'est l'habit caractéristique des Bédouins d'à peu près tous les temps. Commençons par la Syrie.

En parlant des habitants de Tripoli de Syrie, Dandini (*Voyage du Mont Liban*, pag. 45, 46) dit qu'ils portent sur le *juppon* (جبة) une veste de dessus qui »est le Spain ([1]) ou Abb. »On appelle Spain quand le Drap est de laine fine, et quand »elle est bien faite et propre comme on les porte en Italie. »Car ils n'ont pas tant d'adresse que nous en ce pays-là. L'Abb »est tissu plus grossièrement d'une laine fort torse, et rayé et »divisé par de longues et larges bandes blanches et noires." On lit dans l'ouvrage de Roger (*La terre saincte*, pag. 205) que les »simples soldats ou paysans," parmi les Bédouins, portent »un *aba*, qui est une petite robe ouverte, le devant de »laquelle est bigarré de blanc et de noir, et d'autres couleurs." Plus bas (pag. 426): »Les Religieux [maronites] ne portent »point de chemises, ny de cannessons, mais deux robes, qu'ils »appellent *abla*, qui sont de couleur enfumee, tissuës de poil »de chevre, avec une capuce de camelot noir." Dans ce passage il faut, sans doute, substituer *abba* à *abla*. En décrivant le costume d'hiver des émirs bédouins, d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 208) ([2]) s'exprime

---

([1]) Je dois avouer que j'ignore comment on écrit ce mot, soit en arabe, soit en turc.

([2]) Les passages de d'Arvieux et de Niebuhr, qu'on trouve dans cet article, ont

en ces termes: »Ils ont aussi des Abas de drap rouge, verd, »ou d'autre couleur, garnis d'un galon d'or et d'argent sur »les épaules, et de quelques roses en broderie, et de bouton- »nieres sur le devant; ces Abas se font en cousant les deux »côtés du drap de toute sa largeur, comme si on en vouloit »faire un sac, puis ils fendent le devant pour le mettre sur »les épaules, en évuidant l'endroit qui doit passer autour du »col, ils laissent deux ouvertures dans les coins pour y passer »les bras, et cet habit est proprement pour porter à che- »val." Plus bas (pag. 210, 211) le même auteur dit, en parlant des dames chez les Bédouins: »Leurs vestes de dessus sont »des Abas de satin, ou de velours, comme celles des hommes, »et quelquefois de brocards d'or dont elles se font des habits »pour mettre aussi par dessus." Ailleurs (pag. 212) d'Arvieux dit, en parlant des hommes du commun: »Leur manteau est »un Aba de bourracan, raïé de blanc et de noir." Les femmes du commun portent aussi un *Aba* au dessus de la chemise. (Idem, *ibid.*, pag. 213). L'*Aba* porté par le voyageur lui-même était »fait d'une espece de bourracan barriolé de blanc et de »noir, avec de petites fleurs tissuës d'or." (Idem, *ibid.*, pag. 4). Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) parle également du manteau, appelé *abba*, et il atteste que c'est un habit grossier, à raies blanches et brunes. »Les *abbas* de Bag- »dad," ajoute-t-il, »sont les plus estimés. — Parmi les Anazis »je n'ai point vu *d'abbas* noirs, mais fréquemment parmi les »Scheikhs de l'Ahl-el-Schemál; quelquefois ils étaient brochés »d'or, et valaient alors jusqu'à dix livres sterling." Von Richter

---

déjà été indiqués par M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 2, pag. 73.

Wallfahrten im Morgenlande, pag. 21) dit, en parlant des Bédouins de la Syrie: »Les *Abas* des deux sexes se ressemblent."

Les عباآت sont comptés parmi les vêtements des habitants de l'Arabie proprement dite, par le voyageur arabe-espagnol Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1). pag. 73). Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 61) rapporte ce qui suit: »Dans »la partie occidentale de l'Arabie, je n'ai vu porter le vête»ment de dessus, appelé *abba*, que par des marchands en »voyage. Mais dans la partie orientale de cette péninsule, et sur»tout dans la province de Lachsa, c'est le vêtement ordinaire, »tant des hommes que des femmes." En parlant de la province de Lachsa, Niebuhr (pag. 322) décrit ainsi le عباة. »Ce »qu'on appelle *Abba* est un ample surtout sans manches. On »peut se figurer facilement la façon de ce vêtement, en prati»quant dans le dessous d'un sac à blé, une ouverture pour y »passer la tête, aux côtés des ouvertures pour les bras, et en »fendant enfin le sac de haut en bas. Je vis à Zobeir ou »vieux-Basra, un tailleur aveugle qui avait gagné sa vie par »son métier, sans avoir vu la lumière. On n'a donc pas be»soin de beaucoup d'art, pour faire un *Abba*." C'est sans doute du même vêtement que parle Ali Bey (*Travels*, tom. II, pag. 108), quand il dit: »L'Arabe bédouin porte ordinairement sur »son habit un ample manteau sans manches, formé d'un tissu »de laine grossière, ou de drap mince; les deux côtés en sont »égaux et ordinairement à raies alternatives de brun et de »blanc, chacune de celles-ci ayant un pied de largeur."

Ce vêtement est fort en usage dans les contrées orientales. Je n'hésite pas à penser que ce soit de ce vêtement que parle Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 190) quand

il dit des Bédouins que je suppose être les Benou-Saïd: »Ils »portent ordinairement de petits manteaux d'étoffe grossière, »qui sont tout-à-fait ouverts sur le devant, n'ont point de man»ches, et sont passablement longues; ils vont jusqu'aux genoux. »En voyage, j'en ai porté un moi-même, qui avait des raies »blanches et noires." On lit dans le *Voyage dans l'Empire Othoman*, *l'Egypte et la Perse* (tom. IV, pag. 221) d'Olivier que les hommes à Orfah »portent en voyage des *abas* tout noirs »ou à bandes longitudinales, blanches et noires, larges ou »étroites, qui ressemblent beaucoup, par la forme, aux cha»subles des prêtres Catholiques." Et plus bas (pag. 222): »Les »*abas* sont en laine ou en laine et poil de chèvre; les plus com»muns valent dix ou douze piastres; les plus chers se vendent »jusqu'à cent piastres." En parlant des habitants de la même ville, Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. I, p. 343) s'exprime en ces termes: »Les personnes de condition quelcon»que, portent un *abba* en laine pesante sur leurs habits de »dessus." M. B. Fraser (*Travels in Koordistam*, *Mesopotamia* etc., tom. I, pag. 86) dit, en parlant des Courdes: »Par des»sus tous leurs habits, il mettent une sorte de manteau, ou »*abba*, en poil de chameau, de couleur blanche ou noire, ou en »raies blanches, brunes et noires; il se boutonne sur la poitrine et »flotte en arrière d'une manière fort pittoresque." Ailleurs (tom. I, p. 228) le même voyageur dit des Arabes à Bagdad, tant Bédouins que résidents: »Ils portent tous un *abba*, ou manteau, »d'une forme singulière; il est ample, sans manches, mais garni »de trous pour y passer les bras; il est fait de laine filée très»serrée, et à raies larges et perpendiculaires, blanches et bru»nes, mais quelquefois noires et blanches. Ceci est le costume

»national, le manteau arabe à vrai titre." Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195) mentionne également le »*abba*, ou ample manteau de laine" des Arabes bédouins qu'il vit à Bagdad. Les femmes à Bagdad portent aussi ce vêtement. (M. B. Fraser, *libro laud.*, tom. I, pag. 287; comparez encore tom. I, pag. 340; tom. II, pag. 67, 76).

Nous retrouvons le manteau, nommé *abâh*, en Egypte, mais surtout chez les Bédouins de ce pays. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 419): فقال له (للتاجر) البدوى وما يصلح لهذه الكورة من القماش والله انّ هذه العباءة التى هى ملفوفة فيها كثيرة عليها »Alors le »Bédouin dit au marchand: quel habit donc, à votre avis, »séirait à cette prostituée (3)? Par Dieu Cette *abââh* dans la»quelle elle est enveloppée, est déjà beaucoup pour elle." Dans l'ouvrage de Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 325): »Les »plus riches" (parmi les Bédouins) »ont par dessus cela une Abe »qui est une espèce de veste ou de casaque noire." Dans le *Journal des Voyages de Monsieur de Monconys* (tom. I, p. 313): un Bédouin »se jeta sur mon *abe* pour la prendre." Dans le voyage de Pietro della Valle (*Viagge*, tom. I, pag. 670): »Les »Bédouins portent quelquefois sur la chemise un surtout de »laine grossière, et rien d'autre; il est tout-à-fait ouvert sur »le devant, et n'a point de manches; les Arabes le nomment »*Aba*, et ils le portent, surtout ceux qui veulent prendre un »air d'élégance, boutonné sur la poitrine en guise d'un *fe»raiuolo* (4)." Les femmes chez les Bédouins portent aussi

(3) Tel est le sens que le mot grec *χόρη* a reçu en Egypte. Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 86, 87, et M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 16, dans la note.

l'*Aba*, mais la leur est épaisse et étroite (Id., *ibid.*, pag. 739). M. Stephens (*Incidents of Travel in Égypt*, etc., tom. I, pag. 225) mentionne le »*abas* de poil de chameau noir" d'un marchand du Caire. Mais la عباية qu'on porte aujourd'hui en Egypte, n'est plus le vieil *abâh* de l'Arabie, de la Syrie, de l'Al-Djezireh, de l'Irak Arabi. Elle a reçu des manches: elle descend jusqu'aux pieds. Cependant l'étoffe dont elle est faite, est encore la même; les hommes d'une condition aisée portent cette عباية quand il fait froid, et encore de nos jours, ce vêtement est en laine de couleur noire. Les pauvres le portent de même quand il fait froid, mais chez eux l'étoffe dont il est fait, est plus grossière; quelquefois, au lieu d'être noire, il a de larges raies, brunes et blanches, ou bleues et blanches, mais ce n'est que par exception que le dernier cas a lieu, et les raies sont généralement brunes et blanches, comme dans les autres pays. (M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41, 45, et la figure à droite, pag. 44).

Le mot *abâh* n'est pas inconnu en Barbarie, et il y désigne un *barracan* grossier et pesant. (Voyez le capitaine Lyon, *Travels in Northern Africa*, pag. 39, et comparez Hornemann, *Tagebuch seiner Reise von Cairo nach Murzuck*, p. 85).

Je ferai encore observer qu'une classe de Derwisches à Bagdad porte le »*abba*" blanc (Fraser, *Travels in Koordistan*, etc., tom. I, pag. 302).

مِجْمَر

Ce mot semble désigner une espèce de coiffure. On lit dans Ibn-Khacan (dans mon *Historia Abbadidarum*, pag. 45): ولها

(¹) Sorte de manteau, en usage à Naples. Voyez plus bas au mot فرجية.

بالتّداعى تَلَفُّعَ واعتجار »Les édifices étaient entièrement cou-
»verts de décombres, ainsi qu'une femme est couverte depuis les
»pieds jusqu'à la tête par son grand manteau et par sa coiffure."

عَرَقِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Égypte il désigne, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 41), le même objet que celui qu'on indique par le mot طاقية, c'est-à-dire, une petite calotte en coton, allant justement à la tête. On la met sous le bonnet rouge (طربوش) qu'on enveloppe ensuite de la pièce d'étoffe (عمامة). C'est de cette manière que se forme le turban. Au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) le mot عرقية (ce voyageur écrit *arkye*) désigne en Syrie la même espèce de calotte. Selon Cañes (*Gramatica*, pag. 172) le mot عرقية désigne un petit bonnet de lin (*birreta de lienzo*).

Mais en des temps plus anciens, ce mot désignait en Syrie un tout autre genre de coiffure. On lit dans l'ouvrage de Roger (*La terre saincte*, pag. 257): »Une mitre d'argent, qu'ils ap-»pellent *Arquié*, faicte comme un petit pain de sucre, qu'elle »porte sur la teste." Ailleurs (pag. 204): Les épouses des princes bédouins »ont sur leur teste une Mitre d'argent, faite de la »forme d'un pain de sucre; l'entourans d'un voile de soye »noire, bordée de perles et de pierres precieuses."

مَعْرَقَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, au rapport de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) une petite calotte, portée par les Bédouins; c'est la même chose que la *arkýe* de la Syrie, mais la *maaraka* (c'est ainsi que ce mot est écrit par Burckhardt) est faite de poil de chameau. M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia* etc., tom. I, pag. 228) dit également que la plupart des Arabes de Bagdad portent, sous la كوفية, »une »calotte, ressemblant à une perruque galloise (*a Welsh wig*) »et faite de poil de chameau."

عُرِى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, p. 44), »une longue et ample chemise, ou robe, en lin bleu ou »en coton de même couleur, ouverte depuis le cou jusqu'à la »ceinture et garnie de grandes manches." Cet habit est porté par les pauvres. C'est donc à ce vêtement que doivent s'appliquer les paroles de Wittman (*Travels in Asiatic Turkey, Syria and Egypt*, pag. 373): »Le costume des hommes qui »appartiennent à la basse classe des Arabes, consiste en une »chemise de coton bleue," et celles de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 395): Les hommes du commun portent un turban, »et une chemise de coton bleue; »c'est le costume complet du peuple, qui ne porte ni caleçon, »ni culotte, ni souliers, ni bas." Les femmes en Egypte portent également cette espèce de sarrau, mais les leurs ne sont pas si amples, et ils descendent jusqu'aux pieds; ceux des hommes, au contraire, ne vont que jusqu'à mi-jambes. (M. Lane, *libro laud.*,

pag. 44 avec l'estampe, pag. 63, 64, avec l'estampe; M. Turner, *libro laud.*, pag. 396).

J'ignore à quel temps le mot عرى s'est introduit dans le langage arabe, usité en Egypte, mais le vêtement qui porte à présent ce nom, est déjà en usage depuis plusieurs siècles. Dans la Relation de Schweigger (*Eine Newe Reiszbeschreibung aus Teutschland nach Konstantinopel und Jerusalem*, pag. 268), voyageur qui visita l'Egypte en 1577, on lit: »Les »Egyptiens, hommes et femmes, ne portent, ainsi que les Ara- »bes bédouins, qu'une chemise blanche ou bleue, à grandes »manches qui ont à peu près deux aunes de largeur;" comparez l'estampe: A. paysan Egyptien, B. homme du commun. Pour le sarrau de femme, voyez pag. 272 avec l'estampe. Dans celle de Wild (*Neue Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 204): »Le paysan se met très-simplement; il »porte une grande et ample chemise, de couleur bleue ou »noire, et dont les manches ont plusieurs aunes de largeur." Voyez sur le sarrau bleu des Bédouins d'Egypte, Jaques Wormbser (*Eigentliche Beschreibung der Auszreysung und Heimfahrt*, fol. 223 r°), Jean Hellfrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 379 r°, 387 r°, 397 r°), Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 324, 325), Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I, pag. 738, 739).

عَصْبَةٌ, عِصَابَةٌ (1).

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 128) explique le mot

(1) M. Freytag a écrit, mal à propos, عَصَبَةٌ; le témoignage exprès d'un homme

عصابة par العمامة *turban*. Il se peut que ce mot désignât anciennement une espèce de turban (comparez M. Freytag, *Proverbia Arabica*, tom. I, pag. 333); mais de nos jours cela n'est plus le cas. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 67), le mot عَصْبَة désigne »un fichu de soie, »carré et noir, ayant un bord rouge et jaune; on le double »en diagonale; ensuite on s'en entoure la tête, et par derrière, »on y fait un seul noeud." Cette sorte de coiffure n'est portée aujourd'hui que par les femmes. On lit dans l'histoire d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 398, événements de l'année 840): وكانت الغاسلة اذا خرجتْ تغسل ميتةً تاخذ ورقة من عند المحتسب وتجعلها فوق عصابتها محيط فى ايـزار حتى يُعْلَم انها غاسلة (lis. مُخَيَّطَة) Le sultan défendit aux femmes de sortir de leurs maisons: »alors celle qui devait »laver les femmes mortes allait prendre chez le Mohtesib un

---

tel que M. Lane, ne laisse aucun doute que عَصْبَة ne soit la véritable prononciation. Le mot عصابة, au pluriel عصائب, désigne encore: *un drapeau*. Voyez M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 135, 192, 227, 228. Plus bas (pag. 250) l'illustre orientaliste dit avec toute la franchise qui caractérise le vrai savant, qu'il a eu tort de traduire عصابة par *drapeau*, dans deux passages de Makrizi, où il est question des femmes. A mon tour, je dois faire observer que Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 268) a eu tort de traduire, dans un passage de Soyouti, les mots العصائب السلطانية par *les turbans royaux*; il faut y substituer: *les drapeaux royaux*. — Lorsque, dans un passage de Makrizi, au mot طاقية, il était question de la عصابة de la طاقية, j'ai traduit عصابة par *la bosse* de ce bonnet, et j'ai voulu indiquer par ce mot la partie d'en haut de cette coiffure, qui ne touche pas la tête. J'ai traduit de cette manière, parce que je lisais dans un passage du *Traité de Rhétorique* d'Ibn-Athir, cité par M. Quatremère (*libro laud.*, pag. 250) عصائب كامثال الاسنمة, et j'ai cru que, par extension, on a pu donner le nom de عصابة à d'autres choses qui ressemblent, pour la forme, à la bosse du chameau.

»morceau de papier, qu'elle plaçait sur son *isūbeh*, et qu'elle »cousait dans son *izār*, afin qu'on pût voir quel était son em»ploi." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 369): على رؤسهنّ العصائب المزركشة بالفصوص التى هى من سائر اصناف الجواهر »Elles portaient des *isābehs* en bro»cart, garnies de toutes sortes de pierres précieuses (²)." Ailleurs (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 101): تَعَصَّبَتْ امّه بعصائب الحزن »Sa mère s'entoura la tête des *isābehs* du deuil." Enfin dans un autre passage, déjà cité par M. Freytag, il est question d'une عصبة هائلة, c'est-à-dire, je pense, d'une *asbeh* dont les deux bouts pendaient d'un côté (éd. Habicht, tom. II, pag. 140, ou éd. Macnaghten, tom. I, pag. 208; traduction de M. Lane, tom. I, pag. 338).

Dans l'ouvrage de Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 119), ce mot est écrit عزابة *Azéba*, et à Maroc il désigne une sorte de coiffure, ornée de perles et de ducats d'or. On vient de voir que ce luxe existait aussi en Egypte. On porte l'*Azéba* sur le عبروق. M. Gräberg (*Specchio*, p. 81) écrit *azzàba*.

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 17 v°) dit, en parlant des Bedjahs (البجاة) de la ville d'Aidhab (عيذاب): وهم سود الالوان يلتحفون ملاحف صفر ويشدّون على رؤسهم عصائب يكون عرض العصابة منها اصبعا »Ils sont de »couleur noire, s'enveloppent le corps de *milhafahs* jaunes, »et s'entourent la tête d'*isābehs*, ayant chacune un doigt »de largeur." Plus bas (fol. 258 v°) le même voyageur, en

(²) Voyez sur le mot فصّ une note de M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. II, part. 1, pag. 270 et suiv. Dans l'*Histoire du Jemen* (apud Rutgers, *Historia Jemanae*, pag. 169) il est parlé d'un خنجر مفصّص »poi»gnard, incrusté de pierreries."

arlant de l'Ile, appelée البَرَهْنَكار, non loin de Java, s'exrime en ces termes: واتى الينا سلطانهم راكبا على فيل عليه شبه بردعة من الجلود ولباس السلطان ثوب من جلود المع وقد جعل الوبر الى خارج وفوق راسه ثلاث عصائب من الحري ملونات وفى يده حربة من القصب »Leur sultan vint vers nous, »monté sur un éléphant. Cet animal portait une sorte de housse, »faite de peaux; et le costume du sultan consistait en un ha»bit, fait de peaux de chèvres, dont il avait mis le poil en de»hors; sur sa tête se trouvaient trois *isâbehs* en soie de couleur. »Dans sa main, il tenait une courte lance, faite de roseau."

عَصًا

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1917), le *khimâr* (sorte de voile) de femme (الخمار للمراة). Mais ce mot doit désigner aussi: *une espèce de voile, en forme de réseau, que les Bédouns portent sur les épaules;* car on lit dans les *Extraits du Roman d'Antar* (pag. 24): لبس حوائج خليقات مختلفات وشَبَّكَ العصا على اكتافه »Il se revêtit de divers habits (1) usés (2), et mit l'*asâ* sur ses épaules, en guise de réseau."

مِعْقَبٌ

Ce mot désigne la même chose que celui qui précède im-

(1) Le mot حوائج a souvent ce sens dans les *Mille et une Nuits*. On lit, par exemple, dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 178): امر بشيل الحوائج »Il leur ordonna de retrousser leurs habits." Et ailleurs (tom. I, pag. 192): نظر عمامته وحوائجه »Il vit son turban et ses autres habits." Mouette (*Histoire des Conquestes de Mouley Archy*, à la fin) traduit *vestemens* par *lehaoiche*.

(2) Ajoutez ce sens de l'adjectif خليق au Dictionnaire.

médiatement, savoir un خمار de femme (*Kamous*, éd. de Calcutta, pag. 130).

عَقَالْ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans un ouvrage de Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) on lit: »Au lieu d'un turban, les Anazis »entourent la coiffure appelée *keffie* [كوفية], d'une corde, faite de »poil de chameau, et nommée *akál*." M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom. I, pag. 228) dit de même, après avoir parlé de la كوفية des Arabes de Bagdad: »Autour du »sommet de la tête qui se trouve couverte de cette manière, on »tourne deux ou trois fois une espèce de bourrelet, fait de poil »de chameau brun (*a wisp of brown camels hair*), et tordu »en partie." (Comparez aussi tom. I, pag. 340).

عِقْمَةٌ, عَقَمَةٌ, عِقْمٌ, عَقْمٌ

Ces mots désignent, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1666) le مرط rouge, ou bien tout vêtement rouge (المرط الاحمر او كل ثوب احمر). Voyez au mot مرط.

عِلْقَةٌ

On lit dans le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1316): اول ثوب يتّخذ للصبى »C'est le premier vêtement qu'on met aux »garçons." C'est donc une chemise; car, quand les enfants des Bédouins ne sont pas tout-à-fait nuds, ce qui arrive

assez souvent, ils ne portent qu'une chemise. Melchior de Seydlitz (*Gründliche beschreybung der Wallfahrt*, fol. 261 r°) atteste expressément que les enfants des Bédouins, agés de cinq ou six ans, ne portent que des chemises, et sur la tête le طرطور. Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 155) dit de même que le fils d'un prince bédouin, agé de deux ans, »ne portait qu'une petite chemise de coton." On lit dans la Relation de Wild (*Neue Reysbeschreibung eines Gefangenen Christen*, pag. 220) que les enfants des Bédouins »vont en »partie nus, et portent en partie des chemises." Dans celle de M. Turner (*Journal of a Tour in the Levant*, tom. II, pag. 480): Les enfants des Bedouins »sont fréquemment nus, et »quand ils ne le sont pas, ils portent seulement une chemise »en coton grossier, de couleur blanche ou bleue." Le *Kamous* ajoute: او قميص بلا كمين »ou bien ce mot désigne une chemi-»se sans manches." او ثوب يجاب ولا يخاط جانباه تلبسه الجارية وهو الى الحجزة او الثوب النفيس »Ou encore un habit, ouvert »sur la poitrine et qui n'est pas cousu sur les côtés, dont se »revêtent les jeunes filles et qui va jusqu'à la ceinture; ou en-»fin, il désigne, en général, un habit précieux."

عِمَامَةٌ

Ce mot se prend dans deux acceptions, car il sert à désigner le turban dans son entier: c'est-à-dire, la calotte, ou les calottes, avec la pièce d'étoffe roulée autour (ce turban entier se nomme aussi عِمَّة; *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 108; Ibn-Saïd, *apud* Freytag, *Chrestom. arab. gramm. hist.*, p. 147 [1]), et aussi la pièce d'étoffe seule, qu'on roule

plusieurs fois autour de la calotte ou des calottes. Les détails qu'on pourrait rassembler sur le turban, rempliraient un livre entier; nous nous bornerons donc ici à reproduire les renseignements principaux, en renvoyant le lecteur qui désire des détails plus amples, à l'excellent article de M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 183 et suiv.), le meilleur, sans contredit, qui ait été écrit sur le turban; mais nous tâcherons surtout, dans cet article, d'indiquer l'usage qu'on fait du turban.

Le turban est ordinairement blanc et fait de mousseline; mais on le porte aussi en d'autres étoffes et en d'autres couleurs; par exemple, en soie noire à raies d'or, en cachemire, en laine rouge ou blanche, etc.

Parmi les anciens Arabes, سعيد بن العاص بن امية se distinguait par la beauté de son turban (Meidani, *Proverbia Arabica*, tom. I, pag. 333; Nowairi, *Encyclopédie*, man. 273, pag. 137). Le prophète portait un turban auquel on le reconnaissait, et qui portait le nom de السحاب (*le nuage*); il le légua à Ali. (*Oyoun al athar*, man. 340, fol. 189 r°). C'est probablement par allusion à ce turban blanc du prophète, qu'Ibn-Djobair (*Voyage*, man. 320 (1), pag. 83) parle du عمامة شرب رقيق سحابى اللون قد علا كعبتها على راسه كانها سحابة مركومة وهى مصفحة بالذهب de l'émir de la Mecque.

En Espagne, comme au Magreb, on ne portait que rarement le turban (Ibn-Saïd, *loco laud.*); et sans doute, il n'était pas adopté par l'armée, car on lit dans Nowairi (*Histoire d'Es-*

---

(1) Silvestre de Sacy, en rendant compte, dans le *Journal des Savants*, de l'ouvrage de M. Freytag, pense qu'il faut substituer عمامة à عمّة dans ce passage; mais la leçon عمّة se trouve dans le manuscrit de Gotha (fol. 45 v°) qui, en général, est très-correct, et elle est confirmée par le témoignage de M. de Chabrol.

agne, man. 2 *h*, pag. 474): ثم عزم على الغزاة وتقدّم اليه هشام ان يتعمم هو وسائر الجند ففعل وعقد الويته وخرجوا العمائم وكانوا بها فى اقبح زى لمخالفة العاد »Ensuite, ayant l'intention de faire la guerre aux Infidèles, Hischâm lui ordonna de prendre lui-même, ainsi que toute l'armée, le turban. Il le fit, noua les drapeaux, et l'armée sortit de la ville, en portant le turban; c'était un spectacle infâme, parce que cela était contraire à la coutume."

Les gens de loi en Espagne, portaient assez fréquemment le turban.

Au reste, le turban des gens de loi était beaucoup plus gros que celui des autres Arabes, et c'est de là qu'ils portent le nom de ربّ العمامة, صاحب عمامة, معتمّ ou متعمم (²). Voyez à ce sujet, une note très-intéressante de M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 245, 246). Tous les Musulmans, mais surtout les gens de loi, font consister leur honneur en leur turban.

L'usage de laisser pendre un bout de la pièce d'étoffe est fort ancien, et il existe encore de nos jours. Ce bout porte le nom de عذبة ou de ذؤابة (³), et il est tellement général qu'un

(¹) La coutume des gens de loi de se distinguer par une coiffure grosse ou haute, se retrouve dans l'Occident. Je lis dans un manuscrit hollandais, qui traite du jeu des échecs (*Van 't schaecspeel*, manuscrit hollandais de la Bibliothèque de Hambourg, n° 49, pag. 47): »Des conynx raet zal aldus wezen gheformeerd: Twee mannen out »van jaren — elk met eenen hoghe hoede op zijn hooft." Comparez l'estampe dans ce manuscrit.

(²) Le mot ذُؤَابة manque en ce sens dans le Dictionnaire; mais Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestomathia arabica gramm. hist.*, pag. 148) et Soyouti (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 267) l'emploient en ce sens. On lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 128 r°):

poète s'est servi de l'expression كلّ ميّال عمامة *quiconque laisse pendre le turban d'un côté*, pour exprimer: *tout Arabe*. (Voyez le vers de ce poète dans la *Chrestomathia arabica* de M. Kosegarten, pag. 76). Le turban de Bagdad (العمامة البغدادية) avait deux de ces appendices (عذبة. Voyez M. Quatremère, *libro laud.*, tom. I, part. 1, pag. 133).

Les Schérifs, ou descendants du Prophète, portent aujourd'hui le turban vert; anciennement ils attachaient une pièce d'étoffe verte au turban, et ce fut en l'année 773, que le sultan d'Egypte et de Syrie, Al-Melik-al-aschraf-Schaban, leur ordonna d'attacher une pièce d'étoffe verte à leur turban. (Ibn-Habib, *Dorret-al-aslak*, man. 425, pag. 578, 579; Soyouti, *Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 346 v°).

On serre diverses choses dans son turban, et les Orientaux en font usage en guise de poche. On lit dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 429): تغيّر خاطر السلطان على القاضى عبد الباسط ونقله من المكان الذى كان بالحوش الى برج من ابراج القلعة فلما استقرّ به دخل عليه الوالى وقال له أن السلطان رسم بنزع ثيابك فعراه ثياب بدنه حتى اخذ عمامته من على راسه وتركه وهو عريان ودخل باثوابه بين يدى السلطان وكان قد وشى به عند السلطان ان معه شىء من السحر فلما فتشوا عمامته وجدوا فيها قطعة من اديم ووجدوا اوراقا فيها ادعية جليلة وخواتم فضة لا غير فبعث السلطان يساله عن تلك القطعة الاديم ما هى فقال هذه من نعل النبى صلى الله عليه وسلم فباسها السلطان ووضعها

اتى شيخ على راسه عمامة لها ذؤابة. Et ailleurs (man. fol. 177 r°): عليه ثياب بيض وعمامته كبيرة لها ذؤابة وهى مائلة الى جهة جانب »Il portait des habits blancs et un large turban, garni d'un appendice qui »pendait d'un côté."

على عينيه واعاد اليه ثيابه ونقله الى المكان الذى كان به اولا
»Le sultan se fâcha contre le kadhi Abd-ol-bâsit, et il le fit »transporter de l'endroit de l'enclos [1] où il se trouvait, à une »des tours du château. Lorsque le kadhi y fut arrivé, le *wali* »entra chez lui, et après lui avoir dit: »le sultan m'a ordonné »»de vous ôter vos vêtements," il le dépouilla des habits qu'il »portait sur son corps, lui prit même son turban, et le laissa »nu. Le wali entra, avec ces vêtements, chez le sultan. Or, on »avait accusé secrètement le kadhi de porter sur lui quelque »objet, ayant rapport à la magie. Mais, en examinant son tur- »ban, on n'y trouva qu'un morceau de cuir, des morceaux »de papier, sur lesquels de belles prières étaient écrites, des »bagues gravées en cachet, faites d'argent, et rien d'autre. »Le sultan envoya alors quelqu'un pour le questionner sur ce »morceau de cuir. C'est, répondit-il, un morceau de la san- »dale du prophète. A cette réponse, le sultan baisa la relique, »la plaça sur ses yeux, fit remettre au kadhi ses habits, et le »fit transporter à l'endroit où il se trouvait précédemment." On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 313): فاخذ الكتاب نور الدين وباسَهُ وحطَّهُ فى عمامته »Nour-od-din prit la lettre, la baisa, et la plaça dans son »turban." On met aussi fréquemment la bourse dans le tur- ban, et c'est à cause de cela, qu'en Orient les voleurs tâchent

---

[1] Comparez sur le mot حوش, M. Humbert, *Analecta arabica inedita*, pag. 118, et M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, préface, pag. VII—IX. Je ferai encore observer que Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v°) écrit *husz* et qu'il explique ce mot par *kloster* (*cloître*). Dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten Years' Residence at Tripoli in Africa* (pag. 365) le mot *housh* se trouve expliqué par *maison*.

surtout de s'emparer des turbans des passants. (Voyez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 201, et la note de M. Lane, *The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 420).

Comme le mot عمامة désigne la pièce d'étoffe, assez longue, qu'on roule autour de la tête, il ne paraîtra pas étrange, que le turban serve 1° *à lier un prisonnier*. On lit dans l'*Histoire de la Kattâlah-as-schodjjân* (*apud* Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, pag. 69): »Il lia le prisonnier avec son turban." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnagthen, tom. I, pag. 190): اعدموه وكتفوه بعمامته وجرّوه غضبا الى عندى من غير اذية تحصل له »Jetez-le par terre, et liez-le avec son turban; en»suite tirez-le par force vers moi, mais sans qu'il lui en ad»vienne aucun mal." 2° *à s'attacher soi-même sur quelque objet, pour ne pas tomber, ou pour un autre motif*. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 4 r°): فكنتُ اشدّ نفسى بعمامة فوق السرج خوف السقوط بسبب الضعف »Je m'attachai alors avec un turban sur la selle, »de peur de tomber, à cause de ma faiblesse." 3° *à s'étrangler soi-même*, ou *à étrangler un autre*. On trouve dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man., fol. 157 r°): فدخل الى بيته وربط عمامة بِسَقْف البيت واراد ان يخنق نفسَهُ »Il entra dans »sa maison, attacha un turban au toit, et voulut s'étrangler." Dans le *Kartâs* (man. 17, fol. 99 r°): فجعلوا عمامته فى عنقه وشنقوه بها »Ils lui mirent son turban autour de son cou, et »l'étranglèrent de cette manière." On lit dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' residence at Tripoli in Africa* (pag. 4): »Un jeune More se croit tout-à-fait irrésistible lorsqu'il »porte le turban, mais celui-ci lui est quelquefois fatal. En effet, »on peut en moins de temps tirer à soi un bout de ces turbans

»qui entourent le cou de la victime, qu'il n'en faut pour l'étran-»gler avec la corde funeste que lui envoie le Pacha." C'est, je pense, parce que le turban servait fréquemment à étrangler un homme, que l'expression عمامته فى عنقه (Makrizi, *apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 31 du texte) signifie: *il s'était soumis;* car, à mon avis, on voulait indiquer, en portant le turban autour du cou, qu'on reconnaissait au sultan le plein pouvoir de vie et de mort. Voyez d'ailleurs au mot منديل. Avec ces détails, on comprendra facilement, je crois, les passages des auteurs arabes, dans lesquels le turban ne sert pas à son usage ordinaire. Je puis encore ajouter qu'on lit dans Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. fol. 228 r°): وجعلوا العمائم فى اعناق خيلهم وهى عادة اهل الهند اذا ارادوا الموت »Ils mirent les turbans sur la nuque des chevaux; car telle est »la coutume des Indiens, lorsqu'ils désirent mourir" (c'est-à-dire, lorsqu'ils se sont décidés à vaincre ou à mourir).

Il faut se garder de penser que le *turban* ait jamais été porté par les femmes. Cette coiffure est réservée exclusivement aux hommes, et en Orient on sculpte un turban sur la pierre sépulcrale, quand le tombeau renferme le corps d'un individu du sexe masculin; on peut distinguer facilement de cette manière les tombeaux des hommes de ceux des femmes, car sur ces derniers on sculpte une coiffure de femme. (V. Coppin, *Le Bouclier de l'Europe*, pag. 248; *Narrative of a ten years' Residence at Tripoli in Africa*, pag. 37).

عَمْرُوكَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il paraît qu'il désigne une espèce de coiffure dont les femmes en Espagne faisaient usage. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *velo o toca de muger* par عَمْرُونَة, au pluriel عَمَارِن. *Toca de muger* se trouve expliqué de la même manière, et on lit au mot *Xaliva:* »*Xaliva* toca de »alli عَمْرُونَة شطيبيّة."

غِطَايَةٌ

Ce mot désigne *une tournure* (le *Kamous*).

غِفَارَةٌ

Il paraît que ce mot désignait anciennement une sorte de *tâkîyah* de femme. Wahidi (*Commentaire sur les poésies de Motenabbi*, man. 542, pag. 33), ayant à commenter ce vers de Motenabbi:

(البسيط) نعج محاجره دعج نواظره
حمر غفائره سود غدائره

»La partie de son visage qui n'est pas couverte par le voile, »est blanche; ses yeux sont noirs, ses *gifârahs* rouges; et ses »tresses noires," dit ce qui suit: الغفائر جمع غفارة وهى خرقة تكون على راس المراة توقّى بها الخمار من الدهن وقد تكون اسمًا للمقنعة التى تغطى بها الراس —— وإن جعلنا الغفائر المقانع فانما جعلها حمرًا لانهنّ شوابّ كما قال حمر الحلى والمطايا والجلابيب وان جعلنا الخرق فهى حمر لكثرة استعمالهنّ الطيب من المسك والزعفران »Le mot غفائر est le pluriel de »غفارة, et il désigne une pièce d'étoffe que la femme place »sur la tête pour que l'huile dont elle se parfume, ne souille

-as son *khimâr;* mais on appelle encore ainsi la *miknaäh* vec laquelle la femme se couvre la tête. Si nous entendons ar le mot غفائر les *miknaähs*, il faut admettre que le poète ur attribue la couleur rouge, parce que celles qui les porent sont des jeunes filles" (qui portent des vêtements rouges; yez mon *Introduction*, pag. 7); »le poète dit de même, en arlant de jeunes filles: *elles portent des bijoux rouges* [1], *es djilbâbs* (grands manteaux) *rouges*. Mais si, au contraire, ous entendons par le mot غفائر *des pièces d'étoffes*, il faut upposer que poète nous dépeint celles-ci comme rouges, parce ue les femmes dont il parle, font un usage immodéré de parums, tels que le musc et le safran." Je pense que Wahidi end ici le mot مقنعة dans le sens de *fichu qu'on pose sur la te.* C'était une espèce de coiffure plus large que la *pièce 'étoffe* ou خرقة dont il parle également. C'est cette dernière gnification qui est adoptée par Ibn-Djinni dans son commenaire sur ce passage de Motenabbi (man. 126, pag. 103), et ce ommentateur ajoute: وقوله حمر غفائرها (sic) يُشِير الى انهنّ شوابّ لان الحمر من لباس الشوابّ او يريد به انهن ملطخا [2] بالطيب*

[1] La leçon والمطايا me semble fautive.

[2] Au lieu de ملطخا, il faut peut-être lire مُلَطَّخات. La seconde forme du verbe لطخ, existe dans la langue avec la même signification que celle qui est propre à la première. Voyez les *Facetiae* de Thaalebi, éd. de M. Cool, nº 33, et le compte rendu de cet ouvrage par M. Weijers, pag. 54. J'aimerais mieux lire cependant مُتَلَطِّخات à la cinquième forme, car celle-ci signifie *se parfumer*, comme le prouvent les deux exemples suivants, empruntés à l'ouvrage d'Ibn-Batoutah. Cet auteur dit (fol. 241 rº): ويَتَلَطَّخون بالغالية المجلوبة من مَقْدِشوا; et ailleurs (fol. 246 vº): تَلَطَّخوا بالصندل.

Mais en Espagne ce mot désignait aussi *un bonnet*, *une calotte portée par les hommes*, ce qu'il faut ajouter au Dictionnaire. Al-Makkari ou plutôt Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestomathia arabica*, *gramm. hist.*, pag. 147, 148), ayant dit précédemment que les Arabes d'Espagne ne portaient pas ordinairement le turban, et que cette coiffure était surtout rare dans la partie orientale de la péninsule, ajoute plus loin, après avoir parlé du طيلسان: وغفائر الصوف كثيرا ما يلبسونها حمرا وخضرا والصفر مخصوصة باليهود »Ils portent souvent des »*gifārahs* de laine, rouges et vertes; les jaunes sont réservées »aux Juifs." Or Marrakischi (*Al-modjib*, manuscrit de Leyde; ce passage a été publié par M. Munck, dans le *Journal asiatique*, IIIᵉ série, tom. XIV, pag. 40, Juillet 1842) dit, en parlant des Juifs, qu'ils portaient بدلا من العمائم كلوتات على اشنع صورة كانها البراديع تبلغ الى تحت آذانهم »au lieu de »turbans, des calottes de la plus vilaine forme, qu'on aurait »pris pour des housses de chevaux, et qui descendaient jusqu'au »dessous des oreilles." Ceci, je pense, ne laisse aucun doute, que le mot غفارة, chez Ibn-Saïd, ne signifie réellement *une calotte;* et je suppose que les Espagnols donnaient le nom de غفارة au bonnet qu'on nomme aujourd'hui au Magreb شاشية. La شاشية est également en laine rouge, et on la porte ordinairement sans turban.

Le mot غفارة se trouve dans le sens de *calotte*, dans le passage suivant d'Ibn-Bassam (*Dhakhirah*, man. de Gotha, nº 266, fol. 6 vº), où on lit: ' ولابن طاهر عدة نوادر أَحَرّ من الجمر وأَدْمَع من الصَّخْر " ارسل اليه ابن عَمّار وقتَ القبض عليه ' وهو معتقل بين يديه " يعرض له خلعة يتسربلها ' ويشير اليه بكرامة هل يقبلها (3) " فقال لرسوله لا اختار من خلعه اعزّه

اللہ الا فروة طويله، وغفارة جبيله" نعرفها ابن عمار واعترف بها على روس اشهاده، وبحضرة من وجوه قواده واجناده" قال نعم انما يعرض بزيي يوم تصدته، وبهيئتي حين انشدته" "فسبحان من يعطى ويمنع، ويرفع من يشاء ويضع". Pour comprendre ce passage, il faut savoir que le célèbre poète espagnol Ibn-Ammar était né de parents obscurs, et que, forcé par la pauvreté, il avait parcouru, dans sa jeunesse, toute l'Espagne, pour réciter ses vers aux grands et aux princes. Ensuite, après avoir été élevé au rang de vézir par son protecteur Al-Motamid, roi de Séville, il avait fait la guerre, par ordre de ce prince, à Ibn-Tahir, roi de Murcie, qu'il avait vaincu et mis en prison. Le passage que je viens de citer doit donc se traduire ainsi: »Ibn-Tahir a dit un grand nombre de »bons mots qui brûlent plus fort que des charbons ardents, et »qui font verser plus de larmes qu'un rocher ne fait jaillir de »gouttes d'eau ([4]). Ibn-Ammar, s'étant rendu maître de ce »prince et l'ayant jeté en prison, lui envoya un messager pour »lui présenter un vêtement d'honneur afin qu'il s'en revêtît ([5]), et pour lui offrir une marque de considération dans »le cas qu'il voulût l'accepter. Mais Ibn-Tahir répondit au »messager: »je ne veux recevoir des habits d'honneur d'Ibn-»»Ammar (que Dieu l'élève) qu'une longue pelisse et une ca-

([3]) Le manuscrit porte تقبلها.

([4]) Les expressions احرّ من الجمر et ادمع من الصخر sont proverbiales. La première est notée par Meidani (voyez M. Freytag, *Proverbia Arabum*, tom. I, pag. 407), et, si je me rappelle bien, j'ai rencontré quelque part la seconde dans le *Kalayid* d'Ibn-Khacan.

([5]) Il faut ajouter au Dictionnaire que le verbe سربل, à la IIe forme, ne signifie rien d'autre que لبس, et qu'il se construit avec l'accusatif.

40 *

»»lotte grossière ([6]).” Ibn-Ammar se rappela ces vêtements. »et avoua les avoir portés, en présence de ses témoins, de ses »principaux capitaines et de ses soldats. »Oui,” dit-il, »il a en »»vue mon costume, le jour que je me rendis chez lui, et »»mon extérieur lorsque je lui récitai mes vers. Glorifié soit »»celui qui donne et qui refuse! qui élève et qui humilie selon »»sa volonté!”” On lit dans Ibn-Hayan (*apud* Ibn-Bassam, *Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 232 r°): ومما وقع التَّعَجُّب منهم انه أُخِذَ من البياض المقتولين من اهل طليطلة فى تلك الوقعة الف غفارة من لبوس اهل الرفاهية ايام المباهات »Ce »qui étonna les hommes fut que parmi les dépouilles des hom»mes riches ([7]) de Tolède, tués dans cette bataille, se trouvè»rent mille calottes, telles qu'en portent les riches quand ils »mettent leurs plus beaux habits.” Ibn-Bassam (*apud* Al-Makkari, *Histoire d'Espagne*, man. de Gotha, fol. 618 r°) dit de même: وكان من جملة ما غنمه الفرنج من اهلها لما خرجوا اليهم فى ثياب الترفة الف غفارة »Parmi le butin, remporté par »les Francs sur les guerriers de Tolède, se trouvèrent mille ca»lottes, car ils étaient sortis de leur ville en portant des ha»bits tels qu'en portent les riches.” On voit par ces passages que les guerriers de Tolède, ne doutant point que la victoire ne se declarât pour eux, avaient mis leurs plus beaux habits, et qu'au lieu de se couvrir la tête de casques, ils s'étaient coiffés de belles calottes.

Au Magreb aussi, le mot غفارة désignait anciennement la calotte qu'on met sous le turban, car l'auteur de l'histoire des Almoravides et des Almohades, intitulée *Al-holal-al-mau-*

([6]) Le mot جبيل n'est qu'une autre forme de جَبَل.

([7]) Voyez plus haut pag. 147, note (4).

chiyah (man. 24, fol. 9 ٧°) compte parmi les présents, donnés ar le prince Yousof-ibn-Taschifin à son oncle Abou-Becr-bn-Omar : مائة عمامة مقصورة واربعمائة من السوسى ومائة غفارة »cent turbans foulés, quatre cents turbans de l'étoffe appelée *sousi* [6] et cent *gifârahs* (calottes)."

غُفَّارَةٌ, au pluriel غَفَافِيرُ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 ٧°), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *Goffara* est expliqué par *mantel* (*manteau*). En effet, on lit dans l'histoire de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *k* (2), pag. 161): لم يَبْقَ احدٌ الا ناله منه مكروهٌ من الضرب والنهب واخذ المال وارتفع شانه عند الآمِرِ الى ان كان يستعمل له ملابس مخصوصة به بدمياط وتنيس من الصوف الابيض المنسوج بالذهب فكان يلبسها ويلبس من فوقها الغفافير [1] الديباج »Il n'y avait personne »qui n'eût à se plaindre de lui; il faisait battre l'un, il dé»pouillait [2] l'autre de ses biens. Cependant Al-amir-biahka-

---

[6] Sous, ou Sousah, est le nom d'une ville, située sur le rivage de la mer, dans la province de Tunis. On y fabrique, selon Edrisi (*Géographie*, tom. I, pag. 297), »certains turbans auxquels on a donné le nom de turbans de Sousah." Al-Bekri (dans les *Notices et Extraits*, tom. XII, pag. 488) et Léon-l'Africain (*apud* Ramusio, *Navig. e viaggi*, tom. I, fol. 68 v°) attestent qu'une partie des habitants de Sousah sont des tisserands, et au rapport de Shaw (*Reizen* etc., tom. I, pag. 173), c'est dans cette ville que se tient le marché principal du royaume pour la toile de lin.

[1] C'est le man. B (man. 2 *l*, fol. 68 v°) qui nous offre la véritable leçon غفافير ; le man. A. porte عفافير avec un ع au lieu d'un غ.

[2] L'infinitif نَهْبٌ τὸ *diripere* manque dans le Dictionnaire. Il est cependant

»millah (الآمر باحكام الله) faisait de jour en jour plus de »cas de lui. Son orgueil s'en enfla encore davantage, et il en »vint au point qu'il fit fabriquer pour son usage, à Damiette »et à Tennis [3], des habits qui ne devaient servir qu'à lui seul: »ils étaient faits de laine blanche, tissue d'or. En les portant, »il revêtait par-dessus ceux-ci des *goffârahs* de soie." Ailleurs (man. A, 2 *m*, fol. 96 r°; man. B, 2 *l*, fol. 188 v°, événements de l'année 648) Nowairi raconte l'emprisonnement de Saint-Louis, appelé par l'historien ملك الفرنج ريدافرنس, *le roi des Francs re da Francia* [4], et il ajoute que le sultan en écrivant au gouverneur de Damas, بعث مع الكتاب غفارة ريدافرنس الى الامير جمال الدين فلبسها وهى اسقلاط احمر تحته سنجاب وفيها شكل بكلة ذهب »envoya, avec la lettre, la *goffârah* du roi »de France à l'émir Djemal-al-dîn. Celui-ci s'en revêtit; elle »était faite d'écarlate rouge, fourrée de petit-gris et ornée d'une »figure avec une rose [5] d'or." Il semble que d'autres historiens arabes, dont les ouvrages ne se trouvent pas à la Bibliothèque

---

fréquent. Voyez de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 37 du texte; Kosegarten, *Chrestomathia arabica*, pag. 80; Marrakischi, *al modjib*, man. 646, pag. 136, etc.

(3) Tennis était, par ses fabriques, une des plus riches et des plus florissantes villes de l'Egypte. (Voyez M. Quatremère, *Mémoires géographiques et historiques sur l'Egypte*, tom. I, pag. 308, 330). Cette grande ville, autrefois admirée de l'Orient et de l'Occident, ne présente aujourd'hui aucune habitation! Sic transit gloria mundi!

(4) Nowairi semble considérer ces mots italiens comme le nom propre du roi de France. Les Orientaux semblent, pour la plupart, avoir appris les noms des croisés par les Italiens, car dans presque tous on remarque la prononciation italienne.

(5) Le man. B porte مكلة. Je suppose que بكلة est la véritable leçon et que كلة est le nom d'unité du mot persan گل *une rose*. Au reste, je n'avance ceci que comme une conjecture.

de Leyde, emploient le même mot à cette occasion; je n'ignore pas que Cardonne (*ad calc.* Joinville, *Vie de Saint Louis*) a traduit *bonnet* dans les passages de Makrizi (pag. 542), d'Abou'l-mahâsin (pag. 549) et d'Ishaki (pag. 555); mais si les manuscrits de ces auteurs portent également غفارة, ce n'est pas غِفارة, comme probablement Cardonne l'a pensé, mais غفّارة. C'est ce qui est démontré clairement par le mesure d'un poème, rapporté par Nowairi (*loco laud.*) et qui commence ainsi:

(الخفيف) إنّ غفّارةَ الفِرَنْسِ آلّتِى الابيات

Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 2) dit que la *Gaffara* ou *Goffara* est un habit ample, fait de drap de couleur, et garni de boutons sur les épaules.

غِلَالَةٌ

Suivant le *Kamous*, ce mot désigne ce que nous appelons *une tournure;* mais il semble désigner aussi une sorte de robe de femme. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 161) on lit qu'une femme fait mettre à ses amants les habits de son sexe, et le récit est continué en ces termes: فقالت له يا سيدى اخلع ثيابك وعمامتك والبسْ هذه الغلالة الصفراء واجعل هذا القناع على راسك حتى نحضر بالماكول والمشروب وبعد ذلك تقضى حاجتك فاخذتْ ثيابه وعمامته ولبس الغلالة والقناع »Alors elle dit au kadhi (son amant): »ô mon maître! ôtez vos habits et votre turban, pour vous revêtir de cette *gilâlah* jaune, et pour vous coiffer de ce *kinâ;* »nous ferons venir les mets et le vin, et ensuite vous obtiendrez votre désir. Là dessus, elle lui prit ses habits et son »turban, et il se revêtit de la *gilâlah* et du *kinâ.*" Et un peu

plus bas (*ibid.*) on trouve: قالت له اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الخفيفة (التخفيفة .l) فخلع ما كان عليه وألبسته غلالة زرقاء وطرطورًا احمر »Elle dit au vézir (le troisième amant): ôtez vos »habits et votre gros turban, et coiffez-vous de ce turban léger. »Il ôta donc ses vêtements, et elle le revêtit d'une *gilālah* bleue »et d'un *tartour* rouge." Le passage suivant, qui est très-remarquable, se trouve dans l'*histoire d'Egypte* de Nowairi (man, 2 *m*, fol. 86 v°, événements de l'année 643): بعث الملك الصالح اسمعيل الى الامير الصاحب معين الدين بن الشيخ سجادة وابريقًا وعكازًا وقال اشتغالك بهذا اولى من اشتغالك بقتال الملوك فبعث اليه الصاحب معين جنكا وزمرا وغلالة حريرى اصفر واحمر وقال امّا ما ارسلتَ به الىّ فهو يصلح لى وقد ارسلتُ بما يصلح لك »Al-melic-as-sâlih-Ismâîl envoya à l'émir, le »sâhib Moïn-ed-dîn-ibn-as-scheikh, un tapis sur lequel on »s'agenouille quand on fait ses prières, un vase et un bourdon, »en ordonnant de lui dire: Vous ferez mieux de vous occuper »de ceci [1], que de faire la guerre aux rois. Mais le sâhib »Moïn lui envoya, à son tour, une harpe persane, un haut-»bois [2] et une *gilālah* de soie jaune et rouge, en ordonnant »de lui dire: Quant à ce que vous m'avez envoyé, cela me »convient; à présent je vous envoie ce qui convient à vous [3]." Des vers, cités dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 167), sont conçus en ces termes:

---

[1] C'est-à-dire: de vous faire moine. Comparez le passage d'Ibn-Batoutah au mot مرقّعة, pag. 189, et Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. III, pag. 268.

[2] Voyez la figure de l'instrument appelé جنك, dans un ouvrage de M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 228) et comparez sur le زمر les *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 86.

[3] Ceci veut dire: occupez-vous des choses dont une chanteuse s'occupe.

اقبلت فى غلالة زرقة لازوردية كلون السماء
فتاملتُ فى الغلالة منها قمرَ الصيف فى ليالى الشتاء

»Elle vint, revêtue d'une *gilâlah* bleue, d'une couleur qui ressemblait à celle du ciel! En portant cette *gilâlah*, elle me fit voir la pleine lune de l'été, mais placée dans une des nuits sereines de l'hiver." C'est-à-dire: Son visage ressemblait à la douce pleine lune qu'on voit en été, et sa robe au ciel serein de l'hiver; le poète rapproche ces deux idées l'une de l'autre.

Anciennement la *gilâlah* semble avoir été presque constamment jaune; c'est de là que les poètes se servent souvent de l'expression غلالة نُور. Elle se trouve dans l'anthologie intitulée *Jetimah* (man. 502, pag. 562). Voyez aussi *Historia Abbadidarum*, pag. 40, et le commentaire sur ce passage (pag. 87, 88). Un vers, rapporté par Ibn-Khacan (*Kalayid al-ikyan*, man. 306, pag. 264), est conçu en ces termes:

(الكامل) لما تَهَلَّلَ فى الظلام جبينها
لبس الظلام بها غلالة نور

»Lorsque son beau front parut avec éclat au milieu des ténè»bres, celles-ci semblèrent se revêtir d'une *gilâlah* de lumière."

Dans un vers, rapporté par Ibn-Bassam (*Dhakhirah*, man. de Gotha, fol. 211 r°) on lit:

(المنسرح) والشمس قد عصفرت غلائلها
والارض تَنْدَى ثيابه الخضر

»Les *gilâlahs* du soleil sont teintes en jaune, et les habits »verts de la terre sont humectées par la rosée."

On voit qu'il est question dans ce passage des rayons du soleil, auxquels les Arabes appliquent l'épithète de *jaunes*.

En décrivant la robe jaune d'une jeune fille, un poète (*apud*

Ibn-Khacan, *Matmah*, man. de Pétersbourg, fol. 52 v°) la nomme غلالة نرجس »une *gilâlah* de couleur de narcisse jaune."

La *gilâlah* semble avoir été une robe très-légère et très-transparente. C'est de là qu'Ibn-Badroun (*Commentaire sur le poème d'Ibn-Abdoun*, manuscrit), en décrivant un pavillon, bâti par un prince de Tolède au milieu d'un étang, et du comble duquel sortait une cascade artificielle, dont l'eau entourait le pavillon de tous côtés, s'est servi de l'expression: فكانت القبة فى غلالة من ماء »le pavillon se trouvait entouré d'une »*gilâlah* d'eau." De là encore des expressions métaphoriques, telles que celle-ci: وقد طررت غلالة خدّه (Ibn-Khacan, *Matmah*, man. fol. 81 v°), où il est question du léger duvet qui couvrait les joues d'un jeune page. Un poète (*apud* Ibn-Bassam, man. fol. 228 v°) s'exprime en ces termes:

(البسيط) ابقى الشباب عليه من غلائله
ما أثّرتْ فيه من لينٍ غلالتُه

Je crois qu'on peut paraphraser ce vers de cette manière: »Que le vêtement léger dont la jeunesse a revêtu cette jeune »fille, soit à jamais porté par elle! Qu'elle est belle en portant »cette robe légère, sa peau fine et transparente!"

Je crois retrouver la غلالة à Alger, et Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 27, col. 2 et 3) écrit ce mot *gonila* ou *goleyla*. En parlant du costume des femmes d'Alger, cet auteur atteste que, quand il fait grand froid, elles portent sur la seconde chemise »une robe (*sayo*) en drap, ou ouatée (*o de col*»*chas*), semblable à celle de leurs maris; elles la nomment »*gonila*, et d'autres *goleyla*. Les turques et les renégates por»tent habituellement sur leur chemise — une robe qui va »jusqu'à mi-jambes, et qui est faite soit de quelque drap fin

»de couleur, soit d'écarlate de Valence, soit de satin, soit de »velours, soit enfin de damas. Ces trois dernières étoffes sont »toujours de couleur. Cette robe a le collet très-échancré, de »sorte qu'elle est ouverte jusque sur la poitrine. A la hauteur »de celle-ci se trouvent quelques grands boutons d'or, ou »d'argent, très-bien faits; elles nomment cette robe comme »les femmes moresques *gonila.*"

Je dois faire observer que, si en Egypte la غلالة était portée exclusivement par les femmes, comme les passages, cités plus haut, me semblent le prouver, ceci n'était point le cas à Bagdad, à Alger et en Espagne. Nowairi (*Histoire des Abbasides*, man. 2 *h*, pag. 169) dit en parlant d'un khalife: وهو في الحمام فهرب في غلالة »Il se trouva alors au bain et il s'enfuit »ne portant qu'une *gilâlah* (chemise)." Ibn-al-Labbânah (*apud* Al-Makkari, manuscrit de Gotha, fol. 550 v°) dit en parlant d'Al-Motamid: فبرز من قصره — عليه غلالة ترف على جسده. D'autres auteurs, en racontant le même événement, emploient ici le mot قميص (chemise), et, dans un poème, Al-Motamid luimême appelle ainsi le vêtement qu'il portait ce jour-là. En parlant des hommes d'Alger, Diego de Haedo (fol. 8, col. 2) s'exprime en ces termes: »Quand il fait froid, ils portent une »veste ou robe (*un sayo*) en drap de couleur, qui leur vient »jusqu'au-dessous des genoux; elle ressemble à une petite sou»tane, et ils la nomment *Gonela* ou *Goleila;* mais en été ils »ne la portent pas."

غَمِرَةٌ

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 620), ثوب

اسود تلبسه العبيد والاما »un vêtement noir, porté par les »esclaves de l'un et de l'autre sexe."

غُنْبَار

M. Freytag est le premier qui ait admis ce mot dans le Dictionnaire arabe; mais il a eu tort, je pense, d'écrire غنباز, avec un ز au lieu d'un ر.

Dans l'*Histoire d'Espagne* d'Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 624 v°) on trouve le passage suivant: ولما استولى النصارى على ميورقة فى التاريخ المتقدم ثار بجزيرة منورقة وهى قريبة منها الجواد العادل العالم ابو عثمان سعيد بن حكم القرشى وكان وليها من قبل الوالى ابى يحيى المقتول وتصالح مع النصارى على ضريبة معلومة واشترط ان لا يدخل جزيرته احد من النصارى وضبطها احسن ضبط قال ابو الحسن على بن سعيد اخبرنى احد من اجتمع به انه لقى منه برًّا حبّب اليه الاقامة فى تلك الجزيرة المنقطعة وذكر انه ركب معه فنظر الى حمالة سيف ضيقة قد اثرت فى عنقه فامر له باحسان وغنبار وكتب معه

حمالة السيف تُوهِى جيد حاملها
لا سيما يوم اسراع وانجار
وخير ما استعمل الانسان يومئذ
لحسم علتها لباس غنبار

والغنبار عند اهل المغرب صنف من الملبوس غليظ يستر العنق »Lorsque les Chrétiens se furent rendus maîtres de Majorque, »à l'époque que nous avons indiquée, Abou-Othman-Saïd-ibn-»Hakam-al Koraschi, homme généreux, juste et érudit, se souleva »à Minorque, île proche de Majorque. Il avait été le lieutenant »du gouverneur Abou-Yahya qui fut tué, et il avait fait la »paix avec les Chrétiens à condition de payer un tribut dont

ils étaient convenus; il avait stipulé aussi que nul Chrétien »n'entrerait dans son île. Il la gouvernait de la plus louable »manière. Abou-'l-hasan-Ali-ibn-Saïd a dit: certain person»nage qui s'était rendu chez lui, m'a raconté qu'il avait éprouvé »de lui un bienfait qui le faisait désirer vivement de demeurer »dans cette île solitaire; car, accompagnant Abou-Othman dans »une promenade à cheval, celui-ci s'aperçut que le baudrier »de son épée, étant trop étroit, lui avait effleuré le cou. Abou-»Othman ordonna alors de lui donner un présent et un غنبار, »et en lui envoyant ce dernier objet, il lui adressa ces vers:

»Le baudrier de l'épée blesse [1] le cou de celui qui le porte, »surtout le jour du combat, quand il faut se précipiter, avec »la plus grande rapidité, sur l'ennemi.

»Le meilleur dont un homme puisse alors faire usage, pour »faire cesser le mal causé par le baudrier, c'est de se revêtir »d'un غنبار.

»(Il faut savoir que, chez les Occidentaux, le غنبار est une »espèce de vêtement grossier qui couvre le cou)."

Je pense que le mot غنبار est le même que celui que D. Germano de Silesia (pag. 276) écrit, selon la prononciation, غمبار من جلد et qu'il explique par *Colletto sorte di veste. Amictorium ex pellibus.*

Ce mot existe aussi en Orient, et il y désigne également, une espèce de vêtement, mais différente de celle qui en Occident portait le nom de غنبار. D. Germano de Silesia (pag. 227) explique غنبار au pluriel غنبارات et غنابير par *Camisciola di lana. Subucula lanea.* Von Richter (*Wallfahrten im*

---

[1] Ibn-Khacan (*Historia Abbadidarum*, pag. 59) dit, dans un sens analogue: اوهاه ثقله »la pesanteur de la chaine lui causa des blessures."

Morgenlande, pag. 123) mentionne parmi les habits qu'il acheta à Beirout, pour se rendre dans l'intérieur de la Syrie: »un Entari, qu'on nomme ici *Kombas*, c'est-à-dire une longue »robe, d'une étoffe de demi-soie ondée." Plus bas (pag. 200) il dit: »Je me revêtis d'un *Kombas* déchiré." Enfin on trouve encore le même mot, pag. 213. Burckhardt, ou peut-être son éditeur, commet la même faute que M. Freytag, car il écrit la dernière lettre ر, au lieu de ز. Voici ce qu'il dit (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 26): »En été, les hommes portent une »chemise de coton grossier, sur lequel les riches mettent un »*kombar*, ou longue robe, comme on en porte dans les vil»les turques, en étoffe de soie et coton. Cependant la plu»part d'entre eux ne portent pas le *kombar*, et ils ne mettent »sur leur chemise qu'un manteau de laine." M. Napier (*Reminiscences of Syria*, tom. I, pag. 144) écrit *khumbaiz*, et il explique ce mot par *pelisse*, portée par les femmes de Beyrout. Cañes (*Gramatica*, pag. 171) a sans doute, le même mot en vue, quand il écrit قنبار, ce qu'il explique par *vêtement long qui va jusqu'à la moitié de la jambe.*

En Espagne aussi, le mot غنبار semble avoir désigné *une sorte de robe*, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *jubon vestido nuevo* (ce *nuevo* signifie-t-il ici *neuf* ou *nouveau*, c'est-à-dire introduit récemment?) par غُنْبَار, au pluriel غَنَابِير.

فِدَامْ

Ce mot désigne, suivant le *Kamous*, *le turban* (عمامة).

فَرُّوج

Bokhari (*Sahih*, tom. II, man. 356, fol. 167 v°) nous offre un chapitre, intitulé باب القباء وفروج حرير. Il observe sur le mot فروج: وهو القباء ويقال هو الذى له شق فى خلفه »Le فروج est le même vêtement que le *kabâ;* d'autres disent que »c'est le *kabâ*, fendu par derrière." Il parait donc que déjà du temps de Bokhari, on ne savait plus au juste ce que c'était que le فروج. Au reste la tradition suivante est rapportée dans le *Sahih*, sur l'autorité d'Ocbah-ibn-Amir (عامر): قال أُهْدِىَ لرسول الله صلى الله عليه وسلم فروج حرير فلبسه ثم انصرف فنزعه نزعا شديدا كالكارة له ثم قال لا هذا للمتقين تابعه عبد الله بن يوسف عن الليث وقال غيره فروج حرير »On »fit présent à l'Envoyé de Dieu d'un *farroudj* de soie; il s'en »revêtit et fit ses prières. Ensuite il s'en alla, et se l'arracha »impétueusement comme si c'était un fagot qu'il portait (1), »en disant: »Ceci ne sied pas aux hommes pieux." Abdollah-»ibn-Jousof raconte le même fait sur l'autorité d'Al-Laith; »mais un autre a rapporté que les paroles du prophète étaient: »»un FARROUDJ *de soie* ne sied pas aux hommes pieux.""

فَرَجِيَّة; au pluriel فَرَاجِى

M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 324) décrit ainsi ce vêtement: »La فَرَجِيَّة est une robe flottante, »faite ordinairement aujourd'hui de drap, à manches amples »et longues qui dépassent un peu l'extrémité des doigts, et qui

(1) C'est-à-dire une chose de très peu de valeur. Ceci semble être une expression proverbiale.

»ne sont point fendues. Cet habit est porté surtout par les »personnes d'une profession savante."

On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 49 v°) qu'Al-Melik-an-nasir-Daoud, lorsqu'il se trouva à Bagdad, reçut, parmi les habits qui composaient la *khilah*, فرجية ممّوج, c'est-à-dire: »une *feredjîyah* de camelot (1)." Ailleurs (man. 2 *n*, fol. 32 v°) il est question d'une فرجية زرقاء مُسنجبة مقتدرة (l. مُقَنْدَزة) »*feredjîyah* bleue, fourrée de »petit-gris et bordée de castor (2)." Dans le *Mesalek al ab-*

(1) Le mot مُمَوَّج doit être ajouté au Dictionnaire, comme désignant le camelot. C'est exactement le *vestis undulata*, *vestis cymatilis* des Latins. D. Germano de Silesia (pag. 263) explique موج من الجوخ (on y trouve للجوخ, mais c'est une faute d'impression) par: *Ciambellotto drappo. Vestis undulata.* (Afin qu'on ne pense pas que dans notre texte, il faut substituer موج à مموج, je dois avertir que le manuscrit B de Nowairi porte également مموج). On lit dans la Relation de Cotovic (*Itinerarium*, pag. 485): »Praeter sericas, ac laneas gossypinasque etiam ex »panno cymatili seu undulato (zambellotam vocant Itali) vestes habent. Is ex capra»rum pilis contexitur et Ancyrae præsertim (quae urbs Galatiae est, hodie Angori »vulgo dicta, egregiè laboratur, atque omnium praestantissimus habitus per universum »ferè orbem abundantissimè distrahitur."

(2) On lit dans un autre passage de l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *o*, fol. 116 r°): وعو بعلطات (l. بغلطاق) اطلس معدنى بسنجاب مقتدرة. Et ailleurs (man. 2 *n*, fol. 28 v°): خلعة من خزانة السلطان كاملة مسنجبة مفتدرة. Je n'hésite pas à substituer مقندزة aux mots مقتدرة et مفتدرة qu'offrent ces manuscrits, car M. Quatremère (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 216; voyez aussi pag. 271) a prouvé, dans une excellente note, que le participe مقندز ou مقندس signifie *composé de fourrure de castor*, et qu'il dérive du mot قندز ou قندس qui désigne *le castor.* En conséquence je traduis le premier passage de Nowairi, que je viens de citer: »c'était un *beglitâk* »de satin *madini*, fourré de petit-gris et bordé de castor." Et le second: »un habit »d'honneur complet, pris de la garde-robe du sultan, fourré de petit-gris et bordé »de castor."

r (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 216) il est égale-
ent question de »*feredjîyahs*, bordées de castor," portées
ıns l'Inde, par la masse du peuple.

On lit dans Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol.
49 r° et v°, événements de l'année 827): جدّد للمشائخ
الذين يحضرون سماع الحديث بالقلعة فراجى سنجاب وهـ
اول ما فُعِلَ بهم ذلك »Le sultan fit présent aux scheikhs qui
assistaient, dans le château, à la lecture des traditions du
prophète, de *feredjîyahs* neuves (³), doublées de petit-gris.
»Ce fut la première fois que les gens de cette classe reçurent
»un tel don." Et ailleurs (*apud* de Sacy, *Chrestomathie arabe*,
tom. II, pag. 267): وامّا مَنْ دون هولاء (⁴) فالفرجية الطويلة
الكم بغير تفريج »Ceux des kadhis et des docteurs
»(علماء) qui sont d'un rang inférieur, portent la *feredjîyah*
»avec des manches longues qui ne sont point fendues (⁵)." Dans
les *Mille et une Nuits* (éd. Habicht, tom. II, pag. 34), passage
cité dans le Dictionnaire de M. Freytag: فقصد نحو تربة ابيه
وشقّ بين المقابر وارخى فرجيته وكانت فوقانية بجاجات معطبة
مقصبة منسوجة بطراز ذهب مكتوب عليها هذه الابيات شعر

(³) Pour justifier ma traduction de ce passage, il n'est peut-être pas tout-à-fait inutile, que je cite ici un passage des *Voyages* d'Ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 3) où on trouve جدّدنا فيه الماء والحطب والزاد »Nous fîmes provision dans »ce port d'eau fraiche, de bois et de vivres." J'observe ceci pour que l'on ne soit pas enclin à penser, que j'aurais du traduire جَدَّدَ par: »il introduisit la coutume pour »les scheikhs de porter etc."

(⁴) Silvestre de Sacy a imprimé ذلك; mais هولاء est la leçon de nos deux manuscrits (man. A, n° 113, fol. 354 v°; man. B, n° 376, pag. 460).

(⁵) Silvestre de Sacy a traduit: *qui* N'EST *point* FENDUE. La *feredjîyah* est sans doute fendue, c'est-à-dire, qu'elle est ouverte sur le devant de haut en bas, mais les mots بغير تفريج se rapportent aux manches.

Dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 161) on lit ici tout simplement: وارخى ذيل فرجيته من فوق راسه وكانت منسوجة بطراز ذهب مكتوبًا عليها هذه الابيات. Je traduis ainsi ce passage, comme il se trouve dans l'édition de Habicht: »Il se rendit vers la *turbeh* (6) (grand mausolée) de son

---

(6) Le mot تُرْبَة est expliqué dans le Dictionnaire par *tumulus, sepulchrum*. Cette explication n'est pas tout-à-fait exacte. Le mot تُرْبَة désigne en Egypte et en Barbarie 1° *une sorte de grand mausolée*, ou plutôt *un temple construit sur un tombeau*. On lit dans la Relation de Tücher de Nürnberg (*Verzeichniss der Reysz*. fol. 368 v°): »Après avoir vu assez de cette revue, nous nous dirigeâmes vers une »*Muschkea* très-brillante, à laquelle on donne aussi le nom de *Turby*: on nomme »ainsi la sépulture de quelques Amirey Dyoderij (اميـر دوادار); mais c'était sur»tout ce Dyodar-ci, qui avait fait bâtir une *Muschkea* ou *Turby* très-magnifique, »sur laquelle on pourrait écrire beaucoup de choses." Dans celle de Helffrich (*Kurtzer unnd wahrhafftiger Bericht von der Reysz*, fol. 390 v°): »Il faut savoir que »les grands seigneurs — se font construire, hors de la ville, de grandes maisons ou des »églises, dans les lieux où, après leur mort, ils veulent être enterrés; ils lèguent à »ces édifices certains revenus (*gewisz eynkommen*), dont beaucoup de pauvres sub»sistent. Ils nomment ces sortes de sépultures *Turbe*." Le mot تربة se trouve assez souvent en ce sens, dans les auteurs arabes de l'Egypte. Dans l'ouvrage intitulé *Narrative of a ten years' Residence at Tripoli in Africa* (p. 37), le mot *torbah* est corrompue en *Turbar*; l'auteur de cet ouvrage dit que c'est un édifice ressemblant à une mosquée, et dans lequel se trouvent les tombeaux des membres de la famille royale. (Je ferai observer, en passant, que dans cette relation anglaise le *h* final des mots arabes (ـة) est presque constamment corrompu en *r*; ainsi, au lieu de *skiffeh* (سقيفة), on y lit *skiffer*; au lieu de *nubah* (نوبة), *nubar*; au lieu de *teskerah* (تذكرة), *teskerar* (pag. 42); au lieu de *Aisheh* (عائشة), *Aisher* (pag. 69)). Ces *turbehs* servent aussi de khâns, de caravanserais, car on lit ailleurs dans l'ouvrage de Helffrich (fol. 386 v°): »Cette maison est appelée par les Mores »*Can* (خان); à l'entour il y a plusieurs maisons où demeurent des Mores et des »marchands. Près de celles-ci il se trouve, en outre, plusieurs maisons de commerce »(*Kauffhäuser*), où logent les marchands étrangers qui arrivent avec les Caravanes,

père, passa parmi les tombeaux, et plaça le pan de sa *feredjîyah* sur sa tête (7). Or sa *feredjîyah* était une *feredjîyah* de dessus (8), garnie de boutons, faite de coton, ornée de pierreries (9), et dans laquelle on avait tissé une broderie d'or;

---

et qui portent le nom de *Turbie.* Elles sont fondées par les grands seigneurs qui les font bâtir pour que l'on se souvienne d'eux après leur mort. Dans ces édifices beaucoup de pauvres reçoivent aussi leur nourriture." 2° *un cimetière.* On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 75): جاء الى قبر فى وسط التربة «Il vint à un tombeau au milieu du cimetière." Dans le voyage de Niebuhr (*Reize naar Arabie*, tom. I, pag. 206) les mots *Turbet el jhûd* se trouvent expliqués par *les tombeaux des Juifs.*

(7) Ceci est traduit selon l'édition de Macnaghten qui tient lieu ici de commentaire.

(8) Voyez au mot فوقانية.

(9) Je ne sais pas trop bien s'il faut traduire مُقَصَّب par *broché d'or*, ou *orné de pierreries.* M. Lane semble être de la première opinion, car, quand on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom I, pag. 567): بعد ان زوّقوا حيطانها بالقماش المقصب, ce savant (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 536) traduit: *stuffs interwoven with gold.* Quand on lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 222): اخذتْ الستر وطرزتْه بالحرير الملون وزركشتْه بالقصب, M. Lane (tom. II, pag. 443) traduit: *ornamented it with the gold and silver thread.* Pour moi, j'aimerais mieux traduire مُقَصَّب par *orné de pierreries.* Le mot قَصَب désigne *des pierreries*, et dans quelques passages, comme par exemple dans celui qu'on lit dans notre texte, il existe palpablement une tautologie, si l'on traduit مقصب par *broché d'or.* Je sais qu'on m'objectera que le mot زركش dans le dernier passage des *Mille et une Nuits* signifie *brocher d'or.* Mais je ferai observer que, dans l'ouvrage que je viens de citer, le mot زركش ne signifie quelquefois rien d'autre qu'*orner magnifiquement.* On y lit (tom. II, pag. 46): زركش الرفوف بالذهب والقطع المثمنة «Il orna magnifiquement les corniches (de la boutique) d'or et de pièces d'étoffe de valeur." (Voyez sur le mot رَفّ au pluriel رُفُوف, M. Fleischer, *de glossis Habichtianis*, pag. 91). Au reste, on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 19 B, fol. 25 r°): ان خلع طردوحش خلع طردوحش مقصب «Si le sultan donnait en guise

»sur cet habit les vers suivants étaient écrits etc." J'ai rapporté les adjectifs معطبة — منسوجة à l'habit lui-même et non pas aux boutons, parce qu'on lit un peu plus bas, dans la même histoire (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 165): الفرجية المنسوجة بالذهب. Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327) parle de cet habit; il écrit *feridsji* et il ajoute que ce vêtement est fait, selon la saison, de drap, de CAMELOT, ou de soie.

»de *khilah* un *tardouhash*, Kerim-ed-din donnait comme *khilah* un *tardouhash* orné »de pierreries." Plus bas (man. 19 B, fol. 30 v°): خلع على الاثنين طردوحش مقصّب بذهب (ces points voyelles se trouvent dans le manuscrit autographe) »il donna à ces deux hommes comme *khilah* un *tardouhash* orné de »pierreries et broché d'or." Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 377) il est question de نحو من ثمانين شقة اطلس مقصب »à peu près »quatre-vingt pièces d'étoffe de satin orné de pierreries." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 208) une femme demande: عل عندك تفصيلة طردوحش مقصب طرش. Comme le mot طرش ne donne ici aucun sens, il faut y substituer probablement: بطرز. Parce que j'ai eu occasion de parler du mot مقصّب, je parlerai encore ici du mot قَصَبَة, au plur. قَصَبات. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 576): وفى رقبته طوق من الذهب الاحمر وثلث قصبات من الزبرجد. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 607), dans une note sur ce passage, avoue qu'il ignore quel est ici le sens du mot قصبات; il conjecture cependant qu'il doit signifier *oblong cylindrical beads*. Je crois que cette conjecture est excellente pour ce passage, mais le même mot signifie aussi *une houppe*, de la forme indiquée par M. Lane, car je lis dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man 2 *e*, fol. 116 v°): شاش تساعى معقمر (?) بقصبات زركس »un *schdsch*, tourné »neuf fois autour de la tête — et garni de houppes de brocart." Or, de Bruyn (*Reizen* etc., pag. 218) dit en parlant du turban des Arabes au Caire: »un voile de soie noir, »tissu à raies d'or, et orné, pour la plupart, de houppes de la même soie." (Comparez la figure n° 90).

Les *feredjîyahs* faites en Egypte, semblent avoir acquis une grande réputation, et même on les transportait vers des pays lointains. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 246 v°) dit, en parlant du vézir des îles Maldives: وعليه فرجية مصرية من المرعز »Il portait une *feredjîyah* de »la fabrique d'Egypte, faite de laine (10)."

En décrivant le costume des Turcs d'Alger, Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 20, col. 3) s'exprime en ces termes: »Au lieu de manteau, tous en général, portent une autre »robe en drap de couleur, et plus ordinairement en écarlate, »ou en drap de Londres, faite à la mode de Venise, qui va jus»qu'aux pieds, et qui est ample et ouverte par devant. Cet habit »n'a point de collet, et il se nomme *ferja;* il a les manches larges, »et plus longues que celles du *jalaco* et du *tajetan* (l. *cafetan* »خفتان), car elles couvrent les bras, et, en tout temps, les »hommes graves et de réputation, portent cet habit sur le »*tafetan;* tous les autres le portent quand il fait un peu »froid; car quand il fait chaud, ou quand l'air est tempéré, »ceux-ci le jettent communément, plié en quatre, sur l'épaule »gauche, comme (chez nous) les voyageurs en usent avec leurs »manteaux; et de cette manière ces gens vont par la ville." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche gewesten*, pag. 240, col. 1) parle également de la *Ferezsya* d'un des ambassadeurs du roi de Maroc, qui vinrent à Amsterdam

(10) Le mot مرعز se trouve aussi ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Batoutah, comme désignant une sorte d'étoffe (fol. 120 v°; 140 v°; 213 v°). Il paraît que c'est une étoffe de laine, car on lit ailleurs chez ce voyageur (fol. 99), dans son article sur la ville de Mâredin: وبها تُصْنَعُ الثياب المنسوبة اليها من الصوف المعروف بمرعز*

en 1659; mais selon cet auteur, c'est un vêtement à demi-manches.

Le فراجه (car c'est ainsi qu'on écrit en turc) de Constantinople, ne diffère pas de la فرجية égyptienne. On peut en voir la description dans la Relation de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I, pag. 190); dans celle de Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant*, pag. 56); dans le voyage de Corneille de Bruyn (*Reizen* etc., pag. 131) etc. Mais dans cette ville, cet habit est porté également par les *femmes* quand elles sortent (Thévenot, pag 106; de Bruyn, pag. 132), ce qui, je pense, n'est pas le cas en Egypte, ni au Magreb.

Le mot turc فراجه a passé dans le grec moderne: ὁ φερετζὲς. Je pense que le mot italien *ferraiuolo* n'est que le diminutif italien du mot turc فراجه, et que le terme espagnol *herreruelo* dérive de ce mot italien.

فَرْمَلَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Au rapport du capitaine Lyon (*Travels in Northern Africa*, p. 6) qui écrit *farmela*, il désigne, à Tripoli en Afrique, »un »gilet à larges galons d'or, ouvert sur le devant, et garni de »boutons, mais sans boutonnières." On porte ce gilet sur un autre qui porte le nom de صدرية (voyez ce mot).

فَرُودِيَّةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En décrivant le costume des dames au Caire, M. Lane (*Mo-*

ern *Egyptians*, tom. I, pag. 58, 59) s'exprime en ces termes: »La coiffure consiste en une طاقية, un طربوش, et un fichu carré, qu'on nomme فَرُودِيَّة, et qui est fait de mousseline imprimée ou peinte, ou bien de crêpe. On l'attache »étroitement autour de la tête, et l'ensemble de cette coiffure »s'appelle رَبْطَة (1). Deux ou plus de ces fichus étaient généralement en usage, il n'y a pas longtemps, pour former le turban de dame; on s'en sert encore quelquefois aujourd'hui à »cet effet, mais dans ce cas ces fichus sont toujours aplatis de »manière à former une coiffure haute et platte, de sorte qu'elle »diffère beaucoup du turban des hommes."

فروق

Ce mot que je cherche vainement dans tous les Dictionnaires, tant arabes que persans, doit désigner *une sorte de coiffure*, car Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 101 v°) dit, dans la description de la ville de Dehli: ويمشى بين يديه ايضا النقباء وهم ثلثمائة وعلى راس كل واحد منهم فروق ذهب وعلى وسطه منطقة ذهب. Maintenant, il s'agit

---

(1) Le mot رَبْطَة manque dans le Dictionnaire. M. le comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113) dit également qu'il désigne: *l'ensemble de la coiffure*. Le mot ربطة désigne encore: *une balle*, *un paquet*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 177): فامر التاجر العبد ان ياتيه بربطة الحرير من صدر الدكان فاتاه بها وفتحها وخرج منها عدة قناعات »Le marchand ordonna à l'esclave de lui apporter une balle de soie qui se trouvait dans le fond de la boutique; »l'esclave l'ayant apportée, le marchand l'ouvrit, et il en sortit un grand nombre »de voiles."

de savoir si ce mot est magrebin ou persan: c'est-à-dire si Ibn-Batoutah veut indiquer que ces gens portaient une coiffure, ou un bonnet, qu'on appelait au Magreb فروى, ou si c'était à Dehli qu'on lui donnait ce nom. Comme je n'ai pas encore rencontré le mot فروق ailleurs, je ne puis décider cette question.

فَس

Ce mot manque dans le dictionnaire.

On sait que les Turcs à Constantinople, nomment le bonnet qu'ils portent sous le turban, فَسْ; ce bonnet emprunte son nom de la ville de Fez, et l'on peut comparer la description détaillée qu'en donne M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 183, avec la planche). A en croire Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 50), il porte le même nom en Arabie. (Ce voyageur écrit *Fäs*). Mais Niebuhr nous apprend que les Arabes portent dix ou quinze de ces bonnets à la fois, dont quelques-uns sont en toile de lin, et d'autres en drap épais, broché de coton; celui de dessous est quelquefois brodé d'or. (Je n'ai pas trouvé cette particularité ailleurs). Pour la plupart, il se trouve sur ces bonnets la sentence لا اله الا الله محمد رسول الله, ou quelque autre verset du Coran. Le colonel Scott (*Journal of a residence in the Esmailla of Abd-el-Kader*, pag. 5, 6) affirme que le bonnet rouge et haut, appelé *fez*, est porté par toute la milice de l'empereur de Maroc.

فشطان

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 59) dit, en parlant d'un scheikh de la Mecque: وكنتُ اراه حين ذلك لابس جبة بيضا قصيرة من ثياب القطن المدعو بالفشطان كان يلبسها فى بعض الاوقات »Je l'avais vu alors, revêtu d'une *djobbah* blanche et courte, faite de coton, et appelée فشطان, qu'il portait quelquefois." Serait-ce peut-être le mot turc فِسْتان? Je n'oserais l'affirmer, car cet habit n'est porté que par les *femmes* (voyez le Dictionnaire de Meninski, et la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 112); et d'ailleurs il me paraîtrait assez étonnant de trouver déjà des mots turcs, employés à la Mecque, dans le XIV^e siècle de notre ère, à peu près deux siècles *avant* la conquête de ce pays par les Othomans.

فَشْطُول

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

En Espagne, une espèce de coiffure portait ce nom, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*), après avoir expliqué *velo o toca de muger* par عمرونة, dit *velo assi* فَشْطُول, au pluriel فَشَاطِل.

فِنْجَانْ

Ce mot manque dans le Dictionnaire comme désignant une sorte de *coiffure*.

Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 220) dit en décrivant le costume des dames du Caire: »Leur tête est couverte d'un »*fingean* qui est une sorte de couvrechef de carton d'un pied »de haut doré ou peint selon la condition des personnes, et »quelquefois couvert de feuilles d'argent, au haut de la tête il »sort de dessous le couvrechef une partie d'un mouchoir qui »descend jusque sur le front et cache tous leurs cheveux par »devant." (Voyez aussi *ibid.*, pag. 248).

J'avoue que je n'ai pas trouvé ailleurs, soit dans un auteur arabe, soit dans un voyageur européen, le mot فنجان employé en ce sens. Cependant Coppin est un voyageur si exact et si respectable, que, quoique peu connu, il mérite bien plus de confiance, que plusieurs voyageurs modernes qui jouissent d'une grande réputation. D'ailleurs, il n'est pas du tout improbable, qu'on ait donné de nom de فنجان à une sorte de bonnet. Le فِنْجان est une tasse à café (comparez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 205) qui, si on la place le haut en bas, ressemble assez, pour la forme, au *couvrechef*, décrit par Coppin. Ce que j'avance ici se trouve confirmé, je pense, par le passage suivant de d'Arvieux (*Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir*, pag. 211): »Leur ornement de »tête [des dames chez les Bédouins] est un bonnet d'or ou »d'argent, fait comme une maniere d'ecuelle ou de GOBELET." Je ne dis pas que d'Arvieux parle du فنجان: c'est, selon toute probabilité, la عرقية qu'il a en vue; mais quand un voyageur européen compare une espèce de coiffure à un *gobelet*, ne se peut-il pas très-bien que les Arabes aient appliqué le nom d'une *tasse* à une coiffure semblable?

فوطة, diminutif فُوَيْطَة (1).

Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 195),

(1) Je donne ici les différentes acceptions dans lesquelles j'ai rencontré jusqu'à présent le mot فوطة, pendant le cours de mes lectures. Elles manquent dans le dictionnaire, ainsi que les différentes espèces de vêtements que ce mot indique, et qu'on trouve dans le texte. Le mot فوطة désigne 1° *une serviette*. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 191 v°) dit, en parlant du roi de Dehli: فإنْ كان عيد الاضحى أُتِىَ السلطان بجمل فنحرها برمح يسمّونه النيزة بكسر النون وفتح الزاى بعد ان يُجْعَل على ثيابه فوطة حرير توقيا من الدم »Quand c'est la fête du sacrifice, on apporte au sultan un chameau qu'il tue avec une lance, appelée [en persan] *nizeh*, après avoir mis une serviette sur ses habits, pour que le sang ne les souille pas." Ailleurs (man., fol. 146 r°) le même voyageur dit, en parlant des Bulgares du Volga: وياتى الباروجى وهو مقطع اللحم وعليه ثياب حرير قد رُبط عليها فوطة حرير »Alors vient le grand écuyer tranchant qu'ils nomment *baroudji*, revêtu d'habits de soie, sur lesquels est attachée une serviette de soie." On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 678). سفرة مغطاة بفوطة من الحرير »une table, couverte d'une serviette de soie."

Les esclaves portaient ordinairement une serviette, فوطة, à la ceinture, lorsque le maître prenait son diner. (Comparez les *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. III, pag. 300). De nos jours chacun se sert d'une فوطة ou *serviette (napkin)* pendant le diner. (M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. I, pag. 212). En Egypte on emploie aujourd'hui le proverbe »فوطة بحواشى وما تحتها شى, que Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 482) traduit de cette manière: »une serviette avec de (beaux) bords, et rien dessous." Burckhardt ajoute: »Ce proverbe signifie: beaucoup de bruit et peu de besogne »(*Puff without reality*). On place souvent les présents qu'on offre aux gens d'une condition »élevée, sur une planche ou assiette, et on les couvre de serviettes ou mouchoirs, joliment brodés »(فوطة)." Le mot فوطة désigne 2° *un drap de lit.* On lit dans le *Voyage dans la Palestine vers le Grand Emir* (pag. 18) de d'Arvieux: »un autre grand »drap de toile et de lin rayé de bleu et de blanc qu'ils appellent *Fotta,* devoit »servir de drap de dessous." Or, on lit dans l'Histoire d'Abou-'l-hasan le bouffon, qui

cité aussi par M. Freytag, a déjà donné quelques détails intéressants sur ce mot.

Le mot فوطة, d'origine indienne, suivant les scoliastes et les lexicographes arabes, servait originairement à désigner une sorte d'étoffe, apportée de l'Inde; mais, dans la suite, on l'a appliqué à diverses espèces de vêtements qui, sans doute, étaient faites dans l'origine de cette étoffe. Il désigne donc 1° *une espèce de caleçon*, ou plutôt *une pièce d'étoffe que ceux des Arabes qui ne portent pas le caleçon proprement dit, emploient pour se couvrir les parties naturelles et les cuisses; un pagne.* On lit dans un passage de l'ouvrage de Hariri (*Makamat*, pag. 254), déjà cité par de Sacy: استثفر بفويطة, c'est-à-dire, suivant le scoliaste, il portait une petite *foutah* dont il s'était enveloppé les cuisses, et dont il avait attaché un bout à sa ceinture, en le faisant passer entre ses cuisses. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 106 v°) dit en parlant des habitants de Magadoxo (مَقْدَشْوا): وكسوتهم فوطة خزّ يشدّها الانسان فى وسطه عوض السراويل فانهم لا يعرفونه »Leurs vêtements consistent en une *foutah* de filoselle que l'on »attache à sa ceinture au lieu de caleçon, car ils ne connais-

---

se trouve dans l'édition, donnée par Habicht, des *Mille et une Nuits* (tom. IV, pag. 171) que cet homme, en feignant de mourir, enjoint à sa femme de le couvrir d'une *foutah* de soie (فانشرى علىّ فوطة حرير). On couvrait donc anciennement les morts d'une *foutah*, c'est-à-dire, je pense, d'un drap de lit. Il semble résulter d'une note de M. Lane (tom. II, pag. 378 n° 17) sur ce passage, que cette coutume ne se pratique plus aujourd'hui.

Du mot فوطة s'est formé le verbe فَوَّطَ. On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 40): فَوَّطَهُ فى وسطه بفوطة من الحرير مزركشة بالذهب »Il lui mit, à la ceinture, une serviette de soie, brochée d'or."

sent pas ce dernier vêtement." Le même voyageur dit ailleurs, en parlant du roi de Hinaur (هنور) dans l'Inde: ويشدّ وسطه فوطة في. Au rapport de Shaw (*Reizen door Barbarijen en het Oosten*, tom. I, pag. 324), déjà cité par de Sacy, les femmes en Barbarie ôtent leurs caleçons, quand elles sont chez elles, et lient, autour des hanches, une pièce d'étoffe qui, tant en Barbarie qu'au Levant, porte le nom de *foutah*. Ces *foutahs* étaient faites de différentes sortes d'étoffes, car je lis dans l'article d'Ibn-Batoutah (man. fol. 259 v°) sur Sumatra: واخرج من البقشة ثلاث فُوَط احداها من خالص الحرير والاخرى حرير وقطن والاخرى حرير وكتان — — — فلبسْتُ فوطة منها عوض السراويل على عادتهم »Il prit de la ser»viette trois *foutahs:* la première en soie pure, la deuxième »en soie et coton, et la troisième en soie et lin; — — — alors »je me revêtis d'une de ces *foutahs*, au lieu d'un caleçon, »selon leur coutume." Dans l'ouvrage, intitulé *Ayîni Akberi* (man. pers. 1398) l'étoffe, appelée فوطة, est comptée parmi les brocarts. Les *foutahs* du Jémen semblent avoir été fameuses; du moins on lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 360): قامت الجارية على مَهْلٍ واخذتْ فوطةً يمانيّةً وثنّتْها مرّتَيْن وشمرت سراويلها »La jeune fille se »leva lentement, prit une *foutah* de la fabrique du Jémen, la »doubla, et ôta son caleçon." Ce vêtement semble être surtout en usage dans l'Arabie proprement dite, et les voyageurs en parlent; car je n'hésite pas à croire que Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 60) n'ait en vue la *foutah*, quand il mentionne »la pièce d'étoffe, qui est attachée autour des han»ches et qui retombe jusqu'aux genoux," que portent les Arabes du commun. C'est sans doute encore de la *foutah* que parle

Burckhardt (*Travels in Arabia*, tom. I, pag. 336), quand il dit: »En été, les hommes du peuple ne portent ordinaire»ment qu'une chemise, et, autour des hanches, une pièce de »nankin jaune des Indes, ou de lin rayé d'Egypte, au lieu »de caleçon."

Il parait que le mot فوطة sert à désigner 2° *une espèce de turban, une pièce d'étoffe dont on s'entoure la tête.* Je ne me rappelle pas d'avoir rencontré ce mot en ce sens que dans Makrizi (*apud* Silvestre de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. I, pag. 65 du texte), qui rapporte que Hakim biamrillah portait, pendant ses promenades à cheval, des sandales aux pieds, et une *foutah* sur la tête (وفوطة على راسه).

Le mot فوطة désigne 3° *une pièce d'étoffe qu'on place sur le dos, pour se garantir du soleil.* Ibn-Batoutah (man., fol. 109 r°) dit en parlant de la ville de ظفار (وهي اخر بلاد اليَمَن على ساحل البحر الهندى, fol. 108 v°): ولباسهم القطن وهو يجلب اليهم من بلاد الهند ويشدّون الفُوَط فى اوساطهم عوض السراويل واكثرهم يشدّ فوطة فى وسطه ويجعل فوق ظهره اخرى من شدّة الحرّ »Les vêtements des habitants de Dhafâr, *la der»nière ville du Jémen, située sur le bord de la mer indienne,* »sont faits de coton qu'ils tirent de l'Inde; ils attachent les *fou»tahs* à la ceinture, au lieu de caleçon, et la plupart d'entre eux »lient une *foutah* à la ceinture, et en mettent une autre sur »le dos, pour se garantir de la châleur extrême."

Enfin le mot فوطة désigne 4° *le linge ou tablier qu'on attache à sa ceinture, en entrant dans le bain.* Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. fol. 92 v°) dit, en décrivant les bains magnifiques de Bagdad: (lis. احداها) وكل داخل يعطى ثلاثا من الفوط احداهما يتزر بها عند دخوله والاخرى يتزر بها عند خروجه والاخرى

»On donne à chacun ينشف (بها ajoutez) الماء عن جسده
»qui entre dans le bain trois *foutahs;* on se sert de la pre-
»mière en guise de caleçon, en entrant dans le bain, de la
»seconde quand on en sort, et avec la troisième on s'essuie le
»corps." De la Motraye (*Voyages*, tom. I, pag. 107) donne
à ce tablier son nom turc *Esthimale* (c'est-à-dire پشتمال), et
il dit qu'il est fait »de toile de cotton bleuë ou brune."

فَوْقَانِيَّة

Il résulte évidemment d'un passage de l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi que nous avons publié au mot بقيار, et par un autre que nous allons donner tout-à-l'heure au mot قبع, qu'anciennement la فوقانية n'était portée que par les kadhis. Mais après la conquête de l'Egypte par les Othomans, il n'en était plus ainsi. Je pense que le mot فوقانية désigne une sorte de فرجية; car au lieu des mots qu'on lit dans l'édition de Habicht des *Mille et une Nuits* (tom. II, pag. 71), passage cité par M. Freytag: وهذا شاشه على الكرسى ونمشته وفوقانيته »Ceci est son *schâsch* (turban), placé sur la chaise [1], et voici »encore son poignard [2] et sa *faukânîyah*," l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 178) porte: واخذ الشاش والطربوش

[1] Le mot كرسى qui se trouve fréquemment, en ce sens, dans les *Mille et une Nuits*, désigne une chaise qui sert exclusivement à y placer le turban, pendant la nuit. Ce meuble s'appelle aussi كرسى العمامة. M. Lane en donne une description détaillée dans une de ses belles notes sur sa traduction anglaise de l'ouvrage que je viens de nommer (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 325), et il en parle également dans ses *Modern Egyptians* (tom. I, pag. 47).

[2] Voyez sur le mot نمشة M. Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 173.

واخذ الفرجية, »Il prit le *schâsch*, le *tarbousch* (bonnet, ca- »lotte) et la *feredjîyah*." En outre, on lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Habicht, tom. I, pag. 34): وارخى فرجيته وكانت فوقانية. Mais s'il y a quelque différence entre la فرجية et la فوقانية, ce qui ne me paraît pas improbable, je dois avouer que j'ignore en quoi elle consiste. Par le passage de Nowairi qu'on va lire au mot تبع, il pourra sembler assez probable que la فوقانية est la جبة. Au reste la جبة ne diffère pas, pour la forme, beaucoup de la فرجية.

تُبْعٌ, au pluriel أَتْبَاعٌ.

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dans la liste des mots arabes, donnée par Breitenbach (*Beschreibung der Reyse unnd Wallfahrt*, fol. 115 v°), voyageur qui visita l'Orient en 1483, le mot *cobeth* est expliqué par *cappe* (calotte). En effet, c'est la calotte qu'on appelle aujourd'hui en Egypte طاقية ou عرقية, et qu'on met sous le bonnet appelé طربوش, qu'on entoure ensuite de la pièce d'étoffe, pour former de cette manière le turban complet. Si, dans l'édition de Macnaghten des *Mille et une Nuits* (tom. I, pag. 172) on trouve: فنظروا شابا مليحا بقميص وطاقية كُشِفَ من غير لباس, l'édition de Habicht (tom. II, pag. 63) porte en cet endroit: وهو شاب مليح مخفف اللباس بقبع كُشِف وقميص بلا سراويل. On lit ailleurs dans le même ouvrage (éd. Habicht, tom. II, pag. 20): خَيَّطَها حرزًا فى تُبعه تحت شاشيته »Il cousit le papier, pour »le bien garder, dans son *kob*, sous sa *schâschîyah*," c'est-à-dire, dans le *kob* qui se trouvait sous son bonnet ou طربوش. Plus bas (éd. Habicht, tom. II, pag. 60): بقى بقميص وتبع Il s'était

dépouillé de ses habits pour se mettre au lit, »et n'avait gardé »que sa chemise et son *kob*," et un peu plus loin, dans la même histoire (éd. Habicht, tom. II, pag. 62): وهو على حالته بقبع خطاى ازرق وقميص الخ. Les mots: قبع خطاى ازرق signifient, sans doute: un *kob* bleu, fait d'étoffe de Khatai, c'est-à-dire de soie de Chine, car on lit également dans Mirkhond (*Historia Seldschukidarum*, pag. 11): واز نفائس مملكت خطاى جامهاى گرانمايه به او بخشيده »Il lui fit présent d'habits pré»cieux, choisis parmi les plus magnifiques du royaume de »Khatai," c'est-à-dire de la Chine. Le passage suivant se trouve dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *o*, fol. 103 r° et v°): عُرِضَتْ عليه الوزارة فى الدولة المنصورية فاباها وتنصّل منها كلّ التَنَصُّل وبالغ فى ردّها كل المبالغة وانتهى حاله فى الفصل منها الى ان حضر الى الدركاه بباب القلعة وتلّ طيلسانَهُ وقلع عمامته وفوقانيته (le manuscrit porte: فوقابقية) وبقى بقبع ودلق وهو قائم فقام الامرآء لقيامه وصاروا حوله حلقة وهم لا يعرفون موجب فعله لذلك ثم جاء نائب السلطنة الامير حسام الدين طرنطائى وهو على هذه الصورة فتألّم وسأله عن خبره فقال له انا انما وصلْتُ من بلدى بمثل هذا الملبوس الذى علىّ وانا اكتسبْتُ بصحبتكم وخدمة السلطان زيادة على ما جئْتُ به وهو هذا الطيلسان وهذه الجبّة والعمامة فان ضمنْتَ لى على السلطان اعفاءى من هذا الامر الذى طلبنى بسببه وابقاءى على ما انا عليه وإلّا فلا ارجع الى لباسى هذا ابدًا وارجع الى بلدى بهذه الحالة فبكا الامراء وعظموه والبسه نائب السلطنة تماشة وضمن له صرف الوزارة عنه »On présenta au »kadhi-al-kodhât Malékite, Zain-ed-dîn-Abou-'l-Hasan-Ali, la »charge de vézir, sous le règne d'Al-Mansour. Il ne voulut »point l'accepter, s'en excusa de toutes les manières, et la re»fusa avec la plus grande opiniâtreté. Il désirait si ardem-

»ment de repousser cet offre, qu'il se rendit vers la salle à »l'entrée du château [1]. Il avait ôté [2] son *tailesân* (voile »qui couvre les épaules), son (gros) turban (d'homme de loi) »et sa *faukânîyah* (robe de kadhi), et il ne portait qu'un *kob* »(calotte) et un *dilk* (vêtement de moine, composé de lam»beaux de diverses couleurs). Comme il se tenait debout, les »émirs se levèrent aussi et l'entourèrent, ne sachant pas la »cause de sa manière d'agir. Quand donc le kadhi était habillé »de cette manière, le vice-roi, l'émir Hosâm-ed-din Tarantâni, »entra ; il montra une douleur très-vive, et demanda au kadhi »pour quelle raison il se trouvait dans cet état. En arrivant de »mon pays, répondit celui-ci, je n'avais que des vêtements sem»blables à ceux-ci ; mais, après avoir eu le bonheur de jouir de »votre amitié et de servir le sultan, j'ai gagné plus qui je n'ai »apporté ici, car j'ai acquis ce *tailesân*, cette *djobbah* et ce gros »turban (la charge de kadhi). Si donc vous voulez me promettre »de persuader au sultan de m'excuser de ce poste qu'il m'a of»fert, et de me laisser dans la condition où je me trouve, je »m'estimerai heureux ; mais si vous ne voulez pas me le promet»tre, je ne mettrai plus jamais ces habits de kadhi, et je retour-

---

[1] »Extra Alcairum in confinio suburbii *Beb Zuailae*, Sultani castrum in montis »dorso constructum visitur, quod eminentibus et vastis moenibus cinctum, elegantis»simisque palatiis exornatum, vix perfectè describi potest," dit Léon-l'Africain (*Descriptio Africae*, pag. 700). On trouve dans la Relation du Voyage de van Ghistele (*T Voyage van Mher Joos van Ghistele*, pag. 168) qu'il faut passer par neuf ou dix cours, portes et salles, pour arriver au lieu où se trouve le sultan. Je pense donc que par l'expression الدركاه بباب القلعة, il fait entendre ici la première de ces cours, portes et salles.

[2] Le verbe قلّ ne présentant ici aucun sens plausible, je lis: وقلع طيلسانَهُ وعمامته وفوقانيته*

nerai, en ce costume-ci, vers mon pays. Après ce discours, les émirs se mirent à pleurer et firent au kadhi les plus grands honneurs; le vice-roi lui donna ses propres habits et lui promit de faire en sorte qu'on ne l'importunât plus du vézirat."

Le pluriel du mot قُبْع, savoir أَقْبَاع, se trouve dans le *Me-malek al-absar* (voyez *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 215) et dans la *Description de l'Egypte* de Makrizi (tom. II, man. 372, pag. 354). Ailleurs (tom. II, man., pag. 361) Makrizi parle du سوق الاقباعيين, mais, en cet endroit, il ne donne aucun détail sur l'espèce de vêtement dont nous venons de parler (3).

قُبْقَاب, قَبْقَاب

Les قَبْقَاب, ou, comme en Egypte on prononce plus communément aujourd'hui, قُبْقَاب, sont, suivant M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, pag. 61, 62): »des sabots, ou patins, »ayant ordinairement quatre à neuf pouces d'élévation, et »ornés pour la plupart de nacre de perles, ou d'argent, etc. »Les hommes et les femmes en font toujours usage dans les »bains; mais les dames les portent rarement dans leurs

---

(3) Au Magreb, le mot قُبْع désigne *le capuchon* du برنس ou قبلار, ainsi que Dapper (*Naukeurige beschrijvinge der Afrikaensche gewesten*, pag. 240, col. 2) l'atteste expressément. Il écrit *Kob*. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) écrit *caban*. — Quant au mot قُبَّعْة qui devrait suivre ici, et qui est le Chaldéen קִבְּעָא, je n'ai pu l'admettre dans le texte, parce que jusqu'à présent, je ne l'ai pas rencontré dans un auteur arabe, et que je doute qu'effectivement les Arabes aient porté cette coiffure. En Chaldéen קִבְּעָא désigne une sorte de turban (voyez le Dictionnaire de Buxtorf), et le *Kamous* explique قُبَّعَة par برنس.

»maisons; quelques-unes ne les portent que pour em»pêcher les pans de leurs habits de trainer; d'autres en »font usage pour se donner une taille élancée." Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 143) dit, en rapportant le proverbe بدال مشيك بقبقابك شيلى شراميطك من اكعابك (au lieu [1] de marcher sur des *kabkábs*, il faudrait ôter les lambeaux [2] de vos talons): »*Kabkabs* sont des échasses ou des mules de bois, »ayant quatre ou cinq pouces d'élévation, sur lesquelles les »femmes marchent dans les bains, et les dames d'une condi»tion noble dans leurs maisons. Ces dernières portent leurs »*kabkabs*, ornés de différentes espèces de houppes d'argent, et »marquetés de nacre de perles."

On peut voir la figure de cette singulière espèce de chaussure dans l'ouvrage de Belon (*Observations*, pag. 234) où l'une des dames porte »des patins hauts eslevez de terre." Coppin (*Le Bouclier de l'Europe*, pag. 220) dit, en parlant des dames au Caire: »Elles ont une sorte de patins de six ou sept »pouces de haut, qui ne sont pas si bien faits que ceux d'Italie."

Nous retrouvons les قبقاب en Syrie. En parlant du costume des habitants de Tripoli de Syrie, Rauwolf (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 50) s'exprime en ces termes: »Dans les »maisons et sur les rues, ils portent aussi souvent des souliers »de bois (*Holzschüch*). Ils ont plus d'un demi-empan de hau»teur, et sont échancrés profondément au dessous, au mi»lieu, entre les deux morceaux de bois que touchent la terre;

---

[1] »بدال s'emploie, dans le langage arabe de l'Egypte, au lieu de بدل." Note de Burckhardt.

[2] »شرموطة est en usage, chez les Egyptiens, pour désigner *un lambeau* »(*a rag*) et aussi pour désigner: *une vile salope* (*a vile slut*)." Note de Burckhardt.

ils sont aussi peints joliment de plusieurs couleurs. Les femmes les portent de même." On voit par l'ouvrage de Corneille de Bruyn (*Reizen*, pag. 362) que cette chaussure était aussi portée par les dames d'Alep. Ce voyageur en donne la figure (nº 189). Encore de nos jours, elle est en usage dans cette ville; car von Richter (*Wallfahrten im Morgenlande*, pag. 263) dit: »Dans »leurs maisons, les femmes marchent sur des patins (*Stelzschu-* »*hen*) élégants, marquetés de nacre de perles."

Les تبقاب sont aussi en usage en Arabie. Les Arabes les portent souvent dans leurs maisons, au rapport de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 60) qui en donne la figure (Pl. II, A, B, C.)

Comme ce genre de chaussure a plusieurs pouces d'élévation, il ne paraîtra pas étrange que le Lors qui, au témoignage de l'auteur du *Mesalik al-absar* (*Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 331), marchait sur une corde, en portant des تبقاب, rendit les spectateurs stupéfaits, car en Egypte et en Syrie, l'art du funambule n'était pas encore arrivé à ce point de développement extraordinaire auquel il est arrivé parmi nous.

Je ne retrouve cette chaussure ni au Magreb, ni dans les contrées orientales. Il semble cependant qu'on s'en servait en Espagne, car Pedro de Alcala traduit *çanco de palo* par تبقاب.

تَبْنُور, قَبِلَار, قَبَلَّار, قَبِيلَة

Ce mot manque dans le dictionnaire.

En espagnol *capilla* signifie *capuchon*; il a passé dans la langue des Arabes d'Espagne, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *capilla de capa* par قَبِيلَة, au

pluriel قَبَايِل. De *capilla* s'est formé *capillar* ou *capellar*, *manteau à capuchon*. Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1611) explique *capellar* par »la cubierta a »la Morisca, que sacan en los juegos de cañas por librea, de »marlota y capellar." En effet, les Mores d'Espagne semblent avoir porté le *capellar* sur la *marlota*, et les anciens auteurs espagnols parlent souvent de la »marlota y capellar," que portaient les cavaliers arabes. (Voyez *Romancero de Romances Moriscos*, pag. 60, 130, 131, 147; *Guerras civiles de Granada*, fol. 162 r°, 175 v°, 200 v°, 237 r°). A en croire un ancien commentateur des *Guerras civiles* (fol. 109 v°), le mot *capellar* désignait un »petit mantelet à la Turque qui s'attache dessous »le bras droict." Dans le *Tesoro de las tres lenguas* par Victor (Genève, 1609), ainsi que dans le *Tesoro* de César Oudin (Bruxelles, 1625), le mot *capellar* est traduit par *manteau de gendarme*.

Cependant dans le langage arabe parlé en Espagne, le mot قَبِلَّار semble avoir désigné le *capuchon*, et non pas le manteau, car Pedro de Alcala traduit *capirote vestidura* (capuchon), par قَبِلَّار, au pluriel قَبِلَّارات, et قبيلة paraît avoir été employé dans le sens de *manteau à capuchon*, car l'auteur que je viens de citer, traduit *cugulla con capilla* par قَبِيلَة, plur. قَبَايِل. Au Magreb au contraire, قبلار était employé pour désigner le *manteau à capuchon*. Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 86) dit des habitants de Maroc: »Les habis des principaux »sont de soie, ils les nomment *capellares*, qui sont comme des »manteaux longs, avec leurs capussons ou *cabans* [voyez au mot »قبع] de soye et de laine." Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 2) dit qu'à Fez les ouvriers et d'autres

ersonnes du commun, et surtout les fantassins, les fusilliers et les rbalétriers à cheval, portent sur l'habit qui vraisemblablement st le *caftân* »des manteaux qu'ils nomment *capellares* (1) de drap bleu ou d'autre couleur." On lit dans l'article de Dapper *Naukeurige Beschrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 240, col. 2) sur le costume des ambassadeurs Marocains qui vinrent à Amsterdam en 1659: »L'ambassadeur *Mahomed Pinaılies* portait un surtout à peu près semblable au *Ohanijf* [خنيف] »de l'ambassadeur *Ibrahim Duquè*, mais garni par derrière d'un »capuchon qui avait une houppe au bout, comme on peut le »voir par la figure ci-jointe. On nomme cet habit *Bornous* »[برنوس] ou *Bornos* [برنس]; mais il était tout-à-fait fermé par »devant, et à cause de cela quelques-uns nomment un tel habit »*Kabbenur* ou *Kabbalar*. La houppe du capuchon, qui pend »en arrière, est faite habituellement d'une autre étoffe, par »exemple de poil de chèvre ou de brebis noir; son nom, en »arabe, est *Kalmous* ou *Sjaraba* (2); ils appellent le capuchon »*Kob* [قبع], mais il est rare qu'ils s'en servent pour s'en cou»vrir la tête."

Je n'ai pas retrouvé le mot *Kabbenur* ailleurs; je suppose que *Kabba* est l'espagnol *capa*, mais je ne puis présenter aucune conjecture sur la dernière syllabe *nur*.

---

(1) »*albornozes o capellares*." Il faut observer que chez Marmol, le substantif qui suit *o* est assez souvent le nom, donné par les résidents, à l'objet dont il parle.

(2) Habicht et M. Fleischer se sont fait la guerre sur le mot شرابة. Voyez le Glossaire sur le tom. Ier des *Mille et une Nuits*; *de glossis Habichtianis*, pag. 30; Préface du tome VIIe, pag. 8; Préface du tome IXe, pag. 14. Le témoignage exprès de Dapper prouve que M. Fleischer a raison et que شرابة signifie *houppe*, *flocon*. — Le mot *Kalmous* m'est inconnu.

قَبَاء

A en croire M. Freytag, on lirait dans Djeuhari: »Tunica »virilis exterior, pec. Persica: quae sub axillis per obliquum du»plicatur." Malheureusement Djeuhari ne dit mot de tout cela.

Le seul voyageur européen qui m'explique ce que c'est que le قباء des Arabes est Rauwolf, qui parcourut l'Orient en 1573. Il dit, en décrivant son costume pour partir d'Alep à Bagdad (*Aigentliche beschreibung der Raysz*, pag. 133) que lui-même et ses compagnons, se firent faire premièrement: »des *Caban* »bleus et longs (*blawe lange* Caban), qui étaient fermés sur le »devant avec des boutons, et tout-à-fait échancrés au cou; ils »ressemblent assez aux habits des Arméniens (*der Armenier* »*nit ungleich*)." Il se pourrait que ce fût le même habit que celui dont il parle plus haut (pag. 49), en décrivant le costume des habitants de Tripoli: »Ils aiment les habits joliment »colorés, quand cela ne leur coute pas beaucoup; ceux-ci sont »passablement longs, et garnis de boutons sur le devant." Sous cet habit ils portent la جبة. Le *kabâ* remplaçait donc la جبة de nos jours. (Ce que Cotovic, *Itinerarium*, pag. 487, écrit *Gaba* est, sans doute, le عبا, et non pas le قبا). Au contraire, deux passages de l'*Histoire du Jémen* font penser que le قباء est la même chose que le *caftân*. Or, on porte le *caftân* sous la جبة. On lit dans cet ouvrage (man. 477, pag. 298): خلع على الامير — خلعة نبيلة (1) من اجلّ القفاطين القباء. Et ailleurs

(1) Il faut ajouter le sens de *magnifique* que l'adjectif نبيل a quelquefois, au Dictionnaire. On lit ailleurs dans l'*Histoire du Jémen* (man. pag. 303): امر لهما بصلة نبيلة »Il ordonna de leur donner un présent magnifique." Le mot نبيل

(pag. 319): خلع على ابراهيم بن المطاهر قفطانا من القبا الصراصر[2]. La raison qui rend ce point assez obscur, c'est que depuis plus de deux siècles, ce vêtement n'est plus porté par les Arabes. Les anciens auteurs de cette nation ne décrivent pas un objet qui, de leur temps, était généralement connu, et les voyageurs européens ne pouvaient décrire ce qui, du temps qu'ils visitaient des pays arabes, n'existait plus.

Le قَبَاء était déjà en usage du temps de Mahomet. On trouve dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 107 v°) un chapitre, intitulé باب القباء وفروج حرير, où on lit: قسم رسول الله صلى الله عليه وسلم اقبية ولم يُعْطِ مَخْرَمَةَ شيئًا فقال مَخْرَمَةُ يبُنَى انطلق بنا الى رسول الله صلى الله عليه وسلم فانطلقتُ معه فقال ادخُلْ فادْعُهُ فدَعَوْتُهُ له فخرج اليه وعليه قباء منها فقال خبأْتُ هذا لك قال فنظر اليه فقال رضى مَخْرَمَةُ

---

se prend aussi dans le sens de *benignus*. On lit dans l'ouvrage de Marrakischi (*Al-Modjib*, man. 546, pag. 129): تَلَقَّاهُ لقاء نبيلا »Benigno modo eum excepit."

[2] Le mot صراصر qui manque dans le Dictionnaire, est sans doute un pluriel de صَرْصُور. Suivant le Dictionnaire, ce mot signifie *grand*, et il ne semble s'employer qu'en parlant des chameaux de l'espèce qu'on nomme بختى. Je dois avouer que je n'ai pas rencontré ailleurs le mot صرصور, au pluriel صراصر, dans le sens de *magnifique*, qu'il a sans doute ici; mais je ferai observer que le mot عظيم qui ne se trouve également dans le Dictionnaire, que dans le sens de *grand*, exprime souvent l'idée de *magnifique*, *superbe*. On lit dans l'*Histoire du Jémen* (man. pag. 21): خلع عليه خلعة عظيمة. Ailleurs (pag. 61): دخل الامير عبد الله مدينة صنعا فى هيئة عظيمة. Plus loin (pag. 112): امر له بخلعة عظيمة. Et encore (*ibid.*): عمل هنالك سماطًا عظيمًا لم يُرَ مثله. Et enfin (pag. 298): فدخل — مدينة صنعا ذلك اليوم فى هيئة عظيمة والزمر والطبل معه والاعلام. Dans Makrizi (*apud* S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 43): كانت جنازته عظيمة.

»L'Envoyé de Dieu distribua certain jour des *kabâs*, et ne donna »rien à Makhramah. Celui-ci me dit alors: ô mon cher fils! »Allez avec moi vers l'Envoyé de Dieu. J'allai donc avec lui. »Entrez, me dit-il, et demandez-lui de sortir afin que je lui »parle. Je le fis, et le Prophète sortit, revêtu d'un de ces »*kabâs*. C'est pour vous, dit-il, que j'ai gardé ceci. Aussitôt »que l'autre vit l'habit, il dit: Makhramah est content."

Au rapport de Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350), les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient, sous la dynastie circassienne: اقبية اما بيض او مشهرة احمر وازرق وهى ضيّقة الاكمام على هيئة ملابس الفرنج اليوم »des *kabâs*, soit blancs, soit rouges et bleus par dehors (³), »ayant les manches étroites comme les habits des Francs d'au- »jourd'hui." Plus bas (pag. 351) le même écrivain nous apprend que le sultan Al-mansour-Kelaoun abolit la mode de porter les manches étroites (ابطلوا لبس الكمّ الضيّق), et que son fils Al-melic-al-aschraf-Khalil donna à ses *khâssékis* et à ses mamlouks »des *kabâs* de satin *madini* (⁴)" (الاقبية الاطلس المعدنى).

Les *kabâs* étaient faits assez fréquemment, à ce qu'il semble, de satin. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 49 v°): خُلِع عليه قبا اطلس وشربوش »On lui donna, »comme *khilah*, un *kabâ* de satin, et un *scherbousch*." Plus bas (*ibid.*): قبا اطلس اسود »un *kabâ* de satin noir." Ailleurs (man. 2 *n*, fol. 26 r°, événements de l'année 681): ووقف بين يدى السلطان الف مملوك وخمس مائة مملوك عليهم الاقبية

(³) Le man. B porte également مشهرة; le mot مَشْهَر manque dans le Dictionnaire, mais je crois qu'il désigne *la partie extérieure* d'un habit.

(⁴) Voyez plus haut page 83 note (2).

الاطلس الاحمر بالطرز والكلوتات الزركش »Il fit présent au sultan de mille Mamlouks, et de cinq cents autres Mamlouks qui étaient revêtus de *kabâs* de satin rouge, garnis de bords de brocart ([5]), et qui portaient des calottes de brocart." Dans

---

([5]) Le mot طَرْز se trouve dans un passage des *Annales* d'Abou'l-feda (tom. V, pag. 80) et dans un autre d'Ibn-Khaldoun, publié par Silvestre de Sacy (*Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 118). Il manque dans le Dictionnaire, et M. Weijers a changé le طَرْز de ces passages en طُرَر, dans une de ses notes sur la *Historia Iemanae* de M. Rutgers (pag. 135). Bien que le mot طرز se trouve dans le Dictionnaire de Richardson, dans le sens de *bords brodés ou ornés* d'un vêtement, ce n'est pas le témoignage d'un Dictionnaire qu'il faut opposer à l'opinion d'un savant, si justement célèbre, mais des passages nombreux d'auteurs. Les voici. Je lis dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (manuscrit, pag. 129): جُبّة سوداء بطرز ذهب »une *djobbah* noire avec des bords d'or." Plus bas (pag. 242): جبة سوداء بطرز زركش »une *djobbah* noire avec des bords de brocart." Dans l'*Histoire des Toulounides* de Nowairi (man. 2 *k* (2), pag. 11): أَسْقَطَ احمد دعوة الموفق وقلع اسمَهُ من الطرز فلما بلغ الموفق ذلك امر بلعن احمد ابن طولون فى المنابر فى سائر الامصار »Ahmed abolit la prière pour El-»Mowaffak, et fit ôter son nom des bords" (brodés des drapeaux, je pense; comparez Soyouti *apud* S. de Sacy, *Chrestomathie arabe*, tom. II, pag. 268, où عصائب doit se traduire par *drapeaux*). »Cette nouvelle étant parvenue a El-Mowaffak, il or»donna de prononcer la malédiction sur Ahmed-ibn-Touloun dans toutes les villes (su»jettes à son empire)." Dans un manuscrit *autographe* de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 25 r°): خلع الاطلس المعدنى بطرز الزركش »il don»nait, comme *khilah*, une pièce d'étoffe de satin *madini* avec des bords de brocart." Ailleurs (fol. 30 v°): فخلع على المشار اليه منهم اطلس معدنيا بطرز زركش »Il donna à leur chef, comme *khilah*, une pièce de satin *madini* avec des »bords de brocart." Et enfin (fol. 135 r°): تشريف اطلس معدنى بطرز زركش »un vêtement d'honneur, fait de satin *madini*, avec des bords de brocart." Dans tous ces passages les manuscrits portent bien distinctement طرز et non pas طرر.

Le mot طَرْز signifie encore: *des étoffes de brocart*. Je lis dans l'*Histoire*

les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 159): وعلى ذلك قبا من الاطلس الاحمر »Cet homme portait un »*kabâ* de satin rouge."

Le قباء était aussi fourré quelquefois de pelleteries (Makrizi, *Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 358) [6].

---

d'Egypte de Nowairi (man. 2 *n*, fol. 89 r°): أحضر الصندوق الى الديوان السلطانى وفتح واعتبر ما فيه من الذهب — — حوائص ذهب وطرز زركش »On porta la caisse vers le *diwan* du sultan, on l'ouvrit, et on examina l'or qu'il renfermait; on trouva alors des ceintures d'or et des brocarts d'or." Ailleurs (man. 2 *o*, fol. 110 r°): ركبوا بالكلاوت الزركش والطرز الزركش »Ils se promenèrent à cheval, portant des calottes de brocart, et revêtus d'étoffes de »brocart d'or." Dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (manuscrit, pag. 100): ووجد له عند شخص اسكاف بقچ فيها طرز زركش وحوائص ذهب وكنابيش ما يعلم لها عدة »On trouva qu'il avait déposé, chez certain homme »qui exerçait le métier de cordonnier, des serviettes renfermant des pièces de brocart »d'or, des ceintures d'or, et des housses innombrables." Le mot طرروزات se trouve dans la même acception chez Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 107 r°): فرجية قدسي وتحتها من ثياب مصر وطرروزاتها الحسان »Une *feredjiyah* de l'étoffe qu'on nomme قدسي, et au dessous de celle-ci des habits de la fabrique d'Egypte, et de belles étoffes de brocart de ce pays." (Le mot قدسي dont l'étymologie et la véritable signification me sont inconnues, se rencontre dans trois autres passages d'Ibn-Batoutah, comme désignant une sorte d'étoffe. On lit chez cet auteur (man. fol. 129 v°): ثيابا من الملف والمرعز والقدسي والكمخا; ailleurs (fol. 130 r°): ثوب قدسي, et enfin (fol. 159 r°): وكان عليه فى ذلك الحين قباء قدسي اخضر وعلى راسه شاشية مثله). Le mot طرازات a le même sens. Je lis dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 351): كلفتات الزركش والطرازات الزركش والكنابيش الزركش »Les calottes de brocart, les pièces d'étoffes de brocart d'or, »et les housses de brocart."

[6] Je publierai à cette occasion ce passage de Makrizi dans son entier, parce qu'il est très-important pour la connaissance des diverses espèces de pelleteries, en usage en

On lit dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 88): قباء حرير بنفسجى يُفَرّى (le man. porte: بعرى) بقاقم مطرّز

Egypte, sous la dynastie circassienne: ثم سكن فيه صُنّاع الفراء وتجاره فعُرِف بهم وصار بهذا السوق فى ايام الملك الظاهر برقوق من انواع الفرو ما يجل اثمانها وتتضاعف قيمها لكثرة استعمال رجال الدولة من الامراء والمماليك لبس السمور والوشق والقاقم والسنجاب بعد ما كان ذلك فى الدولة التركية من اعزّ الاشياء التى لا يستطيع احد لبسها ولقد اخبرنى الطواشى الفقيه الكاتب الحاسب الصوفى زين الدين مقبل الرومى الجنس المعروف بالشامى عتيق السلطان الملك الناصر الحسن بن محمد بن قلاون انه وُجِد فى تركة بعض امراء السلطان حسن قباء بفرو قاقم فاستكثر ذلك عليه وتعجب منه وصار يحكى ذلك مدّة لعزّة هذا الصنف واحترامه لكونه من ملابس السلطان وملابس نسائه ثم تبذّلت الاصناف المذكورة حتى صار يلبس السمور آجاد الاجناد واجاد الكُتّاب وكثير من العوام ولا تكاد امراة من نساء بياض الناس تخلو من لبس السمور ونحوه والى الآنَ عند الناس من هذا الصنف وغيره مِنْ الفرو شىء كثير »Ensuite, »les fabriquants et les vendeurs de pelleteries demeurèrent dans ce marché qui em- »prunta d'eux son nom (سوق الفرّائين). Du temps d'Al-melik-at-thahir- »Barkouk, il se trouvait dans ce marché diverses sortes de pelleteries dont le prix »était très-élevé, et dont la valeur était portée au double, parce que ceux qui se »trouvaient à la cour, savoir les émirs et les mamlouks, faisaient si fréquemment »usage de fourrures de zibeline (*a*), de loup-cervier (*b*), d'hermine (*c*) et de petit- »gris. Auparavant, ces fourrures étaient comptées, sous la dynastie turque (baharite), »parmi les choses les plus rares et que personne ne pouvait se procurer. Un tel m'a »raconté qu'on trouva parmi la succession d'un des émirs d'Al-melik-an-nasir-al-Hasan- »ibn-Mohammed-ibn-Kelaoun (sultan baharite), un *kabâ* avec une fourrure d'hermine; »le sultan pensa que cet habit avait été une possession immense pour cet homme, et »il s'en étonna; pendant longtemps, il racontait toujours ce fait, parce que cette »espèce de pelleterie était alors si rare et employée exclusivement pour les habits du »sultan et de ses femmes. Ensuite, les différentes sortes de fourrures dont j'ai parlé,

بطرز ذهب يلبغاوى عريض »Un *kabâ* de soie violet, fourré »d'hermine, brodé largement aux bords d'or connu sous le nom »d'Ilbogawi" (du sultan Ilboga).

»se succédèrent rapidement, de sorte que les principaux d'entre les gens de l'armée, »les principaux *kâtibs*, et beaucoup de particuliers portassent la zibeline, et qu'il n'y »eût presque pas d'épouse d'un homme d'une condition aisée, qui pût se passer de »fourrures de zibeline etc. De nos jours aussi on porte très-souvent des fourrures de »cette espèce et d'autres."

(*a*) Le mot سمور manque dans le Dictionnaire arabe. De Bruyn (*Reizen* etc., pag. 132) explique *Samour* par *zibeline* (*Sabel*). Thévenot (*Relation d'un Voyage fait au Levant* p. 50), dit de même: »L'hiver ils les font doubler [les فراجة] de riches »fourrures, et ceux qui ont le moyen, dépensent volontiers quatre ou cinq cens »piastres pour avoir une doublure de Zebelines qu'ils appellent *Samour*." Les écrivains arabes écrivent ce mot tantôt سمور, et tantôt صمور. On lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°): والسمور دون ذلك تساوى الفروة منه اربعمائة دينار فما دونها ومن خاصة هذه الجلود انها لا يدخلها القمل وامراء الصين وكبراءه يجعلون منه الجلد الواحد متصلًا بفرواتهم عند العنق وكذلك تجار فارس والعراقَيْن »La zibeline est d'un prix moins élevé que l'hermine (القاقم), »et une pelisse de la première espèce vaut quatre cents *dinars* et moins. Ces peaux »ont pour propriété que la vermine n'y entre pas. Les grands et les principaux de »la Chine, en mettent une seule peau, attachée à leurs pelisses, autour du cou; les »marchands de Perse et des deux Iraks en usent de même." Plus bas (man. fol. 147 r°): واجتمع لى من الخيل والثياب وفروات السنجاب والسمور جملة »Je réunis quantité de chevaux, d'habits et de pelisses de petit-gris et de zibeline." Ailleurs (man. fol. 156 r°): بعثتْ الىّ بفروة سمور »Elle m'envoya une pelisse »de zibeline." Et plus bas (fol. 160 v°): اعطانى السلطان فروة سمور تساوى مائة دينار وطلبْتُها منه لأجل البرد »Le sultan me donna une »pelisse de zibeline, qui valait cent *dinars*. Je la lui avais demandée à cause du froid." On trouve dans l'*Histoire d'Espagne* par Al-Makkari (man. de Gotha, fol. 77 r°): (sic) مائة جلد سَمّور. (Voyez aussi *ibid.*, fol. 40 r°). Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367) écrit صمور (pag. 35, 48, 123, etc.).

Ce qu'on appelait قبا سلارى était le بغلطاق. Voyez ce mot. Le قبا semble avoir reçu l'épithète de اسلامى, car on lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 19 B, fol. 135 v°): ركب — — فى الموكب بالاقبية الاسلامية والكلوته والشاش على عادة العساكر المصرية; l'auteur du *Mesalik al-absar* et Makrizi (voyez *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 213, 205) mentionnent également les اقبية اسلامية, et ces auteurs entendent sans doute par là des *kabâs*, taillés à la façon arabe, pour les distinguer des *kabâs* tatars (voyez *ibid.*), *selaris* (سلارية), et autres.

Les manteaux des chevaliers chrétiens sont quelquefois appelés قبا par les auteurs arabes. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 388): واذا بالفارس المقدم عليهم لابس قباء ازرق من اطلس — ومن فوقه زردية ضيقة العيون »Le chevalier qui les commandait, était revêtu d'un »*kabâ* bleu, fait de satin; — sur cet habit il portait un haubert

(*b*) Le mot وَشَق manque également dans le Dictionnaire. En lui donnant le sens de *loup-cervier*, j'ai suivi Meninski. Il se trouve fréquemment dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas.

(*c*) Le mot قاقم désigne bien certainement l'*hermine*, car on lit dans les *Voyages* d'Ibn-Batoutah (man. de M. de Gayangos, fol. 145 r°): والقاقم هو احسن انواع الفراء وتساوى الفروة منه ببلاد الهند الف دينار وصرفها ذنبها مائتان وخمسون وهى شديدة البياض من جلد حيوان صغير فى طول الشبر وذنبها طويل يتركونه فى الفروة على حالة »Ce qu'on »appelle قاقم est la plus belle sorte de fourrure, et une pelisse de cette espèce »vaut, dans l'Inde, mille *dinars*, et si l'on change sa queue pour de l'or," [comparez pour ce sens du mot صرف Ibn-Batoutah, fol. 140 r°, 141 v°, etc.], »on »reçoit deux cent cinquante *dinars*. Cette fourrure est blanche au plus haut degré, »et elle est faite de la peau d'un petit animal, long d'un empan et qui a la queue »longue. Ils laissent celle-ci dans la pelisse, dans son état naturel." Cette description de l'animal que nous nommons *hermine*, est assez exacte.

»dont les mailles étaient étroites." Al-Makkari, ou plutôt Ibn-Saïd (*apud* Freytag, *Chrestomathia arabica*, pag. 147) dit que les *kabâs* des Arabes d'Espagne, étaient faits d'écarlate et ressemblaient aux *kabâs* des Chrétiens.

Si nous n'avons pu indiquer qu'imparfaitement la façon du *kabâ* arabe, nous connaissons, au contraire, à merveille le *kabâ* des Persans. Voici la description qu'en donne Chardin (*Voyages*, tom. III, pag. 67, 68): »Une Robe, qu'ils appellent »*Cabai*, qui est large comme un cotillon de femme, mais fort »étroite en haut, passant deux fois sur l'estomac, et s'attachant »sous le bras: le premier tour sous le bras gauche, et l'autre »tour, qui est celui de dessus, sous le bras droit. Cette Robe »est échancrée de la manière que vous voyez dans la Figure »qui est à côté. Les manches en sont étroites, mais comme »elles sont bien plus longues qu'il ne faut, on les plisse sur le »haut du bras, et on les boutonne au poignet. Les Cavaliers »aussi portent des Cabai à la Géorgienne, qui ne diffèrent des »autres qu'en ce qu'elles sont ouvertes sur l'estomac, avec des »boutons et des gances. Quoique cette Veste soit fort juste à »l'endroit des reins, on l'attache là de deux à trois ceintures »par dessus, pliées en double, larges de quatre doigts, riches »et propres, ce qui fait que la Robe fait sur l'estomac une »poche ample et forte, où l'on serre ce qu'on a bien plus sû»rement que nous ne faisons dans nos poches de haut de »chausse." La description suivante que donne Thévenot (*Suite du Voyage de Levant*, pag. 173) est encore plus détaillée: »Par dessus ils ont une veste, qu'ils appellent *Caba*, qui est »ordinairement de toile de cotton tres-fine, teinte de rouge, »jaune, vert ou autre couleur selon la fantaisie, et tellement lisée

qu'elle semble du satin; cette veste est cotonnée et picquée, et vient jusqu'à my-jambe; elle est fort échancrée par le devant, et le côté droit s'etend juste sur l'estomach, et vient s'attacher sous l'aisselle gauche avec des cordons, et le côté gauche s'étend pardessus et vient s'attacher au côté droit avec quatre cordons, et il en reste un qui ne s'attache »point, mais qui pend sur les autres; de cette maniere ils »ont l'estomach bien couvert et bien serré, car cela est fort »juste sur le corps jusqu'à la ceinture qui est fort étroite, et »depuis la ceinture elle va toûjours en élargissant, de maniere »qu'elle semble une cloche par bas, se soûtenant en rond, comme »s'il y avoit un cercle de fer, et cela à cause du cotton dont »elle est garnie. Les manches sont justes aux bras pour la »largeur, mais elles sont beaucoup plus longues, c'est pour-»quoy ons les plisse afin qu'elles ne passent pas le poignet. »Plusieurs les portent fermées et sans bouton au poignet; mais »ceux qui veulent estre plus commodément, y mettent des bou-»tons, et à présent plusieurs tant Persans qu'Arméniens, se servent »de cette commodité, qu'ils ont apprise des Francs, en effet »cela ferme la manche juste au poignet, et empesche que le »vent n'y passe. Ordinairement ces *cabas* sont de toile peinte »d'une couleur seulement, souvent aussi les gens de qualité en »portent de satin ou de Zerbaft [زربافته], qui est le brocat de »Perse, et en Été plusieurs les portent d'aledgia, et non co-»tonnée." Thévenot dit plus bas (*ibid*, pag. 175): »Il faut toû-»jours avoir un valet pour nouer les cordons du *caba:* aussi la »pluspart n'en noüent qu'un et laissent pendre les autres. — »Afin d'estre toûjours propres, ils se depoüillent aussi-tost qu'ils »sont au logis, et changent tous les jours de *caba*, et au bout

»de six mois reprennent un de ces *cabas* qu'ils ont déja portez,
»que l'on croit neuf, parce qu'on ne se souvient pas de l'avoir
»déja veu; ils estiment un homme à sa propreté et aux beaux
»habits." Voyez aussi Tavernier (*Voyages*, tom. I, pag. 629)
qui écrit *Cabaye*, et Fraser (*Journey into Khorasan*, pag. 69)
qui écrit *Kabba*.

C'est du nom d'unité persan (قباى) que les Hollandais ont
formé leur *kabaai*, qu'ils emploient pour désigner *une robe
de chambre*.

قُرْطَقٌ

لبس معروف معرب كُرْتَه dit le *Kamous* (éd. de Calcutta,
pag. 1330). Or le mot كُرْتَه ou كُرته désigne en persan, suivant
le Dictionnaire de Richardson: »une courte veste ou chemise,
»portée par les femmes, qui prend sur les épaules et qui va
»jusqu'au milieu du corps." Le mot persan كُرْتِى semble avoir
le même sens et le diminutif كُرْتَك désigne: »une courte che-
»mise qui va juste au corps, avec des manches qui vont jus-
»qu'aux coudes." Les poètes arabes font assez souvent mention
du قرطق de leurs maîtresses; voyez, par exemple, un vers cité
par Ibn-Khallican, tom. I, pag. 304. Au reste, on sait que les Per-
sans prononçaient anciennement le ه final plus fortement qu'au-
jourd'hui, et que les Arabes représentaient ce son par leur ق.

قُرْق

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désignait chez les Arabes d'Espagne, une sandale avec la

emelle de liége, et on le retrouve dans l'espagnol *alcorque.*
.'étymologie du mot ne m'est pas claire, et les termes qui en
.rabe servent à désigner le liége, et qu'on va lire, manquent
lans le Dictionnaire. Cobarruvias (*Tesoro*, Madrid, 1611) dit
ιu mot *alcornoque* [*Alcornoque*, *cortîche*, *cortîch.* Alcala]: »Los
»Latinos le llaman suber, es una especie de roble [*Roble ar-*
»*bol*, *chirquē*, *chirq. Roble arbol y madera*, *chirque*, *chirq.*
»Alcala], que assi en el fruto como en las hojas se parece a
»la enzina [*Enzina de grana o coscoja*, *chīrque*, *chirq.* Alcala],
»aunque no es tan poblado de ramos, y tiene la corteza mu-
»cho mas gruessa, esta le quitan, una y muchas vezes, y na-
»turaleza socorre luego con otra. Es nombre Arabigo: Al dorque,
»y vale tanto como el desnudado, o mal vestido, aludiendo a lo
»que tenemos dicho de la corteça, que le desnudan della, para
»hazer calçado a las mugeres pequeñas; y sobre esto escrive
»muchas gracias el Doctor Laguna, en los comentarios sobre
»Diosc. lib. I, cap. 121. De dorque se dixo corque, y de alli
»corcho [*Corcho o corcha de al conorque*, *cortîcha*, *cortîch.* Al-
»cala], y al-corque." Et au mot *alcorque:* »genero de calçado,
»cuyas suelas eran aforradas en corcho, que como tenemos di-
»cho, es la corteza del alcornoque dicho en Arabigo corque, y
»con el articulo al-corque."

Les mots arabes qui servaient en Espagne à désigner le liége, dériveraient-ils du latin *quercus?* (Voyez encore au mot بارورة).

مَقْرُونَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Il désigne, suivant Burckhardt (*Notes on the Bedouins and*

Wahabys, pag. 28) le même objet que celui qu'indique le mot شَوْبَر, c'est-à-dire un fichu que les femmes, chez les Bédouins, portent sur la tête. Les jeunes filles le portent rouge, et les femmes âgées, noir.

تَشَّاب

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arabicae*, pag. 82) traduit تَشَّاب par *indusium sine manicis;* c'est probablement le même mot que celui que Höst (*Nachrichten von Marokos*, pag. 115) écrit *keséb* كسب. Cet auteur dit que c'est une chemise de laine, sans manches, qu'on porte au lieu du *caftân*. Voyez la Pl. XVI de l'ouvrage que je viens de citer. Lempriere (*A Tour to Morocco*, pag. 30) parle du *cashove* porté par les Bédouins, hommes et femmes, de Maroc. Le *cashove* est, selon ce voyageur, »un habit long et grossier, en laine non teinte, qu'on ceint »autour des reins. Les femmes le portent de manière à en »former un sac sur le dos, dans lequel elles portent leurs en»fants."

Ce mot n'est probablement pas d'origine arabe, et je ferai observer que chez les Mandingos le mot *kusabo* signifie *manteau*. (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 41).

تُقَّاص

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit

guante par قُفَّاص, au pluriel قَفَافِيص, et *calçada cosa de guantes* مُلابس القُفَّاص, *calçado* assi قُفَّاص. Cañes (*Diccionario*, tom. II, pag. 204) explique également *guantes* par قفاز (sic). Le mot arabe lui-même fait déjà penser que c'est un gant en forme de réseau, un gant de mailles, car قفص, mot qui se trouve dans le Dictionnaire avec le sens de *reticularis* et de *cavea avis*, signifie, par exemple, un panier fait des branches du palmier, tordues ensemble (Burckhardt, *Arab. Proverbs*, n° 310; M. Lane, *The Thousand and one Nights,* tom. I, p. 210; Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 2 *n*, fol 33 r°), et قُفَّاز qui probablement est le même mot, signifie un épouvantail fait de pièces de bois minces (Burckhardt, n° 154). En effet, Pedro de Alcala explique aussi *manopla armadura* par قُفَّاص, au pluriel قفافيص. *Manopla* signifie, comme on sait, un gantelet de fer, de mailles.

قَلْصَة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est l'espagnol *calzas*, qui a passé dans la langue des Arabes d'Espagne, car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) explique *calças* par قَلْصَة, au pluriel قلصات, et *calçada cosa de calças* par مُلابِس القلصات. On sait que *calza* signifie: *chausses, pantalon*. A Malte le mot قَلْصات a le même sens. (Voyez Vassalli, *Lexicon Melitense*, col. 401).

قَلَنْسُوَة, قُلَنْسِيَة

»Cet objet," dit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom.

I, pag. 223) »est décrit si vaguement par les lexicographes arabes, que je ne puis obtenir une idée précise de sa forme." Ces paroles du plus grand connaisseur des moeurs et des coutumes des Arabes, devraient, sans doute, me faire tomber la plume des mains; d'autant plus que ce mot n'est mentionné, à ma connaissance, par aucun voyageur européen qui ait visité l'Orient à quelque époque que ce soit, et que d'ailleurs mes propres recherches, dans les auteurs arabes, ont été assez infructueuses. Il me semble pourtant, bien que je n'avance point du tout ceci comme un fait incontestable, que ce mot désigne *le bonnet qu'on porte sous le turban* (la pièce d'étoffe), et qu'il équivaut au terme طربوش, actuellement en usage. Voici comment je suis arrivé à ce résultat.

D'abord, je ferai remarquer qu'à ma connaissance il n'existe pas d'autre mot, dans l'ancien arabe, qui pourrait désigner la calotte, ou bonnet, qu'on entoure de la pièce d'étoffe, pour former de cette manière le turban complet. Or, il est plus qu'invraisemblable que les anciens arabes n'aient point porté de calotte sous la عمامة. D'ailleurs, le voyageur magrebin Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 152 v°) dit, dans sa description de la capitale de l'empire byzantin: ودخلتُ مع الرومى الذى عَيَّنَهُ المَلِك للركوب معى الى مانستار يشقّه نهر وفيه كنيسة فيها نحو خمسمائة بكر عليهنّ المسوح ورؤسهنّ محلوقة عليها قلانس اللبد ولهنّ جمال فائت وعليهنّ اثر العبادة. »J'entrai avec le Grec que le roi (l'empereur) avait »désigné pour m'accompagner, pendant mes courses par la »ville, dans un monastère, traversé par une rivière, où se trouve »une église avec environ cinq cents vierges qui portent des »habits de poil. Elles ont la tête rasée et portent des *kalan-*

*soweh*s de laine. Elles sont d'une beauté qui dépasse tout ce qu'on peut s'imaginer, et elles s'occupent constamment d'œuvres pieuses." Plus bas (*ibid.*) Ibn-Batoutah dit dans son chapitre, intitulé ذكر الملك المترهّب جرجيس (sur le roi (l'empereur) George devenu moine): فاذا بهذا الملك ماشيا على قدمَيْه وعليه المسوح وعلى راسه قلنسوة لبد »Ce roi (cet empereur) marchait à pied; il portait des vêtements de poil, et sur la tête une *kalansoweh* de laine." Je crois qu'il paraîtra assez probable que les nonnes et les moines à Constantinople aient porté des *calottes*. Le voyageur que je viens de citer, dit encore dans son article sur le Kiptchak, »où les femmes sont reines [1]" (fol. 141 r° et v°): وربّما كان مع المراة منهنّ زوجها فيظنّه من يراه بعض خدامها ولا يكون عليه من الثياب إلّا فروة من جلود الغنم وفى راسه قلنسوة تناسب ذلك يسمونها الكلا »Souvent le mari se trouve avec une de ces femmes. Mais en le voyant, on pense que c'est un des esclaves de la femme; il ne porte d'autres habits qu'une pelisse de poil de chèvre, et sur la tête une *kalansoweh* d'une étoffe semblable; ils donnent à cette *kalansoweh* le nom de كلا." Zamakhschari (*Lexicon Arab. Pers.*, part. 1, pag. 62) traduit قلنسوة par كلاه et on trouve ailleurs chez Ibn-Batoutah (man. fol. 83 v°): نزع شاشيته عن راسه وهو يسمونها الكلا. »Il ôta de sa tête la *schâschîyah* qu'ils nomment كلا." Le mot persan كلاه qui se trouve dans ces passages, désigne une *calotte* ou *bonnet* (comparez une note de Langlès sur les *Voyages* de Chardin), et le mot *schâschîyah* a le même sens. Enfin les auteurs arabes mentionnent assez souvent, que les hermites ou moines en Orient portent la *kalansoweh*. Or, on sait que la coiffure de ces personnages consiste souvent en un

[1] On se rappellera le beau poème du poète de la France, intitulé *la Nostalgie*.

simple bonnet ou calotte. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man., fol. 112 r°) dit, en parlant du saint ou hermite (وَلِىّ) du mont Lomân (لُمْعَان): وعليه مرقعة وقلنسوة لبد. Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*) rapporte, sous l'année 610, la mort d'un saint très-illustre. Il dit (fol. 22 r°): وكان — — لا يلبس غير الثوب الخام وقلنسوة من جلد الماعز »Il ne portait qu'un ha»bit de coton cru, et une *kalansoweh* de peau de chèvre."

Aux preuves que je viens d'avancer, on peut encore ajouter que les Musulmans portent souvent deux bonnets ou calottes (طاقية et طربوش, etc.), et qu'Ibn-Batoutah (man., fol. 120 r°, 121 r°) dit, en parlant des الفتيان الاخية (comparez M. Lee, *The Travels of Ibn Batuta*, pag. 68, 69): وعلى راسهم قلانس بيض من الصوف باعلا كل قلنسوة قطعة موصولة بها فى طول ذراع وعرض اصبعين فاذا استقرّ بهم المجلس نزع كل واحد قلنسوة ووضعها بين يديه وتبقى على راسه قلنسوة اخرى من الزردخانى وسواه حسنة المنظر »Ils portent sur la tête des *ka*»*lansowehs* blanches, faites de laine, et au sommet de chacune »d'elles est attachée une pièce d'étoffe ([2]), longue d'une coudée »et large de deux doigts. Quand ils tiennent leur séance, chacun »d'eux ôte une *kalansoweh* et la pose devant soi, mais une autre »*kalansoweh* couvre sa tête; cette dernière est faite de soie »fine ([3]) ou d'une étoffe semblable, et elle est belle à voir."

([2]) Tel est le sens que prend souvent le mot قطعة. Voyez Nowairi, *Histoire d'Egypte*, man. 19 B, fol. 24 r°, et les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. II, pag. 46. Les mots تَقْطِيع, au pluriel تقاطيع, et مقطع ont le même sens. On lit dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 204 r°): خمس تقاطيع سكندرى »cinq pièces d'étoffe d'Alexandrie;" et dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 111): جاء بمقطع حرير »Il apporta une »pièce d'étoffe de soie."

Il se peut que la قلنسوة retombe quelquefois d'un côté, ou en arrière, comme c'est le cas avec le طربوش, actuelle-

---

([3]) Le mot زردخانی se trouve aussi dans d'autres passages d'Ibn-Batoutah, sous la forme زردخانة. Il dit (man. fol. 219 v°), en parlant de deux chameaux: وجعلت لهما جلتين من زردخانة مبطن بالكمخا. (Le mot جُلّة signifie *une housse;* Ibn-Batoutah dit ailleurs (man. fol. 149 r°): وفرسها مجلل بجلل حرير مزركش بالذهب). Voyez aussi un passage du voyage dans le Soudan de cet auteur, traduit dans le *Journal asiatique*, 4e série, tom. I, pag. 208. Je crois retrouver ce terme arabe dans la langue espagnole, sous la forme *zarzahan.* En effet, Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *zarzahan* par زَرْدَخَان. C'est encore à l'aide du terme espagnol que nous pouvons expliquer le terme arabe. Selon Cobarruvias (*Tesoro de la lengua Castellana*, Madrid, 1610, au mot *çarçahan*), le mot *zarzahan* (ou *zarzalian*) signifie: *une sorte de soie fine, fabriquée par les Mores et ressemblant à du tafetas.*

Puisque j'ai eu l'occasion de parler du nom d'une étoffe, qui nous est expliqué par l'espagnol, je dirai encore quelques mots sur un autre terme arabe qui non seulement nous est expliqué par l'espagnol, mais qui dérive de cette langue, et qui a été mal traduit. C'est le mot تلّيس que j'ai en vue. On lit dans Ibn-Batoutah (man., fol. 283 r°): يصلحون اسقيتهم ويملــٔونها بماء ويخيّطون عليها التلاليس خوفَ الريح, ce que M. de Slane (*Journal asiatique*, *loco laud.*, pag. 190) traduit de cette manière: on raccommode les outres à eau, et, »après les avoir »remplies de nouveau, on les coud dans des *nattes de feuilles de palmier*, pour »empêcher l'évaporation." D'autres passages d'Ibn-Batoutah démontrent que cette traduction est tout-à-fait insoutenable. Ainsi, il dit ailleurs (man. fol. 95 v°): طُرِحَتْ هنالك اياما مستورة العورة بقطعة تليس. (Le traducteur portugais, le père Moura (tom. I, pag. 283), traduit ici assez exactement *bocado de tapete*). En décrivant le deuil à cause de la mort du fils du roi d'Idhadj, Ibn-Batoutah (man., fol. 60 r°) s'exprime en ces termes: فوجدتُ مَشْوَرَ دار السلطان ممتلئا رجالا وصبيانا من المماليك وابناء الملوك والوزراء والاجناد وقد لبسوا التلاليس وجلال الدوابّ وقد جعلوا فوق رؤسهم التراب والتبن. Il résulte évidemment de ce passage que le mot تليس doit désigner une sorte

ment en usage en Syrie. Du moins, à l'occasion du précepte dans l'ouvrage, intitulé *Molteka al abhor* (man. 1211, fol. 164 r°): ويحلّ للنساء لبس الحرير ولا يحلّ للرجال إلّا قدر اربع اصابع كالعلم »Il est permis aux femmes de se revêtir de soie, »mais les hommes n'emploieront de cette étoffe que la largeur »de quatre doigts, par exemple pour un bord," le commentateur (*Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 258) fait cette observation: وكذلك اذا كان فى طرف القلنسوة لا باس به اذا كان قدر اربع اصابع, et plus bas (pag. 259): وفى القنية تُكْرَهُ التكة المعمولة من الابريسيم وهو الصحيح وكذلك القلنسوة وإنّ كانت تحت العمامة. Par les mots طرف القلنسوة dans le premier passage, il faut entendre, si je ne me trompe, *le bout flottant* de ce bonnet. Les derniers mots du second passage qui signi-

---

d'étoffe. En effet, Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*) traduit تِلِيس par *tapes variegatus*, et le terme arabe n'est qu'une altération du mot espagnol *terliz*, en français *treillis*, littéralement *tissu à trois lisses*. On vient de voir que le mot arabe تليس signifie *un tapis grossier à diverses couleurs*. Je trouve le terme espagnol *terliz* employé dans le même sens dans les vers suivants, attribués au roi Philippe IV (*Comedia de disparates del Rey Don Alfonso, el de la mano Horadada* de un Ingenio desta corte, Jornada I):

> ¿Has visto, que en el mismo lugar donde
> Bordado estuvo el cristalino velo,
> Un bordado terliz de escarcha, y yelo,
> Haze que el campo de verdor se monde?

Au reste, si je dérive le mot تليس de *terliz*, ce n'est point une conjecture que j'avance, c'est un fait bien constaté: car Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *terliç texido à tres lizos* par تليس, au pluriel تلاليس.

En Egypte on donne aujourd'hui le nom de تلّيس à un sac noir, ou à raies blanches et noires, fait de poil de chèvre, dont les paysans se servent pour porter leur blé au marché (voyez Burckhardt, *Arab. Prov.* pag. 68, 97), et de là à une mesure de blé.

ient, je pense: *quand même le bonnet est tout-à-fait couvert et caché par le turban*, semblent confirmer mon opinion que le mot قلنسوة ne designe rien d'autre que *le bonnet ou la calotte qu'on met sous le turban.*

La قلنسوة était en usage en Espagne, du moins sous la dynastie des Ommiades, car je lis dans l'*Histoire d'Espagne* de Nowairi (man. 2 *h*, pag. 478): واشار الحاجب بانتزاع قلنسوة شنشول عن راسه فانتزعت »Le Hâdjib donna le signe d'ôter »la *kalansoweh* de la tête de Schanschoul, ce que l'on fit." Je n'ai pas trouvé ce mot dans le *Vocabulario* de Pedro de Alcala.

Ce que, de nos jours, les Coptes appellent قَلَاسْوَة, ou قَلْوسية, n'est point du tout une espèce de coiffure, mais une bande, large de quatre pouces, et longue d'un pied, qu'ils attachent sous le turban, et qui pend sur le dos. (Voyez M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. II, pag. 354).

قَمِيصٌ

Les Orientaux portent la chemise par-dessus le caleçon, et non pas, comme c'est la coutume en Europe, par-dessous le caleçon. En Egypte, la chemise des hommes est faite de toile de Venise (بندقى *Mille et une Nuits*, éd. Habicht, tom. II, pag. 62), de lin, de coton, de mousseline, de soie, ou de soie et coton à raies, mais toutes blanches (M. Lane, *Modern Egyptians*, tom. 1, pag. 30). Celle des femmes est faite de soie (*Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. I, pag. 874; *Les Voyages fameux du Sieur Vincent Le Blanc*,, tom. II, pag. 130), de toile de coton très-fine (Mantegazza, *Relatione*

del Viaggio di Gierusalemme, pag. 90), de toile de lin, de mousseline, de soie et coton, ou enfin de crêpe de couleur et quelquefois noire (M. Lane, tom. I, pag. 56). »Celle des per»sonnes riches est d'ordinaire ornée aux bords et aux ouver»tures d'une broderie de soye à l'aiguille," dit Coppin (*Le Bouclier de l'Europa*, pag. 220). On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 600): تلعتْ اثوابها واتتْ فى قميص رفيع مطرز بطراز من الذهب »Elle ôta ses habits de »dessus et s'avança revêtue d'une chemise fine, brodée d'un »bord d'or." Ailleurs (tom. I, pag. 828): وعليها قميص بندقى رفيع بطرازَيْن من الذهب وهو مزركش ببدائع التطريزات وراس الكمّين مكتوب عليه هذه الابيات »Elle portait une chemise »de toile de Venise très-fine, ornée de deux bords d'or et des »plus belles broderies; sur l'extrémité des manches ces vers »étaient écrits etc." Les docteurs permettent aux hommes d'avoir la boutonnière et le bouton de la chemise faits d'étoffe de soie (*Madjma al anhor*, éd. de Constantinople, tom. II, pag. 259).

Quant à la façon de la chemise, elle a les manches très-amples, qui vont jusqu'au poignet, et elle descend jusqu'à mi-jambes (Coppin et M. Lane, *locis laudatis*).

Dandini (*Voyage du mont Liban*, pag. 45) dit, dans la description du costume des habitants de Tripoli de Syrie: »Leurs »chemises aussi bien que leurs autres vestes, sont sans collet, »et pour l'ordinaire de coton blanc. Il y en a qui en portent »de bleües avec des manches fort larges, de sorte qu'on leur »voit presque tous les bras nuds. Le bas de leurs chemises »n'est point fendu; du moins elles paroissent cousuës jusqu'au »bout estant hors des calçons, et pour cela ils les font larges."

D'Arvieux (*Mémoires*, tom. VI, pag. 425, 426) dit, en parlant des femmes d'Alep: »Elles portent de longs caleçons »comme les hommes, sur lesquels elles mettent une longue et »ample chemise de mousseline rayée, ou d'autre toile fine, qui »ne diffère en rien de celles des hommes."

Il paraît par l'ouvrage de Pietro della Valle (*Viaggi*, tom. I della Turchia, pag. 750; comparez tom. I della Persia, p. 101) qu'à Bagdad la chemise des dames était ordinairement en soie de couleur, et qu'elle avait les manches très-amples et très-longues. Olivier (*Voyage dans l'Empire Othoman*, *l'Egypte et la Perse*, tom. IV, pag. 327) dit, dans la description du costume des dames de cette capitale: »La chemise, qui est au-»dessus (des caleçons), est de mousseline, brodée en soie cou-»leur d'or; elle est ouverte en devant, comme celle des Eu-»ropéens."

Chardin (*Voyages*, tom. III, pag. 70) dit, en parlant des Persanes: »La chemise, qu'on appelle Camis, d'où est peut-»être venu le mot de chemise, est ouverte sur le devant jus-»qu'au nombril."

Höst (*Nachrichten von Marokos und Fes*, pag. 114, 115) rapporte que la chemise des Magrebins a les manches ouvertes; chacune de celles-ci a quelquefois cinq aunes de longueur, et on les attache souvent sur le dos, de sorte que les bras restent alors découverts. Autour du cou, cette chemise est presque toujours brodée de soie jaune. Les »chemises de »toile," portées au Magreb sont mentionnées par Diego de Torres (*Relation des Chérifs*, pag. 85), par Diego de Haedo (*Topographia de Argel*, fol. 8, col. 2; fol. 27, col. 2) et par Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 102, col. 2).

Si je ne me trompe, le mot قميص est le seul nom de vêtement qui se trouve dans l'Alcoran. Cet habit était porté par Mahomet (*Oyoun al athar*, man. 340, fol. 188 v°), et il était fait de coton blanc ([1]).

Les Orientaux semblent avoir attaché une grande importance à ce que les manches des chemises ne fussent pas trop larges; car Ibn-Iyas (*Histoire d'Egypte*, man. 367, pag. 74, 75) rapporte, sous l'année 793: وفى شوال نادى الامير كمشبغا نـائـب غَيْبِةِ — — ان لا امراة تلبس قميص (sic) باكمام كبار وكانوا قد الحشوا فى ذلك حتى خرجوا عن الحدّ »Dans le mois de Schawwâl l'émir Kimischboga, le lieutenant pendant l'absence du »sultan, fit proclamer qu'il ne serait permis à aucune femme, »de porter une chemise avec des manches amples, car elles se »conduisaient en ce point d'une manière infâmante ([2]), et elles »avaient passé au delà des bornos de la bienséance." Soyouti (*Hosn al mohadharah*, man. 113, fol. 348 v°) rapporte le même fait en ces termes: وفى سنة ثلاث وتسعين امر كمشبغا نائب الغيبة ان — — ومنع النساء من لبسان القمصان الواسعة الاكمام وشدّد فى ذلك *

La chemise de nuit se nomme قميص النوم. Comparez les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 192) et

---

([1]) قميصًا صحاريًا واخر سحوليًا, dit le *Oyoun al athar*. Je ne puis décider quelle sorte d'étoffe venait de la ville de Zohâr, mais سَحُولى désigne bien sûrement une étoffe de coton blanc, car je lis dans le *Merasid al ittila* (man. 295): سحول بالضمّ واخره لام قرية من اليمن يُحْمَل منها ثياب قطن بيض تسمى السحولية *

([2]) Ajoutez ce sens de la quatrième forme de فحش au Dictionnaire. On lit ailleurs dans l'ouvrage d'Ibn-Iyas (pag. 133): افحش فى حَقِّهِ »turpiter cum »eo egit."

l'estampe dans la traduction anglaise de M. Lane (tom. I, pag. 301).

On sait que le mot قميص a passé dans les langues romanes.

قمطة

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

M. le Comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 113) l'explique de cette manière: »Pièce de »mousseline qui fait plusieurs tours sur le *tarbouch* [des dames »égyptiennes]: elle est en deux parties; celle qui reste en des»sus est rouge ou d'une couleur très-vive: toute la coiffure »forme autour de la tête une espèce de bourrelet saillant, que »l'on orne de perles ou de pierreries."

مِقْنَعَةٌ, مِقْنَعٌ, قِنَاعٌ

Les mots قناع, مقنع et مقنعة désignent: *une pièce d'étoffe (un fichu) que les personnes des deux sexes posent sur la tête.* (Comparez عصابة et كوفية). On trouve dans le *Sahih* de Bokhari (tom. II, man. 356, fol. 168 v°) un chapitre, intitulé باب التَّقَنُّع, où on lit ce qui suit: وقال ابن عباس خرج النبى صلى الله عليه وسلم وعليه عصبة دسماء وقال انس عصب النبى صلى الله عليه وسلم على راسه حاشية برد »Ibn-Abbâs »a dit: Le Prophète sortit, coiffé d'une *asbah* [1] de couleur cen»drée. Alors Anis dit [par plaisanterie]: Le Prophète s'est coiffé »de la lisière d'un *bord*." Dans une histoire qui est racontée,

[1] Dans le texte on lit عصابة, mais sur la marge on trouve عصبة comme correction, car صح y est ajouté.

dans le même ouvrage, sur l'autorité d'Ayischa, on lit: فقال قائل لابى بكر هذا رسول الله صلى الله عليه وسلم مُقْبِلًا مُتَقَنِّعا فى ساعة لم يكن ياتينا فيها. On a vu plus haut, par un passage des *Voyages* d'Ibn-Djobair (au mot خرقة), que les *kinâs* formaient une partie de l'habillement des Bédouins. Ibn-Batoutah (*Voyages*, man. de M. de Gayangos, fol. 143 r°) dit, dans son article sur les Boulgares du Volga: وعلى راس الوزيرة والحاجبة مقنعة حرير مزركشة الحواشي والجوهر ملبسًا بهما »La *vezirah* et la *hâdjibah* portaient une *miknaäh* de soie, bro»chée d'or aux bords, et ornée de pierreries. Ceci leur servait »de coiffure (2)." Et ailleurs (fol. 156 r°): تعرضت لى بالباب امراة عليها ثياب دنسة وعلى راسها مقنعة »A la porte, une »femme se présenta à moi; elle portait des habits sales, et »était coiffée d'une *miknaäh*." On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 820): le jeune homme dormait وكان على راسه مقنع مروزى ازرق »et sur sa tête se »trouvait un *mikna* bleu, de la fabrique de Merw (3)." Ailleurs

(2) Les mots ملبسا بهما se trouvent beaucoup plus bas, après les mots: وبيد كل واحدة منهن [des servantes] عمود ذهب او فضة او يكون من عود ملبسا بهما, où ils présentent un contre-sens, et où il n'y a pas de raison pour employer un duel. Or ce duel ne peut se trouver, dans tout le passage, que dans la phrase où il est question de la وزيرة et de la حاجبة. Probablement, ces mots auront été trouvés par le copiste sur la marge de l'exemplaire qu'il copiait, et il les aura insérés mal à propos à un endroit qui ne leur convenait point. Au reste, je crois que les mots ملبسا بهما ont été ajoutés par Ibn-Batoutah, pour faire sentir au lecteur que la *miknaäh* servait de vêtement de tête, de coiffure, à ces femmes, et non pas de voile. Dans un autre passage, il dit expressément que les femmes chez les Boulgares du Volga ne portent point de voile. — Le mot, exprimant *orné*, qui devait précéder والجوهر, ainsi qu'un autre substantif, ont été omis par le copiste.

(3) Il était donc fait probablement de l'étoffe qu'on appelle ملحم. Voyez sa

(tom. III, pag. 161) une aventurière fait prendre à ses amants des habits de femme. Elle dit au premier amant (le kadhi): يا سيدى اخلع ثيابك وعمامتك والبس هذه الغلالة الصفراء واجعل هذا القناع على راسك حتى نحضر بالماكول والمشروب وبعد ذلك تقضى حاجتك فاخذتْ ثيابه وعمامته ولبس الغلالة والقناع, »O mon maître! ôtez vos habits et votre turban, re-»vêtez-vous de cette *gilâlah* jaune, et coiffez-vous de ce *kinâ*, »afin que nous fassions venir les mets et le vin; ensuite, vous »obtiendrez ce que vous désirez. Alors elle prit ses habits et »son turban, et il se revêtit de la *gilâlah* et du *kinâ* [1]." La différence entre le قناع et le مقنع est située, suivant les Dictionnaires, en ce que le dernier n'est pas si large que le premier.

Le mot قناع (et peut-être aussi مقنع et مقنعة) désigne encore: *un voile de visage* dont se servent les femmes. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 210) le décrit ainsi: »C'est une pièce de mousseline, ayant un aune ou plus »de longueur, et un peu moins de largeur; on en place une »partie sur la tête, sous l'*izâr*, et le reste en retombe, par »devant, jusqu'à la ceinture; il couvre entièrement le visage. »J'ai souvent vu des femmes arabes, et surtout celles des Wahhâ-

---

mot جبة, note (9). Sur le mot مَرْوَزِى on peut consulter Ibn-Khallikan, *Wafayât al ayân*, tom. I, pag. 4. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 222) n'a pas saisi le sens de مقنع dans ce passage.

[1] On se tromperait en traduisant dans ce passage قناع par *voile*: 1° parce que l'on ne porte pas de voile, quand on se trouve dans une maison, et qu'on va assister à un festin; 2° parce que, selon ce passage, le قناع doit remplacer le *turban*, et enfin, 3° parce que le troisième amant (le vézir) est invité à se revêtir d'une *gilâlah* bleue et d'un *tartour* rouge. Or, comme on l'a vu plus haut, le mot *tartour* désigne bien sûrement une coiffure.

»bis, portant des voiles de cette espèce; ils étaient faits de »mousseline peinte, et cachaient entièrement leurs traits; mais »ils étaient d'une fabrication assez déliée, pour ne pas les em»pêcher de voir leur chemin."

Le قناع était quelquefois fait de soie (comparez les *Mille et une Nuits*, éd. Macnaghten, tom. III, pag. 177) et broché d'or. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. III, pag. 170): قُلْ له اعطِنى القناع الذى عندك مرسومًا [5] بالذهب فإنّ ما عنده فى دكانه احسن منه فاشتره يا ولدى باعلا ثمن *

Il faut ajouter le pluriel أَقْنِعَة (de قناع) au Dictionnaire; on le trouve dans le passage d'Ibn-Djobair, que j'ai publié au mot خرقة. Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) dit aussi: *toca de muger o tocado* قِنَاع, أَقْنِعَة. Dans un auteur persan (Mirkhond, *Historia Seldschukidarum*, pag. 104) on trouve مقنعه, employé comme un pluriel de مقنع. On y lit: جهت دختران سراى مقنعه وامتعه كه مناسب ايشان بود خريده »Ayant acheté pour les femmes du Sérail des *miknas* »et d'autres choses qui leur convenaient."

Le mot قناع était aussi en usage en Espagne (comparez *Historia Abbadidarum*, tom. I, p. 61, ligne 6) et c'est de là que les Espagnols ont formé leur *alquinal*.

---

[5] Le mot مَرْسوم signifie *broché*. On lit dans le *Voyage* d'Ibn-Djobair (man. 320 (1), pag. 46): لابسًا ثوب سواد مرسوما بذهب »Il portait un habit »noir, broché d'or." Le mot مَرْسوم, signifie aussi *broché d'or*. On trouve dans l'ouvrage que je viens de citer (manuscrit, pag. 83): خلعتان من الدبيقى المرسوم البديع الصنعة »deux *khilahs* de l'étoffe, appellée *dabîkî*, brochés »d'or et d'une fabrication magnifique."

قوج

Il paraît par les deux passages des ***Mille et une Nuits***, cités par M. Freytag, que ce mot désigne *une sorte de coiffure, portée par les femmes* conjointement avec la عصابة, ou عصبة. M. Fleischer (*de glossis Habichtianis*, pag. 39) pense que c'est le mot persan سراغوج, dont on a retranché سرا. »Per aphaeresin sane duram," dit cet illustre savant. Cependant, je ne saurais y substituer une étymologie plus vraisemblable. »Aegyptii," dit encore M. Fleischer, »de hoc vocabulo interrogati se id ignorare fassi sunt." Je dois avouer que je n'ai trouvé le mot قوج dans aucun autre livre.

Si le mot قوج désigne la même chose que سراغوج, en arabe سراقوج, c'est »une coiffure de femme qui, d'un côté, »tombe sur le front, enveloppe les cheveux, et pend jusque »sur l'épaule gauche." (*Borhani-kati ap.* Quatremère, *Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 236) [1]:

---

[1] Le mot سراقوج, dont M. Quatremère parle en cet endroit, semble désigner exclusivement *un bonnet tatar*, et c'est pour cela que je ne l'ai pas admis dans mon ouvrage. Je lis, par exemple, dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 m, fol. 253 r°): كان صاحب سيس قد اعتمد ما يقتضى فسخ الهدية التى وقع الاتّفاق عليها فى سنة ست وستين عند اطلاق ولده ليفون وقطع الهدايا المقررة عليه وخالف الشروط من انه لا يجدّ ذنبا ولا يحصن قلعة وصار لا يُطالِع بخبرٍ صحيح كما تقرّر معه ثم لم يقتصر على ذلك الى ان صار يُلْبِس الارمن السراقوجات ويُخِيف بهم القوافل ويدعى انهم من عسكر التتار »Le prince de Sis fit tout ses efforts, pour venir au bout de se délivrer du tribut »qu'il s'était engagé à payer, en l'année soixante-six, quand son fils Léon (ԼԵՒՈՆ) »fut mis en liberté, et il tâcha de se soustraire aux présents qu'il avait promis d'envoyer.

»bis, portant des voiles de cette
»mousseline peinte, et cachaient
»ils étaient d'une fabrication ass ... aire.
»pêcher de voir leur chemin.' ... qui a passé dans le dialecte

Le قناع était quelquefois ... agrebins, car Pedro de Alcala
une Nuits, éd. Macnagh ...) explique *capote* par كَبُوت, au
d'or. On lit dans les ... matica, pag. 171) explique égale-
tom. III, pag. 170): ... *mangas*, et Dapper (*Naukeurige*
احسن منه فاشتره ... *ikaensche Gewesten*, pag. 241, col. 1,
... la même vêtement que *Sant à Barra*

Il faut ajout
on le trouve
au mot كُجّة
bigo) dit
auteur p ... quae fit ex complicato panniculo." Jean-Jacques
on tro ... dans le Dictionnaire de M. Freytag. Je n'ai jamais
lit: ... ce mot, et je ne le trouve pas noté par J.-J. Schul-
بكله ... sur la marge de l'exemplaire du Golius dont ce savant s'est
»e' ... et qui se trouve à présent à la bibliothèque de Leyde.

كُرْزِيَّة, au pluriel كَرَازِى, كرسية

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Le voyageur arabe-espagnol, Ibn-Djobair (*Voyages*, man.

»En conséquence, il viola les traités, qui portaient qu'il ne commettrait pas de nou-
»velles offenses, et qu'il ne fortifierait plus ses châteaux; en outre, les renseignements
»qu'il devait donner, selon le traité, n'étaient pas exacts. Il ne se contenta pas de
»cela: au contraire, il fit porter des *serakoudj* aux Arméniens, molesta avec ceux
»les caravanes, et prétendit que c'étaient des soldats tatars qui faisaient cela."

''émir de la Mecque était متعمّما
...iffé d'une *korsîyah* de laine, blan-
...ait en guise de turban." On lit dans
holal al-mauschiyah (man. 24, fol. 42 r°):
قال كنتُ ببغداد بمدرسة الشيخ الامام ابى
رجل كثّ اللحية على راسه كرسية فدخل المدر
الشيخ ابى حامل فسلم عليه فقال ممّن الرجل ف
المغرب »Lorsque je me trouvai à Bagdad, dans le
...e du docteur, l'imam Abou-Hamil-al-Gazzali, il y ar-
...a un homme à la barbe épaisse, qui portait une *korsîyah*
»sur sa tête. Etant entré dans le collége, il vint vers le docteur
»Abou-Hamil. Celui-ci le salua et lui demanda: à quel peu-
»ple appartenez-vous? J'habite le Magreb-al-aksa, répondit-il."
Marmol (*Descripcion de Affrica*, tom. II, fol. 3, col. 4, et
fol. 4, col. 1) dit, en parlant des Berbères de la province de
Heha, la plus occidentale du royaume de Maroc: »Ils ne por-
»tent ni bonnets, ni chapeaux, sur la tête, mais des bandes
»de laine qu'ils nomment *cursias*. Elles sont larges d'une pal-
»me, et elles sont si longues, qu'on en entoure cinq ou six
»fois la tête, en guise d'un turban (*como tocas*). Les plus
»belles sont ornées de bords de coton; elles sont teintes de
»henna, et garnies de cordons tordus qui pendent aux côtés
»en guise de franges." Dapper (*Naukeurige Beschrijvinge der
Afrikaensche gewesten*, pag. 240, col. 1) dit, en décrivant le
costume des ambassadeurs de Maroc, qui vinrent à Amsterdam,
en 1659: »Leur coiffure consistait en un bonnet (*een muts*),
»appelé en arabe *Kurzya*, d'une étoffe de laine grossière,
»mais il n'était pas roulé autour de la tête d'une manière élé-
»gante, en guise de turban, comme cela est la mode chez

»les Mores; cependant quelques-uns, en ce pays-là, le portent »aussi en toile de coton fine, roulé autour de la tête; ils l'ap»pellent alors *Sied* ou *Sjed* [شد]."

Je pense que ce mot n'était en usage qu'en Espagne et au Magreb; j'avoue qu'Ibn-Djobair l'emploie en parlant de l'émir de la Mecque, mais ceci ne prouve pas encore que ce mot fût en usage en Arabie. Le voyageur arabe-espagnol aura donné à un vêtement qu'il voyait dans un autre pays, le nom que ce vêtement portait dans sa patrie.

Chez un scoliaste arabe-espagnol de Hariri (*Makamat*, p. 255), Scherischi, on trouve le pluriel de كرزية, savoir كرازى.

Le mot كرزية n'est, sans doute, pas d'origine arabe, et je le crois berbère, car, dans le vocabulaire berbère de Venture (*Voyage de Hornemann*, tom. II, pag. 449), on trouve que le mot *terkerzit* signifie *turban de laine*. En retranchant la syllabe *ter*, nous retenons *kerzit*, ce qui répond exactement à l'arabe كرْزِيَة, et, en donnant à ce mot la forme arabe, nous avons كَرْزِيَّةٌ.

كرك

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

C'est le mot turc كُرْك, ou كُورك, et M. Quatremère (*Journal des Savants*, 1842, pag. 72) le compte parmi ceux qui n'ont été adoptés, en Egypte, qu'après la conquête de ce pays par les Othomans. En effet, je n'ai pas trouvé ce mot dans un auteur arabe, antérieur à l'invasion de l'Egypte par Sélim. Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 90) on trouve كرك سمور »un كرك, fourré de zibeline." Au rapport

: Pococke (*Beschrijving van het Oosten*, tom. I, pag. 327) *keriki* était, en Egypte, une espèce de فرجية; il diffé-
ait de ce dernier habit, en ce que les manches en étaient
illées d'une autre manière, et en ce que le *keriki* n'était
as porté dans les occasions solennelles; cet habit était fait
e soie.

M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc., tom.
I, pag. 102) nous apprend que les Scheiks parmi les Bédouins
Iontefics, ne se distinguent de leurs dépendants que par »un
kiurk fourré, ou jaquette, une robe de drap ou d'écarlate
plus fine," etc.

كِسَاء

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous
illons établir.

On sait que ce mot désigne, en général, *un vêtement*, et s'il n'avait
que ce sens vague, je ne l'aurais pas admis dans mon ouvrage.
Mais le mot كساء a encore un autre sens; il désigne la même
chose que le mot حيك (voyez ce mot). Dapper (*Naukeurige Be-
schrijvinge der Afrikaensche Gewesten*, pag. 239, col. 2) atteste
formellement que le *Hayk* se nomme aussi *Kissa* au Magreb. On
sait que de كساء s'est formé le mot espagnol *alquicel*, ou *alquicer*,
que même les dictionnaires modernes expliquent par: *vêtement
more en forme de manteau*, et encore par: *étoffe dont on faisait des
tapis de table*. Voici ce que dit Cobarruvias (*Tesoro de la lengua
Castellana*, Madrid, 1611) au mot *alquicel:* »C'est une couverture
»de banc, de table ou d'autre chose; elle est tissue, sans couture,
»en guise d'une couverture de lit. Ce mot dérive du verbe *que-*

»*seye* [كَسَا] qui signifie *couvrir*, ou *vêtir*. C'est ce que di
»Diego de Urrea. Le Père Guadix dit que *quicel* désigne u
»*manteau moresque* (*capa morisca*). Il y en a qui disent qu
»*quize* signifie, en arabe, *siége* (*asiento*), et qu'ainsi *alquize*
»désignerait *la couverture du siége;* mais en tout il faut don-
»ner crédit à Urrea, parce qu'il sait la langue arabe à fond."
Les vieilles romances espagnoles nous représentent souvent le
cavaliers mores, vêtus d'un *alquicel*. Voyez *Romancero de Ro-
mances Moriscos*, pag. 13, 35, 104.

Marmol parle du كساء, ou *alquicel*, et il atteste que c'est u
manteau de laine grossier. Il dit (*Descripcion de Affrica*, tom. II,
fol. 3, col. 4), en parlant des Berbères de la province de Heha:
»Leur habillement ordinaire consiste en des *alquicels*. Ceux-ci
»ressemblent à des couvertures de lit, faites de laine, dont o
»s'enveloppe; mais ces manteaux sont un peu plus fins, et il
»s'en enveloppent le corps ([1])." Plus bas (tom. II, fol. 38, col.
4) il dit à peu près la même chose des habitants de Secsiu
chaîne de montagnes dans le royaume de Maroc ([2]). Ail-
leurs (tom. II, fol. 102, col. 3) il dit des habitants de Fez:
»Ceux qui ne sont pas assez riches pour pouvoir se procure

([1]) »Su vestido mas comun son unos alquiceles, como mantas de lana, por batan
»algo mas delgados, que traen rebueltos al cuerpo." Le verbe *batanar* que l'on trou
dans ce passage, et que plusieurs Dictionnaires espagnols, anciens et modernes, q
j'ai consultés, ne donnent que dans un sens qui ne lui convient pas ici, signifie *s'en-
velopper* (comparez Marmol, tom. II, fol. 9, col. 3; fol. 32, col. 3), et il dér
de l'arabe بَطَّنَ que les Arabes d'Espagne semblent avoir employé en ce sens. Pe-
dro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) dit au mot *batanar:* [aoriste] نُبَطِّنْ
[parfait] بَطَّنْتُ, [impératif] بَطِّنْ.

([2]) »Unos alquiceles como mantas por batanar rebueltos al cuerpo."

des casaques (*sayos*), portent de ces alquicels (*de aquellos alquiceles*), dans lesquels ils s'entortillent." Diego de Torres Relation des Chérifs*, pag. 327) parle d'une »jacquette qu'ils nomment *Alquicel.*" Cadamosto (*Navigationi*, fol. 100 v° F; omparez fol. 99 r° C) raconte que les *Azanaghi*, c'est-à-dire es Zenagah (زناغة), les Sinhadjah (صنهاجة), comme prononent les Arabes, portent des manteaux blancs qu'ils nomment *ilchezeli.* Je pense que *al* est l'article arabe; *li* est, si je ne me trompe, un pluriel italien de la terminaison mandingo du pluriel, *lo.* (Voyez M. Macbrair, *Grammar of the Mandingo language*, pag. 13). En retranchant l'article et la terminaison du pluriel, nous retenons *cheze* (prononcez: *kesé*) qui, sans doute, est l'arabe كساء.

Le mot كساء, pris en ce sens, est féminin. On lit dans Al-Makkari, ou plutôt dans Ibn-Saïd (*ap.* Freytag, *Chrestomathia Arabica*, pag. 148, 149): قال لابنه اعط هذا الشاب كساك الغليظة يزيدها على ثيابه فدفع كساءه الى ولمّا قمْنا عند الصباح وجدتُ الصبى منتبها ويده فى الكساء »Il dit à son »fils: dônnez votre *kisâ* grossière à ce jeune homme pour qu'il »la mette sur ses habits. Il me donna alors sa *kisâ.* Quand »le matin nous nous levâmes, je trouvai le fils éveillé, et sa »main était posée sur la *kisâ.*" On voit par une note de M. de Gayangos sur ce passage (*History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, tom. I, pag. 413) que le manuscrit d'Al-Makkari que possède ce savant, porte ici بُرْدة au lieu de كساء. En effet, le grand manteau, appelé بردة, ne différait pas beaucoup du *kisâ.* Voici encore d'autres exemples du mot كساء pris dans le sens de manteau. Ibn-Khacan (*Matmah al anfos*, man. de St. Pétersbourg, n° 776, fol. 52 v°): قال محمد بن

اسماعيل كاتب المنصور سِرْتُ بامره لتسليم جسد جعفر الى اهله وولده، والحضور على انزاله فى ملحده" فنظرته ولا اثر فيه، ولا عليه شىء يواريه" غير كساء خلق لبعض البوابين »Mo-»hammed-ibn-Ismail, secrétaire d'Al-Manzour a dit: par ordre »du prince, j'allai remettre le cadavre de Djafar à sa famille et »à ses fils, et assister à son enterrement ([3]). Je vis que le ca-»davre n'avait point de blessures, et qu'il n'était couvert que »d'un *kisâ* (manteau) usé ([4]) qui appartenait à un des portiers." L'auteur de l'ouvrage, intitulé *Al-holal-al-mauschiyah* (man. 24, fol. 9 v°), compte parmi les présents de Yousof-ibn-Taschi-fin: سبعمائة كساء بيض ومصبوغة »sept-cents *kisâs* (manteaux »blancs ou de couleur."

Je pense qu'en ce sens, le mot كساء n'a été en usage qu'en Espagne et au Magreb.

كُفّ, au pluriel كُفُوف

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

Le mot كُفّ désigne *la main*, et c'est de là que كفوف sert à exprimer *des gants*. On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 31): وكان الملك لابس كفوف من جلد السرادق. Quant au mont سرادق que M. Torrens traduit par *une bête de proie* (*a beast of prey*), il me paraît cer-

---

([3]) Littéralement: *à la descente du cadavre dans la fosse.* Le mot مَلْحَد signifie *une fosse.* On lit dans un autre ouvrage d'Ibn-Khacan (*Kalayid al ikyan*, tom. I, man. 306, pag. 155): أَنْزَلَهُ ليلا فى ملحده »Il descendit le cadavre »dans la fosse pendant la nuit."

([4]) On se rappellera que l'adjectif خَلَق est des deux genres.

tain qu'il doit indiquer un animal de la peau duquel on se sert pour en fabriquer des fourrures, et je crois qu'il a le même sens dans ce passage d'Ibn-Khaldoun (*Histoire d'Espagne*, man. 1350, tom. IV, fol. 12 v°): وعشرة افرية مـن عالى (lis. غالى) جلود الفتك (lis. الفنك) الخراسانية وستة من السرادقات العراقية*

Ce mot et قفاص (voyez plus haut) sont, à ma connaissance, les seuls termes qui servent à exprimer *des gants*, partie de l'habillement qui est extrêmement rare en Orient.

كَلُوتَةٌ, كَلْفَتَاةٌ, كَلْفَةٌ

M. Quatremère (*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, part. 1, pag. 138; *Notices et Extraits*, tom. XIII, pag. 271) a déjà écrit des notes très-savantes et très-judicieuses sur ce mot, et il a prouvé que c'est: *un bonnet formant le corps du turban*, et encore que c'est le même mot que notre *calotte*. Ce genre de bonnet n'était porté que par des hommes d'un rang élevé.

Je lis dans Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, pag. 350): كان من الرَّسْمِ فى الدولة التركية ان السلطان والامراء وسائر العسكر انما يلبسون على رُوسهم كلوتة صفراء مُضَرَّبَة تضريبا عريضا ولها كلاليب بغير عمامة فوقها ويكون شعورهم مضفورة مـدلاة بكَفوفة وهى فى كيس حرير اما احمر او اصفر «Sous la dynastie turque ([1]), le sultan, les émirs et le reste de l'armée avaient la coutume de ne porter sur la tête qu'une calotte jaune, garnie d'une doublure très-large et d'agrafes; on la portait sans turban. Leurs cheveux étaient

---

([1]) Le manuscrit B se corrige ici soi-même, de la manière indiquée par Hamaker (*Specimen Catalogi*, pag. 200). Il porte: فى الدولة الفاطمية او قيل فى الدولة التركية*

»tressés (²) et retombaient de cette manière en arrière, envelop- »pés d'une bourse (³) de soie, soit rouge, soit jaune." Un peu plus bas (pag. 351) Makrizi nous apprend que le sultan Al-melik-al-aschraf-Khalîl بدل الكلفتات الجوخ والصفر ورسم لجميع الامراء ان يركبوا بين مماليكهم بكلفتات الزركش »abolit »les calottes de drap jaunes, et ordonna à tous les émirs de »ne point se promener à cheval, entourés de leurs mamlouks, »qu'en étant coiffés de calottes de brocart."

Je ferai encore observer que ce mot forme aussi au pluriel كلاوت, car je lis dans un passage de l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *o*, fol. 110 r°): انعم عليهم وشملهم بالخلع السنية بالكلاوت الزركش, et dans un autre volume, écrit de la main de l'auteur, du même ouvrage (man. 10 B, fol. 29 r°): تركبوا بالكلاوت الزركش*

(²) J'ai suivi ici la leçon du manuscrit B. Le manuscrit A porte مظفورة, ce qui, sans doute, est une faute.

(³) Le mot كيس ne désigne pas seulement *crumena, loculus nummorum*, comme le Dictionnaire le ferait croire, mais, en général, *un sac*. On lit par exemple, dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 259): ومعها عود من صنع الهنود ملفوف فى كيس من ابريسم »Elle portait avec elle une »lyre de fabrique indienne, enveloppée d'un sac de soie." (Comparez tom. I, pag. 69). Et ailleurs (tom. I, pag. 75): كيس فيه جِبْس وقدوم »Un sac qui renfermait »du gypse et une petite erminette." On voit que, dans notre passage de Makrizi, le mot كيس désigne *une bourse à cheveux*. Quant à la coutume elle-même, elle existe encore en Arabie, car on lit dans l'ouvrage de Niebuhr (*Beschrijving van Arabie*, pag. 61): »Dans le royaume de l'Imam, tant les principaux que les hommes »du peuple se font raser la tête. Mais en d'autres contrées du Jémen, tous les Arabes, »même les Scheikhs, laissent croître leurs cheveux, et ne portent ni bonnet, ni *sarch*, »mais, en remplacement, un mouchoir, dans lequel ils enferment les cheveux, sur le »cou, par derrière."

كُمَّةٌ

C'est, suivant le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1690), la *kalansoweh* ronde (القلنسوة المدوّرة).

كَمَرْ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Makrizi (*Description de l'Egypte*, tom. II, man. 372, p. 350) nous apprend que sous la dynastie turque, les émirs, les soldats et le sultan lui-même portaient »deux ceintures, garnies »d'anneaux et d'agrafes, sur leur *kabâ'* ومن فوق القباء كمران بحلق وابزيم*

On voit donc que le mot persan كَمَرْ a passé dans la langue arabe, et que le كمران de Makrizi en est le duel arabe. M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. II, pag. 600) dit qu'une ceinture, contenant une bourse, s'appelle communément كَمَر.

مِكْمَرَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

On trouve dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 427): وقد ارسلتُ اليكم ملحفة ومكمرة. M. Lane, dans une note sur ce passage, (tom. II, pag. 600), pense que مِكْمَرَة désigne la même chose que كَمَر. Nous venons de parler de ce mot.

كِمْعٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 1086) explique ce mot par القباء.

كَنْبُوش, au pluriel كَنابِيش

Ce mot manque dans le Dictionnaire dans le sens que nous allons établir.

Pedro de Alcala (*Vocabulario Español Arabigo*) traduit *antifaz* par كنبوش, كنابيش, et les mots *toca de muger* et *velo de muger* se trouvent rendus de la même manière dans son ouvrage. Dombay (*Gramm. ling. Mauro-Arab.*, p. 83) traduit *velum* par كَنْبوش. Ce mot désigne donc une espèce de voile, porté par les femmes de l'Espagne et du Magreb, et je ne doute nullement qu'il ne soit identique avec le mot espagnol *cambux* qui désigne, selon Hierosme Victor (*Tesoro de las tres lenguas*, Genève, 1609) »un masque ou voile à couvrir le vi»sage," et selon les dictionnaires modernes, »une têtière ou pe»tite coiffe de toile qu'on met aux enfants," et encore avec le mot espagnol *cancabux* qui désigne, selon Victor, la même chose qu'*antifaz*, savoir un »voile à mettre devant le visage."

مِكْوَارَةٌ, مِكْوَرَةٌ, مِكْوَرٌ

Le *Kamous* (éd. de Calcutta, pag. 651) explique ces mots par العمامة *turban*.

كُوفِيَّةٌ, au pluriel كَوَافِى

Ce mot manque dans le Dictionnaire.

Voici d'abord ce que dit M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, pag. 130): »La كُوفِيَّة est un fichu carré qu'on »porte sur la tête; il a environ une aune de longueur, et autant »de largeur; il est de différentes couleurs, généralement d'un »rouge foncé et brunâtre, ou de vert clair et de jaune à raies »tantôt larges, tantôt étroites; le long des deux extrémités op»posées il a des franges bien fournies, composées de cordons »et de houppes. L'espèce la plus commune est composée en»tièrement de coton; une autre espèce est de coton tissu de »soie, et une troisième de soie tissue d'or. A présent, cette »coiffure est portée surtout par les Wahhâbys et par plusieurs »tribus des Bédouins; mais les Wahhâbys portent seulement »la première espèce, parce qu'ils pensent que des vêtements, »faits entièrement, ou en partie, de soie ou d'or, sont proscrits »par la loi. Auparavant cette coiffure était générale parmi les »habitants des villes. Ce sont surtout les hommes qui la por»tent; on double le fichu diagonalement, et on le place sur »le bonnet, de manière à faire retomber sur le dos les deux »coins repliés, et les deux autres coins sur le front. Un mor»ceau de laine, un chiffon, ou un turban se roule générale»ment autour du fichu; on donne quelquefois un peu de re»lief aux coins, ou à ceux seulement qui retombent sur le front, »et on les replie dans le bord le plus élevé du turban. Les ha»bitants des villes portent ordinairement le turban sur la كوفية." On peut comparer avec ces détails ceux qui nous sont fournis par M. G. Fesquet (*Voyage en Orient*, pag. 185) qui écrit »*caffieh* ou *couffie*."

La كوفية était déjà portée par les sultans mamlouks de l'Egypte (*Histoire des sultans mamlouks*), et, à l'époque de la rédaction

des *Mille et une Nuits*, cette coiffure était portée par les femmes. On lit dans cet ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 333): خلعت بعض ثيابها وتعدت فى قميص رفيع وكوفية حرير »Elle ôta une »partie de ses habits, et s'assit n'étant revêtue que d'une che»mise fine, et d'une *koufîyah* de soie." Ailleurs (tom. I, p. 425): كوفية بالف دينار »Une *koufîyah* qui valait mille dinars." Plus bas (tom. I, pag. 596): على راسها كوفية دق المطرقة مكللة بالفصوص المثمنة »Elle était coiffée d'un *koufîyah* de brocart [1], »ornée de pierreries d'une grande valeur." Ailleurs (tom. I, pag. 833): فوق راسها كوفية مطرزة بالذهب مرصعة بالجواهر »Sur »sa tête était une *koufîyah*, brochée d'or et ornée de pierre»ries." M. Lane (*The Thousand and one Nights*, tom. I, p. 614) pense que les femmes portaient la كوفية de la même manière qu'elles portent aujourd'hui la فرودية, c'est-à-dire, en roulant le fichu autour de la tête, de sorte qu'il forme un petit turban.

Burckhardt (*Notes on the Bedouins and Wahabys*, pag. 27) écrit peu correctement *keffie*. Voici ses paroles: »Tous les Bé-

---

[1] Habicht explique, dans son glossaire sur le deuxième volume de son édition des *Mille et une Nuits*, دق المطرقة par *paillettes d'or ou d'argent*. Une *koufiyah* ou un habit d'honneur (خلعة, éd. Habicht, tom. II, pag. 40), composé entièrement de paillettes, serait une chose étrange. Mais le mot دق المطرقة, ou دق seul, désigne: *le brocart*. Je lis dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *k* (2), pag. 154) qu'on trouva chez un des grands: خمس مائة صندوق من دق دمياط وتنيس برسم كسوة جسده »Cinq cents coffres remplis de دق »de Damiette et de Tennis, destiné à en faire des habits pour sa personne." On sait que Damiette et Tennis étaient fameuses par leurs fabriques de brocart. On a vu d'ailleurs par le premier passage des *Mille et une Nuits*, que nous avons cité dans le texte, que la كوفية était faite de soie, et par le troisième, qu'elle était brochée d'or; cela s'exprime conjointement par دق المطرقة.

»douins portent sur la tête un turban," [en expliquant كوفية par *turban*, Burckhardt donne au lecteur une idée fausse de cette espèce de coiffure] »ou un fichu carré, fait de coton, »ou de coton et soie, au lieu du bonnet rouge des Turcs. Ce »turban se nomme *keffie;* on le roule autour de la tête de sorte »qu'un coin retombe en arrière, et que deux autres coins re»tombent sur le devant des épaules; avec ces deux coins on »se couvre le visage, pour le protéger contre les rayons du »soleil, contre le vent chaud, contre la pluie, ou pour cacher »ses traits, quand on ne veut pas être reconnu. La *keffie* »est jaune, ou jaune et verte." On lit plus bas dans l'ouvrage de Burckhardt (pag. 131): »Le fichu de tête, ou *keffie*, à raies »jaunes et vertes, dont se servent les hommes, est d'un usa»ge général parmi toutes les tribus au nord de la Mecque." Puisque Buckingham (*Travels in Mesopotamia*, tom. II, pag. 195) dit qu'à Bagdad, »les Arabes du Désert se distinguent »par leur *keffeah*, ou coiffure en soie et coton," je n'hésite pas à penser que Ker Porter (*Travels in Georgia, Persia, Armenia, ancient Babylonia*, etc., tom. II, pag. 292, 293) parle de la *koufiyah*, quand il dit des Arabes Zobéides (*Zobeide Arabs*), dans l'Irac Arabi, près de Bagdad: »C'est à la coif»fure que les hommes, chez les Arabes, semblent payer le »plus d'attention. Elle est, en général, chez tous de la même »façon, et se compose d'une pièce d'étoffe jaune et rouge, »roulée autour du front en guise d'un turban étroit, avec »des bouts longs et pointus, qui retombent sur la poitrine. »On fait passer quelquefois un de ces bouts sur le men»ton; et quand cette pièce d'étoffe retombe sur l'épaule, elle »cache parfaitement le cou et la partie de dessous du visage."

M. B. Fraser (*Travels in Koordistan, Mesopotamia*, etc. tom. I, pag. 228) dit de même des Arabes à Bagdad: »Leur »coiffure n'est pas moins caractéristique. Ce n'est pas un tur»ban, comme beaucoup le pensent; au contraire, cela ne ressem»ble en rien à un turban. Cette coiffure consiste en une sorte »de fichu en soie d'une tissure épaisse; ce fichu est à raies »luisantes, jaunes et rouges, tandis que la trame des bouts est »tordue en cordes, en guise d'une frange de grande longueur. »La pièce d'étoffe, étant doublée en forme de triangle, se place »sur la tête, ainsi que cela se pratique chez les vieilles Ecos»saises, de sorte que deux bouts pendent sur le devant des »épaules, et les deux autres qui sont doublés, sur le dos." (Comparez tom. I, pag. 340).

Au mot طاقية, on a vu par un passage de Makrizi, que le pluriel du mot كوفية est كوافى.

Personne, je pense, ne voudra donner au mot كوفية une origine arabe. Pour moi, je pense que *koufîah* n'est autre que *cuffia* en italien, *cofia* en espagnol, *coiffe* en français et *coifa* en portugais. Je suppose encore, que les Orientaux ont emprunté ce mot aux Italiens qui, dans le moyen âge, exerçaient le commerce dans les ports d'Egypte et de Syrie, et qui transportaient les croisés.

Probablement les Turcs ont fait leur اسقوفيه du même mot européen. Je ferai observer, à cette occasion, que Cotovic (*Itinerarium*, pag. 489) dit en parlant des filles juives en Orient: »*Uscufiam* argenteam, vel aeneam deauratam orna»menti loco capiti imponunt, quâ et grandiores natu utuntur, »capillis arte compositis."

لَبِيبَةٌ

اللبيبة ثوب كالبقيرة, dit Djeuhari (tom. I, man. 85, fol. 93 r°). Voyez au mot إِتْب.

لِبْدَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens d'un *bonnet*. Au rapport de M. Lane (*Modern Egyptians*, tom. I, p. 45), le mot لِبْدَة désigne »un bonnet de feutre blanc ou brun," que les hommes du peuple au Caire portent sous le bonnet plus grand qui s'appelle طربوش. (C'est donc le même objet, quant à l'usage qu'on en fait, que la طاقية chez les personnes d'une condition aisée). On trouve au Caire, des personnes si pauvres, qu'elles ne portent ni *tarbousch*, ni turban, et qu'elles doivent se contenter de la *libdeh* seule. On lit dans le *Voyage en Orient* de M. G. Fesquet (pag. 183): »Les gens pauvres en »Egypte n'ont sur la tête qu'un *libdeh*, sorte de *tarbouch* blanc »ou brun, en laine foulée."

لِبَاسٌ, au pluriel أَلْبِسَةٌ

Ce mot manque dans le Dictionnaire, dans le sens que nous allons établir.

On sait que, parmi les Arabes de tous les pays, le mot لباس s'emploie dans le sens de *vestitus*, *l'habillement;* mais en Egypte ce mot a un sens qu'il n'a pas dans les autres pays; il y désigne *un caleçon*. Il arrive souvent que quand un exemplaire des *Mille et une Nuits* porte سراويل, un autre porte لباس; ce

qui nous porte à croire que ces mots sont synonymes. On lit, par exemple, dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 171): وكانت من غير لباس, où l'édition de Habicht (tom. II, p. 60) porte: وكانت بلا سراويل. Plus bas, l'édition de Macnaghten (*ibid.*) offre حل لباسه, et celle de Habicht (*ibid.*): قلع سراويله. Ailleurs on lit dans l'édition de Macnaghten (tom. I, pag. 172): وهو بلا لباس, et dans celle de Habicht (tom. II, pag. 62): وهو — بلا سراويل. Et plus bas l'édition de Macnaghten (*ibid.*) porte: من غير لباس, et celle de Habicht (tom. II, pag. 63): بلا سراويل.

On lit dans l'*Histoire d'Egypte* d'Ibn-Iyas (man. 367, pag. 234, événements de l'année 815): ألقوه على مزبلة خارج المدينة وهو عريان مكشوف الراس ليس عليه غير اللباس »On le jeta sur un fumier, hors de la ville, tandis qu'il était »nu, que sa tête était découverte et qu'il n'était revêtu que »d'un caleçon." Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 604): حلّتْ لباسى وربطتْ محاشمى بحبل وامسكتْه لجاريتَيْن وقالت لهما جرّا الحبل فجرّتاه فغشى علىّ — وقُطِعَتْ ذكرى وبقيتُ مثل المراة (1). Ailleurs (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 78): قلع البدلة ورماها على ظهر البغلة الى ان بقى بالقميص واللباس فقطْ »Il ôta ses vêtements splendides (2), les jeta sur

---

(1) Les Orientalistes s'apercevront facilement pourquoi je n'ai pas traduit ce passage.

(2) Le mot بدلة désigne: *un habillement neuf et magnifique*. On lit dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 122): ارسلتُها الى الحمام والبسْتُها بدلة, où M. Lane (tom. I, pag. 194) traduit: *new apparel*, et où l'édition de Habicht (tom. I, pag. 310) présente ces termes: البسْتُها من افخر ملبوس. On trouve ailleurs dans le même ouvrage (éd. Macnaghten, tom. I, pag. 348): اشتر لكلّ شخص منهم اربع بدلات كوامل من احسن القماش »Achetez pour chacun d'eux des habillements complets composés des

»le dos de la mule, et ne retint que sa chemise et son cale-»çon." Et plus bas (éd. Macnaghten, tom. II, pag. 106): فقامت زوجة الوالى ونزعتْ عنها ما كان عليها من الصيغة وثياب الحرير والبستْها لباسا من الخيش وقميصا من الشعر وانزلتْها فى المطبخ »Alors la femme du wâli se leva et ôta à la jeune »fille tous les ornements d'or (³) dont elle était parée, et ses »vêtements de soie; elle lui fit mettre un caleçon de canevas et »une chemise de poil, et l'envoya à la cuisine." Burckhardt (*Arab. Proverbs*, n° 6) a publié le proverbe moderne suivant: اذا كانت العمائم تشتكى الفسة (l. النفسة?) ايش يكون حال الالبسة, ce qu'il traduit: »si les turbans se plaignent d'un vent léger, »quelle doit être la condition des caleçons?" »Ce proverbe," ajoute-t-il, »s'emploie, quand les citoyens du Caire murmu-»rent parce qu'ils sont opprimés, tandis que les paysans ont »bien plus forte raison pour être mécontents. — — — البسة, »pluriel de لِباس, caleçon qu'on porte sous le grand pantalon »(*under the great trowsers*)." M. le Comte de Chabrol (dans la *Description de l'Egypte*, tom. XVIII, pag. 107) explique

»plus belles étoffes." Plus bas (tom. I, pag. 425): بدلة لباس تركية مزركشة, et dans une foule d'autres passages le mot بدلة se trouve employé dans le même sens. On cherche vainement ce mot dans le Dictionnaire.

(³) Les mots صيغة, مُصَاغ, et مَصُوغ désignent *des ornements d'or* et surtout *ceux dont se servent les femmes*. On lit dans l'ouvrage de Nowairi (*Histoire d'Egypte*, man. 2 *m*, fol. 170 v°): ومعها جارية تحمل القماش والمصاغ »Elle avait avec elle une servante qui portait les étoffes et les ornements d'or." (Comparez le récit de ce fait dans l'*Histoire des sultans mamlouks*, tom. I, pag. 247). Dans les *Mille et une Nuits* (éd. Macnaghen, tom. I, pag. 124): الملبوس والمصاغ. Dans l'*Histoire d'Egypte* de Nowairi (man. 2 *m*, fol. 245 v°): الاموال والقماش والمصوغ *

qui nous porte à croire que ces mots sont synonym
exemple, dans l'édition de Macnaghten (tom. I
من غير لباس, où l'édition de Habicht (tom
وكانت بلا سراويل. Plus bas, l'édition d
offre حل لباسه, et celle de Habicht (il
leurs on lit dans l'édition de Macnag
وهو بلا لباس, et dans celle de H
وهو — بلا سراويل. Et plus bas l'
porte: من غير لباس, et celle
بلا سراويل.

On lit dans l'*Histoire d'E*
234, événements de l'ann
بس عليه غير اللباس
»On le jeta sur un fum
»nu, que sa tête éta
»d'un caleçon." Dan
tom. I, pag. 604):
علیّ — وقطعت
مثل المراة (1)
pag. 78): بيص
اللباس فقط

(1) Les Or
(2) Le m
Mille et
بدلة
l'édit

...parle du ...capitale.

...t rendu l'*Histoire des* ...s utile pour la lexicogra- ...ope en forme de commentaire, ., tom. I, part. 1, pag. 58, 59) a ...s expressions سراويل الفتوة, كاس الفتوة ...étonne cependant que cet illustre savant ...comparant le texte de Makrizi, qu'il traduisait, d'Abou'l-Hosain-Djezzar, que le mot لباس est ...t de سراويل, et je m'étonne encore que M. Quatre- ...ait traduit لباس par *robe de dessus*, sens que bien cer- ...ement le mot لباس n'a jamais. Au reste, les deux passa- ges suivants d'Ibn-Batoutah sont propres, si je ne me trompe,

(éd. Macnaghten, tom. II, pag. 106): زوجة الوالي ... الكرام والبنتها لباسا من الخيش ... وبعث عنها ما كان عليها ... sa chemise et ... ale, et ne retint que ... me du wâli se leva et ôta à la jeune ... dont elle était parée, et ses ... mettre un caleçon de canevas et ... à la cuisine." Burckhardt ... proverbe moderne suivant: اذا كانت العمائم تنتك ... d'un vent léger, ... Ce proverbe, ... du Caire murmu... les paysans ont